FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
16
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

.IOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI

Palchetto

Num.° d' ordine 32

124
4
13
B. Acad.
VIII
16

CLARISSE HARLOWE.

TOME DIXIÈME.

64 1262

CLARISSE HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Faite sur l'Édition originale revue par Richardson; *ornée de figures du célèbre* Chodowiecki, *de Berlin.*

Dédiée & présentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

——— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

TOME DIXIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires. *Et se trouve à* PARIS,

Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Augustins.
BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

MDCCLXXXVI.

HISTOIRE

DE

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi après midi, 9 Septembre.

(¶) J'APPRENDS que dans tes fureurs tu ne reſpires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement & contre la maudite Sinclair & ſa troupe infernale. Les menaces qui ne regardent que moi me cauſent peu d'inquiétude. Mon deſſein étant de pénétrer juſqu'à l'endroit ſenſible de ton cœur, je me réjouis que l'effet réponde à mes intentions; & je te félicite de n'avoir pas perdu tout ſentiment. (♭)

A l'égard de tes déteſtables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces chez elles, & auſſi les feux de l'avenir qui les attendent. Mais je reçois en ce moment une nouvelle qui t'épargnera vraiſemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monſtre pour la part que tu lui as fait prendre à ta méchanceté. Si tu vois ton agent tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver au chef ?

Je ne veux pas te tenir en ſuſpens. La nuit précédente, cette infame créature s'étant enivrée d'Arack, ſa liqueur favorite, aux frais du colonel Salter, a pris un chemin pour un autre, & s'eſt laiſſé tomber du haut de ſon eſcalier. Entr'autres bleſſures, elle s'eſt caſſé une jambe. Après une nuit terrible, elle eſt actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fièvre violente, qui n'a pas beſoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs & plus durables que tu ne lui en deſtinois dans ta vengeance.

La miſérable m'a fait prier de l'aller voir ; & de peur qu'un meſſager ordinaire n'eſſuyât un refus, elle a cru devoir m'envoyer ſa digne aſſociée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, eſt venue me chercher ici,

parce qu'une autre partie de ſa commiſſion étoit de demander pardon à la divine Clariſſe, pour toutes les méchancetés du vieux monſtre.

Cette furie perſonnifiée de Sally, n'a jamais été ſi décontenancée qu'en apprenant de ma bouche la mort de la jeune dame. Elle a tiré ſon flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ſes forces, elle s'eſt reprochée ſa part aux outrages que cette divine perſonne avoit eſſuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, ſe devoit le même reproche : & verſant beaucoup de larmes, elle a confeſſé que le monde n'avoit jamais rien produit de ſi parfait. Elle l'a nommée la gloire & l'ornement de ſon ſexe. Elle a reconnu que, *tout barbare* que tu es, ſa ruine venoit moins de *ta propre baſſeſſe*, que de leurs *inſtigations*, puiſqu'elles t'ont vu prêt plus d'une fois à lui rendre juſtice, ſi elles n'avoient échauffé tes malheureuſes diſpoſitions.

Cette miſérable auroit ſouhaité de voir le corps : mais j'ai rejeté ſa demande avec exécration. Ce qu'elle ſe pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les inſultes dont elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une dette ſuppoſée. Le reſte, a-t-elle ajouté, n'étoit venu que de la néceſſité de vivre, où elle ſe trouvoit réduite après de meilleures eſpérances,

ce qui étoit après tout le ſort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé *qui l'avoit réduite à ce triſte ſort.*

En me quittant, elle m'a dit que les meurtriſſures de la vieille furie, étoient beaucoup plus dangereuſes que ſes plaies; qu'on appréhendoit de la corruption; qu'elle paroiſſoit épouvantée de ce qu'elle a fait ſouffrir à Miſs Harlowe, & qu'elle avoit ſi fort à cœur d'en obtenir le pardon, qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort ſi peu prévue n'avançât la ſienne.

Je t'abandonne à tes réflexions.

LETTRE II.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi ſoir.

TON courrier me fait une peinture effrayante de ton emportement. Je m'y ſuis attendu. Mais comme rien de violent n'eſt durable, j'oſe prédire que ta gaieté naturelle l'emportera bientôt ſur ta frénéſie. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que tes accès ſont du genre furieux, c'eſt-à-dire, analogue à ton impétuoſiité naturelle; & non de l'eſpèce mélancolique qui eſt le partage des ames plus lentes & plus douces.

(¶) C'eſt la raiſon qui m'engage à continuer de t'écrire, afin que mon récit ne riſque pas d'être interrompu par l'aliénation de ton eſprit. Je veux qu'il puiſſe trouver *ton cœur* & te conduire à réfléchir, quand tu auras repris ta tranquillité.

Henri eſt revenu de ſon meſſage; il a remis à la famille le paquet de lettres poſthumes, & celle qui apprend à James Harlowe la mort de ſa ſœur, & ſon déſir d'être enterrée aux pieds de ſon grand-père. Il n'a vu perſonne. Ils étoient, à ce qu'il paroît, aſſemblés tous au château d'Harlowe, à l'occaſion de la lettre du Colonel qui les informoit que Clariſſe étoit à l'extrémité. (*) Ils ſe conſoloient, à ce qu'on a dit à Henri, en ſe flattant que M. Morden avoit exagéré ſon état, pour hâter leurs réſolutions.

Il eſt reſté aſſez de temps pour voir toute la maiſon dans le trouble & la conſternation : les domeſtiques courant de différens côtés, ſe lamentant, & ſe tordant les mains, ſurtout les femmes, comme s'il y avoit eu quelqu'un (ſans doute Mde. Harlowe & peut-être Mde. Hervey) qui fût tombé ſans connoiſſance.

Le déſordre étoit ſi grand, ſi général, qu'il

(*) Voyez Lettre LVII, Tome IX.

n'a pu obtenir aucune réponſe, aucun ordre ; on ne faiſoit pas même attention à lui. Les domeſtiques paroiſſoient plutôt prêts à le maudire qu'à lui faire accueil. — Oh ! Monſieur ! oh jeune homme ! ſe ſont écriés trois ou quatre à la fois, quelle effroyable nouvelle vous avez apportée ! Au premier mot, ils lui ont amené ſon cheval, qu'ils avoient conduit à l'écurie très-civilement à ſon arrivée. Il eſt allé le mettre à l'auberge, & a été de-là à pied chez Mde. Norton. Trouvant qu'elle étoit en chemin pour ſe rendre à Londres, il a laiſſé la lettre à ſon fils, un beau jeune homme qui, à cette funeſte nouvelle, a verſé un torrent de larmes ; déplorant d'abord la mort de la jeune dame, & s'écriant enſuite : que va, que va devenir ma pauvre mère ! Comment y réſiſtera-t-elle, lorſqu'elle va trouver à ſon arrivée à la ville que la chère dame qui étoit à ſi juſte titre l'enfant chéri de ſon cœur, eſt morte !

Enſuite il eſt allé chez Miſs Howe lui porter ſa lettre. Elle venoit, lui a-t-on dit, de donner ordre au jeune fils de ſon fermier de ſe rendre en poſte à Londres, pour lui rapporter des nouvelles de l'état où étoit ſa chère amie, n'attendant que ſa réponſe qu'elle étoit encore vivante, pour s'encourager à lui rendre ſa viſite. Tout étoit prêt pour ſon départ, au retour de la nou-

velle qu'elle déſiroit, & qu'elle imploroit avec la dernière impatience.

Henri eſt arrivé à temps pour empêcher l'homme de partir.

Il a eu la précaution de demander à parler à la femme-de-chambre de ſa jeune maîtreſſe, & de lui communiquer cette triſte nouvelle. Cette fille a été elle-même ſi affectée, que Mde. Howe, qui, dit Henri, a l'air d'être une femme qui *eſt partout à la fois*, eſt venue voir ce qu'elle avoit: elle a été elle-même ſi frappée de la nouvelle, qu'elle a été forcée de s'aſſeoir ſur le premier ſiège : O la douce créature, a-t-elle dit ! quoi : la choſe en eſt venue juſques-là ! O ma pauvre Nancy ! Comment apprendre cette nouvelle à ma Nancy !

M. Hickman ſe trouvoit dans la maiſon. Il s'eſt hâté de venir au ſecours de la mère. — Mais il n'a pu retenir ſes larmes. Il craignoit bien, a-t-il dit, la dernière fois qu'il a été à Londres que ce triſte événement ne dût arriver. Mais il étoit loin de penſer que ce fût ſitôt ! — Mais elle eſt heureuſe, j'en ſuis bien sûr, a dit cet honnête homme.

Mde. Howe, après s'être un peu remiſe, s'eſt levée pour aller annoncer cette nouvelle à ſa fille. Elle a pris la lettre & dans ſa main un flacon

de ſels dont elle a eu grand beſoin. Car la concierge eſt accourue dans la cuiſine le viſage tout inondé de pleurs, — ſa jeune maîtreſſe étoit évanouie, a-t-elle dit. — Et elle n'en étoit pas étonnée. — Jamais on n'avoit vu une dame plus digne de l'admiration & des regrets univerſels que Miſs Clariſſe Harlowe! Jamais la mort n'avoit rompu d'amitié plus forte que celle qui uniſſoit cette jeune dame & ſa jeune maîtreſſe. Elle s'empreſſoit de porter une bougie allumée & des plumes pour brûler près des lèvres de ſa jeune maîtreſſe; ce qui annonçoit qu'elle n'étoit pas encore revenue.

Enſuite M. Hickman avec ſon humanité ordinaire a recommandé qu'on eût ſoin de Henri pendant la nuit qui venoit de ſe fermer. Il s'eſt informé de ma ſanté. Il a témoigné ſon extrême affliction & de la perte de la plus excellente des femmes & de la juſte douleur qu'elle cauſoit à une perſonne qu'elle aimoit ſi paſſionnément. Mais il a nommé la morte un ange de lumière. Dites à votre maître, a-t-il dit, que nous craignions d'abord de lire la lettre qui nous étoit adreſſée. — Nous avions grand tort. — C'eſt une heureuſe lettre, écrite par une heureuſe main. — Mais les conſolations qu'elle veut nous donner, ne feront pour le préſent qu'augmenter

le ſentiment que nous aurons tous de la perte d'une créature ſi parfaite. Dites à M. Belford que je remercie le ciel de n'être pas l'homme qui a eu l'honneur ſi peu mérité, de s'appeler ſon frère.

Je ſais quelle terrible impreſſion cette grande cataſtrophe (car je veux bien lui donner ce nom puiſqu'il y a tant de perſonnes intéreſſées) fera ſur *toi*. J'aurois voulu avoir le détail de la conſternation que la première nouvelle aura dû porter dans le cœur des Harlowes. Mais qui peut s'empêcher de plaindre la malheureuſe mère?

La réponſe que James Harlowe a faite à la lettre du Colonel qui lui annonçoit la mort de ſa ſœur, & ſon déſir ſur le lieu de ſa ſépulture vous donnera une foible idée de leur déſolation. En voici la copie : (♭)

A M. MORDEN.

Samedi, 9 *Septembre.*

CHER COUSIN,

JE n'ai point d'expreſſions pour vous peindre la conſternation qui s'eſt répandue à la plus funeſte nouvelle qui nous ait jamais été communiquée. Ma ſœur Arabelle, (hélas! je n'ai plus d'autre ſœur) ſe diſpoſoit à ſuivre Mde. Norton. J'étois réſolu de l'accompagner moi-

même & de revoir notre chère infortunée. Que le ciel ait pitié de nous tous ! (¶) A quoi bon nous écrire, ſi le docteur ſavoit qu'elle étoit ſi près de ſa fin ? Pourquoi, dit tout le monde, ne nous a-t-il pas écrit plutôt ? Il valoit mieux ne pas nous écrire du tout (♭). La jeune perſonne la plus admirable qui ſe ſoit jamais égarée ! Pas un de nous auprès d'elle ! hélas ! Monſieur, je crains bien que ma mère ne revienne pas d'un coup ſi terrible. Elle s'évanouit à chaque moment, depuis qu'elle a reçu vos triſtes informations. La goutte de mon père s'eſt jetée ſur l'eſtomac. Et le ciel ſait... ô mon cher couſin ! ô Monſieur ! Je n'ai pas eu d'autres vues que l'honneur de ma famille ; cependant tout le poids des reproches retombe ſur moi. (Le déteſtable Lovelace ! que la vengeance du ciel me pourſuive, s'il échappe à la mienne.) (*)

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec ſon exécuteur teſtamentaire. (autre étrange démarche de cette chère créature !) Il ne peut s'attendre que nous le voulions, &, s'il eſt galant homme, il ne s'obſtinera pas à faire valoir ſes droits. Ainſi, Monſieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du ſoin de nous faire apporter le

(*) M. Belford ſupprima cette menace dans ſa copie.

corps. Ma mère regarderoit comme un malheur dont elle ne ſe conſoleroit jamais, de ne pas voir, après ſa mort, une chère fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil ſoit fermé ſeulement avec des vis; pour nous mettre en état de lui procurer la ſatisfaction qu'elle déſire, ſi nous ne pouvons l'engager à ſe priver d'un ſpectacle ſi choquant. Elle étoit la favorite de ſon cœur! — qu'on nous faſſe ſavoir les diſpoſitions du teſtament ſur ce qui regarde les funérailles. Elles ſeront exécutées ponctuellement, comme tout ce qui nous paroîtra juſte & raiſonnable, & cela ſans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, Monſieur, l'honneur de votre préſence dans cette lugubre cérémonie? Nous vous demandons cette faveur, & celle de pardonner & d'oublier ce qui s'eſt paſſé dans notre dernière entrevue, avec la généroſité qui eſt naturelle aux braves & aux ſages. J'ai l'honneur, Monſieur, d'être, &c. dans une inexprimable affliction.

JAMES HARLOWE.

Comme tout ce qui leur paroîtra juſte & raiſonnable! ai-je répété au Colonel, d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire; c'eſt-à-dire,

assurément tout ce qui ne sera pas impossible. J'espère, Colonel, qu'en effet, je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empressement pour leur amitié, qu'ils n'en marquent pour la mienne. Mais je me flatte, Monsieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entre eux & moi; car j'insisterai sur l'exécution littérale de chaque article.

Le Colonel m'a promis de se joindre à moi pour soutenir ma résolution.

LETTRE III.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche, à 8 heures du matin, 10 Septembre.

JE n'ai pas quitté la maison de Smith, jusqu'au moment où j'ai vu pour la dernière fois tout ce que la divine Clarisse avoit de mortel. Comme elle a légué des bagues à plusieurs personnes, la triste Mde. Norton, avant qu'on fermât le cercueil, a coupé quatre boucles de ses charmans cheveux, dont elle en a donné une au Colonel, qui veut la faire enchasser dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute sa vie sur son cœur en mémoire de sa chère cousine.

(¶) Le

(¶) Le convoi funèbre eſt parti entre quatre & cinq heures du matin, le cercueil ayant été rempli auparavant de fleurs & d'herbes aromatiques, & après les précautions priſes pour que le corps ne fût pas endommagé (pour les yeux) des ſecouſſes du tranſport.

La pauvre Mde. Norton eſt extrêmement mal. Je l'ai expreſſément recommandée à la ſervante de Mde. Smith, à qui j'ai ordonné d'accompagner cette digne femme dans une voiture drapée, & de prendre ſoin d'elle en chemin. (♭)

M. Morden l'eſcorte à cheval, avec tous ſes gens. Il m'a promis d'entrer dans mes intentions, & de m'appuyer dans l'exécution du teſtament. (¶) Quand le convoi a été parti, & a diſparu de ma vue, j'ai fermé la chambre de la défunte, où l'on avoit ſerré tout ce qui lui appartenoit. (♭)

Le Colonel doit m'informer de ce qui ſe paſſera au château d'Harlowe par un de ſes gens.

LETTRE IV.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

Uxbridge, Dimanche à 9 heures du matin.

JE vous envoie, cher Belford, une lettre de M. Lovelace, qui, quoiqu'écrite en maudits caractères algébriques, vous fera connoître l'étrange déſordre de ſa tête. Il nous l'a lue, du ton d'une ſcène de tragédie. Vous y verrez quel étoit ſon deſſein extravagant, ſi nous ne nous y étions pas tous oppoſés. Il vouloit partir avec un chirurgien, pour faire ouvrir le corps de Miſs Harlowe, & le faire embaumer. Si cette fantaiſie avoit pu lui réuſſir, que je meure, ſi je ne ſuis pleinement perſuadé qu'on auroit trouvé à la belle un cœur de fer ou de marbre!

Nous avons engagé Milord M..... à ſe rendre ici. Il paroît auſſi très-affligé de cette mort. Ses ſœurs & ſes nièces, dit-il, en ſont inconſolables. Que de bruit pour une femme! car après tout, qu'étoit-elle de plus?

On a tiré à Lovelace un plein ſceau de gros ſang noir & brûlé. Cette copieuſe ſaignée a

modéré un peu ſes tranſports. Mais il menace le colonel Morden; il vous menace, pour vos cruelles réflexions; (cruelles en effet, cher ami!) Il maudit toute l'eſpèce humaine, & lui par-deſſus. On apporta hier tout ſon deuil, (qui eſt auſſi noir que celui d'un mari pour ſa femme) & celui de ſes gens. Quoiqu'il fût huit heures du ſoir, il voulut s'en revêtir auſſitôt, & que ſes gens le priſſent pour le ſervir.

Je vois que tout le monde le blâme, & prend parti pour cette Miſs Harlowe : mais au fond je ne comprends pas pourquoi. C'étoit un méchant petit lutin avec toute ſa vertu : de quel joli garçon elle a fait le malheur! N'eſt-il pas vrai, Belford? Et ſes parens d'ailleurs ſont vingt fois plus à blâmer que lui. C'eſt ce que je leur prouverai quand ils voudront, en dépit d'eux tous. S'ils ont été capables d'en uſer mal avec elle, de quel droit ſe plaignent-ils, qu'il n'en ait pas uſé mieux? Toi, moi, Tourville, à ſa place n'aurions-nous pas fait comme lui? *Toutes les filles ne doivent-elles pas être ſur leurs gardes?* (¶) Lovelace a-t-il imité ce coquin de *Miller*, qui après avoir trouvé le ſecret de faire venir à Londres la fille d'un honnête fermier, (une fort jolie fille, ma foi; un ſecond bouton de roſe:) pour la placer ſoi-même femme-de-

chambre auprès d'une Dame, — vous l'a amuſée, ſous prétexte que cette Dame étoit ſortie; l'a miſe en gaieté avec des liqueurs, enſuite l'a conduite au ſpectacle : alors il étoit trop tard, comme tu ſais, pour aller ſe préſenter chez la Dame, il l'a donc conduite dans un mauvais lieu, & l'*a perdue*, comme on dit, & tout cela dans un jour : il l'a entretenue, (il faut avouer que c'eſt un ſcélérat!) l'eſpace de quinze jours ou de trois ſemaines : après quoi il l'a laiſſée à la merci de ſes infames hôteſſes, (ſans jamais rien payer pour elle!) Les furies l'ont dépouillée de tous ſes habits; & parce qu'elle n'a pas voulu s'enrôler avec elles, elles l'ont jetée dans une priſon où elle eſt morte de misère & de chagrin (♭). Tu ſais le fond de cette aventure. Miller eſt un ſcélérat qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui reſſemble? N'auroit-il pas épouſé cette dame au cœur de roche? Ainſi je le trouve parfaitement juſtifié. Pourquoi donc ſe livre-t-il à tant d'extravagances, à tant de maudits ſcrupules? Qui ſe ſeroit attendu à cette foibleſſe de tête? N'eſt-ce pas une honte de le voir aſſis en ſilence dans un coin, lorſqu'il s'eſt fatigué à force de mouvemens, d'exclamations emphatiques, & de tous ſes pompeux raiſonnemens (car qui eſt plus

grand raiſonneur que lui) l'œil morne, la tête penchée, apprenant à ſon ombre à faire des grimaces contre le mur ? Le diable m'emporte s'il ne fait pas perdre patience.

Mais il n'a pas eu un moment de ſommeil depuis dix jours. Tout le mal vient de-là. Ecrivez-lui, Belford. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, & ſatisfaire toutes ſes fantaiſies. On ne le rendra pas traitable autrement. Il faut enterrer Miſs Harlowe le plutôt que vous pourrez, & ſe bien garder de lui dire où.

Cette lettre devoit partir hier. Nous lui avons dit qu'elle étoit en chemin, & nous eſpérions qu'il n'y penſeroit plus. Mais il eſt furieux de n'avoir pas encore reçu la réponſe.

(¶) Ce qu'il a bien voulu nous lire de vos autres lettres, a inſpiré à Milord M.... tant de curioſité qu'il veut qu'on vous prie de continuer vos récits. Ainſi ayez cette complaiſance; mais non pas dans votre infernal arabe : nous n'en lirons au pauvre malade que ce que nous le croirons en état d'en entendre. (♭)

Je mène ici la plus ſotte vie du monde. Ce que j'ai vu dernièrement du pauvre Belton, & ce que j'ai actuellement devant les yeux, eſt

capable de me rendre auſſi foible qu'eux, ou preſqu'auſſi ſtupide que toi, Belford. Il faut que je penſe à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque choſe pour me diſtraire; tu ſais que je déteſte la lecture. Elle m'aſſoupit, & me voilà à m'étendre tout d'un coup comme un malheureux. Cependant, je ſuis tombé en ce moment ſur un paſſage de Dryden (*Palemon & Arcite*) qui a beaucoup de rapport à la ſituation de notre pauvre ami. Je veux t'en faire juger. (*Il tranſcrit quelques vers de ce poëte, qui repréſente un homme furieux d'infortune & de douleur; il continue le parallèle & compare cette peinture avec celle de M. Lovelace; & fier de ſon eſſai, il continue:*) Tu vois que, ſi je m'étois appliqué à l'écriture, d'auſſi bonne heure que toi & Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réuſſi que vous. Pourquoi non, je te prie? Mais à tout âge, j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'eſt perdre le temps. J'aime l'action, mon enfant; je hais l'indolence; & dans les premiers temps de ma vie, j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études, que jamais maître n'en a porté à en profiter. La vie querelleuſe, les combats, le pillage des jardins faiſoient les délices de ma première jeuneſſe.

Mais je me laſſe d'écrire. De ma vie je n'ai

fait une ſi longue lettre. J'ai le poignet & les doigts horriblement engourdis ; ma plume pèſe cent livres, & mes yeux ſont ſi gros qu'ils ſont prêts à ſortir de leur orbite : & voilà ma foi la crampe qui me prend aux doigts : au diable la maudite & ſotte plume d'oye ! Je ne veux pas écrire de pareilles lettres d'un an. Encore un mot pourtant. Nous croyons que notre furieux eſt prêt à reprendre ſon bon ſens. Adieu.

LETTRE V.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

BELFORD, je penſe qu'il convient abſolument que ma très-chère femme ſoit ouverte, & qu'elle ſoit embaumée. Ne perdons pas un inſtant. Je ſerai à Londres cette après-midi. Tomkins de ta connoiſſance & le vieux Anderſon, que je mènerai avec moi, & que j'en ai déjà prévenus, ſeront les chirurgiens.

Je veux que tout ſe faſſe avec la décence que le cas & la perſonne ſacrée de mon adorable Clariſſe exigent néceſſairement. Nous ferons auſſi tout ce qui ſera poſſible pour garantir ſes reſtes précieux de toute altération ; & lorſqu'elle ſera

réduite en pouſſière, où qu'on ne pourra la conſerver plus long-temps, je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres, entre mon père & ma mère. Moi, moi ſeul, je ſerai à la tête du deuil. Le deuil eſt dans mon ame comme ſur mes habits. Mais ſon cœur, ſur lequel j'ai des droits inconteſtables, ſon cœur où j'ai poſſédé autrefois une place, & qui m'eſt plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conſerverai, en dépit du temps & de la nature. Il ſera toujours préſent à ma vue. Tous les frais de la ſépulture me regardent ſeul.

Qui me diſputeroit mes droits ? A qui étoit-elle pendant ſa vie ? A qui eſt-elle, morte, qu'à moi ? Ses déteſtables parens, dont la barbarie a été inconteſtablement la *vraie* cauſe de ſa mort, n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-temps ? Elle les avoit *abandonnés* pour *me* ſuivre. J'étois par conſéquent ſon choix. Et j'étois ſon mari. Qu'importe, ſi je l'ai indignement maltraitée ? N'en ſuis-je pas cruellement puni ? Et ſi je n'avois pas le malheur de l'être, ne m'auroit-elle pas appartenu ? Perſonne ne peut me le diſputer. Ne m'avoit-elle pas pardonné ? Je ſuis donc rentré dans mes premiers droits, & je ſuis rétabli *in ſtatu quo* (*), comme ſi je ne l'avois

(*) Termes de droit, dont la phraſe qui précède rend le ſens.

jamais offenſée. Qui me les oſeroit conteſter ? A qui peut-elle donc appartenir qu'à moi ?

En vertu d'un pouvoir ſi juſte, je te décharge, Belford, toi & le reſte du monde, des ſoins & des ſervices qui regardent ſa mémoire. A l'égard de ſon teſtament, c'eſt moi qui l'exécuterai, moi-même. Il n'y avoit point de contrat, point d'articles réglés entr'elle & moi ; & je viens de prouver juſqu'à la démonſtration qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu diſpoſer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périſſe à jamais, ſi je ne fais valoir mes droits contre toutes ſortes d'oppoſitions !

(¶) Ses entrailles, ſi ſes parens s'en montrent jaloux, & qu'ils ſoient bien humbles, bien repentans, (d'ailleurs ils n'en ont point d'entrailles à eux,) leur ſeront envoyées, j'y conſens, pour être dépoſées dans le tombeau de ſes ancêtres, — à moins qu'elle n'en ait ordonné autrement : car excepté qu'elle ne ſera point livrée à la terre, indigne de la poſſéder, auſſi long-temps qu'on pourra la conſerver entière, ſon teſtament ſera exécuté dans tous ſes points.(♭)

En attendant, je te fais demander par le porteur une boucle de ſes cheveux. Mais ſouviens-toi que je te défends la moindre démarche, ſans ma permiſſion expreſſe. Je veux que tous

les ordres viennent de moi. Ne ſuis-je pas ſon mari? & ayant été pardonné, ne ſuis-je pas l'homme choiſi par ſon cœur? Que ſignifieroit autrement le pardon qu'elle m'a accordé?

Les deux inſupportables perſonnages que vous m'avez envoyés, me vexent & me tourmentent horriblement. Ils me traitent comme un enfant à la liſière. Qu'ils aillent aux enfers! Quelle peut être leur vue? Cependant ce ſinge perclus de Doleman les imite. Je leur entends dire tout bas entr'eux, qu'ils ont envoyé prier Milord de ſe rendre ici. C'eſt apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils ſe propoſer? En vérité, tout le monde me paroît fou, excepté moi. (¶) Ils me traitent comme chacun d'eux devroit être traité. Le monde entier n'eſt qu'un grand hôpital de fous. Que Dieu l'abyme, & tout ce qu'il renferme, puiſque ma bien-aimée Lovelace, — & non plus Harlowe, — malédiction ſur ce nom & ſur tous ceux qui le portent. (♭)

Souviens-toi que je t'écris : 1°. Pour te défendre de rien commencer de ce qui la concerne ſans mes ordres. Je défends auſſi à Morden de ſe mêler de rien. Si je m'en ſouviens bien, il m'a menacé, il m'a maudit, il m'a maltraité. — Je lui conſeille de ne pas demeurer auprès d'elle,

s'il veut éviter mon reſſentiment. 2°. Tu m'enverras une boucle de ſes cheveux. 3°. Tu feras préparer par Tomkins tout ce qui eſt néceſſaire pour l'embaumer, & je me ferai accompagner par Anderſon. 4°. Tu tiendras le teſtament & tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en poſſeſſion de ſon cher cœur dès cette nuit, (¶) & que Tomkins ait ſoin de préparer des ſels & un vaſe convenable où le placer, juſqu'à ce que j'aye eu le temps de faire faire une urne d'or. (♭) Je prendrai les papiers. Mon deſſein eſt d'en faire uſage pour rendre juſtice à ſa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi ? Qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit, & quel infâme je ſuis, d'avoir été capable de la maltraiter ? Le public apprendra auſſi quelle eſt l'implacable & odieuſe famille qu'elle avoit. Tout ſera expoſé au grand jour, ſans ménagement ; les noms auſſi peu déguiſés que les faits. Comme c'eſt moi qui ferai la plus honteuſe figure dans cet intéreſſant manifeſte, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra ? Qui ſeroit aſſez hardi pour s'y oppoſer ? Qui oſeroit m'en demander compte ?

Hâte-toi de m'apprendre ſi la maudite Sinclair

exiſte encore pour ma vengeance. Ce vieux monſtre eſt-il mort ou vivant ? Il faut que je me ſignale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, & ce diable incarné, & toute la cruelle famille des Harlowes. Il faut des hécatombes entières pour appaiſer les manes de ma Clariſſe.

Quand le teſtament ne s'accorderoit pas dans quelques articles avec mes volontés, je ne prétends pas moins qu'elles ſoient reſpectées. C'eſt à moi qu'il appartient d'interprêter les ſiennes. Ses ordres ſeront ſuivis après les miens. Elle eſt ma femme. Elle le ſera éternellement. Je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre. Mais garde-toi, ſi tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me contredire ſur tout ce qui touche ma Clariſſe.

Mon humeur eſt tout à fait changée. Je ne ſais plus badiner, ſourire, faire le plaiſant. Je ſuis devenu impatient, colère, & je ne ſouffre plus la contradiction. Auſſi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinens que je le ſuis.

R. LOVELACE.

(*Sur un papier ſéparé inclus dans la lettre.*)

J'ajoute, en chiffre, que je me ſens dans une ſituation terrible. Ma cervelle eſt auſſi bouillante qu'une chaudière ſur une fournaiſe embrâſée. De quoi diable eſt-il donc queſtion? Je ſuis dans l'étonnement. De ma vie je ne me ſuis ſenti dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, j'ai été un exécrable ſcélérat. Et lorſque je conſidère de quoi j'ai été capable envers cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'eſprit, la beauté, l'honneur & la vie, & tout le bien dont j'ai privé le monde, je me condamne & me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je donc attendre de la pitié? Je crains de ne pouvoir te ſupporter toi-même, lorſque je vais te revoir. Tes inſultantes réflexions, tes cruels reproches m'ont renverſé l'eſprit.

Mais on m'avertit que Milord eſt arrivé. Que le ciel le confonde & ceux qui l'ont fait appeler!

Je ne ſais pas ce que j'ai écrit; mais je veux avoir ſon cher cœur & une boucle de ſes cheveux, & point de contradiction là-deſſus. N'eſt-elle pas à moi? A qui ſeroit-elle? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni ſœur! Elle n'a que moi.... Et ma bien-aimée eſt à moi,

& je ſuis à elle, & voilà tout... Mais quoi! (*) (¶) *Hélas! elle n'eſt plus! La main glacée de la mort a éteint le flambeau de ſa vie. Ces lèvres parfumées ſont fermées, tout-à-fait fermées, & jamais le doux ſouffle de la vie ne les r'ouvrira...* (♭) Eſt-il bien vrai!... Je l'ai donc perdue! Je l'ai perdue pour jamais! Dieu! Dieu! — Mais ils ne veulent pas me laiſſer continuer d'écrire. Ils me forcent d'aller au-devant de ce Pair importun..... Qui diable s'eſt aviſé de l'envoyer chercher?

LETTRE VI.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Dimanche, 10 Septembre, à 4 heures après midi.

J'AI reçu votre lettre avec celle de notre malheureux ami. Je ſuis bien-aiſe que Milord ſoit avec lui. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénéſie durera peu, je ſouhaite ardemment qu'auſſitôt qu'il ſera rétabli, on puiſſe l'engager à paſſer dans les pays étrangers. M. Morden, qui eſt inconſolable, a vu dans le teſtament, (comme il le ſoupçonnoit dès aupa-

(*) Vers Anglais.

ravant,) que le cas n'eſt pas une ſéduction ordinaire. J'entrevois par quelques mots échappés, qu'il ſe croit dégagé par cette raiſon de la parole qu'il a donnée à ſa couſine mourante, de ne pas chercher à venger ſa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner ſa ſanté pour motif de vos inſtances; car, ſi vous lui parlez de ſa sûreté, non-ſeulement il ne partira point, mais il cherchera le Colonel. A l'égard de la boucle de cheveux, comme vous avez vu autrefois Miſs Harlowe, il vous ſera aiſé de le ſatisfaire, en lui donnant quelques cheveux de la même couleur, s'il s'obſtine à demander cette conſolation. Je continuerai de lui écrire, comme Milord le ſouhaite, ſans chiffre & en caractères ordinaires, afin que vous puiſſiez juger ce qu'il eſt à propos de lire ou de ne pas lire à M. Lovelace dans ſa ſituation. Mais j'écrirai comme ſi je ne lui ſuppoſois aucun déſordre dans l'eſprit; c'eſt-à-dire, que mes réflexions ne ſeront pas plus ménagées, dans l'eſpérance qu'après ſa guériſon, elles pourront pénétrer juſqu'à ſon cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le temps de tirer copie de mes lettres, & que pluſieurs raiſons me font ſouhaiter d'en avoir la ſuite ſous mes yeux, j'exige abſolument qu'elles me ſoient renvoyées

lorſque je les demanderai. C'eſt une condition à laquelle M. Lovelace a conſenti, & qu'il a exécutée juſqu'à préſent.

Ta lettre, Mowbray, eſt une pièce inimitable. Tu es réellement une étrange & indéfiniſſable créature. Mais ſouffre que je te conjure, toi & l'évaporé Tourville, au nom du pauvre Belton & de ſa fin, dont vous avez été témoins tous deux, au nom de la frénéſie de Lovelace & de ſa cauſe, & par le terrible état où eſt la miſérable Sinclair, de penſer ſérieuſement à changer de vie. Pour moi, quelque uſage que vous faſſiez de ces exemples, je ſuis déterminé à ſuivre l'avis que je donne, & j'en ſigne volontiers ici l'engagement.

BELFORD.

LETTRE VII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

(¶) O Lovelace! j'ai à te peindre une ſcène que vient de m'offrir la malheureuſe Sinclair, qui, je crois, te fera faire de ſérieuſes réflexions, ou jamais rien ne pourra t'émouvoir. C'eſt dans cette vue que je vais la mettre ſous tes yeux, & j'employerai mon écriture ordinaire

ordinaire (*), afin que tes camarades puiſſent la lire comme toi.

Après t'avoir écrit la lettre précédente, ne ſachant que faire de moi, me rappelant & regrettant en vain la charmante & vertueuſe converſation que je venois de perdre pour jamais, je crus que je n'avois rien de mieux à faire que de commencer la tâche que j'avois réſolu de ſuivre depuis quelque temps, je veux dire, de m'aſſujettir à aller à l'égliſe, & de voir ſi je ne retirerois point quelque fruit des leçons que je pourrois y entendre. En conſéquence je me préparois à aller écouter le prédicateur ſi vanté qui prêche à St. James; mais comme ſi le démon, (je fus prêt à le croire dans le moment) ſe fût cru intéreſſé à traverſer ma pieuſe intention; juſtement comme je m'habillois pour ſortir, j'ai reçu une viſite qui m'a fait abandonner ma réſolution.

Et quelle viſite imagines-tu? Sally Martin accompagnée de Mde. Carter, ſœur de l'infâme Sinclair. Je crois que je n'ai pas beſoin de te dire où elle tient ſon hôtel. Elles m'apprirent que le chirurgien, l'apothicaire & le médecin avoient tous abandonné cette malheureuſe; mais qu'elle diſoit qu'elle ne pouvoit mourir, ni être tranquille qu'elle ne m'eût vu; elles me prièrent donc de

prendre une place dans la voiture où elles étoient venues, s'il me reſtoit une étincelle d'humanité, ou, ſuivant leur expreſſion, de *charité chrétienne.*

Je tenois à ma première idée, & j'avois peine à y renoncer, pour céder à une invitation auſſi importune, & de la part de perſonnes que j'abhorre; mais à la fin je me laiſſai entraîner. Nous arrivâmes chez la Sinclair ſur les dix heures. C'eſt-là qu'il s'offrit à mes yeux un ſi affreux tableau, que le pauvre Belton, mourant dans le déſeſpoir, n'a rien qui en approche.

La miſérable s'étoit caſſé la jambe par ſa rage & ſa violence. Elle n'avoit ceſſé de crier, de vomir des malédictions depuis le ſoir précédent que le chirurgien lui avoit dit qu'il étoit impoſſible de la ſauver, & que la gangrène commençoit à paroître, enſorte que c'étoit uniquement pour le repos de leurs oreilles, que les filles avoient été obligées d'envoyer chercher un autre chirurgien exprès, pour venir lui dire, contre ſa propre connoiſſance, que l'autre, qui étoit ſon ami, s'étoit trompé dans le jugement qu'il avoit porté de ſon mal, & qu'elle pourroit encore en revenir, ſi elle vouloit reſter tranquille. Malgré ce qu'il put dire pour la calmer, ſes appréhenſions de la mort, ſon antipathie pour les penſées des mourans étoient ſi

Biblioteca Nazionale V. E. NAPOLI

fortes, que leur menſonge n'eut pas l'effet qu'on en attendoit; & quand j'arrivai, elle crioit, juroit & pouſſoit des hurlemens plus ſemblables à ceux d'une bête féroce qu'à la voix d'une femme. En montant l'eſcalier, sûrement, dis-je à Sally, ce n'eſt pas cette malheureuſe qui fait tout ce vacarme que j'entends! — C'eſt elle-même, répondit Sally, en m'aſſurant que ce que j'entendois n'étoit rien en comparaiſon des cris dont elle les avoit aſſourdies toute la nuit. Entrant la première dans la chambre : ma chère Mde. Sinclair, lui dit-elle, ne criez pas ſi fort; ce ne ſont pas là les cris d'une femme; voici M. Belford que je vous amène; vous le ferez enfuir d'effroi, ſi vous meuglez de cette force.

Il n'y avoit pas moins que huit de ſes malheureuſes filles qui environnoient ſon lit lorſque j'entrai. Elles avoient à leur tête Polly Horton, une de ſes aſſociées en chef. Sally, qui eſt l'autre, & qui venoit d'entrer, & *Mde.* Carter, (car elles ſont toutes *Madame* l'une pour l'autre,) complétoient le nombre de dix. Toutes étoient dans un déshabillé révoltant, ſans lacets & ſans nœuds, à l'exception de Sally, de Carter & de Polly, qui n'oſant pas la quitter, ne s'étoient pas couchées de la nuit.

Les ſept autres avoient l'air de ne faire que de ſe lever, ſortant peut-être des bras de leurs galans attitrés & de leurs orgies nocturnes; trois ou quatre d'entr'elles avec des viſages où la ſueur avoit coulé, & bigarrés de fard qui enlevé par places découvroit une peau groſſière & flétrie; d'autres avoient des cheveux de différentes couleurs, noirs dans les endroits où avoit paſſé le peigne de plomb, & l'on voyoit cependant que le jais artificiel s'effaçoit peu à peu, & laiſſoit reparoître la couleur naturelle. Quelques-unes étoient plâtrées de poudre & d'eſſences, l'eſſence dominant. Toutes avoient aux oreilles & ſur le cou des boucles & des coliers à moitié arrachés & briſés. Dès que j'entrai, auſſitôt comme ſaiſies d'un même mouvement, je les vis fourrant des deux mains leurs boucles de cheveux pendantes ſous leurs coëffes, bonnets ronds, baigneuſes, dont il n'y en avoit pas une qui ne fût de travers. Toutes étoient en pantoufles, quelques-unes ſans bas, n'ayant toutes qu'un jupon de deſſous, & leurs robes faites pour couvrir de vaſtes paniers, pendantes malproprement & ridiculement traînantes derrière les talons. Elle les avoient paſſées à la hâte dès qu'elles m'entendirent monter l'eſcalier. La moitié des ſept, décharnées, les épaules voutées, les lèvres

pâles, & toutes les jointures briſées, paroiſſoient, à l'âge peut-être de dix-neuf ou vingt ans, des femmes de trente-quatre à quarante, uſées & enlaidies par la débauche.

Je te fais une peinture détaillée de l'état où ces créatures ont paru à mes yeux lorſque je ſuis entré dans l'appartement, parce que je crois que tu n'en as jamais vu une, encore moins un groupe de pluſieurs à-la-fois ſi peu préparées à recevoir viſite. Pour moi, je n'avois jamais rien vu de pareil, & c'eſt la première fois que j'ai été *honoré* de cette faveur. Si tu avois été à ma place, je penſe que tu aurois éprouvé autant d'averſion pour une fille débauchée qu'en inſpirent les *Yahoos* de Swift (*), ou les har-

(*) (¶) Richardſon a peint tout l'extérieur de la ſcène, & les actrices d'un lieu de proſtitution : & quiconque a lu la deſcription de la toilette d'une dame par Swift, jugera cette peinture que fait ici Belford plus naturelle, plus décente & plus juſtifiée par le but moral. On peut ſans crainte l'offrir aux yeux les plus chaſtes. Ne craignez pas que l'on remporte de cette deſcription aucun goût, aucun attrait pour le vice & la débauche. On ſort de la chambre de la Sinclair avec le même ſentiment qu'exprime Belford : on ſent le plaiſir & la douceur d'être vertueux, comme Belford ſentit avec tranſport l'avantage de reſpirer un air frais au ſortir de ce ſéjour de contagion phyſique & morale. (*Journal Anglais*, 1 *Janvier* 1778.)

pies de Virgile, ſouillant les tables des Troyens : ames & corps, tout étoit impur & dégoûtant. Haïs-les autant que je les hais, autant que jadmire, j'ai preſque dit autant que j'adore une femme vraiment élégante & vertueuſe. Pour

---

L'abbé Prévôt a ſupprimé ce morceau terrible & moral tout à-la-fois, parce qu'il a craint de nous épouvanter avec les cris de cette malheureuſe que le remords fait encore plus ſouffrir que la gangrène. Mais il y a dans ces omiſſions plus de timidité que de goût, & ce ſeroit étrangement rétrécir la carrière des arts, que d'effacer d'un ouvrage toutes les ſcènes terribles, ſous prétexte que les détails en ſont trop affligeans, & d'une expreſſion qui nous attendrit moins qu'elle ne nous attriſte & nous choque. Dans la plupart des traductions qu'on fait en France des ouvrages anglais, on ſe donne généralement trop de liberté. Les mutilations que l'on s'eſt permiſes, défigurent preſque toutes leurs compoſitions. Le ſeul défaut qu'on ait reproché à Richardſon, & qu'on lui reproche moins à préſent, eſt que l'action ne ſe précipite pas aſſez vîte au gré de notre impatience, vers l'événement. Mais on doit ſentir que c'eſt de tous ces acceſſoires que dépend le grand effet que produit la lecture de Clariſſe. Et ſi l'auteur a tous les mérites à la fois, il en eſt un ſurtout qui le caractériſe, c'eſt une vérité inconcevable dans les détails. Il fait intervenir des incidens qui portent avec eux un ſi grand air de vérité, que l'on eſt tout ſurpris que des aventures imaginaires faſſent ſur tous le même effet que produiroit un événement réel qui ſe paſſeroit ſous nos yeux. (*Journal Anglais*, 15 *Juillet* 1776.) (S)

moi, il me ſemble qu'une femme honnête & décemment parée, eſt un ange ſur la terre ; & qu'une femme mauſſade, comme celles que je te dépeins, eſt ce qui reſpire de plus impur dans la nature. Mais tu n'as encore vu que les anciennes, la troupe d'élite ; il falloit voir entrer & voltiger dans l'appartement une demi-douzaine à-la-fois, ou même plus, de péchereſſes ſubalternes, jeunes novices ſoumiſes à la phalange choiſie ; mais qui n'étoient pas moins obſcènes dans leur ajuſtement, quoique moins chargées de rouge & de fard ; toutes étalant l'indécence mal-à-propos, à demi-vêtues, les chevelures en déſordre, avec leurs jupons de deſſous, comme les premières ; les yeux à demi-ouverts, clignottant, bâillant, étendant les bras, comme au ſortir d'une nuit paſſée dans les excès de la débauche ; toutes armées tour-à-tour de cordiaux & de pillules, que chacune goûtoit ou partageoit, ſous la direction de l'active Dorcas, qui entroit fréquemment pour voir ſi l'on prenoit ſes drogues ſuivant l'ordonnance.

Mais quand je vins à approcher de la vieille malheureuſe : Dieu ! quel ſpectacle s'offrit à ma vue !

Son accident ne l'avoit point amaigrie ; il me ſembla même qu'elle en avoit acquis un embon-

point encore plus monſtrueux, peut-être parce que la rage & ſes emportemens enfloient tous ſes muſcles, & groſſiſſoient encore ſes traits groſſiers. Voyez-la donc rempliſſant de ſon corps la largeur de ſon lit en déſordre, ſes gros bras levés en l'air, ſes larges mains violemment jointes enſemble, ſes yeux de bœuf d'un rouge enflammé, comme ceux d'une ſalamandre; ſa chevelure griſe, à laquelle le vice n'avoit rien laiſſé de vénérable, ſous une vieille cornette à demi-ſortie de ſa tête, toute mêlée & tombant ſur ſes oreilles, & ſon cou charnu; ſes lèvres livides, deſſéchées & agitées de ſpaſmes, ſon large menton remué par des mouvemens convulſifs; ſa grande bouche, qui ſous ſon front en contraction & à demi-caché dans des rides affreuſes, fendoit, pour ainſi dire, ſon viſage en deux parties; ſa langue épaiſſe hideuſement roulante dans ſa bouche, haletant, ſoufflant comme pour retrouver la reſpiration; & dans ſes alternatifs efforts, ſon énorme ſein bigarré de mille couleurs, tantôt s'élevant juſqu'à ſon menton, & tantôt s'affaiſſant juſqu'à diſparoître de la vue.

Voilà, autant que je peux me le rappeler à tête repoſée, le ſpectacle que m'offrit cette malheureuſe lorſque je m'approchai de ſon lit,

environnée comme je l'ai dit, de ſes ſous-maîtreſſes & de ſes filles qui la contemploient avec des yeux où le dégoût & l'effroi étoient peints ; & l'on voyoit que le ſentiment qu'elles éprouvoient, étoit plutôt de l'horreur pour ſon état & un retour ſur elles-mêmes & ſur le ſort qui les attendoit, que de l'amour & de la pitié pour elle ; comme ſi elles ſe fuſſent dit : O ciel ! en quel état nous devons être nous-mêmes un jour !

Auſſitôt qu'elle m'apperçut, ſa voix naturellement forte, & plus enrouée encore à force de crier, éclata en ces mots : O M. Belford, ô Monſieur ! voyez à quel état je ſuis réduite. Avoir autour de moi ces créatures maudites, & pas une d'elles ne veut prendre ſoin de moi ! M'avoir laiſſé tomber dans un eſcalier ſi éloigné de la chambre d'où je ſortois, ſi éloigné de celle où je voulois aller ! Malédiction ſur tous ces démons ſans ſoin ! Puiſſe-t-il leur en arriver à toutes autant, ou pis encore !

Et alors elle ſe mit à maudire & à jurer encore plus fort ; & plus fort encore lorſque deux ou trois de ſes filles voulurent s'excuſer ſur ce qu'elles étoient en ce moment-là auſſi peu en état qu'elle de ſe ſecourir elles-mêmes.

Après qu'elle eut éclairci le paſſage de ſon

goſier par les juremens & les imprécations que la fureur & l'impatience lui faiſoient proférer, elle commença à gémir ſur ſon ſort d'une voix plus ſourde & plus lamentable. Eh ! que le ciel, dit-elle, me donne la patience, joignant & détachant ſes mains alternativement : dois-je mourir ſi miſérablement ! .. d'une jambe fracaſſée ; à mon âge.... périſſant du fruit de mes débauches, par ma faute ; m'étant tuée moi-même.... ! Point de temps pour mes affaires ! point de temps pour me repentir ! ... Et dans quelques heures, (avec un long hurlement qui finit par un éclat déchirant,) qui ſait, qui peut dire où je ſerai ? O ! que je ne fuſſe jamais, non, jamais née !

Que dire à une malheureuſe comme celle-là, dont toute la vie a été employée à propager la corruption & le vice, & qui, n'en doutons pas, étoit reſponſable de la perte de tant d'ames ! Cependant je lui dis qu'il falloit qu'elle prît patience ; que ſa violence ne faiſoit qu'empirer ſon mal ; & que ſi elle vouloit ſe poſſéder, elle pourroit prendre une diſpoſition d'ame plus conforme à ſa ſituation actuelle....

Qui, moi, s'écria-t-elle en m'interrompant, que je prenne une diſpoſition d'ame conforme à mon état préſent ? Moi qui ne peux ni pleurer, ni prier ! Eh ! je ſens déjà les tourmens

des damnés ? Quelle grâce puis-je attendre, quelle eſpérance peut-il me reſter ?... Et cette divine créature ſi douce & ſi aimable ! cette incomparable Miſs Harlowe ! il paroît qu'elle eſt morte, qu'elle n'eſt plus de ce monde ! O le ſcélérat maudit ! ſans lui je n'aurois jamais eu à répondre pour celle-là ; c'eſt-là de tous mes crimes le plus criant & le plus irrémiſſible..... & elle ſe mit à pouſſer de nouveaux hurlemens.

Et eſt-elle donc morte ? reprit-elle à la fin de ſon éclat ; eſt-il vrai qu'elle ſoit morte ? O quel ange j'ai détruit ! Comment ai-je pu me rendre l'inſtrument de ſa ruine ; car quoique ce ſoit la faute de ce ſcélérat, ſi jamais elle eſt entrée dans ma maiſon : c'eſt ma faute à moi & la vôtre ; la vôtre, démons que vous êtes tous, (en ſe tournant vers Polly, Sally & une ou deux autres,) s'il ne lui a pas à la fin rendu juſtice ! Et c'eſt-là, c'eſt-là ma malédiction, & ce ſera un jour la vôtre ! & puis de nouveaux hurlemens. — Je continuois toujours de l'exhorter à la patience. Je lui dis que, ſi, comme elle l'appréhendoit, il lui reſtoit ſi peu de temps à vivre, c'étoit une raiſon de plus de faire ſes efforts pour ſe calmer ; que du moins elle mourroit plus en paix avec elle-même.... & qu'elle donneroit plus de ſatisfaction à ſes amis, allois-je

dire ; — mais le mot mourir la jeta dans un accès de rage, & elle m'interrompit par cet éclat : mourir, avez-vous dit, Monſieur ! mourir, je ne veux pas ; je ne peux mourir. Je ne ſais pas comment mourir ! Mourir, Monſieur ! Et faut-il donc que je meure ? Ah ne prononcez jamais ce mot. Je ne peux le ſupporter. Et qui vous a amené ici, (en me lançant le feu de ſes yeux) qui vous a amené ici, pour me dire qu'il faut que je meure, Monſieur ? Je ne peux pas, je ne veux pas quitter ce monde ; que ceux-là meurent qui en déſirent un autre, qui en eſpèrent un meilleur. J'ai eu bien des tourmens dans celui-ci ; mais je donnerois bien toutes mes eſpérances à venir pour être anéantie en ſortant de cette vie ! & elle ſe mit à crier & à meugler de nouveau.

Sur mon ame ; Lovelace, je tremblois dans tout mon corps ; & promenant mes regards tantôt ſur celle qui proféroit ces mots & pouſſoit ces cris, tantôt ſur la compagnie qui m'entouroit, je me ſuis cru plus d'une fois dans quelqu'une des demeures infernales.

Je continuerai pourtant mon récit ; & pour ton bien j'eſſayerai ſi je peux par mes deſcriptions de te communiquer la moitié de l'impreſſion dont me frappoit ce que je voyois & ce que j'entendois.

Sally, Polly, ma ſœur Carter, dit-elle, ne m'avez-vous pas dit que je pouvois en revenir ?... Le chirurgien n'a-t-il pas dit que je le pourrois ?

Eh oui, vous le pouvez, s'écria Sally, Monſieur Garon dit que vous le pouvez, ſi vous voulez être tranquille; mais, comme je vous l'ai ſouvent répété ce matin que vous avez été mieux, vous êtes toujours prête à vous déſeſpérer ſur vos propres craintes, au lieu de vous conſoler par toutes les eſpérances que nous pouvons vous donner. — Et pourtant, cria cette malheureuſe en l'interrompant, ne voilà-t-il pas M. Belford qui dit.... & c'eſt à lui que vous avez dit la vérité. Vous me la cachez, à moi! ne dit-il pas que j'en mourrai! Je ne peux ſupporter la penſée de mourir, & alors ſans qu'une demi-douzaine de ſes filles ſe jetèrent à elle, & tinrent de force ſes mains immobiles, elle vouloit ſe frapper elle-même, comme il paroît qu'elle l'avoit fait pluſieurs fois depuis le moment où le chirurgien lui avoit lâché le mot de *gangrène*.

Eh mais, à quoi bon, dis-je en tirant à l'écart ſa ſœur, Sally & Polly, à quoi bon la bercer de ſes eſpérances, ſi ces Meſſieurs de la faculté ne lui en donnent aucune ? Vous devriez lui faire connoître le danger où elle eſt, & il

faut bien qu'elle ſe ſoumette ; car il n'y a pas moyen d'échapper à la mort. Si elle a quelques affaires à régler, mettez-là ſur la voie de le faire, & ceſſez en lui diſant qu'elle vivra lorſqu'il n'y a plus d'eſpoir, de lui ôter l'occaſion de faire ce qu'il eſt néceſſaire qu'elle faſſe. En un mot, les chirurgiens en déſeſpèrent-ils actuellement? — Oui, me répondirent-elles tout bas. Ils diſent qu'elle eſt trop replète pour guérir. Nous venons ne les envoyer chercher. Et nous les attendons de minute en minute. Les deux chirurgiens, (ils étoient français ; car Mde. Sinclair n'en voulut plus d'autres, depuis qu'elle avoit entendu Tourville vanter à toute outrance les chirurgiens français,) arrivèrent juſtement au milieu de notre propos. Je me retirai à l'autre bout de la chambre, & je levai la fenêtre pour reſpirer un peu d'air, étant à demi-infecté par les tranſpitations empeſtées qui s'exhaloient de tant de corps gâtés ; & cette chambre me donna une idée aſſez juſte de l'infection des priſons, dont l'air corrompu donne ce qu'on appelle le *mal de priſon*.

Je revins auprès du lit après que les chirurgiens eurent examiné la fracture, & je leur demandai s'il y avoit quelque eſpérance qu'elle vécût.

Aucune, me dit l'un à l'oreille : elle a une groſſe fiévre qui, de l'embonpoint dont elle eſt, ſuffit ſeule pour l'expédier, & depuis ſix heures qu'ils l'avoient vue, la gangrène avoit déjà fait des progrès viſibles.

Mais l'amputation la ſauveroit-elle ? Ses affaires & ſa conſcience ont beſoin d'arrangement : quelques jours de plus lui ſeroient très-néceſſaires pour y mettre ordre.

Ils me dirent que la fracture remontoit juſqu'au haut de la cuiſſe ; que le genou étoit fracaſſé ; qu'il étoit probable que la gangrène avoit déjà parcouru la moitié du *femur ;* & alors me tirant entr'eux deux, ſuivis bientôt de trois ou quatre des filles qui ſe joignirent à nous & qui écoutoient la bouche béante avec tous les ſignes de l'ignorance qui admire, tandis que la préſomption de la ſcience ſe peignoit dans tous les traits des deux praticiens, ils me remplirent les oreilles d'une deſcription anatomique de la jambe & de la cuiſſe, débitant tous les termes de l'art, le tarſe, le métatarſe, le tibia, l'os du tibia, l'os ischion, le petit rotateur ; enfin tous les muſcles, les cartilages, les os qui conſtituent la cuiſſe & la jambe, depuis le gros orteil juſqu'à la hanche, comme s'ils euſſent voulu me prouver que leur ſcience n'avoit pas pénétré

dans leur tête plus avant que la bouche; tandis que Sally, avec une profonde exclamation : tous les chirurgiens, dit-elle, ſont-ils auſſi ſavans ? — Enfin ces deux Meſſieurs déclarèrent que ſi la malade & ſes amis vouloient conſentir à l'amputation, ils alloient *lui faire ſauter la jambe* en un moment.

Et à quel propos, dit Mde. Carter, ſi l'opération ne la ſauve pas.

Cela eſt vrai, dirent-ils; mais pour la ſatisfaction des amis de la malade, afin d'avoir fait tout ce qu'on pouvoit faire. — Ainſi, il falloit tailler & dépécer cette malheureuſe, ſeulement pour faire une expérience : & ſans eſpérance d'aucun avantage à retirer de l'opération, il falloit payer les chirurgiens pour la tourmenter.

Je ne peux m'empêcher d'avouer la mince opinion que j'ai de ces deux Meſſieurs, qui malgré la figure brillante qu'ils font, & le ſoin qu'ils ont de vanter leur origine françaiſe & leur éducation de Paris, ne brilleront jamais dans leur art.

Qu'ils ſont loin de reſſembler à mon honnête anglais, à mon ami Tomkins; cet homme uni, grave & intelligent, & dont la ſcience ne conſiſte pas ſimplement dans les mots; qui évite toujours le jargon & l'étalage du ſavoir, & tâche de

de mettre tout le monde à portée de juger comme lui des traitemens qu'il entreprend.

Pendant tout le temps que les chirurgiens mirent à me débiter leur leçon anatomique, la malheureuſe Sinclair faiſoit des cris épouvantables ; & mes deux opérateurs n'en tenoient compte que pour élever la voix davantage & ſe faire entendre au milieu de ſes cris : ils m'ont bien l'air d'être dans la claſſe de ceux qui ne ſont nullement affectés des maux qu'ils ne ſouffrent point ; ils étoient bien plus occupés d'étendre le cercle de leurs pratiques & de leur réputation, que des clameurs de l'infortunée, qui ne les avoit cependant appelés que pour la ſoulager. Il eſt vrai qu'en s'y prenant de cette façon, ils manquèrent avec moi le double but qu'ils avoient en vue, comme dans la fable de l'ombre & du chien : car je me ſuis fait de bonne heure une règle qui ne m'a jamais trompé : c'eſt de juger que l'eau la plus tranquille eſt la plus profonde, tandis que celle qui bouillonne & s'agite, ne fait que déceler aux yeux le limon dont elle étoit remplie : le ſable & les cailloux s'élèvent tout près de ſa ſurface pour montrer l'endroit guéable & l'indigence de ſes eaux.

Comme perſonne n'oſoit annoncer à la malheureuſe ce que tout le monde ſavoit qui de-

voit bientôt arriver, d'après ce qu'avoient dit les chirurgiens, j'entrepris, moi, de lui déclarer le ſort qui l'attendoit : en conſéquence, après le départ des deux amputateurs, j'allai m'aſſeoir à côté de ſon lit, & je lui dis : allons, Mde. Sinclair, ſouffrez que je vous conſeille de ceſſer vos emportemens contre la nonchalance de vos filles qui à ce que je vois, ne ſauroient guères dans leur beſoin prendre ſoin d'elles-mêmes ; & puiſque ce malheureux accident vous eſt arrivé, & qu'il n'y a point de remède, tâchez de vous réſoudre à faire pour le mieux : car toute cette violence ne fait qu'irriter votre mal, & ſi vous continuez de vous y livrer, il eſt probable que vous tomberez bientôt dans un délire qui vous privera de votre raiſon, dont il vous faut tirer le meilleur parti poſſible pendant le peu de temps qui vous eſt encore accordé.

Elle tourna la tête de mon côté ; & m'entendant parler d'une voix ferme, me voyant auſſi prendre un air ſérieux & décidé, elle devint plus tranquille & plus attentive.

Je continuai : je lui dis que j'étois bien aiſe de voir par ce qu'elle avoit dit, qu'elle avoit du regret de ſa vie paſſée, & ſurtout de la part qu'elle avoit eue dans la ruine de la femme la plus accomplie qui eût jamais vécu ſur la terre ;

que ſi elle vouloit ſe modérer & ſe réſigner avec patience aux ſuites d'un mal qu'elle s'étoit attiré elle-même, il pouvoit encore y avoir du bonheur pour elle; mais, continuai-je, dites-moi tranquillement, pourquoi vous aviez tant d'envie de me voir.

Il me parut que cette queſtion mit le trouble dans ſes penſées : elle tournoit la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; à la fin, après avoir long-temps héſité : hélas, dit-elle, malheureuſe que je ſuis! je ne ſais trop pourquoi j'avois beſoin de vous. Lorſque je me ſuis réveillée de l'aliénation où m'avoit jetée la fureur de mes emportemens & que j'ai apperçu l'état déplorable où j'étois, ma conſcience m'a frappée; & comme une malheureuſe qui ſe noie, je cherchois à m'attacher à chaque roſeau. Je me ſentois le beſoin de voir tout le monde, & d'autres que ceux que je voyois, tous ceux enfin que j'imaginois qui pourroient me donner quelque conſolation. Cependant je n'en devois attendre aucune de vous; car vous vous étiez déclaré mon ennemi, quoique je ne vous euſſe jamais fait de mal; car au fait, mon petit ami, (reprenant ſon ancien ton) que vous étoit Miſs Harlowe? ... Elle eſt heureuſe : mais, moi, que vais-je devenir? dites-moi, (car les chirurgiens

ne vous ont ſans doute rien déguiſé), dites-moi, en reviendrai-je ? puis-je guérir ? ſi je réchappe, je commencerai un nouveau train de vie ; ſur mon ſalut, je le ferai : je vous renoncerai toutes ; pas une de vous que je n'abandonne, (tournant ſes yeux autour d'elle ;) je ramaſſerai ce que je pourrai ; je menerai une vie de pénitence ; & quand je mourrai, je laiſſerai le reſte pour faire des charités..... Oui, je le ferai ſur mon ame, juſqu'au dernier liard pour faire des charités. Mais encore cette fois (levant alors les yeux roulans & les bras ouverts, avec une contorſion de bouche & un ſérieux où tous les muſcles & tous les traits de ſon viſage fortement contractés avoient part) encore cette fois, bon Dieu du ciel & de la terre ! cette fois encore, répétant ces mots cinq ou ſix fois de ſuite, épargne ta pauvre créature, & toutes les heures de ma vie ſeront paſſées dans le repentir & la pénitence ! ſur mon ame, je te promets qu'ils le ſeront. — Un peu moins, lui-dis-je, un peu moins de violence. Il ne me convient pas à moi qui ai mené une vie ſi déréglée, comme vous ne le ſavez que trop, de vous parler ſur le ton du reproche & de vous mettre devant les yeux l'état d'iniquité où vous avez vécu, & toutes les ames que

vous avez aidé à perdre. Mais puiſque le repentir vous touche, ſi vous voulez m'en croire, vous devriez faire appeler un bon curé d'une vie exemplaire & de mœurs pures, & qui auroit bien meilleure grâce à vous dire tout cela que moi.

Comment ! Quoi, Monſieur, m'interrompant auſſitôt, que j'envoye chercher un curé !..... & vous croyez donc que je mourrai ? vous croyez donc qu'il ne me reſte plus d'eſpoir ? ... Un curé, Monſieur ! qui a jamais envoyé chercher un curé, tant qu'il y a encore quelque lueur d'eſpérance ? Ah ! la vue d'un curé me donneroit ſur le champ le coup de la mort !... Je ne veux point, je ne veux point mourir !... Ne me parlez jamais de cela.... Quoi ! mourir ! périr ainſi au milieu de mes crimes ! Et elle recommença ſes fureurs.

Je ne peux, lui dis-je, en me levant de ma chaiſe d'un air très-ſérieux, je ne peux voir plus long-temps une créature raiſonnable ſe livrer à tant de rage ; & penſez-vous que ces violences amendent votre état ? A quoi vous ſerviront-elles ? à abréger encore cette vie que vous êtes ſi jalouſe de conſerver, en même temps qu'elles vous priveront des ſeuls momens favorables que vous ayez jamais pour mettre ordre à vos affaires de ce monde-ci & de l'autre. La

mort eſt le partage commun de tous les hommes, & ſi ce doit être bientôt le vôtre, (en la fixant) ce ſera auſſi le vôtre, le vôtre, le vôtre, (élevant la voix & me tournant vers chacune des créatures infernales qui entouroient ſon lit, & qui frémirent de mon apoſtrophe) & le mien auſſi, & vous avez des grâces à rendre à Dieu, (en me retournant vers elle) de n'avoir pas péri dans la débauche même qui vous a attiré ce malheur : car vous auriez pu vous rompre le cou comme la jambe, & alors vous n'auriez pas eu le temps qui vous reſte encore pour vous repentir; &, Dieu veuille avoir pitié de vous, en quel état vous ſeriez-vous réveillée?

A ce mot, la pauvre malheureuſe pouſſa un cri ſauvage & inarticulé, tel que je n'en ai jamais ouï de ma vie, comme ſi tous les tourmens de l'enfer l'euſſent déjà ſaiſie; & voyant tout le monde à demi-effrayé, & moi prêt à m'en aller : oh! ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, M. Belford, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de ſanglots!.... Je vois bien que vous êtes perſuadé qu'il me faut mourir; & que deviendrai-je; où irai-je dans quelques heures? qui peut me le dire?

Je lui dis qu'il étoit inutile de la flatter; que pour moi, je ne croyois pas qu'elle en revînt.

J'allois encore l'exhorter à calmer ſes eſprits, à tâcher de ſe réſigner, & à profiter de ſon mieux des momens qui lui reſtoient : mais cette déclaration la jeta dans le plus horrible accès de rage; elle ſe fût arraché les cheveux, meurtri le ſein, ſi quelques-unes de ſes filles ne lui euſſent tenu les mains de force, tandis que les autres contenoient ſon corps, de peur qu'elle ne ſe démît de nouveau la jambe fraîchement remboîtée. Enſorte que la voyant incapable d'écouter aucun avis, & dans la plus violente frénéſie, je dis à Sally Martin, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & que le meilleur parti étoit d'envoyer chercher un miniſtre pour prier à ſes côtés, & raiſonner avec elle dès qu'elle ſeroit plus tranquille; & je la quittai.

Jamais je n'ai été ſi ſenſible à l'impreſſion d'un air pur & frais, que je le fus au moment où j'entrai dans la rue.

Et cela n'eſt pas étonnant, quand on ſonge à toutes les mauvaiſes odeurs qui rempliſſent toujours la chambre d'un malade; (car ordinairement, quand le medecin vient, tout eſt fermé.) Jugez donc de l'infection de celle de madame Sinclair, où ſe raſſembloient mille drogues, eſſences, onguens de toutes les eſpèces, mêlés aux exhalaiſons des liqueurs

ſpiritueuſes, brulées ou non brulées : car tantôt l'une, tantôt l'autre de ces créatures, ſous différens prétextes, ſoit de colique, ſoit de maux de cœur, faiſoient venir ſans ceſſe des potions tout le temps que je fus là ; & cependant cette maiſon paſſe pour une des plus élégantes & des mieux tenues de Londres : les proſtituées y ſont d'un haut prix, & l'on n'y reçoit que des gens *comme il faut.* (♭)

O Lovelace, quelle vie que celle que mènent la plupart des libertins comme nous ! Quelle compagnie nous fréquentons ! Et pour cette vile compagnie, à quelle charmante ſociété nous renonçons, lorſque nous ne pouvons venir à bout de la corrompre & de la rabaiſſer au niveau de la première !

Quelle femme, aimable & ſoigneuſe de ſes grâces naturelles avec un cœur innocent & des mœurs pures, ſi elle connoiſſoit dans quelle fange ſe plongent & ſe plaiſent ordinairement les jeunes gens de notre claſſe, n'abhorreroit pas la penſée de s'aſſocier avec des hommes ſi groſſièrement ſenſuels & dont le goût favori eſt de ſe confondre avec ce qu'il y a de plus abject & de plus corrompu dans les réduits de l'infamie & de la débauche ?

Cependant c'eſt là l'eſpèce que préfèrent une

multitude de femmes honnêtes, abuſées par cette ſuperficielle & fauſſe idée (produite & accréditée ſans doute par le grand trompeur du genre humain) *qu'un libertin corrigé fait le meilleur des maris.* Je ſais que nous autres débauchés nous avons l'audace de ſuppoſer, que les femmes en général ſont auſſi libertines dans le cœur, que le ſont dans la pratique les miſérables par qui quelques-unes d'elles ſe laiſſent ſéduire. C'eſt une ſuppoſition qu'il convient aux perſonnes de ce ſexe qui ſont vraiment honnêtes de démentir & de détruire, en rejetant les ſoins de tout amant dont le caractère ne pourra pas ſoutenir l'épreuve de cette vertu qui fait la gloire d'une femme, & je puis dire, d'un homme auſſi : pourquoi non ?

En effet, ſi l'on y réfléchit, comment ſe pourroit-il qu'un homme qui penſe que toutes les femmes ſe reſſemblent, & qui ſachant qu'il eſt au pouvoir d'une épouſe de faire à l'homme le plus grand affront qu'il puiſſe recevoir, ne doute pas qu'elle n'en ait la volonté, ſi l'occaſion s'en préſente, & qu'on la preſſe un peu ſérieuſement, comment ſe pourroit-il que cet homme fût par principes un bon mari pour aucune femme ? Les pauvres innocentes ne ſongent guères quelle révolution totale il doit ſe faire

dans les mœurs, quel changement dans des habitudes invétérées, quelle conquête pour vaincre une nature vicieuſe, & quel concours il faut de la grâce du ciel, pour faire d'un homme un bon époux, un bon père, & un véritable ami, par principes : ſurtout lorſqu'on conſidère qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de ſe corriger, quand il le veut : tu le ſais bien toi, Lovelace, (ſans parler de mon expérience perſonnelle) tu en as fait l'épreuve dans le cours de tes entrepriſes ſur la divine Miſs Harlowe. Car quels remords furent plus profonds, plus fréquens, & cependant plus paſſagers que les tiens ?

(¶) Dis-moi, je te prie, Lovelace, ſi le mot de *grâce* peut ſe lire, tracé par ma plume, ſans apprêter à rire à toi & à tes aſſociés ? J'avoue qu'il frappoit autrefois mon oreille d'un ſon étrange ! mais je n'oublierai jamais ce que j'entendis dire une fois à un homme de poids ſur ce mot, que c'étoit pour lui le *Shiboleth* d'un libertin. (*) Il n'avoit jamais déſeſpéré

(*) (¶) Ce mot hébreu étoit difficile à prononcer. Il n'y avoit que les habitans du pays de Galaad, qui ſuſſent le prononcer facilement. Ceux de la tribu d'Ephraïm étoient en guerre avec eux : pluſieurs de cette tribu renonçoient à leur patrie pour jouir d'un paſſage

d'un homme qui pourroit entendre prononcer ce mot ſans le tourner en ridicule; & il avoit toujours regardé comme perdu le miſérable qui ſe railloit ou du mot, ou de celui qui l'employoit. (♭)

Ne te dégoûte point de ces graves réflexions que je mêle à mes narrations; elles conviennent à ma façon de penſer actuelle, lorſque je vois dans Miſs Harlowe, quelle eſt la fin de tout ce que la nature humaine a de plus parfait: que j'ai vu dans le pauvre Belton, quelle eſt la fin d'une vie paſſée dans le libertinage le plus effréné; & que je ſuis près de voir dans cette femme abandonnée, comment finit une vie dévouée à toute la malice & la noirceur de l'enfer. Je voudrois bien pour ton intérêt, & pour celui de tes aſſociés & de tes connoiſſances, que tu fuſſes pénétré des mêmes impreſſions que moi; afin qu'après avoir formé enſemble une ſociété de vice & de méchanceté, nous exhortant l'un l'autre au mal, nous puſſions nous réu-

---

du jourdain, que gardoient les Galaïdes. Ceux-ci pour s'aſſurer qu'ils n'étoient pas de la tribu d'Ephraïm, leurs ennemis, exigeoient que les inconnus prononçaſſent ce mot comme eux, *Shiboleth*. Ceux d'Ephraïm prononçoient *Siboleth*, & cette mauvaiſe prononciation leur coûtoit la vie. (♯)

nir auſſi dans notre repentir & dans l'expiation de notre vie criminelle.

Je ſuis rentré chez moi, plein de ces idées plus édifiantes pour moi qu'aucun ſermon que j'aurois entendu prêcher. Je terminerai cette longue lettre par obſerver, que quoique j'aie laiſſé cette malheureuſe dans le plus violent accès de frénéſie, ſpectacle horrible pour tous ceux qui en étoient témoins, cependant cet état de délire eſt ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour elle dans ſon affreuſe poſition : car lorſqu'elle eſt à *elle-même*, comme on dit, quelles doivent être ſes réflexions ſur l'infamie de ſa vie paſſée, pendant laquelle tout ſon plaiſir & toute ſon occupation ont été de travailler, comme ſatan, à rendre les hommes auſſi méchans qu'elle ! de quelles terreurs elle doit être épouvantée (car l'enfer a déjà commencé dans ſon ame) en enviſageant devant elle le redoutable avenir où elle eſt ſur le point de tomber ! mais la plume échappe de ma main tremblante.

Pour finir ſans retour ſur cet odieux ſujet, nous remarquerons que M. Belford, dans une lettre qu'on verra dans la ſuite, écrit que cette miſérable, au grand étonnement des chirurgiens eux-mêmes, & au milieu des tortures toujours croiſſantes de l'ame & du corps, a vécu juſqu'au jeudi 21 *Septembre,*

jour où elle mourut dans une ſi affreuſe agonie, que l'effroi des malheureuſes qui l'entouroient, les jeta dans une pénitence paſſagère.

LETTRE VIII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Du château d'Harlowe, Dimanche au ſoir, 10 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

JE vous envoie, comme je vous l'avois promis, le récit de ce qui ſe paſſe ici.

La pauvre Mde. Norton s'eſt trouvée ſi mal en chemin, que, malgré la lenteur de la marche du char funèbre, & la précaution de la chaiſe qui le ſuivoit, je craignis de ne pouvoir pas conduire cette digne femme juſqu'à St. Albans. Enfin nous y arrivâmes; & auſſitôt je fis dételer, dans l'eſpérance qu'un peu de repos la mettroit en état de pourſuivre : mais je fus obligé de partir ſans elle. Je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand ſoin, & je laiſſai la chaiſe de poſte à ſa diſpoſition. Elle mérite toutes les attentions

poſſibles, non-ſeulement par égard pour ma couſine, mais pour elle-même. C'eſt une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq milles du château d'Harlowe, je pris le devant au petit galop, & je dis au cocher, que je laiſſai derrière, de mener plus doucement encore qu'auparavant. Le chemin de traverſe que nous venions de prendre, étoit fort raboteux, & j'avois plus de temps qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivât avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maiſon plongée dans la triſteſſe. J'entrerai dans le détail: vous le déſirez.

A mon entrée dans la cour, j'avois remarqué un mouvement général. Chaque domeſtique qui ſe préſentoit avoit les yeux gros, & l'air ſi touché, que j'imaginai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau déſaſtre.

Meſſieurs Jules & Antonin Harlowe, avec Mde. Hervey, étoient au château. A préſent ils s'aidoient à aigrir leur chagrin l'un par l'autre, comme ils s'aidoient auparavant les uns les autres à endurcir leur cœur.

Mon couſin James vint au-devant de moi ſur la porte; il portoit dans ſon maintien tous les

caractères d'une douleur profonde. Il me pria d'excuſer ſes procédés avec moi, la dernière fois que j'avois été les voir. Ma couſine Arabelle vint à moi tout en larmes ; & comme ſi elle eût ſuccombé à ſon chagrin : O mon couſin ! me dit-elle, en s'abandonnant ſur mon bras ; je n'oſe vous faire aucune queſtion.

Apparemment qu'elle ſentoit l'approche du char funèbre. Moi-même j'étois plein d'amertume ; & ſans avancer plus loin, ni donner de réponſe, je m'aſſis ſur la chaiſe qui ſe trouva à ma portée.

Le frère s'aſſit auprès de moi d'un côté, la ſœur de l'autre, tous deux dans le ſilence, la ſœur fondant en larmes.

M. Antonin Harlowe vint à moi un moment après ; ſon viſage étoit empreint de tous les ſignes de l'affliction la plus profonde. Il m'invita à entrer dans la ſalle où étoient, ajouta-t-il, tous ſes compagnons de deuil.

Je me levai ; mon couſin James & ma couſine Arabelle nous ſuivirent.

A mon entrée dans la ſalle, on entendit auſſitôt de toutes parts comme un triſte concert de plaintes & de regrets.

Le père de la chère perſonne, au moment qu'il me vit, s'écria : O mon couſin ! mon couſin ! vous êtes le ſeul de la famille qui n'ayez

rien à vous reprocher. — Que vous êtes heureux !

La pauvre mère me regarda, en inclinant la tête dans une douleur muette, & s'aſſit, tenant d'une main ſon mouchoir à ſes yeux, & laiſſant tomber l'autre entre celles de Mde. Hervey, qui l'arroſoit de ſes larmes.

M. Jules Harlowe étoit aſſis près de la fenêtre, le dos tourné à la triſte aſſemblée ; ſes yeux étoient rouges & fort gros.

Mon couſin Antonin, en rentrant dans la ſalle, s'étoit approché de Mde. Harlowe. « Ma chère « ſœur, ne vous..... mon cher frère, ne vous — « laiſſez pas..... » Mais, incapable de proférer une parole de plus, il s'en fut dans un coin de la ſalle, où, manquant lui-même des conſolations qu'il eût voulu donner aux autres, il ſe laiſſa aller ſur une chaiſe, & pouſſa un profond ſoupir.

Miſs Arabelle avoit paſſé devant moi à la ſuite de ſon oncle, comme ſi ſon deſſein eût été de dire quelques paroles conſolantes à ſa malheureuſe mère ; mais elle n'en eut pas la force. Elle ſe retira derrière la chaiſe de ſa mère, où, penchant la tête ſur ſon épaule, elle ſembloit attendre de ſa bouche les conſolations qu'elle avoit accoutumé

accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le jeune Harlowe, malgré la violence & la dureté de ſon caractère, étoit atterré, ſans doute par les remords de ſa conſcience.

Eh, Monſieur! quelles devoient être dans ce moment leurs penſées, qui les fixoient ainſi ſans mouvement ſur leurs ſiéges, & changeoient leurs paroles en ſoupirs & en gémiſſemens!... Qu'ils ſont bien un objet de pitié, un véritable objet de pitié, tous tant qu'ils ſont!.... Mais quelles exécrations mérite ce déteſtable Lovelace? lui qui, par des pratiques infâmes, & une ſcélérateſſe ſans exemple, à ce qu'il paroît, a été le ſeul auteur d'une cataſtrophe qui réunit toutes les eſpèces de malheurs, & qui s'étend ſur un ſi grand nombre d'infortunés!... Comme il eſt vrai que Dieu me jugera, je.... Mais je m'arrête... Cet homme... puis-je dire cet *homme*? eſt votre ami... Il eſt déjà troublé, dites-vous, dans ſa raiſon. — Rendez-la, grand Dieu! à ce... Si je trouve que les choſes ſe ſoient paſſées comme je le *ſoupçonne*; — & en vérité, ce qu'elle en laiſſe entrevoir elle-même dans ſon teſtament en dit aſſez.... Ne penſe pas, ô couſine chérie, idole de mon cœur! que ton ame généreuſe, qui ne reſpire que

charité, & prodigue le pardon au plus vil des hommes, puiſſe le ſauver.

Mais encore une fois, je m'arrête... Pardonnez, Monſieur : qui pourroit avoir été témoin d'une pareille ſcène, qui pourroit avoir vu toute ſa famille dans les larmes, qui pourroit s'en rappeler le ſouvenir dans tous les détails que vous demandez, & ne pas frémir d'indignation contre l'auteur de tant de maux ?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le ſeul de qui chacun des autres pût attendre alors des conſolations, je m'approchai de l'inconſolable mère : Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur qui, toute juſte qu'elle eſt, eſt malheureuſement inutile. Ne nous faiſons pas du mal à nous-mêmes, lorſque nos tourmens ne peuvent rappeler à la vie la chère perſonne que nous pleurons. Et vous n'en auriez pas le déſir, ſi vous ſaviez avec quelles aſſurances d'un bonheur éternel, elle a quitté ce monde ! Elle eſt heureuſe, Madame.... ſoyez-en sûre elle eſt heureuſe. — Que cette penſée vous conſole tous.

O mon couſin ! mon cher couſin ! s'écria l'infortunée mère, retirant celle de ſes mains que tenoit ſa ſœur Hervey, pour ſerrer la

mienne, vous ne ſavez pas quelle enfant j'ai perdue.... (& d'un ton plus bas,) Perdue! & *comment*? Ah! c'eſt ce qui me rend ſa perte inſupportable!

Tous ſe réunirent comme dans un triſte chorus, & ſe mirent à-la-fois à s'accuſer eux-mêmes; quelques-uns à ſe rejeter réciproquement la faute. Mais leurs yeux à tous ſe portoient ſur mon couſin James, comme ſur celui qui avoit nourri le reſſentiment général contre une ſi douce & ſi innocente créature, tandis que lui avoit peine à ne pas ſuccomber ſous le poids de ſes propres remords. Miſs Harlowe ne pouvant tenir contre les ſiens, rompit le ſilence. Avec quelle cruauté, dit-elle, je lui ai écrit! avec quelle barbarie je l'ai inſultée! & avec quelle patience elle le ſupportoit!... Qui l'eût crue ſi près de ſa fin? O mon frère, mon frère!... ſans *vous!* ſans *vous!*...

Ne cherchez point, répondit-il, à irriter le ſentiment de mes propres douleurs. J'ai devant moi tout ce qui s'eſt paſſé: je ne ſongeois qu'à ramener dans le bon chemin une perſonne bien chère qui s'en étoit écartée.... Rien ne fut plus loin de mon cœur que de déſeſpérer ſon cœur ſenſible. Ce n'eſt aucun de nous, c'eſt l'infâme Lovelace, c'eſt lui qui a tout fait.... Je crains

cependant, cher couſin, qu'elle ne m'ait tout attribué, à moi ſeul; je le crains. Dites-le moi, a-t-elle fait mention de ſon frère? m'a-t-elle nommé dans ſes derniers momens? J'eſpère qu'un cœur capable de pardonner au plus ſcélérat de tous les hommes, & d'intercéder pour que notre vengeance ne tombe point ſur lui... J'eſpère qu'elle a été capable de me pardonner auſſi!

Elle eſt morte en vous béniſſant tous. Elle juſtifioit plutôt qu'elle ne condamnoit votre ſévérité contr'elle.

A ces mots, on n'entendit qu'un autre cri univerſel de lamentations & de plaintes. Nous voyons, dit le père, nous voyons aſſez par ſes lettres, qui me percent l'ame, dans quelle heureuſe diſpoſition elle ſe trouvoit peu de jours avant ſa mort.... Mais s'eſt-elle ſoutenue juſqu'à la fin? N'eut-elle point d'inquiétudes? Ma chère enfant n'eut-elle point de cruelles agonies?

Aucune: je ne vis jamais, & jamais je ne reverrai une fin ſi heureuſe; & il ne faut pas s'en étonner: car perſonne ne s'y eſt ſi ſaintement préparé. Elle y conſacra tous ſes momens pluſieurs ſemaines de ſuite. Que cette penſée ſerve à nous conſoler. Nous ne pourrions ſouhaiter une mort plus douce pour nous &

pour ceux que nous chériſſons. Quelques-uns de nous peuvent avoir à ſe reprocher d'en avoir agi durement avec elle. Mais eût-elle obtenu tout ce qui fut autrefois l'objet de ſes déſirs, elle n'auroit pu avoir une plus heureuſe fin... & elle auroit bien pu en avoir une bien moins heureuſe.

Chère ame! tendre & chère ame! s'écrièrent le père, les oncles, la ſœur & ma couſine Hervey, tous à-la-fois, dans les accens d'une inexprimable douleur.

Jamais, s'écria la malheureuſe mère, nos remords ne s'appaiſeront, d'avoir eu tant de rigueur envers une ſi douce enfant. Oui, oui, dit-elle à demi-voix à ſa ſœur Hervey, j'ai été trop endurante, trop foible. Le repos momentané que j'ai tant cherché toute ma vie, me coûte un trouble & des chagrins qui ne finiront plus.....

Elle s'arrêta.

Ma chère ſœur!... Ce fut tout ce que put dire Mde. Hervey.

Je n'ai rempli que la moité de mes devoirs, reprit la mère affligée, envers le plus cher & le plus méritant des enfans. Non! pas la moitié! Hélas! comme nous avons endurci nos cœurs

contr'elle! Et ſes larmes coupèrent une ſeconde fois le paſſage à ſa voix.

Ma chère, ma très-chère ſœur! — C'eſt tout ce que put encore articuler Madame Hervey.

Plût au ciel, continua la pauvre mère d'un ton d'exclamation, que je l'euſſe vue *ſeulement une fois!* Puis ſe tournant vers mon couſin James & ſa ſœur.... O mon fils! ô mon Arabelle! ſi on nous traitoit, ſi on nous jugeoit avec la rigueur.....

Pour la troiſième fois les pleurs étouffèrent ſa voix. Tous les autres gardoient le ſilence. On liſoit ſur leurs viſages, on voyoit dans leurs attitudes l'expreſſion d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, M. Belford, qu'on pouvoit rendre juſtice à tout le mérite de ma chère couſine! — Oh! que c'eſt une choſe terrible que les réflexions tardives après des procédés ſi durs & ſi dénaturés!

Ah, M. Belford! ce malheureux, votre ami; ce déteſtable Lovelace! c'eſt lui, c'eſt lui qui eſt la cauſe.....

Pardonnez-moi, Monſieur; je vais poſer ma plume, & attendre que je ſois calmé.

A une heure du matin.

C'eſt en vain, Monſieur, que j'ai voulu me

calmer & prendre quelque repos. Vous m'avez prié d'entrer dans le détail, & je ne pourrois m'en empêcher moi-même : ce triſte ſujet me remplit & m'occupe tout entier; je vais continuer, quoiqu'il ſoit minuit paſſé.

A ſix heures environ le char funèbre arriva à la porte de la cour. — L'égliſe de la paroiſſe eſt à quelque diſtance; mais avant même l'arrivée du char, le vent qui venoit de ce côté-là, jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en apportant juſqu'à eux le ſon lugubre des cloches. C'étoit, & les parens s'en doutèrent, un témoignage d'amour & de vénération, rendu par les paroiſſiens à la mémoire de celle dont le cercueil paſſoit actuellement devant l'égliſe.

Si l'attente du char funèbre leur cauſa cette émotion, jugez de leur conſternation à ſon arrivée.

Un domeſtique vint pour nous avertir de ce que nous avoit trop annoncé le bruit des roues lentement roulantes ſur le pavé de la cour intérieure.

Il ne parla pas.... il ne pouvoit parler..... Il jeta un regard dans la chambre, s'inclina & ſe retira.

Je ſortis; perſonne alors ne put bouger que

moi; le frère néanmoins me ſuivit un inſtant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un ſpectacle bien touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez ouï parler, Monſieur, de l'amour que tout le monde portoit à ma chère couſine. Les pauvres ſurtout, & les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais jeune dame n'en fut aimée; & ce n'étoit pas ſans raiſon : elle étoit la commune protectrice de tous les honnêtes pauvres du voiſinage.

Quand nous ſentons vivement un malheur, & que nous ſommes affectés d'une douleur vraie, nous intéreſſons tous ceux que nous connoiſſons à prendre part à notre affliction. Les domeſtiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoiſſances, que, quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir, ni jeter un regard ſur Miſs Clariſſe durant ſa vie, on avoit cependant conſenti à ce que ſon corps fût apporté au château. Cela devoit ſe faire ſi inceſſamment, que ceux qui étoient inſtruits du moment de ſa mort, pouvoient juger à-peu-près du temps où le cercueil paſſeroit. Un char funèbre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il ſoit, (car il n'étoit ſuivi, comme j'ai dit, que de la pauvre Mde. Norton,) attire

l'attention de tout le monde ſur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre couſine n'avoit point de ſuite; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écuſſons. Cependant, comme on eſt obligé, pour aller au château d'Harlowe, de prendre des chemins de traverſe dès la diſtance de ſix milles, il ne fut plus difficile de deviner quelle étoit la perſonne que l'on tranſportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute eſpèce, hommes, femmes & enfans, attirés encore par le triſte ſon des cloches de la paroiſſe, ſe mirent à notre ſuite, & formèrent un convoi funèbre d'environ cinquante perſonnes, dont quelques-unes étoient au-deſſus de la claſſe du peuple. Toutes, ſans exception, avoient les larmes aux yeux, & déploroient la perte de cette jeune dame, *qui*, me dit-on, *ne faiſoit jamais un pas, que quelqu'un n'en devînt plus heureux.*

Ces gens s'aſſemblèrent autour du char quand il s'agit d'en deſcendre le cercueil, & empêchèrent qu'on ne le portât imédiatement dans la maiſon. Les jeunes ſe diſputoient l'honneur de le porter; mais à voix baſſes & reſpectueuſes, ſans clameurs contentieuſes. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération. Je n'avois rien vu de ſemblable ici, ou dans mes

voyages; ayant toujours trouvé le bruit & le tumulte partout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que ſix jeunes filles emporteroient le cercueil par les ſix anſes.

C'eſt ainſi qu'avec les démonſtrations du plus grand reſpect, on l'introduiſit d'abord dans le ſallon, où il fut placé entre deux ſiéges, ſur leſquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblêmes & les inſcriptions, dont la partie ſupérieure étoit décorée, attirèrent tous les regards, & furent l'objet de l'admiration. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres, & d'après ce qu'avoit preſcrit Miſs Clariſſe elle-même. Ils ſouhaitoient qu'on leur laiſsât voir le corps; mais ils en parlèrent comme d'une faveur qu'ils déſiroient plutôt qu'ils ne l'eſpéroient. Lorſqu'ils eurent ſatisfait leur curioſité, & fait leurs remarques ſur les emblêmes, ils ſe diſpersèrent en béniſſant ſa mémoire. Elle doit être heureuſe, diſoient-ils, pleurant & ſe lamentant. Si elle ne l'étoit pas, que deviendrions-nous? D'autres ne ſe laſſoient point de parler du bien qu'elle ſe plaiſoit à faire. D'autres maudiſſoient l'auteur de ſa fin prématurée.

Les domeſtiques de la maiſon s'aſſemblèrent

enſuite autour du cercueil, ce qu'ils n'avoient pu faire auparavant. Ce fut une nouvelle ſcène d'affliction; mais qui ſe paſſa dans un parfait ſilence. Ils ne s'exprimoient que par leurs regards & leurs ſoupirs, ayant les yeux tantôt fixés ſur le cercueil, tantôt errant des uns aux autres; ſouvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la préſence de leur jeune maître leur en impoſoit, & les empêchoit de joindre la parole à l'expreſſion muette de leur douleur & de leurs regrets.

M. James Harlowe m'avoit ſuivi lorſque j'étois ſorti du parloir; mais ayant apperçu la foule, il m'avoit quitté. Sitôt qu'elle eût diſparu, il revint; & ſe tenant debout, il fixoit le cercueil de l'air d'une profonde attention. Cependant il n'en avoit que l'apparence; & j'oſe dire qu'il ne diſtinguoit en ce moment pas un ſeul ſymbole ou une ſeule lettre, ſi on l'eût interrogé ſur ce qu'il avoit l'air de conſidérer. Il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croiſés ſur la poitrine, la tête penchée ſur une épaule, avec tous les caractères de la ſtupéfaction empreints ſur le viſage.

La ſcène devint plus touchante & plus ſombre encore, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le père, la mère, les deux oncles &

la ſœur revinrent à pas tremblans joindre le frère & moi. Nous étions dans ce qu'elle appeloit *ſon parloir* voiſin de la grande ſalle ; nous venions d'y faire poſer le cercueil ſur une table au milieu de l'appartement. Sans doute le ſouvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leurs peines ; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée là dans cette bière ; quand ils jetèrent les yeux ſur celle que leur indiſcrète violence avoit bannie de la maiſon ; frappés de la manière dont elle y rentroit, pour ne plus jamais, jamais leur être rendue ! Ce ne fut plus un deuil, ce fut une déſolation.

Leur deſſein paroiſſoit être d'empêcher la mère d'entrer ; mais s'appercevant que cela n'étoit pas poſſible, eux-mêmes, juſqu'alors incertains s'ils entreroient, ſe déterminèrent à la ſuivre, entraînés par un mouvement invincible. La pauvre femme jeta les yeux ſur le cercueil, & les en retira auſſitôt. Au même inſtant elle s'avança vers la fenêtre, dans une angoiſſe cruelle ; & joignant les mains avec tranſport, elle s'adreſſa à ſa chère fille.... O mon enfant ! mon enfant ! l'orgueil de ma vie ! ma plus douce eſpérance ! Pourquoi m'a-t-on refuſé de te parler de paix, de pardon ?... Ah ! pardonne à ta cruelle mère !

Son fils, attendri pour lors, comme il y

parut à ſes yeux, la conjura de ſe retirer; & l'une des femmes de ſa mère, ayant entr'ouvert la porte, il l'appela pour l'aider à conduire ſa maîtreſſe dans le parloir du milieu. En revenant, il trouva ſon père ſur la porte. Il venoit auſſi de jeter un regard ſur le cercueil; après quoi, j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignât. Trop abſorbé dans ſa douleur pour parler, ce ne fut qu'au moment qu'il apperçut ſon fils, que pouſſant un profond ſoupir, il s'écria... jamais peine ne fut égale à ma peine... Mon fils... Mon fils... Il diſoit ces paroles d'un ton de reproche, le viſage détourné de ce fils à qui il les adreſſoit.

Je le ſuivois, faiſant mes efforts pour le conſoler. Nous entrâmes dans le parloir du milieu, où étoit ſa femme, abîmée dans la douleur. Elle le regarda; il fit un pas vers elle... O ma chère... Il s'arrêta, & le cœur déchiré... les yeux baignés de larmes, il ſaiſit un moment pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laiſſer à lui-même.

Les oncles & la ſœur dans une muette triſteſſe, alloient au cercueil, & puis le quittoient pour y retourner encore, regarder les emblêmes, & en détourner auſſitôt les yeux. Mde.

Hervey entreprit de leur lire l'inſcription. Elle lut ces mots : *Ici l'on eſt à couvert de la perſécution des méchans.* Elle ne put continuer; de groſſes larmes tomboient de ſes yeux ſur la plaque d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant, elle eût voulu ſatisfaire une curioſité qui mêloit l'impatience à la douleur. Elle eſſuyoit ſes pleurs, mais en vain; d'autres pleurs ſuccédoient auſſitôt.

Jugez, M. Belford, vous qui êtes ſenſible, jugez de l'état où j'étois. Je me trouvois pourtant dans l'obligation de les conſoler les uns & les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer demain de bon matin : j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma triſte prolixité ne vous déplaira pas. Je ſuis incapable de prendre aucun repos, & je ne puis faire mieux que d'écrire. J'ai des ſcènes plus pathétiques encore à peindre. Ma plume va toujours, pour ainſi dire, ſans ſe fatiguer. J'ai tous ces objets préſens à l'eſprit; je n'y ai que cela. De plus je ſerai peut-être bien-aiſe, *quand ma vive douleur ſera changée en une plus douce triſteſſe*, de relire ceci avec les autres papiers que vous

voudrez bien me communiquer, concernant cette malheureuſe hiſtoire.

Le domeſtique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en paſſant par Saint-Albans, de la ſanté de la bonne Mde. Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miſs Arabelle m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaiſance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laiſſée, & me dit que, ſi ſa mère l'apprenoit, elle en auroit encore davantage.

Je ne m'étonne plus, ſi la chère défunte, prévoyant les remords auxquels ſes malheureux parens ſeroient en proie quand ils ſauroient ſa mort, écrivit ces lettres poſthumes, où elle met tout en œuvre pour les conſoler. Mais ſa généroſité paroît encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuſer auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eûmes quelques heures avant qu'elle expirât. Dans cette vue elle aggrava plus que je vois qu'elle ne le devoit, la ſeule faute dont elle ait jamais été coupable, & ce fut avec ſi peu de ménagement pour elle-même... Créature angélique!.... Il ſembloit qu'il ne lui en coûtoit

rien, ſi, ſe ſacrifiant elle-même, elle me faiſoit penſer plus favorablement de ſes parens.

Je ſuis, mon cher Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

(¶) LETTRE IX.

M. MORDEN, en continuation.

LORSQUE le triſte cortége du deuil s'eſt retiré, j'ai fait lever le couvercle du cercueil, & j'y ai fait remettre des aromates & des fleurs fraîches. Le corps n'étoit preſque pas altéré, malgré le voyage. Le doux ſourire reſtoit encore ſur le viſage.

Les filles qui ont apporté les fleurs ont été jalouſes de les répandre elles-mêmes autour du corps. Elles ont recommencé à ſe lamenter ſur elle; chacune ſouhaitoit avoir été aſſez heureuſe pour qu'on lui eût permis d'aller la ſervir à Londres. Une d'elles entr'autres, qui paroît être la femme-de-chambre de ma couſine Arabelle, faiſoit entendre au-deſſus des autres ſes cris plaintifs; & au moment où elle tourna le dos,

dos, les autres dirent qu'elle avoit bien raiſon de gémir. Je me ſuis informé enſuite qui elle étoit: & l'on m'a dit que cette fille avoit été établie la ſurveillante de ma chère couſine, lorſqu'une indiſcrète rigueur l'avoit confinée dans ſa chambre.

Juſte ciel! qu'ils ayent ainſi traité, & ſouffert qu'on maltraitât une jeune perſonne qui étoit faite pour donner des loix à toute la famille!

Lorſqu'on dit à mes couſins que le cercueil étoit ouvert, ils rentrèrent auſſitôt tous, comme de concert, à l'exception du père & de la mère, abîmés dans leur douleur. Mde. Hervey baiſa pluſieurs fois ſes lèvres livides. La fleur de ce monde! C'eſt tout ce qu'elle put dire, & elle céda la place à Miſs Arabelle qui, baiſant le front de celle qu'elle avoit ſi cruellement traitée, n'eut que la force de dire à mon couſin James, (en regardant le corps, & puis lui,) ô mon frère! Lui, prenant une de ſes belles mains inanimées, la baiſa & ſe retira avec précipitation.

Ses deux oncles étoient muets. Ils avoient l'air d'attendre l'exemple l'un de l'autre, pour avancer leurs regards ſur le corps. J'ordonnai qu'on refermât le cercueil, & ils ſe hâtèrent

d'avancer alors, comme avoient fait les autres, pour dire un dernier adieu au triſte réduit qui renfermoit, hélas! depuis ſi peu de temps un ſi précieux tréſor.

Ce fut en ce moment que la douleur de chacun trouva des larmes, & adreſſa ſes effuſions au corps, avec toute la tendreſſe que le plus ſincère amour & la plus ardente admiration puiſſent inſpirer; chacun ſuivant les différens degrés de parenté, comme s'ils ne l'avoient pas vue auparavant. Elle étoit leur chère nièce, dirent les deux oncles. Une ſainte perſécutée, dit l'oncle Jules! — C'eſt bien ma chère ſœur, toujours riante & gracieuſe, dit Arabelle. La chère créature, diſoient-ils tous enſemble. – Le même air de bonté répandu dans ſon maintien! le même calme & la même douceur! la même dignité naturelle! — Oh elle étoit, ils n'en doutoient pas, elle étoit heureuſe! Ce charmant ſourire en étoit un gage bien sûr! C'étoit eux qui étoient vraiment malheureux!... Et le frère prit encore une fois cette belle main inſenſible, & fit vœu de tirer vengeance de l'affreux auteur de tant de maux.

Les deux malheureux parens ſe proposèrent de venir voir encore pour la dernière fois leur fille jadis ſi chère, & de lui dire un dernier

adieu. Le père avança juſqu'à la porte de la ſalle, en ſuivant l'inconſolable mère. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent la force d'entrer. La mère dit : qu'il falloit pourtant qu'elle vît encore une fois l'enfant de ſon cœur, ou que jamais elle ne pourroit jouir d'un moment de tranquillité. Mais ils convinrent tous deux de renvoyer leur triſte curioſité au jour ſuivant, & ſe tenant par la main, tous deux inconſolables & ſans voix, le viſage empreint du plus profond chagrin, & la tête détournée l'un de l'autre, comme ne pouvant ſoutenir la vue de leur mutuelle douleur.

Lorſqu'ils furent tous ſortis, je me retirai ; j'envoyai chercher mon couſin James, & je lui fis connoître la requête de ſa ſœur, relativement au diſcours qui devoit être prononcé à ſes funérailles ; je lui dis qu'il étoit néceſſaire d'inſtruire de bonne heure le miniſtre, quel qu'il fût, des détails que pouvoit comporter la circonſtance. Il regretta la perte du reſpectable docteur Lewen, qui, dit-il, étoit grand admirateur de ſa ſœur, comme elle avoit pour lui la plus haute eſtime, & qui, de tous les hommes, eût été le plus propre à remplir cet office.

Il parla en termes fort amers de M. Brand, & chercha à rejeter ſur lui & ſur les informations

ſuperficielles qu'il avoit faites à Londres de la conduite de ſa ſœur, une partie du blâme qu'il méritoit lui-même.

Après M. Lewen, dit-il, c'eſt M. Melvill, ſon ſucceſſeur, qu'il faut néceſſairement choiſir. Il vanta ſes talens, ſon éloquence & ſes mœurs irréprochables; & il promit de l'engager le lendemain de bonne heure à ſe charger de l'éloge funèbre.

Il appela ſa ſœur, qu'il conſulta, & qui fut de ſon avis. Enſorte que je leur ai laiſſé ce ſoin.

Tous deux, avec beaucoup de chaleur, me firent entendre qu'ils déſapprouvoient fort que vous fuſſiez, Monſieur, l'exécuteur teſtamentaire de leur ſœur, à cauſe de votre intime liaiſon avec l'auteur de ſa ruine.

Vous ne devez vous offenſer d'aucunes de leurs expreſſions à cette occaſion, vous ne les aurez ſues que par moi. Comptant ſur cette aſſurance, j'en aurai plus de confiance pour ne vous rien déguiſer.

Je leur dis combien ma chère couſine avoit d'obligations à votre amitié & à votre humanité; les injonctions qu'elle vous avoit impoſées, & votre propre inclination à y obéir. Je leur dis que vous étiez un homme d'hon-

heur; que vous étiez tout disposé à me consulter, afin d'éviter de leur donner volontairement aucun sujet d'offense; & que pour moi, j'étois très-jaloux de cultiver votre estime & votre correspondance.

Ils répondirent qu'on n'avoit pas besoin d'aller chercher un exécuteur testamentaire hors de leur famille; & qu'ils espéroient que vous consentiriez à abandonner un office *si peu nécessaire*; ce fut leur expression. Mon cousin James déclara qu'il vous en écriroit aussitôt après les funérailles, pour vous prier de vous désister, en vous donnant les assurances les plus positives que tous les articles du testament seroient ponctuellement exécutés.

Je leur répondis, que vous étiez un homme d'un caractère ferme; que je ne croyois pas que sa démarche réussît, parce que vous vous faisiez un point d'honneur de cet emploi.

Alors je leur montrai la lettre posthume que leur sœur avoit écrite, dans laquelle elle reconnoît toutes les obligations qu'elle vous a, son estime pour vous & son tendre intérêt pour votre futur bonheur. (*) Vous pouvez croire,

(*) Voyez Lettre LXVII Tome IX.

Monſieur, que ſa lecture les a extrêmement affectés.

Ils ont été ſurpris que je vous euſſe remis le produit de la terre de ſon grand-père depuis ſa mort. Je leur dis tout franchement qu'ils devoient s'en prendre à eux-mêmes, s'il leur arrivoit de trouver quelque article qui leur déplût dans les diſpoſitions de leur ſœur, abandonnée comme elle l'avoit été, & livrée à la diſcrétion d'étrangers. Ils dirent qu'ils informeroient leur père & leur mère de tout ce que je venois de leur apprendre : que toute grande qu'étoit leur peine, ils voyoient bien qu'ils devoient s'attendre à de plus grandes encore. Mais s'il falloit que M. Belford reſtât l'exécuteur du teſtament, ils me prioient de me charger de régler tout avec lui & de leur éviter la préſence d'un ami de l'homme auquel ils devoient toutes leurs calamités.

Ils furent ſingulièrement touchés du texte que leur ſœur avoit choiſi pour ſujet du diſcours funèbre. (*) J'avois extrait cet article du teſtament, préjugeant que je n'aurois pas ſitôt l'occaſion de leur montrer le teſtament même, comme on auroit été ſans cela obligé

(*) V. la fin du teſtament à la lettre XV de ce vol.

de le faire, par rapport à l'enterrement qu'on ne peut pas différer.

Lundi matin, entre 8 & 9 heures.

La malheureuſe famille ſe prépare pour la triſte aſſemblée du déjeûner. M. James Harlowe, qui n'a pas mieux repoſé que moi, a écrit à M. Melvill, qui a promis de compoſer un court éloge de la défunte. On attend au château d'un moment à l'autre Miſs Howe, qui viendra voir pour la dernière fois ſa chère amie.

Miſs Howe a fait prier, par un de ſes gens, qu'on ne fît aucune attention à elle. Elle ne s'arrêtera pas, a-t-elle dit, plus de ſix minutes. — On lui accordera ſans peine ſa requête.

Son laquais, chargé du meſſage, devoit, en cas d'un refus, retourner la joindre: elle étoit toute prête à monter en voiture, lorſqu'il eſt monté à cheval pour venir au château.

Si l'on ne faiſoit pas difficulté de la recevoir, il devoit y reſter & l'attendre.

Je ſuis, Monſieur, &c.

MORDEN (♭)

LETTRE X.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Lundi l'après midi, 11 *Septembre.*

MONSIEUR,

NOUS ſommes ſi mauvaiſe compagnie les uns pour les autres, que c'eſt une ſorte de ſoulagement pour moi que de me retirer dans mon appartement & d'écrire.

Vers les neuf heures & demie, on me fit avertir pour le déjeûner. La lugubre aſſemblée ſe formoit lentement : nous prîmes chacun nos places, d'un air inanimé & abattu, les yeux rouges & fatigués de répandre des pleurs ; nous demandant l'un à l'autre comment on avoit paſſé la nuit, d'un ton qui annonçoit quelle réponſe on attendoit de chacun.

L'inconſolable mère me répondit qu'elle ne connoîtroit plus le repos.

Au moment que nous étions rangés & tranquilles ſur nos ſiéges, la cloche s'eſt fait entendre : on a ouvert la porte des cours, & le bruit d'un carroſſe roulant ſur le pavé a cauſé une émotion générale. Je les quittai, & j'arrivai auſſitôt pour donner la main à Miſs

Howe en deſcendant de ſa voiture, où reſta ſa fille-de-chambre toute en pleurs.

Je crois, Monſieur, vous avoir ouï dire que vous n'aviez jamais vu Miſs Howe. C'eſt une jeune Dame dont les grâces ſe font d'abord remarquer : une ſombre mélancolie étoit répandue dans toute ſa perſonne : cependant, au travers de ces ombres, on voyoit de temps en temps percer des traits de feu & d'une vivacité ſingulière. Je la reſpecterai toute ma vie pour ſon tendre attachement à ma chère couſine.

Je ne penſois pas, me dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maiſon ; mais morte ou vivante, ma chère Clariſſe m'entraîne partout après elle. Nous entrâmes dans le petit parloir ; & appercevant le cercueil, elle retira ſa main de dedans la mienne, alla précipitamment écarter le deſſus, qui étoit déviſſé, ôta de ſuite le voile qui couvroit le viſage, & hors d'elle-même, leva ſes mains jointes, fixant tour-à-tour ſes yeux ſur le corps & vers le ciel, comme ſi elle eût invoqué la juſtice.

On voyoit les mouvemens de ſon ſein agité au travers de ſon mouchoir : enfin elle rompit le ſilence. Ah ! Monſieur, voyez ici, dit-elle, voyez la gloire & l'honneur de ſon ſexe ! voyez-

la jetée dans les bras de la mort par l'exécration & la honte du vôtre ? Voilà ſon ouvrage !

O ma bienheureuſe amie ! — ma chère compagne ! mon aimable guide !... baiſant ſa bouche à chaque nom que lui donnoit ſa tendreſſe.... quoi voilà tout ! Toute l'hiſtoire de *ma Clariſſe* finit là.....

Après une courte pauſe & un profond ſoupir, elle ſe tourna vers moi, puis vers ſon inſenſible amie.... Mais eſt-ce elle ? peut-elle être réellement morte ? Non, non, ce n'eſt qu'un ſommeil ! — Réveille-toi, chère amie. Ne ſerois-tu qu'une argile inſenſible ? Ah ! laiſſe ton Anne Howe te rappeler à la vie ; partage le ſouffle qui m'anime. O cher objet... Lui donnant un baiſer..... Que la chaleur de mes lèvres réchauffe les tiennes ! Et lui donnant un ſecond baiſer, elles ſont glacées ! elles ſont muettes ! Soupirant encore du fond du cœur, comme déçue de l'eſpérance de l'entendre parler : eſt-il donc poſſible que ce ſoit là la fin de tant de perfections ? Eſt-il donc vrai que tu m'aies quittée ? que tu aies quitté pour jamais ta chère Anne Howe ? ô chère & cruelle Clariſſe !

Un ſilence de quelques inſtans ſuccéda. Paroiſſant revenir à elle-même, elle me regarda : Pardonnez, me dit-elle, pardonnez, M. Mor-

den, à mon égarement. Je ne ſuis plus à moi. — Je n'y ſerai plus jamais. Vous ne connoiſſiez pas l'excellence, non, vous ne connoiſſiez pas la moitié des perfections que voilà dans ce cercueil.... Ceci ne peut être.... non, ce ne peut être là tout ce qui me reſte de ma Clariſſe.

Elle fit une autre pauſe. Une larme, ma chère; accorde-moi, chère amie, de pouvoir verſer une ſeule larme. Mais cette ſombre & muette douleur!.... Ah! une ſeule larme, pour ſoulager mon cœur oppreſſé qui eſt prêt à ſe rompre!

Mais pourquoi, M. Morden, pourquoi l'a-t-on envoyée ici? pourquoi pas à moi? Elle n'a point de père, point de mère, point de parens; non, pas un ſeul! ils l'ont tous renoncée! Moi, j'étois ſon amie, & nous n'avions qu'une ame. Qui a plus de droit que moi aux reſtes de celle que je chériſſois? De vains noms, ſans nature, ſeroient-ils préférés à un amour tel que le mien?

Elle baiſa encore une fois ſes lèvres, ſes joues, l'une après l'autre. — Et elle pouſſa un ſoupir, qui ſembla déchirer ſon cœur.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refuſé la conſolation de voir la plus aimée, la plus chère de mes compagnes, avant qu'elle

devînt celle des anges? Différant toujours, me laiſſant trop facilement perſuader de différer une viſite après laquelle mon cœur ſoupiroit. Quelle peine cruelle cette réflexion me cauſera! O ma bienheureuſe Clariſſe! qui ſait, ſi je fuſſe arrivée à temps, quel effet auroient produit ſur toi mes tendres conſolations?

Elle jeta un regard inquiet autour d'elle, comme ſi elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiſer, mon ange, mon amie, chère compagne que je perds, & que je regretterai toujours, encore un baiſer, & je pars, je fuis de cette horrible demeure, que je n'aimai jamais que pour toi. Adieu donc, ma très-chère Clariſſe! — tu es heureuſe; je n'en doute pas; comme ta dernière lettre m'en aſſuroit. Puiſſions-nous nous rejoindre & nous réunir dans un heureux ſéjour, où nul infâme Lovelace, nuls parens aux cœurs durs, n'attenteront plus à notre innocence, & ne troubleront plus notre félicité.

Elle fit un ſilence : voulant & ne pouvant ſortir, luttant, pour ainſi dire, contre ſon déſeſpoir, & opprimée par ſon angoiſſe. Heureuſement à la fin, un torrent de larmes vint à ſon ſecours. Enfin — enfin, dit-elle — je vais être — je vais être ſoulagée. Sans ces pleurs,

mon cœur alloit ſe briſer de douleur. Il eſt dû bien d'autres larmes que celles-là à ma Clariſſe, dont les conſeils firent pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle. (¶) — Mais pourquoi — en ramenant ſes regards ſur elle-même, les mains jointes & levées en haut — pourquoi déplorai-je ici le ſort d'une ame *heureuſe?* Oui, tu l'es, & c'eſt là ma conſolation. Oui, oui, cher, cher objet, la baiſant encore (♭).

Pardonnez, Monſieur, me dit-elle en ſe tournant vers moi, qui me ſentois ému autant qu'elle-même, pardonnez; j'aimois cette chère perſonne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excuſez l'emportement de ma douleur. Comment la gloire de ſon ſexe a-t-elle pu être la victime de la ſcélérateſſe & de l'inſenſibilité?

Madame, lui dis-je, ils en ſont tous punis, ils en ſont bien punis! — Qu'ils le ſoient, reprit-elle! ſi je les plaignois, je mentirois à ma tendreſſe pour l'amie de mon cœur. — Que je ſuis malheureuſe (regardant le corps) de ne l'avoir pas vue avant que ces yeux & ces lèvres fuſſent fermés pour jamais! — Oh, Monſieur, vous ne ſavez pas quelle ſageſſe découloit continuellement de ces lèvres, quand elle parloit: vous ne ſavez pas quelle amie j'ai perdue!

Elle ſe mit alors à examiner le deſſus du cer-

cueil. Elle parut ſaiſir tout-à-la-fois le ſens des emblêmes. Sa douleur reprit de nouvelles forces; & quoiqu'elle eſſuyât pluſieurs fois ſes yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inſcription & les textes de l'Ecriture qui l'accompagnoient. Enfin, ſe retournant vers moi, elle me dit: faites-moi la grâce de m'écrire une ligne & de m'envoyer ces emblêmes & cette écriture; &, ſi je peux l'obtenir, une boucle de ſes cheveux.

Je lui répondis que l'exécuteur teſtamentaire feroit l'un & l'autre, & lui enverroit auſſi copie du teſtament: qu'elle y trouveroit les marques d'un tendre ſouvenir pour elle, que ſon amie l'y nommoit *la ſœur de ſon cœur*.... Ah! elle a bien raiſon, repartit-elle, de me nommer ainſi: nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame à nous deux. Mais à préſent que la plus chère moitié de moi-même vient de m'être enlevée, hélas! que deviendrai-je?

Dans ce moment un domeſtique a paſſé près de la porte. Elle a regardé, craignant pour la ſeconde fois que ce ne fût quelqu'un de la famille. Puis elle a dit: encore un dernier adieu... un dernier, un éternel adieu! hélas!

Elle a renouvelé ſes embraſſemens. Elle baiſoit le viſage, les mains, l'une après l'autre.

Enfin, elle m'a préſenté la ſienne, s'eſt précipitée hors de la chambre, s'eſt jetée dans ſa voiture, où elle s'eſt abandonnée de nouveau à toute ſa douleur. Ses pleurs ont recommencé, & ſes ſoupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un ſigne de tête, & je l'ai auſſitôt perdue de vue.

Quand je ſuis rentré, la triſte aſſemblée a remarqué mon émotion. M. James Harlowe leur faiſoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma préſence a interrompu leur diſcours, je m'en ſuis apperçu; & ayant beſoin d'être ſeul, je leur ai laiſſé le champ libre pour conſulter enſemble.

Je finis cette lettre : le ſouvenir de la ſcène touchante que je viens de décrire, m'a laiſſé auſſi hors d'état de continuer, que je l'étois d'entrer en converſation avec mes couſins, au moment où je ſortois d'en être le témoin.

Je ſuis, Monſieur, bien véritablement

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

*

LETTRE XI.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Mardi matin, 12 Septembre.

MONSIEUR,

LA bonne Madame Norton eſt arrivée. Elle a repris un peu de courage. Elle le doit à ces lettres poſthumes, dont vous & moi craignions ſi fort les effets ſur elle. J'attribue cette force à la diſpoſition où elle a établi ſon ame. Cette femme paroît endurcie aux afflictions, & vit dans l'eſpérance habituelle d'une meilleure vie. De plus, n'ayant rien à ſe reprocher vis-à-vis de la chère perſonne que nous avons perdue, elle a conſidéré qu'elle ne pouvoit faire mieux que de raſſembler toutes ſes forces, pour donner quelque conſolation & inſpirer quelque fermeté à la malheureuſe mère.

O M. Belford! quels éloges de ma chère couſine j'entends de toutes les bouches!.... Si elle eût été mon enfant ou ma ſœur.... Mais penſez-vous que l'auteur d'une ſi fatale cataſtrophe, qui s'étend ſur tant de perſonnes!... Mais je m'arrête.

On

On n'ouvrira pas le teſtament avant que les funérailles ſoient achevées. On fait les préparatifs néceſſaires pour cette ſolemnité. Les maîtres & les domeſtiques de toutes les branches de la famille ont pris le grand deuil.

J'ai vu M. Melvill : c'eſt un homme de ſens & d'un mérite ſolide. Je lui ai donné des particularités propres à être inſérées dans le diſcours qu'il doit prononcer aux funérailles ; mais j'ai vu depuis, que j'avois pris un ſoin aſſez inutile. Il connoît tous les détails de la malheureuſe hiſtoire de ma couſine. Il l'a toujours admirée, & a été fort ſenſible à ſes malheurs & à ſa mort.

Le révérend docteur Lewen, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de M. Melvill, & vouloit le préſenter à Miſs Clariſſe, comme un homme digne de ſon eſtime.

Je viens de prêter mon aſſiſtance au père & à la mère, dans un dernier effort qu'ils ont fait pour voir le corps de leur chère enfant. Ils m'avoient fait demander de les accompagner avec Madame Norton. Il faut, a dit la pauvre mère, que je lui diſe un dernier adieu.

Tout, en effet, s'eſt réduit à un effort, &

rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux, avant qu'on eût eu le temps de le découvrir : O ma chère! a dit le père en ſe retirant, je ne puis, je ſens que je ne puis le ſupporter..... Ah! que je n'euſſe.... Que je n'euſſe jamais eu tant de dureté! Il n'a eu que le temps de s'approcher de ſa femme pour l'empêcher de tomber; ſes genoux ſe déroboient ſous elle. O ma chère! s'eſt-il écrié; c'en eſt trop, c'en eſt trop; retirons-nous. — Madame Norton venoit de quitter Madame Harlowe pour voir le cercueil qui l'attiroit. Elle eſt accourue vers elle. Chère, chère Norton, lui a dit l'infortunée mère, en abandonnant ſes bras autour de ſon cou, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant, mon enfant! ma Clariſſe! toi qui faiſoit l'orgueil & les délices de ma vie il y a ſi peu de temps! hélas! jamais, jamais je ne te reverrai!

J'aidai le malheureux père, & Madame Norton ſoutint la malheureuſe mère & nous les conduisîmes dans la ſalle à côté. Elle ſe jeta ſur un lit de repos. Il s'abandonna ſur un fauteuil près d'elle. Elle tenoit embraſſée Madame Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux mères, (je puis les appeler toutes deux de ce nom,) de ma chère couſine, reſtoient ainſi enlaſſées dans

cette attitude attendriſſante. Quelle complication de maux & de triſteſſe différente dans ces douloureuſes ſcènes !

Le père, pour tâcher de conſoler la mère, s'accuſoit lui-même. Plût-au ciel, lui diſoit-il, plût-au ciel, ma chère, que je n'euſſe pas plus de reproches à me faire que vous ! Vous vous êtes laiſſé fléchir. Vous vouliez m'inſpirer vos ſentimens. — Ma faute n'en eſt que plus grande, dit-elle, d'avoir cédé comme j'ai fait, lorſque je voyois qu'on pouſſoit le reſſentiment trop loin. Mère barbare que je ſuis, qui ai laiſſé deux enfans me faire oublier que j'étois la mère d'une troiſième enfant !

Madame Norton employoit les prières & les raiſons. — O ma chère Norton ! lui répondoit-elle, vous vous êtes plus montrée que moi la mère de la chère fille ! Plût-au ciel que je n'euſſe pas plus de compte à rendre que vous !

C'eſt ainſi que l'infortuné couple ſe tourmentoit inutilement par de vaines récriminations. Madame Hervey entra, & avec Madame Norton, elle conduiſit dans ſa chambre l'inconſolable mère. Les deux oncles & M. Hervey étoient entrés en même temps ; ils firent auſſi conſentir le père à ſe retirer avec eux dans ſon appartement. — Abandonnant ainſi l'un & l'autre tout

eſpoir de jamais revoir l'enfant qu'ils pleuroient ſi amèrement & ſi juſtement !

Il n'y a que le temps, M. Belford, qui puiſſe alléger la douleur d'une perte ſi cruelle. Elle eſt trop récente pour céder à la raiſon & aux conſeils. La nature a ſes droits, (qu'elle ne doit pas perdre) juſqu'à ce que le chagrin ſe ſoit en quelque ſorte épuiſé lui-même. Alors, & ſeulement alors, la raiſon & la religion venant avec leurs puiſſans ſecours, peuvent ranimer un cœur abattu.

Je ne vois ici aucun viſage qui reſſemble à ce qu'il étoit quand j'arrivai; on n'y liſoit alors qu'orgueil, hauteur, inflexibilité. Maintenant, qu'ils ſont tous humiliés ! L'excès de leur triſteſſe à allongé leurs traits, & enflé leurs muſcles. Ces yeux qui lançoient le feu de la colère & du reſſentiment, ſe tournent vers tous ceux qui les approchent, pour mendier la compaſſion.... Je le répète : *La dureté volontaire du cœur a-t-elle jamais été ſi ſévèrement punie ?*

On peut bien appliquer à cette famille ces vers de Juvenal, qui depuis dimanche au ſoir me ſont revenus pluſieurs fois dans l'eſprit (*).

(*) *Humani generis mores tibi noſſe volenti*
Sufficit una domus : paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquam illinc veneris, aude.

Permettez-moi d'ajouter que Madame Norton a communiqué à la famille la lettre poſthume que vous lui aviez envoyée. Cette lettre leur prépare des motifs de conſolation pour l'avenir ; mais pour le préſent, elle n'a fait qu'aigrir leurs regrets & animer leurs remords, en leur faiſant mieux ſentir quelle fille, quelle nièce & quelle ſœur ils ont perdue (*).

Je ſuis, mon cher Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

Pour connoitre la vie & nos deſtins affreux,
Une maiſon ſuffit. Voyez ce qui s'y paſſe ;
Vivez-y quelques jours, témoin de ſa diſgrace :
Oſez, en la quittant, vous nommer malheureux!

(*) Cette lettre contient en ſubſtance des remercîmens à cette digne femme, des ſoins qu'elle a pris de ſon enfance, des ſages inſtructions & des bons exemples qu'elle lui a donnés. Elle renferme des accuſations contre elle-même, où elle ſe blâme d'une préſomption & d'une vanité qu'elle n'avoit pas d'abord ſu découvrir dans les replis de ſon cœur; mais que ſes malheurs, en la forçant de tourner ſes regards ſur elle-même, lui avoient fait appercevoir.

Elle s'étend ſur l'utilité des afflictions pour les eſprits modeſtes & qui ont d'eux-mêmes une juſte défiance.

Elle la conſole ſur ſa mort prématurée. " Mes „ épreuves, dit-elle, ſont finies au commencement de

LETTRE XII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Jeudi ſoir, 14 *Septembre.*

MONSIEUR,

NOUS revenons de l'égliſe, où, le deuil dans l'ame, nous avons aſſiſté à la dernière cérémonie. Mon couſin James & ſa ſœur, Monſieur & Madame Hervey avec leur fille, que ſon attachement à ma couſine me rendra toujours chère;

„ ma vie, tandis que d'autres ne ſont mûris par les „ rayons de la grâce céleſte pour une meilleure vie, „ qu'après cinquante, ſoixante & ſoixante-dix années.

„ J'eſpère que mon père m'accordera la demande „ que je lui ai faite de vous laiſſer paſſer le reſte de „ vos jours dans celle de mes fermes, que nous „ appelions *ma laiterie*. J'eſpérois jadis y vivre heu- „ reuſe avec vous! Votre diſcrétion, votre prudence „ & votre économie, ma chère & digne femme, ren- „ dront la direction que vous prendrez de cette maiſon, „ auſſi agréable pour vous qu'avantageuſe pour mes „ parens. Pour votre avantage, ma chère Mde. Norton, „ j'eſpère qu'ils vous en feront l'offre; & pour le leur, „ j'eſpère que vous l'accepterez. „

Elle la charge de témoigner ſon tendre ſouvenir à ſon frère de lait, & la prie, par rapport à lui, de ne pas prendre trop à cœur ſa perte.

mes couſins Jules & Antonin Harlowe, & quelques autres parens éloignés, Meſſieurs Fuller & Allinſon s'y ſont trouvés : ces derniers s'y étoient rendus ſans invitation, & afin de mieux marquer leur reſpect pour la mémoire de celle à qui nous rendions les derniers devoirs, ils avoient pris le deuil.

Le père & la mère ſeroient venus avec nous lui rendre ces derniers honneurs s'ils en euſſent eu la force; mais ils étoient l'un & l'autre fort indiſpoſés, & ils le ſont encore.

L'inconſolable mère avoit dit à Madame Norton, que dans cette circonſtance, les deux mères

---

Elle conclut: " rappelez-moi à tous ceux de votre „ connoiſſance qui me vouloient du bien, & à ceux „ que j'appelois *mes pauvres*. Ils ſeront ceux de la „ Providence, s'ils ſe confient en elle. J'ai pris ſoin „ qu'ils ne perdiſſent rien à ma mort. Dites-leur qu'ils „ ſe réjouiſſent; & vous, reſpectable amie, qui m'avez „ conſolée, vous, mon appui dans mes heureux & „ mes mauvais jours, réjouiſſez-vous de ce que je ſuis „ délivrée des maux que l'avenir préſentoit devant moi. „ Au moment où vous recevez cette lettre, je ſuis „ comblée des grâces du Dieu qui pardonne; qui m'a „ conduit par les plus grandes épreuves dans un sûr „ aſyle; qui a mis une ſi heureuſe fin à toutes mes „ tentations & à toutes mes infortunes, & qui, je „ l'eſpère avec une humble confiance, au jour de ſa „ bonté, nous réunira dans le ſéjour du bonheur. „

du plus aimable enfant de la terre ne devoient pas ſe quitter; qu'elle la prioit de reſter avec elle.

Toute la ſolemnité s'eſt paſſée dans le meilleur ordre & avec la plus grande décence. La diſtance du château d'Harlowe à l'égliſe eſt à-peu-près d'un demi-mille. Le corps a été accompagné & entouré, dans toute la longueur de ce chemin, par mille perſonnes de tous les ordres. A neuf heures, on l'a entré dans l'égliſe, déjà remplie d'une foule qui ſe preſſoit de tous côtés. Cependant, je n'ai jamais vu régner un ſilence ſi profond & ſi reſpectueux, aux funérailles même des princes. L'attention ſérieuſe & la triſteſſe étoient empreintes ſur tous les viſages.

L'oraiſon funèbre, prononcée par M. Melvill, a été fort touchante. Souvent il eſſuyoit ſes larmes, & en faiſoit couler avec plus d'abondance encore des yeux de tous ceux qui l'écoutoient.

Les auditeurs ont ſurtout montré de l'émotion, quand il leur a dit que le texte qu'il avoit pris, étoit du choix de celle qui étoit l'objet de la triſte cérémonie.

Il a fait l'énumération de ſes belles qualités, s'autoriſant du témoignage que lui avoit rendu pendant ſa vie l'excellent paſteur que la paroiſſe venoit de perdre.

Tous ceux qui étoient préſens ne pouvoient

s'empêcher de répéter à voix baſſe les uns aux autres, le bien qu'il en diſoit, comme en ayant été les témoins ou les objets. Voilà ce qu'on m'a dit après.

Lorſqu'il s'eſt tourné vers la place où, donnant l'exemple de la piété, aſſiſe ou à genoux, elle élevoit ſon cœur à Dieu, tout l'auditoire s'eſt tourné du même côté, & y a porté des regards reſpectueux, comme ſi elle y eût été préſente encore.

Quand il a fait mention de ſa douceur, & de l'air de dignité qui ſoutenoit en elle les vertus, un murmure univerſel d'approbation s'eſt fait entendre; & une pauvre femme, mais proprement miſe, au-deſſous du banc où j'étois, a dit que *c'étoit la bonté même; qu'elle parloit à tout le monde!*

Pluſieurs fondoient en larmes, entendant parler des aumônes qu'elle faiſoit, aumônes ſi judicieuſes, ſi bien placées. Toutes les bouches prononçoient ſa récompenſe; on n'entendoit que ſoupirs & regrets, & ces mots: « les pauvres « perdront bien à ſa mort. » On trouvoit en elle le vrai caractère qui eſt chéri de Dieu, parce qu'il donne de bon cœur. Une jeune dame diſoit, à ce qu'on m'a rapporté: « Miſs Clariſſe Har- « lowe ſavoit chercher les malheureux & les

« ſoulager dans des revers imprévus, avant que « le déſeſpoir eût abattu leur courage. »

Elle avoit un nombre de pauvres auſſi connus par l'honnêteté de leurs mœurs, que par leur incapacité à ſe procurer le néceſſaire. Tous ſont venus d'eux-mêmes à l'égliſe rendre à leur bienfaitrice les derniers devoirs ; & s'étant mêlés à la foule, & approchés le plus près qu'ils ont pu de la nef, où le corps étoit poſé, ils ne contribuoient pas peu à groſſir les applaudiſſemens & les marques réitérées d'approbation qu'on a données aux prédicateur.

Quelques perſonnes qui connoiſſoient la malheureuſe hiſtoire de ma couſine, remarquoient les pleurs que répandoit la ſœur, & l'air abattu du frère : « que ne donneroient-ils pas à préſent, « diſoient-elles, pour n'avoir pas eu des cœurs « auſſi durs? » D'autres pourſuivoient, pour ainſi dire, le père trop ſévère, & la malheureuſe mère juſques dans la retraite de leur maiſon. « Ils voudroient bien fléchir à préſent ; « mais il eſt trop tard. Quelle doit être leur « douleur! Il n'eſt pas étonnant qu'on ne les « voye pas ici ; ils n'ont pu ſoutenir ce ſpec- « tacle. » Quelques-uns manifeſtoient leur étonnement, (& c'eſt ce que j'entends répéter à chaque moment,) de ce qu'il s'étoit trouvé un

homme capable de ne pas rendre juſtice à tant de perfections, capable *d'être humain*, pourrois-je dire. D'autres s'étonnoient qu'un homme pût négliger ſes intérêts au point de manquer de juſtice pour une femme ſi fort avantagée du côté du rang & de la fortune.

Le digne eccléſiaſtique, conduit par ſon texte, a touché quelque choſe de la malheureuſe démarche qui avoit été cauſe de ſa fin prématurée. Il l'a attribuée à la foibleſſe humaine, qui s'oppoſe ſans ceſſe en nous à la perfection abſolue.

Il a donné un tour très-oratoire à la manière dont il s'eſt exprimé ſur le dédain avec lequel elle avoit rejeté les prières & les ſollicitations d'une maiſon illuſtre, en faveur d'un homme qu'elle avoit trouvé indigne de ſon eſtime & de ſa confiance, & qui lui faiſoit en vain les prières les plus preſſantes de l'accepter.

(¶) Le point ſur lequel il a inſiſté davantage, c'eſt ſon heureuſe fin ; & il en a tiré des conſolations pour ſa famille, & des inſtructions pour ſon auditoire. (♭)

En un mot, par la façon dont il a traité ſon ſujet, il a augmenté la réputation qu'il s'étoit déjà acquiſe auparavant à un degré éminent.

Lorſqu'il a été queſtion de deſçendre le corps

dans le caveau, (qui eſt fort ſpacieux,) il s'eſt fait un mouvement général. La foule s'eſt preſſée autour du cercueil, pour le voir & lire les inſcriptions. Deux gentilshommes, en particulier, ſe ſont avancés avec précipitation, le viſage enveloppé de leurs manteaux; c'étoient Meſſieurs Mullins & Wierley, admirateurs déclarés de ma chère couſine.

Quand ils ont été à une petite diſtance, & à portée de jeter les yeux ſur la partie ſupérieure du cercueil: « Ce petit eſpace, a dit M. « Mullins, renferme toutes les perfections hu« maines. » Et dans ce moment M. Wierley, incapable de réſiſter plus long-temps à ſa douleur, s'en eſt allé chez lui, où l'on aſſure qu'il eſt fort mal.

On a dit que Solmes étoit dans un coin de l'égliſe à l'écart, enveloppé d'un manteau de cavalier, & qu'il a verſé plus d'une fois des larmes. Cependant je ne puis pas dire l'avoir vu.

Un autre gentilhomme y étoit auſſi *incognito*, & s'étoit placé ſur un banc, près de l'entrée du caveau. Perſonne ne l'avoit remarqué, mais une violente émotion l'a trahi au moment où l'on a deſcendu le corps dans ſa dernière demeure. C'étoit le digne M. Hickman de Miſs Howe.

Mes couſins Jules & Antonin, & leur neveu

James ne jugèrent pas à propos de deſcendre dans le ſouterrain au milieu des tombeaux de leurs ancêtres. Mlle. Harlove paroiſſoit fort affectée. Sa conſcience autant que ſon cœur contribuoient à ſon affliction. Elle diſoit qu'elle deſcendroit avec ſa chère, ſon unique ſœur; mais ſon frère n'a pas voulu le lui permettre. Ses yeux noyés de larmes n'ont quitté le cercueil que lorſqu'il a tout-à-fait diſparu. Alors elle s'eſt laiſſée aller ſur ſon ſiége, & s'eſt preſque évanouie.

J'ai accompagné le corps dans le caveau, afin de m'aſſurer, & de pouvoir vous aſſurer, Monſieur, vous, qui êtes ſon exécuteur teſtamentaire, que, ſelon qu'elle l'avoit demandé, on l'a dépoſée aux pieds de ſon grand-père.

M. Melvill eſt deſcendu; il a examiné le deſſus du cercueil, & y a répandu quelques larmes. J'étois ſi ſatisfait de ſon diſcours, & de la façon dont il s'il s'étoit acquitté de la cérémonie, que ſur le lieu même je lui ait fait préſent d'une bague de quelque valeur, & l'ai remercié de la manière dont il avoit rempli ſes fonctions.

Enfin j'ai quitté les reſtes de ma chère couſine, après avoir marqué & retenu pour moi une place auprès d'elle.

A mon retour au château d'Harlowe, je me

ſuis contenté d'envoyer mes complimens à la famille, & me ſuis retiré dans ma chambre. Je n'ai pas honte de vous dire qu'en y rentrant, je me ſuis abandonné encore une fois à toute ma douleur.

Je ſuis, mon cher Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

W. M. MORDEN.

(¶) *P. S.* Vous recevrez une lettre de mon couſin James, qui eſpère vous perſuader d'abdiquer votre office d'exécuteur teſtamentaire. Sa lettre n'a pas mon ſuffrage. (♭)

LETTRE XIII.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Samedi, 16 Septembre.

J'AI eu la penſée de partir *incognito*, & d'aller déguiſé être témoin de la triſte cérémonie. Mais il étoit inutile de me donner cette peine, puiſque votre dernière lettre me peint avec tant de vérité tout ce qui s'eſt paſſé, que j'ai chaque ſcène devant les yeux.

Vous me faites entrer, Monſieur, & me preſ-

ſer moi-même dans la foule; je m'y vois ſuivant à pas lents & le convoi & le cortége. — J'entre avec l'auguſte cercueil ſous le portique redoutable. Je traverſe à pas lents & graves l'eſpace de la nef vénérable; bientôt, ambitieux de paroître appartenir à la chère défunte, & placé dans un banc voiſin du cercueil qui attire tous les regards, je prête une oreille attentive au touchant panégyrique. Enſuite au travers du murmure confus & ſourd du nombreux auditoire, dont tous les yeux ſont rouges de pleurs, je deſcends avec la foule ſous l'humide ſouterrain, en fidelle exécuteur du teſtament, pour m'aſſurer par moi-même que cette partie de ſes volontés eſt accomplie. Là, morne & penſif, je compte autour de moi les monumens de la mort qui m'environnent, je contemple le repos profond de cette multitude d'êtres dont la vanité fit autrefois tant de bruit dans le monde, tous preſſés ſous l'enceinte étroite d'une obſcure & triſte voute, comme ſi les vivans plaignoient l'eſpace à ces corps qui, lorſqu'ils étoient animés, auroient volontiers reculé l'air, la terre & les eaux pour étendre leur exiſtence. Enſuite, la voyant placée aux pieds du vieillard dont elle fit les délices ſur la terre, & qui, à ce que je vois, attribuoit au plaiſir qu'elle lui

donnoit la prolongation de ſes jours; (*) alors ſoupirant & détournant le viſage, je quitte cette ſombre demeure, le cercueil ſymbolique, & pour jamais la gloire de ſon ſexe qui y eſt renfermée. Et je remonte avec une troupe de vivans qui, dans peu d'années, après un rayon de vie fort court, rempliront d'autres eſpaces ſous cette même voute, qu'ils foulent aujourd'hui de leurs pieds, uniquement occupés de pleurer celle qu'ils ont conjointement perſécutée.

Et vos touchantes peintures ne me permettent pas de m'arrêter là; mais, remonté avec les autres, je mêle mes larmes & mes éloges à ceux de la foule nombreuſe des ſpectateurs.

J'accompagne la triſte famille juſqu'à ſa demeure déſolée, & je confonds ma voix & mes plaintes dans ce concert général & lugubre de vaines lamentations & d'inutiles gémiſſemens. Enfin, me retirant je paſſe comme eux & auſſi réellement, à des ſcènes de chagrin prolongées dans des nuits ſans repos, réfléchiſſant ſur les perfections dont j'ai vu l'anéantiſſement, & ne trouvant d'autre ſoulagement à ma douleur extrême que dans l'indignation, qui me fait approuver les reſſentimens de tout le monde

(*) Voyez Lettre IV, Tome I.

contre

contre le malheureux homme, & contre les malheureux parens, qui ſont les auteurs de cette perte irréparable.

Pardonnez, Monſieur, ces réflexions; & permettez que je vous envoie avec elles ce que vous n'avez voulu accepter qu'après les funérailles.

(Il joint un état de l'argent & des effets qu'il lui fait parvenir par la même occaſion, pour ſatisfaire aux legs deſtinés pour le château d'Harlowe & pour le voiſinage, dont il le prie de faire la diſtribution conforme au teſtament.

Il lui rend compte auſſi de quelques autres démarches qu'il a faites en exécution du teſtament; & il prie M. Morden de ſavoir ſi M. Harlowe eſt dans l'intention d'acquitter les frais funéraires ſur les effets qui ſont entre ſes mains; & s'il demande le rembourſement des ſommes avancées à la teſtatrice depuis la mort de ſon grand-père.)

Ma célérité dans l'exécution de ces articles, ajoute-t-il, convaincra M. James Harlowe, que je ſuis réſolu de veiller à l'exécution entière & parfaite du teſtament; & en même-temps il doit voir, à ma manière de procéder, que je ne cherche pas à donner de gaieté de cœur des mortifications à la famille; puiſque tout ce qui les concerne, paſſera par leurs mains. (b)

(¶) LETTRE XIV.

M. JAMES HARLOWE à M. BELFORD.

Au château d'Harlowe, Vendredi ſoir, 15 Septembre.

JE me flatte, Monſieur, d'après le portrait que mon digne couſin M. Morden fait de votre caractère, que vous voudrez bien excuſer la démarche que je fais auprès de vous, pour obliger une famille entière dans une affaire qui intéreſſe eſſentiellement ſa paix, & qui ne peut intéreſſer également aucun étranger. Vous devinerez d'abord, Monſieur, que je veux parler de l'exécution teſtamentaire, dont ma ſœur vous a, dans ſes dernières volontés, donné l'embarras.

Nous vous aurons tous une extrême obligation, ſi vous avez la complaiſance de laiſſer cet office à notre famille. Les raiſons que vous allez lire, doivent fonder l'attente où nous ſommes de cette complaiſance de votre part.

1°. Elle n'auroit jamais ſongé à vous importuner de ce ſoin, ſi elle eût penſé que quelqu'un de la famille voulût conſentir à s'en charger.

2°. J'apprends qu'elle vous recommande dans le teſtament de vous en rapporter à l'honneur

de toutes les perſonnes de la famille, ſur l'exécution de tous les articles domeſtiques qui peuvent nous regarder. Nous ſommes prêts, & tous enſemble & chacun de nous à vous engager notre parole de notre fidélité à cet égard. Et tout ce que vous pouvez demander en homme d'honneur, c'eſt que le teſtament ſoit exécuté.

Ce qui nous porte encore plus, Monſieur, à déſirer que vous réſigniez cet office, c'eſt votre connoiſſance ſi nouvelle & ſi fortuite de la chère teſtatrice, & votre longue & intime liaiſon avec l'homme à qui elle doit ſa ruine, & nous la plus grande perte, & le plus affreux revers, (en conſidérant ſes perfections infinies) qui ſoit jamais arrivé à une famille.

Vous donnerez, j'eſpère, à ces motifs tout leur poids, ſi vous daignez vous mettre à notre place; & vous héſiterez encore moins, lorſque je vous aſſurerai que votre intervention dans cette affaire, contraire à notre propre inclination, (excuſez, Monſieur, ma franchiſe,) occaſionnera probablement de la contradiction ſur quelques points, qui autrement n'en éprouveroient aucune.

Le but de ma propoſition n'eſt pas que mon père ſe charge de cet office.... Il eſt plongé

dans une affliction trop profonde. — Ni moi non plus. — On pourroit me croire intéreſſé à rechercher cet emploi. — Mais on peut le faire tomber ſur mes deux oncles, dont l'honnêteté eſt bien connue, & dont l'affection pour la chère défunte n'a jamais été révoquée en doute par perſonne. Ils traiteront avec vous, Monſieur, par le canal de mon couſin Morden, dans les points qu'ils ſe chargeront d'exécuter.

Les peines que vous avez déjà eues, donnent droit au legs qu'elle vous laiſſe, ainſi qu'au rembourſement de tous les frais dont vous vous êtes chargé, & à la ratification des legs que vous avez acquittés; quoique vous n'ayez pas dû vous croire qualifié pour agir en exécuteur teſtamentaire, comme je préſume que vous n'avez pas encore commencé de le faire, & que vous ne voudrez pas l'entreprendre.

Votre complaiſance, Monſieur, obligera une famille entière, (qui a bien aſſez de maux accumulés ſur elle,) dans la circonſtance qui me fournit l'occaſion de vous adreſſer cette demande; & vous obligerez plus ſpécialement encore, Monſieur,

votre, &c.

JAMES HARLOWE.

J'envoie cette lettre par un de mes gens, qui attendra votre réponſe. (♭)

(¶) LETTRE XV.

M. BELFORD à M. JAMES HARLOWE.

Samedi, 16 *Septembre.*

VOUS voudrez bien, Monſieur, excuſer à votre tour la franchiſe avec laquelle je vais vous répondre. Car je ne puis m'empêcher d'obſerver, que ſi je n'avois pas moi-même une juſte idée de la nature de l'office ſacré dont je me ſuis chargé, il ſuffiroit de quelques paſſages de la lettre dont vous m'avez honoré, pour me convaincre que je ne dois pas me diſpenſer de ſon exécution.

Je n'en citerai qu'un ſeul. Vous avez la bonté de me dire, que vos deux oncles, ſi je leur cède cet emploi, traiteront avec moi par le canal du colonel Morden, dans les points qu'ils s'engageront d'exécuter.

Permettez-moi, Monſieur, de vous dire, que le devoir d'un exécuteur teſtamentaire eſt de veiller à l'exacte exécution de tous les articles qui en ſont ſuſceptible. Et je n'abandonnerai point à d'autres perſonnes l'accompliſſement du mien, ſurtout lorſqu'on m'annonce ſi directement des modifications, & lorſque toutes les

branches de votre famille n'ont que trop montré qu'elles n'avoient qu'un même eſprit, dans tout ce qui regarde cette incomparable dame.

Il vous plaît de m'obſerver, qu'elle me recommande de m'en rapporter à l'honneur de quelque perſonne que ce ſoit de la famille, ſur les articles domeſtiques qui la concernent; mais en vous accordant ce point, la conſéquence n'eſt-elle pas, que tous les autres articles reſtent à ma charge & à mes ſoins? Et même pour les premiers, vous trouverez dans le teſtament qu'elle ne les abandonne point à cette indéciſion; je vous renvoie à ſa lecture.

Je ſuis fâché de ce que vous me donnez à entendre, qu'il pourroit y avoir de l'oppoſition dans des points, où, dites-vous, il n'y en auroit probablement aucune, ſi je ne me mêlois pas de l'exécution.

Je ne vois pas, Monſieur, pourquoi votre animoſité contre un homme, qu'il eſt impoſſible d'excuſer, s'étendroit à cet excès contre un autre qui ne vous a jamais donné aucun ſujet d'offenſe, & cela par la ſeule raiſon qu'il eſt lié avec le premier.

Je ne veux pas dire tout ce que j'aurois à dire là-deſſus.

Quant au legs qui m'eſt aſſigné, je peux vous

aſſurer, Monſieur, que ni ma fortune, ni mon caractère ne me mettent dans le cas de chercher à faire mon profit en exécutant des teſtamens. Je me ferai un plaiſir de marcher ſur les traces de l'admirable teſtatrice, autant que je le pourrai, & je ſuis diſpoſé à augmente plutôt qu'à diminuer la maſſe du fonds de ſes pauvres.

Quant aux embarras & aux peines que peut me donner l'exécution du teſtament, je n'en tiendrois aucun compte, quand il m'en coûteroit dix fois plus de peine que je n'en aurai. Je ſuis, il eſt vrai, actuellement chargé de deux autres teſtamens; mais le fardeau eſt doux & léger pour moi; ceux qui ſurvivent ne peuvent ni mieux, ni plus généreuſement employer leur temps.

Je conçois que tous les articles, excepté ceux qui ont rapport au fonds de ſes pauvres, (tant ſont claires & parfaites les diſpoſitions de la plus parfaite des femmes!) peuvent être terminés dans l'eſpace de deux mois au plus.

Les occaſions de procès ou d'humeur ne viendront certainement pas de moi. Vous n'avez qu'à vous adreſſer au colonel Morden, dont je ſuivrai les ordres dans tout ce que le teſtament me permettra d'accorder pour obliger votre famille. Je peux vous proteſter que je n'ai pas

plus d'inclination à l'importuner de ma préſence, qu'acun d'elle n'en a pour ma connoiſſance.

J'avoue que je n'ai pas encore mis le teſtament en évidence. Et je ne le produirai que la ſemaine prochaine au plutôt, afin de vous donner tout le temps de propoſer à l'aimable vos objections, ſi vous jugez à propos de m'en propoſer quelqu'une par la médiation du Colonel. Mais vous me permettrez de vous obſerver, Monſieur, « que le pouvoir d'un exécuteur « dans les articles où je l'ai exercé, eſt le même « avant la production du teſtament qu'après. « Il peut très-bien, ſans le produire, commen- « cer une action en juſtice, quoiqu'il ne puiſſe « pas le citer à l'appui. Et ces actes d'admi- « niſtration le rendent ſujet lui-même aux « actions judiciaires. » Je ſuis donc très-en règle dans ce que j'ai commencé à exécuter de cette charge ſacrée, & je n'ai pas beſoin d'autre autoriſation ſur ces articles.

Permettez-moi d'ajouter, que lorſque vous aurez lu le teſtament, & examiné de ſang-froid toutes ſes diſpoſitions, j'eſpère que vous jugerez vous-même qu'il n'y a point de matière à diſpute ni à aucune oppoſition; & que, ſi votre famille veut concourir à l'expédition des articles, ce

ſera la voie la plus naturelle & la plus facile de terminer cette affaire, & de finir avec un homme qui, ſans l'avoir perſonnellement mérité en rien, eſt pour vous, Monſieur, un objet d'averſion, ſans en être moins,

Votre très-humble ſerviteur,

BELFORD. (♭)

TESTAMENT

DE CLARISSE HARLOWE.

Auquel étoit couſu, avec de la ſoie noire, un papier qui contenoit le préambule ſuivant:

A MON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE.

J'ESPÈRE qu'on m'excuſera, ſi je me ſuis étendue ſur divers points importans de ce ſérieux & dernier acte de la vie. J'ai ſi ſouvent oui parler de difficultés & de conteſtations fâcheuſes, occaſionnées dans les familles par l'obſcurité d'un teſtament, que j'ai penſé que, n'y eût-il d'autre conſidération que celle du repos & de la paix des amis qui nous ſurvivent, ce dernier acte de la vie, eu égard à ſon but & à ſes ſuites, ne devoit pas en être la dernière

action. J'ai cru au contraire, qu'il devoit être le réſultat d'une mûre & tranquille délibération, & l'ouvrage d'un *eſprit ſain & d'une mémoire préſente*, (état plus ſouvent *ſuppoſé* que *réel*,) qui, malheureuſement, ne ſont guères l'appanage que de *la ſanté*. De plus, les raiſons qu'un teſtateur donne de ſes volontés, préviennent les ſuppoſitions de démence, & les diſputes de mots; ceux qu'on vouloit obliger, ſont aſſurés du bienfait, & tranquilles poſſeſſeurs du bien qu'on avoit eu deſſein de leur laiſſer. Ce ſont là les raiſons qui m'ont engagée depuis long-temps à mettre ſur le papier les principaux articles de mes dernières diſpoſitions, changeant ou ajoutant, ſelon les nouvelles raiſons qui s'offroient; de manière que, quelque ſoudaine qu'eût été ma mort, j'aurois toujours laiſſé après moi un teſtament plus ou moins détaillé. Comme il a plu à Dieu de me donner du temps, & que j'ai enfin joui par ſa grâce de quelque repos & d'un heureux calme d'eſprit, j'ai rédigé ces volontés éparſes, rempli les lacunes, & achevé mon teſtament, dans la forme & teneur ſuivante.

Moi, Clariſſe Harlowe, par une ſuite d'étranges & triſtes accidens, logée actuellement dans la paroiſſe de St. Paul de Covent-Garden, ayant

le parfait & libre uſage de mon jugement & de ma mémoire, dont ſera foi, à ce que j'eſpère, le préſent acte écrit en entier de ma propre main ce (*) ſecond jour de Septembre de l'année de N. S.... (†) fais ce teſtament & rends notoire ma dernière volonté, comme il ſuit.

En premier lieu, je déſire qu'après mon décès mon corps ſoit gardé pendant trois jours, ou juſqu'à ce qu'on connoiſſe de quelle manière mon père veut qu'on en diſpoſe. Cependant, comme la cauſe de ma mort n'eſt pas douteuſe, je ne veux pas qu'il ſoit ouvert, pour quelque raiſon ou prétexte que ce ſoit, & je déſire qu'il n'y ait que des perſonnes de mon ſexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment ſouhaité que mon corps fût dépoſé dans le caveau de ma famille, avec ceux de mes ancêtres: ſi cela peut m'être accordé, je demanderois qu'il fût placé aux pieds de mon cher & honoré grand-père. Mais comme une malheureuſe démarche a fait penſer que j'étois devenue la honte de mes parens, & qu'en conſéquence on pour-

(*) La date du jour étoit en blanc. On l'a remplie après. Voyez Lettre XXXV, Tome IX

(†) L'auteur dit dans une note que la date de l'année a été laiſſée en blanc par des raiſons particulières.

roit me refuſer ce dernier honneur, je déſire en ce cas, d'être enterrée dans le cimetière de la paroiſſe où je mourrai ; d'y être portée avec le moins d'appareil poſſible, entre onze heures & minuit, accompagnée ſeulement de Mde. Lovick, de M. & Mde. Smith, & de la fille qui eſt à leur ſervice.

Mais je veux qu'on ſatisfaſſe aux mêmes redevances qu'on a coutume de payer pour ceux qu'on enterre dans l'égliſe, même auprès de l'autel, & je légue cinq livres (*) pour être diſtribuées par les marguilliers, & ſelon leur diſcrétion, à vingt pauvres, le dimanche après mon enterrement, lequel legs ſubſiſtera, ſoit que je ſois enſevelie ici ou ailleurs.

J'ai déjà preſcrit de bouche la manière dont je voulois être arrangée dans ma bierre, auſſitôt après mon dernier ſoupir. Je déſire de plus qu'on ne m'expoſe pas ſans néceſſité à la vue de qui que ce ſoit, à moins que quelqu'un de mes parens ne voulût m'accorder la faveur d'un dernier regard.

Je ſouhaiterois qu'on ne permît pas à M. Lovelace de me voir après ma mort, ſi cela ſe peut faire ſans compromettre mon exécuteur

(*) Dans toute la ſuite de cette traduction, par *livres*, il faut entendre des *livres ſterlings*.

teſtamentaire avec lui. Toutefois, comme c'eſt un homme qui ne peut ſouffrir d'oppoſitions, & que je n'appartiens à perſonne, s'il veut abſolument voir *ſa morte* qu'il a vue une fois *comme morte*, qu'il ſatisfaſſe ſa vaine curioſité; qu'il contemple mon cadavre, & triomphe ſur les malheureux reſtes d'une victime que ſa barbare perfidie s'eſt immolée. Mais, tandis qu'il ſera occupé de ce ſpectacle de mort, que quelqu'un, comme de ma part, lui donne un papier ſur lequel ſoient écrites ces parole : » Cœur « mondain & cruel! contemple ici ce qui reſte « de Clariſſe Harlowe ta victime; mais main- « tenant heureuſe. Vois ce que tu ſeras bien- « tôt toi-même; & repens-toi. »

Cependant, pour montrer que je meurs dans une parfaite charité envers tout le monde, je déclare que je pardonne abſolument & ſans réſerve à M. Lovelace les torts qu'il m'a faits.

Si la bonté de mon père peut lui faire pardonner la faute d'un enfant indigne de lui, & ſouffrir que mon corps, ſuivant la demande que j'ai faite plus haut, ſoit dépoſé aux pieds de mon grand-père, je ſouhaiterois, vu la publicité de mes malheurs, qu'avant de deſcendre mon corps dans le tombeau, on prononçât

ſur mon cercueil un diſcours, dont je donnerai le ſujet à la fin de cet écrit.

Si l'on conſidère les malheureuſes circonſtances où je me trouve, l'abſence de tous ceux que la nature m'avoit deſtinés pour amis.... on ſera porté à excuſer l'étendue que je viens de donner à un objet ſi peu digne de conſidération, & qui ne ſera plus qu'un néant, quand on viendra à ouvrir & à lire cet écrit.

Pour paſſer maintenant à ce qui fait l'objet de ce teſtament, & à la diſpoſition, ſoit des biens de ce monde, qu'on me trouvera à ma mort, ſoit de ce qui m'appartient de droit par le teſtament de mon grand-père, ou en vertu d'autres titres, voici ma volonté.

En premier lieu, je donne & légue à mon très-honoré père Jaques Harlowe toutes les terres & biens dont le ſuſdit teſtament m'a miſe en poſſeſſion. Ainſi, mon frère & ma ſœur, à qui j'eus autrefois l'idée de les laiſſer, les verront repaſſer entre leurs mains, s'ils ſurvivent à mon père, ou les devront à ſes bontés en cas qu'il juge à propos de les en avantager, ſoit l'un, ſoit l'autre, ou tous les deux par contrat de mariage ou autrement, ſelon que les circonſtances le rendront convenable, ou que l'un &

l'autre le mériteront, en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parens.

Je légue auſſi à mon père la maiſon de feu mon grand-père, appelée le *boſquet*, & qu'il nommoit *ma laiterie* par affection pour moi, & pour témoigner combien il approuvoit la manière dont j'y employois une partie de mon temps. Je donne & légue à mon père ladite maiſon avec les meubles dans l'état où ils ſe trouvent à préſent: j'en excepte pourtant les peintures & un coffre-fort en fer rempli de vieille vaiſſelle d'argent. Je prie auſſi mon père d'accorder à ma chère Mde. Norton la faveur d'y paſſer le reſte de ſes jours, dans les appartemens qui y ſont diſtingués par le nom d'*appartement de la gouvernante*, & de lui laiſſer la jouiſſance des meubles ſimples, mais fort propres, avec leſquels mon grand-père, qui ſe plaiſoit à m'appeler *ſa gouvernante*, me les fit garnir, afin que je les occupaſſe en cette qualité, comme je fis juſqu'à la fin de ſa vie. J'entends que l'*office* ſuive auſſi avec les ſuſdits appartemens; & j'inſiſte d'autant plus ſur ce que mon père ne me refuſe pas la grâce que je lui demande, qu'autrefois je m'étois flattée de paſſer avec Mde. Norton des jours plus heureux dans cette maiſon, & que je ne doute pas que ſa ſage écono-

mie n'y rende ſon ſéjour auſſi profitable à mon père, que cette faveur pourra être convenable & avantageuſe pour elle-même.

Mais à l'égard des rentes accumulées, & de tout le produit net des fonds qui dépendent de la maiſon dont je viens de parler, je me flatte que les diverſes branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en diſpoſe ſelon que j'y ſerai déterminée par les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance que j'ai étendus à diverſes perſonnes hors de ma parenté. J'eſpère même qu'on ne verra pas de mauvais œil que pour en faire le même uſage, j'ajoute à ces ſommes, quelques conſidérables qu'elles ſoient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-père lorſqu'il mourut, & qui, ſuivant ſa volonté, fut partagé également entre ma ſœur (*) & moi, pour l'employer chacune à notre uſage particulier. Ma moitié de cet argent alloit à neuf cent ſoixante & dix livres, que je remis à mon père avec le reſte de mes biens, pour convaincre mon frère & ma ſœur que je ne voulois pas m'en faire un moyen d'indépendance. Mais avant de paſſer aux diſpoſitions que je viens d'annoncer,

(*) Voyez Lettre XIII, Tome I.

j'ordonne

j'ordonne expreſſément qu'on ait à recevoir, ſans contradiction & ſans aucune diſcuſſion, le compte que mon père voudra bien rendre des ſommes & produits que j'ai ſpécifiés dans cet article : voulant que mon exécuteur teſtamentaire & tous autres tiennent ce compte pour bon & vérifié, dans l'état où il plaira à mon père de le remettre à mon couſin Morden, ou à telle autre perſonne de ſon choix.

Il fut un temps où mon père de ſa bonté m'aſſignoit la même penſion qu'à ma ſœur pour mes habits & autres dépenſes néceſſaires. L'amour qu'il me portoit alors lui faiſoit ſouvent répéter qu'il ne déduiroit point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avoit laiſſés mon grand-père. Mais craignant que ma malheureuſe aventure n'ait été traitée de *mortelle* offenſe contre ſa perſonne, j'ai lieu de préſumer qu'on s'attendra à ce qu'il ſe rembourſe de ſes avances. C'eſt pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de ſe ſatisfaire de toutes les ſommes & penſions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-père; ordonnant que, ſur cet article comme ſur le précédent, chacun ait à s'en rapporter, ſans examen, purement & ſimplement aux comptes que rendra mon père. Je me contenterai de ſtipuler, que ce que je laiſſai dans

mon ſecrétaire, ſoit employé à acquitter une partie des déboufés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-père qui ne mettoit point de bornes à ſon affection & à ſes bontés pour moi, me légua toutes les peintures de famille qui étoient dans la maiſon où il a fini ſes jours; ce ſont des pièces intéreſſantes, & parmi leſquelles il s'en trouve pluſieurs de main de maître. Il ordonna que ſi je mourois ſans être mariée, ou mariée, mais ſans enfans, ces peintures paſſeroient à celui de ſes fils alors vivans, que je croirois en faire plus de cas. Comme je me ſouviens que mon oncle Jules Harlowe témoigna quelque déplaiſir de ce qu'elles ne lui avoient pas été laiſſées, comme au fils aîné, & qu'il a une galerie où elles pourroient être avantageuſement placées, je les lui donne, dans l'eſpérance qu'il les léguera à mon père, s'il meurt avant lui, & que de mon père elles paſſeront à mon frère. Cependant, j'excepte de ces peintures le portrait qu'on fit de moi à l'âge de quatorze ans, dont je diſpoſerai ci-après dans un article ſéparé.

Mon grand-père me légua auſſi la vieille vaiſſelle de famille qu'il aimoit, & qu'il n'avoit jamais voulu fondre, parce qu'il diſoit avoir obſervé que les révolutions de la mode, après

en avoir proſcrit diverſes pièces pour un temps, les avoient fait depuis rentrer en faveur. Il accompagna la donation qu'il m'en fit d'un ordre exprès de la conſerver entière, de la laiſſer à celui de la famille que je croirois le plus porté à favoriſer ſon déſir, qu'elle paſsât ainſi ſans aucun changement à la dernière poſtérité. C'eſt pourquoi, telle qu'on doit la trouver actuellement dans la maiſon où mon grand-père eſt décédé, au garde-meuble, dans un grand coffre de fer, je la donne & légue, ſans en rien excepter, à mon oncle Antoine Harlowe, déſirant qu'il rempliſſe les mêmes conditions qui me furent impoſées, & ne doutant pas que ſon teſtament ne les rende encore plus preſſantes & plus obligatoires.

Je légue ſix cent livres à mon eſtimable amie Mde. Judith Norton, leſquelles lui ſeront payées ſix mois après ma mort, comme un gage de ma reconnoiſſance : devant à ſes ſoins & à ſa piété, qui ont conſtamment ſecondé les ſoins & la piété de mon excellente mère, l'eſtime & l'amitié qu'on a eues pour moi durant les dix-huit premières années de ma vie.

Je légue encore à cette digne femme trente guinées, pour ſon deuil & celui de ſon fils mon frère de lait.

Je donne à Mde. Dorothée Hervey, ſœur unique de ma reſpectable mère, cinquante guinées pour une bague : je la prie d'accepter mes remercîmens pour les bontés dont elle m'a comblée dans mon enfance, & particulièrement pour la patience qu'elle a eue avec moi pendant mes altercations avec mon frère & ma ſœur, juſqu'à mon malheureux départ de la maiſon paternelle.

Je donne à mon eſtimable & chère couſine Dolly Hervey, fille de ma tante Hervey, ma montre & tout ce qui en dépend. Je lui donne auſſi mes plus belles coiffures en dentelles de Malines & de Bruxelles; j'y joins ma robe & ma jupe à fleurs d'argent brodées de ma main : n'ayant achevé cet habillement que quelques jours avant d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon clavecin, l'orgue qui eſt dans mon cabinet, & tous mes livres de muſique.

Comme ma ſœur a une fort jolie bibliothèque, & que ma chère Miſs Howe a celle de ſon père & la ſienne propre, je donne à ma dite couſine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils ſont rangés. Quand le temps aura modéré ſa douleur, & l'aura changée en un ten-

dre ſouvenir, plus ſenſible par ſa douceur que par ſon amertume, je crois que mes livres, aſſez heureuſement choiſis pour compoſer la bibliothéque d'une femme, lui feront plaiſir, & que l'idée qu'ils m'ont appartenu, les diverſes remarques de ma main qu'elle y trouvera, & quelques notes excellentes du docteur Lewen, les lui rendront plus précieux.

Je lui légue encore vingt-cinq guinées pour une bague qu'elle voudra bien porter en ſouvenir de ſa véritable amie.

Si je ne vis pas aſſez pour voir mon couſin William Morden, je lui préſente ici mes très-humbles remercîmens, & les ſentimens de reconnoiſſance dont je ſuis pénétrée pour toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je le remercie en particulier des efforts qu'il a faits pour me réconcilier avec mes autres parens, dans un temps où je doutois ſi lui-même voudroit me pardonner. Comme il eſt dans une ſituation brillante, je le prierai ſeulement d'accepter deux ou trois bagatelles en mémoire d'une parente qui eut autant de reſpect pour lui, qu'il avoit d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert ſon père déſiroit fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter

mon portrait en miniature, monté en or, & tiré par le maître italien qui ſuivit ſon père à ſon retour dans ſa patrie. Il m'en fit préſent pour le donner, diſoit-il, à l'homme pour lequel je me ſentirois un jour le plus d'inclination.

Je lui donne auſſi ma bague à diamans montée en roſe : c'eſt un don de ſon père, conſidération qui la lui rendra plus précieuſe.

Je prie humblement Mde. Annabelle Howe, mère de ma chère Miſs Howe, de ne pas refuſer mes remercîmens des bontés qu'elle m'a témoignées toutes les fois que j'ai été paſſer quelque temps avec ſa chère fille, & d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai excepté, des peintures de famille, mon portrait de grandeur naturelle, qui eſt dans le cabinet de feu mon grand-père.... J'avois quatorze ans lorſqu'il fut peint ; ce fut le temps où ma chère Miſs Howe & moi commençâmes à nous connoître, à nous diſtinguer, à nous aimer l'une & l'autre avec une tendreſſe.... que je ne puis exprimer. Je lui donne ce portrait, pour la faire ſouvenir que mon inclination avoit fait d'elle *la ſœur de mon cœur*, & que rien n'en effacera les preuves d'amitié que j'ai reçues d'elle, ſoit dans ma proſpérité, ſoit dans mon

adverſité, lorſque perſonne ne vouloit me donner de conſolation. J'emporte avec moi la douce perſuaſion qu'elle m'a tant aimée, que notre amour ne peut être ſurpaſſé que par celui qui nous unira dans cet état de perfection où j'eſpére qu'il fera une partie de ma félicité éternelle.

Je légue encore à ma chère amie ma plus belle bague de brillans, qui eſt avec d'autres joyaux, dans le tiroir ſecret de mon bureau. Je lui donne toutes mes broderies à l'aiguille, celles qui ſont achevées & celles qui ne ſont que montées. J'en excepte uniquement celle en fleurs, dont j'ai déjà diſpoſé en faveur de mon couſin Morden.

J'ai appris que mes parens (*) avoient ôté ces différentes broderies des appartemens où elles étoient, & je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer. Cependant, ſi ma mère juge à propos de s'en réſerver quelqu'une, comme il n'eſt pas impoſſible que le temps ne lui en rende la vue moins inſupportable, en exceptant la pièce *principale*, comme on la nommoit, & dont j'ai diſpoſé ci-deſſus, je retranche du legs univerſel celle qu'elle daignera choiſir, & je prie mon exécuteur teſ-

(*) Voyez Lettre XIV, Tome IV.

tamentaire de la lui préſenter : bien entendu pourtant que ſon choix ne pourra tomber ſur la pièce qu'on nomme *principale*, laquelle a été l'objet d'une première exception.

Si ma mère ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle (*) dans le goût de Vandyk, je le donne à ma tante Hervey. C'eſt le même qui étoit précédemment dans la ſalle qu'on me donnoit la permiſſion d'appeler *mon parloir*.

Je légue au digne Charles Hickman le portrait en miniature de la femme qu'il aime le mieux : je le portois conſtamment près de mon cœur, & je l'y porterai juſqu'à l'approche de de ma dernière heure. (†) C'eſt, après la main de l'original, le plus beau préſent qu'on puiſſe lui faire. « Ma chère Miſs Howe, ne lui faites « pas attendre ce bonheur plus long-temps. Vous « ne connoiſſez pas tout le prix de la vertu « chez les hommes, & combien une ame comme « la ſienne eſt préférable aux eſprits brillans « qui ſe laiſſent emporter par les ſaillies & les « vivacités d'une imagination déréglée, lors « même que ces vains avantages ſont joints

(*) Voyez Lettre XIV, Tome IV.

(†) *Ibid.* Lettre LVII, Tome IX.

« aux grâces extérieurs qui attirent les regards,
« & trop ſouvent ſéduiſent le cœur.

Excuſez, mes chers parens, le ſérieux avertiſſement que je viens d'inſérer dans cet acte ſolemnel, en faveur d'une amie qui a tant de droits ſur mon cœur.

Je prie inſtamment ma chère Miſs Howe de ne point prendre le deuil pour moi; mais M. Hickman & elle me feront plaiſir d'accepter une bague de mes cheveux, du prix de vingt-cinq guinées.

Je légue à Lady Betty Lawrance, à ſa ſœur Sara Sadleir, à Milord M.... & à leurs nièces, Charlotte & Miſs Marthe Montaigu, à chacune une bague d'émail avec mon chiffre Cl. H. L'année, le mois & le jour de ma mort ſeront marqués ſur l'intérieur de l'anneau; il ſera ſurmonté d'un criſtal rempli de mes cheveux avec une garniture de brillans; enſorte que le prix de la bague entière ſoit de vingt guinées. Je prie les ſuſdites perſonnes d'accepter ce gage léger de ma reconnoiſſance, pour la bonne opinion dont elles m'ont honorée, les ſouhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur, & l'offre plus généreuſe encore de me faire une penſion annuelle conſidérable, lorſqu'elles ont

craint que je ne fuſſe abſolument dénuée de ſecours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Arthur Lewen, dont les leçons & inſtructions m'ont été également utiles & agréables. Que s'il plaiſoit à Dieu de le rappeler à lui avant qu'il reçût de moi cette foible marque d'attention, je veux que ſa fille en ait l'émolument.

Par reconnoiſſance pour les ſervices que m'ont rendu les domeſtiques de madame & de Miſs Howe, pendant les divers ſéjours que j'ai fait chez elles; je légue trente guinées pour leur être partagées au gré & ſelon la diſcrétion de leur jeune maîtreſſe.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes chères compagnes Miſs Biddy Lloyd, Miſs Fanny Alſton, Miſs Rachel Biddulph, Miſs Cartwright Campbell.

Je donne & légue à Hannah Burton, cidevant ma fille-de-chambre (ſage & fidelle domeſtique, qui m'aimoit, reſpectoit ma mère, avoit les égards dus à ma ſœur, qui ne ſongea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractère), cinquante livres, payables un mois après ma mort, parce que ſa ſanté eſt fort altérée: & ſi l'état fâcheux dans lequel elle ſe trouve,

continue, je la recommande à Mde. Norton, pour être aſſiſtée du fonds que je deſtine à mes pauvres, & dont je parlerai dans la ſuite.

Je donne au cocher, au palfrenier, & aux cinq filles du château d'Harlowe, à chacune dix livres. J'en donne cinq à leur aide.

Je légue dix livres à Betty Barnes, fille-de-chambre de ma ſœur, afin de montrer que je n'ai aucun reſſentiment de ſes anciens procédés, que j'attribue moins à mauvaiſe volonté de ſa part, qu'à une inſolence occaſionnée par ſa charge auprès de moi, & à un fonds de pétulance & d'indiſcrétion.

Je prie Mde. Norton d'accepter, (à la réſerve de mon linge) toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas diſpoſé de quelqu'autre manière.

Je légue, par égale part & portion, tout mon linge, & les dentelles que je n'ai pas vendues, à Mde. Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, & qui a eu pour moi les bontés d'une mère, & à Mde. Smith, avec qui je loge, & qui m'a rendu auſſi toutes ſortes de bons offices. Si le partage qui ſe fera à leur diſcrétion, occaſionnoit quelque difficulté, le tout devroit être vendu, & le produit partagé entre elles également.

Je légue encore à chacune de ces deux méritantes & dignes femmes, la ſomme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnoiſſance & de ma ſenſibilité, pour la tendre part & le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à Monſieur Smith, mari de ladite dame Smith, en reconnoiſſance des civilités & bons procédés qu'il a eus pour moi.

Catherine, ſervante de Madame Smith, que j'ai ſouvent employée n'ayant pas de domeſtique à mon ſervice, recevra cinq guinées pour les obligations que je lui ai; & de plus, dix guinées au lieu d'une robe, & de quelque linge que j'avois penſé à lui donner. Elle pourra s'acheter de cet argent quelque choſe de plus conforme à ſon goût & à ſon état.

L'emploi de garde auprès d'un malade exige beaucoup de ſoins; il eſt triſte à proportion de la ſenſibilité de la perſonne qui le remplit; il exige des veilles pénibles, & devient preſque inſupportable quand le malade approche de ſa fin; ces conſidérations auxquelles on ne fait pas aſſez ſouvent attention, m'ont engagée à donner à mon honnête & ſoigneuſe garde, la veuve Anne Shelburn, la ſomme de dix guinées en

outre de ſes gages & autres choſes qui lui viennent d'office.

Je prie Madame Lowick d'accepter le peu de livres que j'ai dans les logemens que j'occupe à préſent. Je veux auſſi qu'il lui ſoit permis de prendre une copie d'un manuſcrit, contenant divers extraits des meilleurs livres, que je nomme *mes méditations*, & dont elle me paroiſſoit faire cas, quoiqu'il eût un rapport plus immédiat aux circonſtances particulières, & aux ſituations par leſquelles j'ai paſſé. Quant au manuſcrit même, comme il eſt de ma main d'un bout à l'autre, ma bonne Madame Norton ſera peut-être bien aiſe de l'avoir.

Le tiroir du milieu de mon bureau, dans le château d'Harlowe, contient diverſes lettres ou copies de lettres rangées à leurs dates, ainſi que je les ai écrites ou reçues depuis que j'ai commencé à apprendae l'écriture, juſqu'au temps où j'ai été enfermée dans la maiſon de mon père. Il y en a de mon grand-père, de mon père & de ma mère, de mon frère & de ma ſœur, de feu mon oncle Morden, de mon couſin Morden, de Madame Norton, de Miſs Howe, & d'autres perſonnes de ma connoiſſance. Il y en a auſſi ſur des matières ſérieuſes du révérend docteur Lewen, & des trois docteurs, Meſſieurs

Blome, Arnold & Tompkins. Comme ces lettres, ſi on lit les miennes avec l'indulgence due à l'âge où je les écrivois, comprennent une correſpondance qu'une perſonne de mon ſexe peut avouer ſans rougir, & que celles qui me ſont adreſſées contiennent pluſieurs excellentes choſes, je les donne à ma chère Miſs Howe, conformément au déſir qu'elle m'a temoigné que je les lui laiſſaſſe au cas qu'elle me ſurvécût, & faiſant réflexion que la plus grande partie lui en a été communiquée, & que ces dernières années perſonne n'a eu plus de part qu'elle à cette correſpondance.

Je nomme & conſtitue Jean Belford d'Edgworth, dans le comté de Middleſex, ainſi qu'il m'a permis de le nommer & conſtituer, ſeul & unique exécuteur de ma dernière volonté, comme elle eſt exprimée dans le préſent teſtament. J'ai donné à Miſs Howe les raiſons qui m'avoient déterminée à faire choix de lui en cette qualité; c'eſt pourquoi je m'en rapporte à elle ſur ce ſujet.

Mais je prie inſtamment le dit Monſieur Belford d'avoir ſoin, en exécutant la charge que je lui donne, d'éviter, comme il me l'a promis à diverſes repriſes, tout ce qui pourroit aigrir les eſprits, d'empêcher de tout ſon pouvoir les

ſujets de reſſentiment, & de diſpoſer tout le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de ſon ami, ou contre ſon ami. Je le conjure de cultiver dans cette vue l'amitié de mon couſin Morden, qui, quand il ſaura que c'eſt une grâce que je lui demande au lit de mort, voudra bien, j'eſpère, aider M. Belford de ſes conſeils & de ſes ſoins, & même ne refuſera pas d'intervenir auprès de mes parens, d'adoucir leurs eſprits, & de les amener au point de condeſcendance que je déſire, ſi le cas arrivoit que quelqu'un des points de ce teſtament fût conteſté. Surtout je demande inſtamment de M. Belford, qu'il n'extorque point de mes parens leur conſentement à l'exécution de mes volontés, ſoit en ſe prévalant de la loi, ſoit par aucune autre ſorte de contrainte de fait ou de droit : & ſi mes parens ne jugent pas à propos de remplir quelques-unes de mes diſpoſitions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne abſolument à mon dit couſin Morden, & à Monſieur Belford, pour y faire tels changemens qu'il leur plaira, ou les annuller entièrement, ſelon qu'ils en conviendront enſemble : mais s'ils étoient d'avis différent, ils choiſiroient conjointement un tiers à l'opinion de qui ils s'en rapporteroient.

Sollicitée par Miſs Howe & ſa mère de recueillir les particularités de ma malheureuſe hiſtoire, je leur fis eſpérer que je le ferois, afin de mettre au jour mon innocence. N'ayant pas le temps néceſſaire pour remplir moi-même une tâche ſi laborieuſe & ſi pénible, j'ai la ſatisfaction de voir, par divers extraits des lettres de Monſieur Lovelace, que je puis m'en repoſer ſur la juſtice qui m'y eſt rendue. De plus, Monſieur Belford, qui m'a communiqué ces extraits, s'eſt engagé à contribuer de tont ſon pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent ſervir à mon hiſtoire, ſur quoi je me ſuis plus amplement expliquée avec lui. Après qu'il aura fait cette collection je ſouhaiterois qu'il en fît prendre deux copies, l'une pour Miſs Howe, l'autre pour lui; & que ſi on la lui demandoit, il fît part de la ſienne à ma tante Hervey, qui pourroit la communiquer à ceux de mes parens qui déſireroient la lire pour leur propre ſatisfaction. Je laiſſe cependant à la prudence de Monſieur Belford, d'impoſer ſur ce ſujet telles conditions qu'il lui plaira, afin de mettre ſon honneur à couvert, & de pourvoir à la ſûreté des perſonnes impliquées.

Je légue à mon dit exécuteur teſtamentaire la ſomme de cent guinées, comme une légère rétribution

rétribution bien au-deſſous des peines que lui donnera la commiſſion qu'il a ſi généreuſement acceptée. Je le prie auſſi de recevoir une bague de vingt guinées, & de ſe rembourſer lui-même des frais & dépenſes que lui occaſionnera ſa qualité d'exécuteur teſtamentaire.

J'ai trouvé dans le docteur H.... un médecin, un père & un ami; je le prie d'accepter vingt guinées pour une bague en témoignage de ma gratitude.

(¶) J'ai les mêmes obligations aux bontés & au ſavoir de M. Goddard qui a pris ſoin de ma maladie en qualité de chirurgien apothicaire; j'ai ſoldé hier ſon mémoire qui eſt on ne peut pas plus modéré. J'ai toujours penſé que les teſtateurs devoient abréger autant qu'il dépendoit d'eux les peines de leurs exécuteurs teſtamentaires. Je ſais que c'eſt payer bien au-deſſous de leur valeur les viſites & les ſoins que M. Goddard pourra me rendre depuis hier juſqu'à ma dernière heure, que de lui offrir cinquante guinées : mais j'eſpère qu'il acceptera une bague de ce prix. (♭)

Je donne auſſi quinze guinées pour une bague au reſpectable eccléſiaſtique.... Il m'a fait de fréquentes viſites, & offert à Dieu ſes prières avec moi, dans ces derniers jours de ma vie.

Il y a un nombre de perſonnes indigentes que j'avois coutume d'appeler *mes pauvres*, & à qui Mde. Norton fait tenir tous les mois ou plus ſouvent, ſelon le beſoin, des portions d'une ſomme que je dépoſai entre ſes mains à cet uſage, & que je renouvelois ſelon que mes moyens me le permettoient. Cette ſomme doit être à préſent tout-à-fait épuiſée ou à-peu-près. De peur donc que les ſouffrances de ceux en faveur de qui le ciel avoit touché mon cœur n'aggravent la faute que j'ai commiſe, je veux qu'après qu'on aura ſatisfait à mes autres legs; avec les rentes accumulées des fonds que m'avoit laiſſés mon grand-père, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorſqu'il mourut, & les effets que j'aſſignerai ci-après à cet emploi, le reſte de ces trois différens articles ſoit appliqué à augmenter la ſomme dont j'avois fait Mde. Norton dépoſitaire. Elle connoît là-deſſus mes intentions, & en cas qu'elle meure, ou que la diſtribution de ces aumônes lui devienne onéreuſe, je prie inſtamment ma chère Miſs Howe de s'en charger, & de transférer à ſa mort la diſpoſition de ce qui pourra reſter aux perſonnes qu'il lui plaira choiſir, & avec les limitations, reſtrictions & directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je

me propoſe. Mais tant que l'adminiſtration du tout, ou des parties, dépendra d'elle ou de Mde. Norton, je l'abandonne abſolument à leur prudence, ſans qu'elles aient à en rendre compte, ni à mon exécuteur teſtamentaire, ni à perſonne.

Quoique Mde. Norton connoiſſe parfaitement ma manière de penſer à cet égard, il eſt peut-être à propos de ne pas paſſer ſous ſilence, dans ce ſérieux & dernier acte de ma vie, que mon intention eſt que le ſuſdit fonds, rente, ou partie de capital, s'il le faut, ſoit appliqué, ou à ſoulager, ſelon l'occaſion, les pauvres honnêtes & laborieux ſeulement, lorſque la maladie, des pertes imprévues & autres accidens, les empêchent de ſuivre leur travail, ou à prendre, dans de nombreuſes familles, un enfant, pour le rendre propre à entrer en ſervice, lui faire apprendre un métier, ou en faire un laboureur.

Je me ſuis toujours fait une règle, dans le peu de généroſités que j'ai faites, d'aider & de pouſſer les pauvres induſtrieux & de bonne conduite. De petits ſecours accordés à propos aux gens de cette eſpèce, leur ſuffiront: avec eux, un petit fonds peut aller loin, tandis qu'un océan de richeſſes ne ſuffiroit pas pour les fainéans & les diſſolus. Comme ceux-ci, quoiqu'on

puiſſe leur donner ſont toujours dans le beſoin, il n'y a pas de vraie charité à y ſuppléer, ſi on fruſtre pour eux d'une aſſiſtance raiſonnable, de plus dignes objets de bienfaiſance, & qu'on laiſſe dans l'engourdiſſement des principes d'activité, qui n'attendent qu'une goutte de roſée pour ſe développer dans une ſphère utile.

C'eſt donc mon intention & ma volonté expreſſe, qu'à quelque point que le ſuſdit fonds puiſſe augmenter, il ſoit uniquement employé à ſubvenir aux beſoins occaſionnels & momentanés des perſonnes ſpécifiées ci-deſſus, qu'aucune famille, ni perſonne quelconque, n'en reçoive à la fois, ou dans le courant d'une année, au-delà de vingt livres.

Je veux qu'on faſſe l'eſtimation de l'aſſortiment de joyaux qui a appartenu à feue ma grand-mère & dont mon grand-père me fit préſent peu après l'avoir perdue; & ſi quelqu'un de ma famille paroît le déſirer, il en remettra la valeur entre les mains de mon exécuteur teſtamentaire; ſinon, il devra ſe vendre, & le produit ſera cenſé appartenir au fonds de mes pauvres. Cependant, ſi l'on juge que ledit aſſortiment puiſſe être regardé comme un équivalent des ſommes que mon père m'a avancées depuis la mort de mon grand-père, je déſire qu'il lui ſoit donné

à ce titre. Je préſume, pour des raiſons qui ne ſont que trop apparentes, que perſonne ne ſe ſouciera d'acheter le collier de brillans, le ſolitaire & les boucles dont me fit préſent le chevalier Jonas Brookland, oncle de ma mère. Je déſire, en ce cas, qu'on envoie le tout à mon exécuteur teſtamentaire, pour qu'il en tire le meilleure parti qu'il pourra, & en applique le produit aux divers uſages que mon teſtament pourra requérir.

J'ai renvoyé à la dernière partie de cet ennuyeux écrit, la détermination du ſujet du diſcours que je ſouhaiterois qui fût prononcé à mes funérailles, ſi l'on vouloit permettre que je fuſſe inhumée avec mes ancêtres. Je penſe que le ſujet ſuivant me convient particulièrement, en changeant ſeulement les *articles* & mettant *elle* au lieu de *lui* : « qu'aveuglée par « l'éclat de ſa fortune, elle ne ſe fie pas ſur « ſon bonheur ; ce n'eſt que vanité, & la vanité « ſera ſa récompenſe. Le jour de ſa calamité « dévancera le terme qui lui étoit fixé. Elle « ſera comme une vigne dont les raiſins coulent « avant la maturité, & comme un olivier qui « laiſſe tomber ſa fleur. Job. XV, 31, 32, 33. »

Mais, ſi je ſuis enterrée en cette ville, qu'on

récite ſimplement ſur mon corps l'office ordinaire des morts.

Que ſi l'on permet que mon corps ſoit porté au château d'Harlowe, je donne dix livres aux marguilliers, pour les diſtribuer aux pauvres de la paroiſſe qui en dépend quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai omis quelque formalité néceſſaire dans le préſent teſtament; ſi quelque choſe y paroît équivoque ou contradictoire, comme il eſt poſſible, vu mon inexpérience dans ces ſortes de matières, & le mauvais état de ma ſanté...., (je ſuis fort mal & fort foible) ayant toujours renvoyé de mettre à cet écrit la dernière main, dans l'attente d'un dernier pardon de mes parens, auquel cas je me propoſois de répondre à cette faveur par des expreſſions convenables de tendreſſe & d'attachement, & par une détermination ſatisfaiſante de quelques endroits de mon teſtament, que j'avois différé de remplir juſqu'à la dernière extrémité, me flattant toujours de pouvoir le faire plus ſelon mon cœur (*) qu'il ne m'a été poſſible.... Si, dis-je, il ſe trouve dans le préſent teſtament de ſemblables omiſſions & imperfections, je

(*) Voyez Lettre XXXV, Tome IX.

ſouhaiterois que mon couſin Morden voulût bien les prendre en conſidération conjointement avec M. Belford, & les comparer à ce que j'ai écrit plus au long, & ſi après cela il leur reſte quelque doute, je voudrois qu'ils s'adreſſaſſent à Miſs Howe qui connoît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois perſonnes, pourvu qu'elle ſoit unanime, ſera tenue pour vraie & valable, lui donnant même force & valeur que ſi je l'euſſe écrite ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux Rédempteur, j'embraſſe d'une foi vive ta mort & tes ſouffrances, eſpérant que ton ſang précieux me lavera de toutes mes fautes. Je trouvois mes ſouffrances bien grandes; mais qu'elles me ſemblent légères quand je conſidère l'heureuſe eſpérance qui en ſera le fruit, & le poids de gloire éternelle qui les couronnera dans le ciel!

CLARISSE HARLOWE.

Signé, ſcellé, publié & déclaré, le jour & l'année ci-deſſus, par ladite Clariſſe Harlowe, comme ſon teſtament & dernière volonté, laquelle eſt contenue dans ſept feuilles de

papier écrites de ſa propre main, chaque feuille ſignée & ſcellée par elle-même, en préſence de nous.

JOHN WILLIAMS,
ARTHUR BEDALL,
ELISABETH SWANTHON.

(¶) LETTRE XVI.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi, 16 Septembre.

JE viens de m'acquitter de la plus triſte tâche,.... de lire le teſtament de la chère défunte!

La malheureuſe mère & Mde. Norton n'ont pu prendre ſur elles d'aſſiſter à cette déchirante lecture. Mais Mde. Harlowe, avant de ſe retirer, a expreſſément recommandé qu'on accomplît ponctuellement toutes les diſpoſitions.

Ils ont tous été extrêmement touchés du préambule.

Les premiers mots du teſtament: *Moi Clariſſe Horlowe actuellement logée, par un étrange enchaînement de malheurs, &c.* ont tiré des larmes de pluſieurs, & des ſoupirs de tous.

Les ordres qu'elle donne pour ſes funérailles,

ſelon que le tranſport de ſon corps au château d'Harlowe ſeroit permis ou refuſé, ceux qu'elle avoit laiſſés ſur la manière dont elle vouloit être placée dans ſon cercueil, & la préſence viſible d'eſprit qui avoit préſidé à tout, ont excité leur admiration, qu'ils ont exprimée en levant les yeux & les mains vers le ciel, & en verſant des flots de larmes.

Lorſque j'ai lu ſa recommandation, que ſon corps ne fût expoſé à la vue de perſonne, excepté de ceux de ſes parens *qui daigneroient lui faire la faveur de jeter ſur elle un dernier regard :* ils ſe ſont éloignés, puis ſont revenus à moi, par trois ou quatre fois: Mde. Hervey & Miſs Arabelle ſanglotoient: les deux oncles eſſuyoient leurs yeux : le frère avoit les ſiens attachés en terre, le père ſe tordoit les mains.

J'ai été obligé de m'arrêter aux mots: « qu'elle « ne tenoit à perſonne. » Mais lorſque je vins aux paroles qu'elle veut qu'on adreſſe à ſon perſécuteur, ſi l'on ne pouvoit le diſſuader de conſidérer *morte*, celle qu'il avoit une fois vue auparavant *comme morte*; l'exécration, les déſirs & les vœux de vengeance ont rempli toutes les bouches.

Les imprécations ont redoublé avec plus de

force encore, quand ils ont entendu lire le pardon qu'elle accordoit, même à lui.

Vous pouvez vous rappeler, Monſieur, les obſervations que je fis, à la première lecture que nous fîmes enſemble à Londres du teſtament, ſur l'infâme traitement qu'il eſt évident que cette ſublime créature a eſſuyé de ce libertin abandonné, & ce que je dis à cette occaſion. Je ne ſuis pas accoutumé à répéter des choſes de cette nature.

Le noble mépris de la chère créature pour ce qu'elle nomme ſi noblement *le néant*, ſur lequel elle avoit donné des inſtructions ſi particulières, (je parle de ſon corps;) & ſon apologie pour être deſcendue à tous ces menus ſoins, tirée des circonſtances où elle étoit, ont fait ſur moi une auſſi forte impreſſion, qu'à la première fois que je lus ce paragraphe ſi plein d'ame & de force; & mes yeux qui ſe portèrent ſur toute l'aſſemblée, les regardant l'un après l'autre, les virent tous également affectés.

Lorſque je vins à lire l'article où elle légue à ſon père la terre de ſon grand-père, & la raiſon qu'elle donne, raiſon ſi pleine de généroſité & de reſpect filial, le père ne put tenir plus long-temps: il ſe leva & ſe retira, eſſuyant ſes yeux & levant ſes mains étendues vers M.

James Harlowe, qui ſe leva auſſitôt pour l'accompagner juſqu'à la porte, comme fit auſſi Miſs Arabelle. — Tout ce qu'il put dire fut — ô mon fils! mon fils! ô ma fille! ma fille, comme s'il leur eût reproché le rôle qu'ils avoient fait, & qu'ils lui avoient fait faire. Et cependant dans quelques occaſions, ce frère & cette ſœur ſe ſont montrés d'un caractère à diſputer le teſtament.

Que la langue & les yeux parlent tel langage qu'ils voudront, M. Belford: la première lecture du teſtament d'une perſonne qui laiſſe une fortune un peu conſidérable, eſt en général la pierre de touche de l'affection des parens pour le défunt.

Les habits, les trente guinées allouées pour le deuil de Mde. Norton, avec la recommandation de placer cette digne femme intendante *du boſquet*, parurent un legs raiſonnable & ſuffiſant; mais l'article de 600 livres ſterlings fut traité d'exorbitant, qui ne devroit pas s'y trouver ajouté. Quelques autres diſpoſitions furent appelées des écarts, des fantaiſies qui diſtinguent toujours les perſonnes qui ont de l'imagination, de celles qui ont du jugement.

On envia la bibliothéque à ma jeune couſine Dolly. Miſs Harlowe dit que comme ſa ſœur

& elle n'achetoient jamais les mêmes livres, elle la garderoit pour elle, & en remplaceroit la valeur à ſa couſine Dolly d'une manière ou d'une autre.

Mon intention, M. Belford, eſt de vous épargner la peine de vous mêler de cet article. — Je vous promets que la bibliothéque ſera pour ma couſine Dolly.

Mde. Hervey avoit bien de la peine à ſe contenir ſur ſa chaiſe. Néanmoins tout ce qu'elle dit à cette occaſion, fut que la chère & à jamais chère nièce avoit trop de bonté pour elle & pour les ſiens; mais dans un autre moment, elle déclara, en pleuraut, qu'elle ne ſe pardonneroit jamais une lettre qu'elle avoit écrite, (jetant un regard ſur Miſs Arabelle, qu'il paroît qu'elle avoit conſultée alors, ſans que perſonne le sût, avant de l'écrire) & qui, dit-elle, devoit avoir bleſſé un cœur qui, elle le voyoit à préſent, n'avoit été que trop cruellement bleſſé dès auparavant. — O ma tante! dit Arabelle, ne parlons plus de cela. — Qui auroit penſé que la chère créature eût été ſi repentante?

M. Jules & M. Antonin Harlowe furent ſi touchés à la lecture des articles qui étoient en leur faveur, (legs faits ſans être accompagnés d'un ſeul mot de reproche ou de récrimination)

qu'ils ſe mirent à s'en accabler eux-mêmes; & ils regrettoient que leur aimable nièce, comme ils l'appelèrent, ne ſe fût pas miſe au-deſſus de toute marque de reconnoiſſance & de retour.

Ces reproches mutuels; ces expreſſions de la douleur & des regrets de chacun de l'aſſemblée, à chaque article où ils étoient appelés à recevoir quelque faveur, m'interrompirent ſi ſouvent, que la lecture du teſtament employa plus de ſix heures. Mais les malédictions & les imprécations contre le miſérable ſéducteur étoient la reſſource à laquelle ils avoient ſouvent recours, pour ſe décharger eux-mêmes.

Que c'eſt une choſe cruelle & déchirante, M. Belford, qu'un pardon généreux & bien prononcé! quelle vengeance plus efficace, plus noble, ſi l'intention étoit de ſe venger, & de frapper un cœur coupable, un cœur ingrat, d'un remords profond! Mais les motifs de ma chère couſine étoient tout amour & reſpect filial. Elle ſemble en effet avoir été, autant que le pouvoit être une mortelle, l'amour lui-même; l'amour épuré par une délicateſſe ſublime & vraie, dont preſque aucune femme avant elle n'a pu ſe vanter. O M. Belford! quel exemple elle auroit donné dans tous les états de la vie, comme épouſe, comme mère, comme maîtreſſe, comme amie,

ſi le ſort lui eût fait tomber en partage un mari doué d'une ame ſemblable à la ſienne !

Les ſix cent livres de revenu à Mde. Norton, la bibliothéque à Miſs Hervey, & les articles légués à Miſs Howe n'ont pas été les ſeuls qui ayent excité l'envie. Cependant à quoi bon ces regrets ſur les legs pécuniaires, puiſque ſans ces legs, ce ſeroit le fonds des pauvres & non pas eux qui en auroit profité.

Mais j'en ai aſſez vu, pour être convaincu que ma couſine avoit fait un acte de ſageſſe en ſe choiſiſſant un exécuteur teſtamentaire hors de la famille. Si elle en avoit choiſi un parmi ſes parens, j'oſe dire que ſon teſtament n'auroit pas été plus reſpecté que celui d'un roi mort ; que celui de Louis XIV caſſé par ſon neveu ; la ſeule volonté peut-être de ce monarque qui eût jamais été contredite & conteſtée.

Mais M. James Harlowe ne ſe doute peut-être guères que tandis qu'il eſt ſi ardent à ſaiſir quelques centaines d'écus de rente de plus, il perdra probablement des milliers de guinées, s'il doit me ſurvivre. Un homme d'une ame ſi étroite & ſi égoïſte ne ſera point mon héritier. — Vous concevez aſſez, M. Belford, ſans que je vous le décrive, combien ils ont été choqués & affectés de l'idée, que la chère perſonne eût

été dans la néceſſité de vendre une portion de ſes effets pour ſubſiſter.

Le reproche ſecret de leur conſcience les a tous ſaiſis quand je ſuis venu au paſſage où elle dit qu'elle différoit encore de remplir quelques eſpaces blancs, dans l'eſpérance de recevoir leur pardon & leur dernière bénédiction.

Je n'ajouterai plus qu'une obſervation : c'eſt qu'ils n'ont pû entendre la concluſion touchante du teſtament, où elle s'adreſſe, par une prière ſi ſolemnelle, à ſon rédempteur. Ils ſe ſont tous levés, & ſont ſortis précipitamment de l'appartement où nous étions raſſemblés ; & comme je l'ai ſu enſuite, ils ſe ſont retirés chacun dans leur chambre pour chercher dans leur retraite ſolitaire une conſolation qu'ils ne pouvoient guère eſpérer de trouver dans leurs propres réflexions, mais qu'ils avoient encore moins lieu d'attendre dans la compagnie l'un de l'autre.

Je ſuis, Monſieur, &c.

MORDEN. (b)

*

LETTRE XVII.

M. BELFORD à MILORD M.

A Londres, 14 Septembre.

MILORD,

J'APPRÉHENDE extrêmement que, malgré les dernières recommandations de feue Miſs Clariſſe Harlowe, ſes infortunes ne produiſent quelque nouveau déſaſtre après ſa mort. Cette crainte, Milord, me porte à vous propoſer de faire partir inceſſamment votre neveu pour l'Italie, où je compte que ſon ſéjour éteindra bientôt tous les reſſentimens. Mais comme il ne faut pas eſpérer qu'il s'éloigne de cette isle, s'il ſe défie des motifs qui doivent vous le faire ſouhaiter, on peut lui donner pour prétexte ſon propre repos & ſa ſanté. Tous les pays du monde ſont égaux pour M. Mowbray & M. Tourville. Ils conſentiront peut-être à l'accompagner. — J'apprends avec joie qu'il commence à ſe rétablir : mais c'eſt une raiſon de plus pour preſſer ſon départ; & je crois que le délai ſeroit dangereux.

Vous n'ignorez pas, Milord, que cette incomparable perſonne m'a fait l'honneur de me confier

confier l'exécution de ſes dernières volontés. J'en vais tranſcrire un article (*), qui regarde votre illuſtre famille; & je prends la liberté de mettre ſous mon enveloppe, une lettre, dont il ſeroit inutile de nommer l'auteur & d'expliquer le ſujet. Votre prudence, Milord, vous fera juger s'il eſt à propos, & dans quelles circonſtances il convient qu'elle ſoit remiſe à ſon adreſſe.

J'ai l'honneur, &c.

BELFORD.

LETTRE XVIII.

Miſs CHARLOTTE MONTAIGU à M. BELFORD.

Au château de M..., 15 Septembre.

UNE attaque de goutte à la main droite ôtant à Milord le pouvoir de ſe ſervir de ſa plume, il m'ordonne, ainſi que Lady Sara, & Lady Betty, de vous informer qu'avant l'arrivée de

(*) Miſs Clariſſe laiſſoit par ſon teſtament, une bague, ſuivant l'uſage d'Angleterre à Milord M...., aux deux dames ſes ſœurs & à ſes deux nièces, avec des témoignages fort vifs de reconnoiſſance & d'affection. M. Belford leur demande leurs ordres ſur ces legs.

votre lettre, M. Lovelace ſe diſpoſoit à paſſer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons, par les motifs que vous nous repréſentez, de lui faire hâter ſon voyage.

Vous ne ſauriez vous imaginer combien nous ſommes pénétrés de la mort de Miſs Harlowe. Depuis cette fatale nouvelle, mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos & de ſanté. Nous nous étions propoſé, avec complaiſance, de cultiver ſa connoiſſance & ſon amitié après le départ de M. Lovelace; & nous nous ſerions ſoumiſes à toutes les conditions qu'elle auroit voulu nous impoſer. La bonté qui l'a fait penſer à nous, dans ſes dernières diſpoſitions, renouvelle nos regrets pour cette irréparable perte; mais elle ne ſauroit les augmenter. Nous donnerons des ordres à M. Finek notre bijoutier de paſſer chez vous. Il a nos inſtructions ſur les bagues. Nous porterons long-temps ces chers gages du ſouvenir de la chère teſtatrice.

Tout le monde ici eſt aſſuré que vous n'épargnerez rien pour arrêter les ſuites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particulièrement ſon eſtime. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

CHARL. MONTAIGU.

(¶) Ce recueil étant devenu beaucoup plus volumineux qu'on ne l'auroit ſouhaité, on a cru devoir ſupprimer pluſieurs lettres écrites entre le Colonel Morden, Miſs Howe, M. Belford & M. Hickman, relativement à l'exécution du teſtament de Clariſſe, &c.

Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver, à ce ſujet, que la malheureuſe mère, ſecondée des deux oncles, eut aſſez d'empire ſur le père affligé pour le faire paſſer par-deſſus toutes les objections de ſon fils, & diriger lui-même l'exécution exacte du teſtament; pour l'engager encore à faire remiſe de toutes les ſommes dont il étoit autoriſé par le teſtament à ſe rembourſer, & à prendre ſur lui tous les frais funéraires.

M. Belford obligea tellement Miſs Howe par ſa fermeté, ſon équité, ſon zèle & ſa promptitude à contribuer à la collection projetée, qu'elle lia volontairement correſpondance avec lui comme avec le repréſentant de ſa plus chère amie. Il communiqua à Miſs Howe en confidence les lettres écrites entre lui & M. Lovelace, & du conſentement du Colonel, celles écrites entre lui & ce gentilhomme.

Il envoya à Miſs Howe avec le premier paquet des lettres qu'il avoit tranſcrites pour elle, une lettre à M. Hickman datée du 16 Septembre, dans laquelle il s'exprime en ces termes:

" J'aurois dû, Monſieur, mettre de côté une lettre
„ qui fait partie de cette collection. C'eſt celle qui a
„ rapport à votre entrevue avec M. Lovelace, chez
„ M. Dormer (*) & dans laquelle M. Lovelace vous
„ traite avec une légèreté que ne méritoient ni votre
„ perſonne, ni votre caractère, ni la commiſſion dont
„ vous étiez chargé, mais qui lui étoit ordinaire avec

(*) Voyez Lettre VIII, Tome VIII.

„ toutes les perſonnes dont le meſſage ou le miniſtère „ lui déplaiſoient.

„ J'eſpère, Monſieur, que vous avez trop d'éléva- „ tion dans l'ame pour être affecté du contenu de cette „ lettre, ſi Miſs Howe jugeoit à propos de vous la „ communiquer; d'autant plus qu'il eſt impoſſible qu'elle „ vous faſſe aucun tort dans ſon eſprit. „

Enſuite M. Belford, excuſe autant qu'il lui eſt poſſible M. Lovelace, & le peint comme un homme d'un bon naturel malgré tous ſes défauts; il cite à M. Hickman pluſieurs exemples de libertés beaucoup plus grandes qu'il avoit priſes avec lui-même.

M. Hickman y répond en ces termes par une lettre du 18.

" Quant à la manière dont M. Lovelace me traite „ dans la lettre dont vous parlez, en quelques termes „ qu'elle ſoit conçue, je n'y ſerai jamais ſenſible. „ Avant d'aller remplir ma commiſſion auprès de lui, „ je m'attendois à une conduite bizarre de ſa part, & „ je n'ai pas été trompé dans mon attente. Dans toutes „ les occaſions ſemblables à celle-ci, je raiſonne avec „ moi-même, comme fait Miſs Howe d'après les prin- „ cipes de ſa chère amie, & je me dis: *ſi les traits* „ *de cenſure lancés ſur moi ſont juſtes, je dois non-* „ *ſeulement les pardonner, mais encore tâcher d'en* „ *profiter. S'ils ſont injuſtes, je dois les mépriſer &* „ *leur auteur auſſi; car il ſeroit inexcuſable de fournir* „ *par ſon reſſentiment de nouvelles armes à un ennemi* „ *dont la malice peut être déſarmée par le mépris.* „ D'ailleurs, je ſerois très-fâché d'entendre mon éloge „ dans la bouche d'un homme qui a pu traiter, comme „ il a fait, une jeune dame qui étoit l'ornement de „ ſon ſexe & de l'eſpèce humaine.

„ Je vous remercie cependant, Monſieur, de

„ cette marque de conſidération de votre part & de
„ toute votre lettre qui me donne une preuve ſi flat-
„ teuſe de l'amitié dont vous voulûtes bien m'aſſurer
„ la dernière fois que je fus à Londres, & dont j'ac-
„ cepte l'offre avec le même empreſſement & la même
„ cordialité que je veux mettre à la cultiver. „

Miſs Howe dans une lettre du 20, accuſe la réception des lettres, papiers & legs que M. Belford lui avoit envoyés, avec ſa lettre à M. Hickman, & l'aſſure: " qu'il ne ſera fait d'autre uſage de ſes communications,
„ que celui qu'il approuvera lui-même. „

Comme il avoit parlé avec une ſorte de compaſſion des chagrins de la famille des Harlowes. " Que ces
„ gens qui ont le cœur ſi compatiſſant, dit-elle, pren-
„ nent pitié d'eux s'ils veulent : moi, je ne ſuis pas
„ de ces gens-là. Sans doute, Monſieur, que vous avez
„ pitié de l'autre infernal ſcélérat. Pour moi, c'eſt du
„ fond du cœur que je lui envie juſqu'à ſon délire,
„ parce qu'il l'affranchit de ce remords qui, je l'eſpère,
„ le reſaiſira à ſon rétabliſſement, & ne le quittera plus
„ de toute ſa vie. A préſent, Monſieur, permettez-
„ moi de vous dire que cet homme me fait haïr tout votre
„ ſexe, même les hommes d'un caractère irréprochable,
„ car je ne peux regarder ceux-là que comme des êtres
„ à découvrir, & qui ne me ſont pas encore bien
„ connus.

„ Si l'on vous envoie pour les vendre, les bijoux
„ qui appartenoient en propre à ma chère amie, je
„ déſirerois bien les acquérir, même au plus haut prix, —
„ ſurtout le collier & le ſolitaire.

„ O combien la lecture de ce teſtament de ma bien-
„ aimée m'a coûté de larmes!... Mais je ne veux pas
„ toucher à ce ſujet qui me perce le cœur. Je ne puis
„ ni le reprendre, ni le quitter, ſans charger d'exé-

„ crations l'homme qui doit être l'exécration de tout „ l'univers. „

M. Belford dans ſa réponſe, lui promet qu'elle ſeule aura les diamans, s'ils viennent entre ſes mains. Il l'informe que la famille a donné au Colonel Morden les clefs de tous les effets qui appartenoient à la chère défunte; que l'infortunée mère avoit fait mettre de côté pour elle, (comme le teſtament le portoit) une pièce d'ouvrage à l'aiguille; qu'elle avoit permis à Mde. Norton de tranſcrire le petit livre de *méditations*, & gardé pour elle l'original, écrit en entier de la main de ſa chère fille, qui pourroit lui apporter quelque conſolation quand elle auroit la force d'y jeter les yeux: qu'elle avoit auſſi réſervé pour elle le portrait de Clariſſe peint à la manière de Vandyke.

M. Belford envoie avec cette lettre à Miſs Howe les tablettes de ſon amie, & lui promet des copies de pluſieurs lettres poſthumes. Il lui dit qu'ayant appris que M. Lovelace avoit recouvré ſon bon ſens, il avoit envoyé la lettre poſthume deſtinée pour lui à Milord M.... qui la lui remettroit ou différeroit encore, ſuivant qu'il le jugeroit ou non en état d'en ſoutenir la lecture. Voici la copie de cette lettre: (§)

A M. LOVELACE.

Je vous ai dit, Monſieur, dans ma lettre de mardi dernier (*) que vous en recevriez une

---

(*) Voyez Lettre 11, Tome IX. (§) Le lecteur peut voir à la date de cette lettre, qu'elle a été écrite deux jours après la lettre allégorique à laquelle elle ſe rapporte, & dans le temps que Clariſſe voyoit ſa maladie augmenter

autre de moi, lorſque je ſerois entrée dans *la maiſon de mon père.* Je me flatte d'y être arrivée au moment ou vous la recevez; & je vous invite à me ſuivre, auſſitôt que vous ſerez préparé pour cet important voyage.

Pour ne pas pouſſer l'allégorie plus loin, au moment que ces caractères frappent vos yeux, mon ſort eſt décidé, ma ſentence prononcée, & je ſuis un être éternellement heureux ou malheureux. Si je ſuis heureuſe, je le dois uniquement à la divine miſéricorde. Si je ſuis malheureuſe, je le dois à votre cruauté, que je n'avois pas méritée. Conſidérez à préſent, pour votre propre intérêt, léger, cruel & malheureux jeune homme! conſidérez ſi le plaiſir du barbare & perfide traitement que j'ai reçu de vous, valoit le haſard où vous avez mis

---

par le trouble, les mouvemens & les terreurs que lui avoit cauſés le ſoin d'éviter la viſite que M. Lovelace vouloit abſolument lui rendre chez Smith. Elle s'y étoit priſe de ſi bonne heure pour n'être pas ſurpriſe par la mort, & reſter ſous le ſoupçon d'avoir violé en apparence ſa parole. Quoique ſes ſentimens chrétiens ſoient bien marqués dans cette lettre, le lecteur a vu dans la lettre XLVIII, Tome IX & dans d'autres qu'elle s'eſt élevée à de plus hautes exaltations, & de plus divines aſpirations, à meſure qu'elle approchoit de ſa fin. (S)

votre ame immortelle. Pour en venir à vos indignes fins, il falloit violer les vœux & les ſermens les plus ſolemnels que jamais homme ait faits; il falloit joindre à la violence une baſſeſſe indigne d'une créature humaine.

Il en eſt temps encore, & je vous avertis pour la dernière fois, d'ouvrir les yeux & de conſidérer vos œuvres. Votre ſonge doré ne peut durer long-temps. Votre genre de vie ne peut vous procurer de plaiſir, qu'autant que vous écartez toute penſée, toute réflexion ſérieuſe. L'endurciſſement & l'inſenſibilité ſont les ſeules baſes de votre tranquillité. Si une maladie dangereuſe vient à vous ſurprendre, ſi une fois les remords pénètrent dans votre ame, que votre ſituation ſera terrible! Que vous trouverez mépriſable ce que vous regardez aujourd'hui comme autant de triomphes! Séduire de jeunes créatures ſans expérience, qui, avant de vous connoître, ne connoiſſoient peut-être que leur devoir; ſous le nom de la galanterie & de l'intrigue, les entraîner au précipice par une conduite artificieuſe & par de lâches complots!.... Pas une bonne action dont vous puiſſiez vous ſouvenir à l'heure de la mort! pas une bonne intention pour vous conſoler dans ce moment d'effroi! Tout ne ſera qu'horreur &

reproche au-dedans de vous, & votre eſpoir ſera dans le néant.

Penſez, Monſieur, qu'en vous écrivant comme je fais, je ne puis me propoſer que votre bonheur particulier & le ſalut des innocentes que vous pourriez ſéduire encore par vos artifices, ou tromper par vos parjures. Mes ſouhaits pour votre bonheur à venir, ne ſont pas ceux d'une épouſe ſuppliante, qui, autant pour ſon intérêt que pour le vôtre, feroit des efforts pour vous engager à reformer votre conduite ; ils ſont déſintéreſſés, & aucun devoir ne m'y oblige. Mais je douterois de ma converſion, ſi j'étois capable de vous ſouhaiter le mal pour le mal, & ſi malgré l'atrocité de vos offenſes, je ne pouvois vous pardonner comme je déſire être pardonnée.

Je vous répète donc que je vous pardonne ; & veuille le Tout-Puiſſant vous pardonner auſſi ! Quant à moi, je n'ai d'autre ſujet de regrets, que le chagrin que j'ai donné à des parens qui étoient remplis d'indulgence pour moi avant que je vous connuſſe ; le ſcandale dont j'ai couvert toute ma famille ; la honte qui, de ma faute, réjaillit ſur mon ſexe, & l'affront que ma chûte fait à la vertu.

Pour ce qui me concerne perſonnellement,

vous ne m'avez enlevé rien de plus que la ſatisfaction d'exécuter mes plans favoris, dans cette vie paſſagère, que j'aurai quittée quand vous lirez ces mots. Vous avez été cauſe que j'ai été moiſſonnée dans mes premiers & mes plus beaux jours. Vous m'avez ôté un temps que j'aurois pu paſſer agréablement ou déſagréablement, ſelon que la Providence en auroit ordonné. Et ne dois-je pas lui rendre grâces de ce qu'elle m'a garantie du malheur de porter le joug nuptial avec un homme ſi *malheureux*, (c'eſt le ſeul mot que je me permettrai,) que ſans doute chaque heure de mon union avec lui, m'auroit apporté quelque nouvelle amertume! Si donc, d'un côté, j'ai à me plaindre de vous, de l'autre, je vous ai l'obligation d'avoir fait changer en autant d'années de gloire, des années qui, peut-être, auroient été pour moi pleines de tentations, de périls & de ſouffrances. Il eſt vrai qu'il m'en a coûté de violentes afflictions & des chagrins mortels.

Ainſi, Monſieur, quoique je ne doive nulle reconnoiſſance à vos intentions, vous m'avez rendu un ſervice réel, & en retour je fais des vœux pour vous. Votre vie a été juſqu'ici de nature à ne vous plus permettre de différer votre converſion. Si le repentir eſt difficile, même à

ceux qui, n'ayant jamais ſongé à corrompre l'innocence, ne ſont coupables que d'avoir négligé leurs devoirs, quelle peine n'aurez-vous pas à obtenir le ſecours de la grâce; vous dont le crime a été prémédité & compliqué, & qui vous y êtes livré ſi volontairement.

Dire qu'il a été un temps où j'ai eu pour vous un ſentiment de préférence, c'eſt ce que je dois rougir d'avouer, puiſque dans ce temps même je ne vous croyois pas un homme de bonnes mœurs; mais auſſi, j'étois bien loin de penſer que vous, ou quelqu'autre mortel pût être ce que vous avez montré que vous étiez. Mais il y a long-temps que je me vois bien élevée au-deſſus de vous; je vous ai mépriſé du fond du cœur, vous & vos mœurs, dès que j'ai ſu voir quelle eſpèce d'homme vous étiez. Et vous ne ſerez pas ſurpris de la contrariété de ces ſentimens; car la préférence que je vous donnai, n'étoit pas fondée ſur d'ignobles motifs. J'étois aſſez foible, aſſez préſomptueuſe, pour me regarder comme un inſtrument, entre les mains de la Providence, propre à ramener à la vertu un homme que je ne trouvois pas indigne de l'entrepriſe.

Et à Dieu ne plaiſe que, même à préſent, j'aie perdu toute eſpérance de ce côté-là! Vous

voyez qu'il m'en reſte, par la peine que je prends dans cette occaſion ſolemnelle, pour vous réveiller de cette léthargie où vos ſens ſont plongés. Ecoute-moi donc, Lovelace, comme une voix qui ſort des tombeaux; ne perds point de temps; hâte-toi de te convertir. Ceſſe d'être l'agent de l'enfer. Ceſſe de tendre à de pauvres innocentes des piéges où à la fin tu te trouveras pris toi-même. N'entaſſe plus offenſe ſur offenſe, à un tel excès qu'il ne ſoit plus, pour ainſi dire, au pouvoir de la miſéricorde divine de te pardonner, ſonge que la *juſtice* auſſi-bien que la *clémence*, eſt un des attributs du Tout-Puiſſant.

Tremble & te réforme, en liſant quel *ſort Dieu réſerve au méchant.* Il eſt écrit:

« Le triomphe du méchant eſt de courte durée,
« & la joie de l'hypocrite n'a qu'un moment.
« Il donnera dans le piége; ſous ſes pieds eſt
« un précipice. La terreur l'environnera, & il
« fuira de devant elle. Sa force lui ſera ôtée,
« & la deſtruction ſe tiendra à ſes côtés. Le
« fils aîné de la mort engloutira ſa puiſſance;
« la terre l'oubliera, & on ne ſe ſouviendra plus
« de ſon nom. Il ſera effacé du monde, & il
« n'aura ni fils, ni ſucceſſeur dans ſon pays.
« Ceux qui l'auront vu, ſe demanderont: *où*

« *eſt-il?* Il diſparoîtra comme un ſonge, & « s'évanouira comme une viſion dans la nuit. « Son pain ſera rempli d'amertume. Le fer le « moiſſonnera, & la flêche qui part de l'arc, « le tranſpercera. Un feu inviſible le conſumera. « Le ciel dévoilera ſon iniquité, & la terre « s'élévera contre lui. Il deviendra la pâture des « vers, & ſa mémoire ſera abolie. Telle ſera « la fin de celui qui aura méconnu Dieu. »

Quand vous conſulterez les ſacrés oracles d'où ces menaces ſont tirées, vous y trouverez auſſi des paroles conſolantes pour un cœur vraiment pénitent.

Puiſſe le vôtre s'amollir, Monſieur Lovelace! Puiſſiez-vous vous mettre en état d'échapper au deſtin de l'homme abandonné de Dieu! Ne mépriſez pas les grâces de ſa longue tolérance, & méritez d'être un objet de ſon infinie miſéricorde. C'eſt la ſincère prière de

CL. HARLOWE.

LETTRE XIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M...., Jeudi 14 Septembre.

DEPUIS le 7 du mois, le plus funeſte de tous les jours, je ne me connois plus moi-même, & j'ai perdu avec la raiſon le ſentiment de tous les plaiſirs de ce monde. (¶) Je pourrois remonter plus loin dans le paſſé que ce fatal ſept, jour que je ne verrai jamais ramené par le cours de l'année, que ſous les ombres les plus noires: avant cet exécrable jour quelques rayons d'eſpérance du moins perçoient de temps en temps la ſombre nuit de mon ame. — (♭) On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi. (*) Je me ſouviens bien de vous avoir écrit; mais il ne me reſte aucune idée du contenu de ma lettre.

Que j'ai paſſé par un cruel état! Il me ſemble qu'une juſtice rétributive n'a pas ceſſé de tourmenter mon ame! Je n'ai jamais été aſſez fou pour douter d'une Providence; mais on ne me fera pas attribuer aiſément au courroux

(*) Voyez la lettre de ſon délire, N°. IV, de ce vol.

du ciel, tous les événemens qui peuvent offrir l'apparence de ſa vengeance. Cependant, s'il eſt vrai que toutes nos mauvaiſes actions doivent être punies, ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce ſoit dans celui-ci. Je trouve mon intérêt à me perſuader, non ſeulement que ma punition eſt commencée, mais qu'elle eſt déjà complète; puiſque ce que j'ai ſouffert, & ce que je ſouffre encore, eſt au-deſſus de toute deſcription. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle juſtice rétributive: moi, ce barbare qui ait fait perdre, pendant une ſemaine entière, l'uſage de ſes ſens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me ſuis vu puni à mon tour, par la perte des miens. C'eſt un prélude à.... qui ſait à quoi? Hélas! hélas! quand commencerai-je à goûter une heure de joie?

Je ſuis dans le plus exceſſif abattement. Cette lettre poſthume de ma trop chère Clariſſe ne me ſort pas un moment de l'eſprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille ſe préſentent ſans ceſſe à ma mémoire: mais je n'oſe pas me livrer à ces mélancoliques réflexions. Je ſens que ma tête eſt dans un étrange déſordre. Plume va-t-en.

Vendredi, 15.

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray & Tourville viennent dans le moment de....

Mais que peuvent Mowbray & Tourville ? Que peut le monde entier, & toute la race humaine ?

Cependant ils ſont fort irrités contre toi, pour la dernière lettre que tu t'es aviſé de leur écrire. (*) Tu es un barbare, diſent-ils, un homme ſans amitié, ſans pitié. —

Mais rien n'eſt capable de me diſtraire. Il faut que je quitte encore la plume. — O Belford! Belford! je ſuis, je ſuis toujours dans une miſérable abſence de moi-même. Jamais, jamais je ne redeviendrai ce que j'étois.

Samedi, dimanche, paſſés dans le néant! — Incapable de tout!

Lundi, 18 Septembre.

Je me ſens d'une peſanteur, d'une peſanteur que je ne puis comparer à rien; malade, oh! juſqu'au fond de l'ame. Il faut que je faſſe l'eſſai de leur expédient; je veux éprouver ce que fera le changement de climat.

(*) Cette lettre ne s'eſt pas retrouvée.

(¶) Tu

(¶) Tu leur parles à eux & à moi de nous repentir, de nous réformer. Mais je ne puis faire ni l'un ni l'autre. Pour le pouvoir, il faudroit n'avoir pas à répondre de la deſtruction d'une Clariſſe Harlowe. — *Harlowe!* Malédiction ſur ce nom! Et malédiction ſur moi pour ne l'en avoir pas fait changer, comme il avoit dépendu de moi de le faire! — Mais je n'ai pas beſoin d'invoquer tant la malédiction du ciel ſur ma tête. — J'en ſuis déjà frappé.

« Dire qu'il a été un temps où j'ai eu pour « vous un ſentiment de préférence ». (*) — Dans quel froid langage la modeſtie virginale s'exprime dans ces occaſions délicates! — « *Dire « qu'il fut un temps où je vous aimai;* » voilà l'expreſſion naturelle & la ſeule qui ſoit coulante & vraie. — « Dire *donc* qu'il fut un temps « où je vous aimai, c'eſt ce que je dois rougir « d'avouer ».

Et tu fais donc cet aveu! ſublime créature! tu fais donc cet aveu! Quelle mélodie, quel charme dans ces paroles ſortant de la bouche d'un tel ange! — Que ne donnerois-je pas pour que ma Clariſſe fût encore au monde, & qu'elle *pût* & *voulût* avouer qu'elle m'aimoit!

(*) Voyez la lettre précédente.

« Mais, il y a long-temps, Monſieur, que je « me vois bien élevée au-deſſus de vous» — ! Long-temps, ma divine enchantereſſe? Oui, long-temps, en effet! Car vous avez *toujours* été au-deſſus de moi, & au-deſſus de votre ſexe, & au-deſſus du monde entier.

« Cette préférence n'étoit pas fondée ſur « d'ignobles motifs ». — Quel miſérable je ſuis, d'avoir été ſi diſtingué par ſes ſentimens, & d'être cependant ſi indigne de ſon eſpérance de me ramener à la vertu!

Quelle généroſité dans ſes motifs! Ce n'étoit pas ſeulement pour ſon intérêt, ni pour le mien ſeul qu'elle avoit eſpéré me retirer du vice: c'étoit auſſi pour l'intérêt des innocentes créatures qui pouvoient encore ſe perdre & devenir mes victimes.

Et pourquoi encore a-t-elle écrit cette lettre; pourquoi a-t-elle voulu qu'on ne me la remît qu'après le plus affreux des événemens, ſi ce n'eſt pour mon bien & dans la vue de ſauver des innocentes qu'elle ne connoiſſoit pas? — Et quand a-t-elle écrit cette lettre? N'étoit-ce pas dans le temps, dans le temps même que je la pourſuivois, pour ainſi dire, de place en place? Quand ſon ame étoit humiliée, atterrée par la perſécution & la calamité? lorſque tout pardon

lui étoit refuſé à elle-même par ſes implacables parens.

Sublime & divine créature ! As-tu bien pu ſitôt, & en pareil temps, en pareilles circonſtances avoir dompté tes juſtes reſſentimens, juſqu'à ſouhaiter le bonheur du principal auteur de tes infortunes ? Souhaiter le bonheur à l'homme qui t'avoit dépouillée de toutes tes plus chères eſpérances dans cette vie : à l'homme qui a été la cauſe que tu aies vu trancher le fil de tes jours dans la fleur de ta jeuneſſe ?

Ame céleſte & n'aſpirant qu'au ciel ! Dans quelle divine diſpoſition tu devois être, pour être capable de n'employer que le mot *rien de plus*, en parlant de tant de biens que je t'ai enlevés : & comme c'étoit avant que tu euſſes quitté ta dépouille mortelle, ne puis-je pas préſumer, qu'à préſent,

> d'un œil de pitié généreuſe, ... qui n'ôte rien à ta félicité parfaite, tu promènes tes regards dans l'eſpace du firmament, en ſouhaitant de m'y rencontrer ?

« Conſidérer mes œuvres ! » Chère ame de mon ame ! Eh ! de quoi me ſert maintenant de conſidérer & de réfléchir, lorſque j'ai perdu la chère créature qui pouvoit ſeule me faire attacher du prix à la faculté de réfléchir ! — Lors

que je l'ai perdue ſans retour ! — Engloutie par la tombe dévorante — à jamais perdue pour moi. — Voilà, voilà le poignard qui me déchire. — Femme incomparable ! Que cette réflexion me fait cruellement ſouffrir !

« Votre ſonge doré ne peut durer long-temps. » — Divine prophéteſſe. Il eſt déjà fini mon ſonge doré ! « Il eſt temps de ne plus « écarter de vous la penſée & la réflexion. » — Elle ne continue plus — « cette inſenſibilité en- « durcie » que tu me reproches. « Le remords « m'a pénétré — « ma ſituation eſt terrible ! « Tout « eſt horreur & reproche au-dedans de moi ! » — Mille vautours ſe relayent pour déchirer mon cœur.

Mais ceſſons ces infructueuſes réflexions. — Puiſque je ſuis incapable d'écrire autre choſe ; puiſque ma plume s'enfonce toujours dans ce ſombre & triſte ſujet, malgré tous mes efforts ; je veux encore m'y arracher, pour ne plus le reprendre que lorſque je ſerai plus en état de le maîtriſer, ainſi que moi-même.

Rien de ce que je voulois écrire, quand j'ai pris la plume, n'eſt écrit encore ; c'étoit en deux mots, pour te prier de continuer de m'envoyer tes récits, comme auparavant. Et pourquoi ne continuerois-tu pas ? puiſque je ſais

trop que dans ſa mort à jamais déplorable, tout eſt révoltant & déſaſtreux! fais-moi donc connoître tout ce que tu ſais, & que je ne ſais pas : Quel effet elle produit ſur ſes parens, ſes cruels parens, & ſi maintenant le trait hériſſé de ta tardive réflexion ne s'enfonce pas tout entier dans leurs cœurs, comme il s'enfonce dans le mien, de la pointe à la tête. (♭)

Je quitterai bientôt ce royaume. A préſent que ma Clariſſe n'eſt plus, que reſte-t-il dans l'Angleterre, dans le monde entier, qui mérite que je prenne ſoin de ma vie? Mais dois-je partir ſans m'être ſignalé par quelque illuſtre attentat ſur ſa maudite famille, pour ſa vengeance & pour la mienne? (¶) L'exécrable femme, me dit-on, s'eſt caſſé la jambe? pourquoi pas le cou? Tout ce qui n'eſt pas le crime de ſes cruels parens, eſt le crime de ce monſtre & de ſes filles, filles de l'enfer. *Plus la femme eſt vertueuſe, plus le triomphe eſt glorieux*, étoit une ſentence qu'elles avoient ſouvent à la bouche. (♭) Il m'eſt venu pluſieurs fois l'idée d'aller mettre le feu, de mes propres mains, à l'exécrable maiſon de la Sinclair, & de faire la garde aux portes & aux fenêtres, pour empêcher que pas un de ces démons n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenoit pas à d'autres,

je l'aurois déjà fait. Mais il me ſemble que, ſans mon ſecours, ce vieux monſtre touche à ſa récompenſe. On me parle d'une lettre révoltante qui la regarde. — Elle eſt de toi ſans doute — mais ſi choquante, diſent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à préſent. (*)

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant à la liſière. La fiévre m'a tellement abattu, que je ſuis forcé de le ſouffrir, juſqu'à ce que j'aie repris un peu de force. — A préſent, mon pauvre ami, je ne puis ni manger, ni boire, ni dormir. Et cependant ce que je ſouffre n'eſt rien au prix de l'état par où j'ai paſſé. Nuit & jour, mon pauvre ami, j'avois la cervelle comme en feu. Il faut qu'elle ſoit de la nature de l'*asbeſte* (†), pour n'être pas conſumée. Je n'avois aucune idée diſtincte. Je ne voyois devant moi, que noire confuſion & malheur. Ah! ſans doute, horreur d'imagination & trouble de conſcience! Je ne roulois que projets funeſtes, de me pendre, de me caſſer la tête ou de me noyer. La rage, la violence, la fureur de nuire, le déſeſpoir me poſſédoient tour-à-tour. Mes intervalles lucides étoient encore pires. Ils me

(*) Voyez Lettre VII, de ce volume.
(†) Fil d'amianthe, incombuſtible.

donnoient le temps de réfléchir ſur ce que j'étois une heure auparavant, & ſur ce que j'étois menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie! Le jouet de mes ennemis, la riſée des ſots, l'imbécile proie des valets mercenaires, attachés à mes pas, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier &, ô penſée abhorré! à me maltraiter indignement d'outrages & de coups! Qui ſoutiendroit de ſi cruelles réflexions? Moi être forcé de connoître ces horribles craintes! Moi appréhender ce que pourroient faire de moi de pareils miſérables! Et quand je ſuppoſerois ces craintes fort éloignées, n'eſt-il pas affreux de s'imaginer qu'on puiſſe tomber dans cet état, & que nos meilleurs amis en ſoient allarmés, juſqu'à ſe croire obligés de prendre des précautions? Quel moyen d'y penſer? Non, non, je ne veux plus y penſer. Je parviendrai bientôt à me remplir d'idées agréables, ou je me détruirai demain matin. *Le ſort d'un chien mort eſt un paradis, au prix d'une vie telle que la mienne.*

LETTRE XX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 20 Septembre.

JE t'écris pour te redemander ma dernière lettre. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon ame : &, tout ce que j'éprouvois de tourment dans mon cœur, je ne pouvois m'empêcher de l'écrire. Une noire vapeur fondoit ſur moi ; s'épaiſſiſſoit à meſure que j'écrivois, & m'entraînoit malgré moi dans le lamentable. — Il eſt étrange, bien étrange, que la conſcience d'un homme puiſſe forcer ſes doigts à écrire malgré lui, & le rappeler continuellement au même ſujet, dans le temps même qu'il a réſolu de l'oublier. Mais eſt-il moins étrange que, ſans nouvelle raiſon, il puiſſe en un jour, ou deux changer d'ame, & que tout d'un coup, il ſe trouve aſſez éclairé des rayons de la joie, & de l'eſpérance, pour avoir honte de tout ce qu'il écrivoit ? Une copie de ma dernière lettre, que le haſard a fait tomber entre mes mains, tirée, ſans ma participation, par Charlotte Montaigu, m'a fait penſer qu'un ennemi ſe réjouiroit de la

voir. Et je confeſſe que, ſi j'avois paſſé une ſemaine de plus dans l'état où j'étois lorſque j'en ai écrit la dernière partie, j'aurois été renfermé le ſeptième jour, & peut-être enchaîné le huitième : car je me rappelle à préſent que le mal revenoit avec une violence irréſiſtible, en dépit des ſaignées & d'une diète rigoureuſe & rafraîchiſſante.

Il eſt vrai que je ſuis encore exceſſivement affligé que cette admirable femme ait fait un choix ſi contraire à mes déſirs. Mais puiſque le ſort en a décidé, puiſqu'elle étoit déterminée à quitter ce monde, & puiſqu'actuellement elle a ceſſé *d'être*, dois-je m'abandonner a de ſi ſombres réflexions ſur un événement paſſé, ſur un événement qui ne peut revenir; moi qui ſuis, grâces au ciel, en poſſeſſion d'un fonds ſi riche de vie & de ſanté? Son exemple même, ne m'apprend-il pas à quoi je devrois m'attendre, ſi j'étois capable de cette folie? Car c'en ſeroit une autre, cher Belford, de ne pas convenir que j'ai été fou à la lettre.

(¶) *Pourquoi ma mère m'a-t-elle accoutumé dès l'enfance à ne pas ſouffrir de contradiction? Pourquoi m'a-t-on ſi mal élevé, juſqu'à recommander à mes précepteurs de ne jamais me contrarier en rien, & de céder à toutes mes volontés?* (♭) Ne

devoit-elle pas ſavoir que cette indulgence étoit une cruauté? Quelle punition pour moi, de voir que le premier grand revers que j'aye éprouvé dans mes déſirs, ait attaqué ma raiſon? Et lorſqu'une fois la raiſon eſt atteinte.... mais je ne puis y penſer ſans frémir. Veux-tu ſavoir ce que j'en conclus? C'eſt que ce repentir & cette réforme, pour leſquels ma chère & rigoureuſe déeſſe faiſoit des vœux ſi ardens, ont été écartés & différés; & qui ſait pour combien de temps? La réforme pour le moins, car un fou, un furieux, eſt-il capable de l'un ou de l'autre?

Une fois attaqué, te dis-je, du côté de la raiſon, je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires, qui auroient pu, ſans un incident ſi fâcheux, me conduire à quelque choſe de ſérieux & d'utile, (¶) & cela afin de ne pas riſquer de voir, pour parler le ſtyle de Milord, *mon eſprit en campagne.* (♭) Car il faut t'avouer que mon cher Aſtolfe, (tu as lu l'Arioſte,) le docteur Hale, n'a pas eu peu de peine, à force de ſaignées, de ſcarifications, de ventouſes & de diète, me tenant en plein jour dans l'obſcurité des plus profondes ténèbres, à me rappeler des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même, il ne ceſſe de me dire, pour ma conſolation, que j'en ſerai quitte pour quelques

retours, au temps des pleines lunes, (as-tu rien entendu de plus horrible?) & que je ne dois pas avoir moins d'attention ſur moi vers les équinoxes, que Céſar ne s'en devoit aux ides de Mars.

Que je me ſens le cœur navré, en jetant les yeux ſur ce que je me ſouviens d'avoir été! Privé de la vue du ſoleil & de toute ſorte de conſolation; environné d'une troupe de miſérables de la plus vile claſſe, marchant ſur le bout du pied, & me préſentant périodiquement, l'un un bouillon, l'autre un bol céphalique, l'autre une potion cordiale, me débitant leurs ordres odieux à voix baſſe; & répondant de même tout bas à vingt impertinens, qui venoient lever les rideaux de mon lit, pour demander comment je me trouvois, & ſi j'avois pris leurs exécrables drogues! Quelle vie! Quel maudit ſilence! Rien d'actif autour de moi que le ver qui ne meurt jamais! Loin, loin tous ces ſouvenirs, qui reviennent trop ſouvent m'aſſiéger. Adieu, Belford.

Mais n'oublie pas de me renvoyer ma dernière lettre, & ne bâtis rien ſur les misères dont elle eſt remplie. Je veux, je dois, j'ai déjà ſu triompher de toutes ces infructueuſes vapeurs. Ma conſtitution ſe fortifie à chaque moment, pour

ſeconder mes réſolutions; &, ſi j'excepte quelques ſoupirs que je donne par intervalles à la mémoire de l'objet chéri, j'eſpère redevenir bientôt ce que j'étois, c'eſt-à-dire, la vivacité, l'enjouement, la gaieté même. Oui, oui, je ſerai encore une fois le fléau d'un ſexe qui n'a pas ceſſé d'être le mien, & qui ſera, dans un temps ou dans un autre, celui de tous les hommes de la terre.

Je te réitère cependant mon déſir, que tu continues de m'écrire ſur le ton ordinaire. Je m'imagine que tu dois avoir mille ſingularités curieuſes à me communiquer, lorſque je ſerai tout-à-fait en état de lire ou d'entendre comment on a diſpoſé de ce qu'il y avoit de mortel dans ma chère Clariſſe. Mais ce que j'apprendrois dans la joie de mon cœur, ce ſeroit que ſes implacables parens fuſſent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire dès aujourd'hui. Il eſt conſolant de n'être pas ſeul miſérable, ſurtout quand c'eſt aux objets de ſa haine qu'on voit partager ſa misère. Adieu, Belford. Encore une fois, adieu.

LETTRE XXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

JE me prépare à quitter cette isle. Mowbray & Tourville me promettent leur compagnie dans ſix ſemaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à Paris, où le déſir de m'amuſer me fera renouveler mes anciennes connoiſſances. De-là, je paſſe dans quelques cours de l'Allemagne, pour me rendre enſuite peut-être à Vienne : d'où je deſcendrai à Veniſe par la Bavière & le Tirol. Veniſe m'arrêtera durant tout le carnaval. De-là, je retourne par Florence & Turin; je traverſe le mont Cenis, & je reviens à Paris, où je compte trouver mon ami Belford, enfoncé ſans doute dans ſes projets de pénitence, livré aux mortifications; en un mot, un véritable anachorète, avec la haire & la barbe, mais de l'eſpèce vagabonde, & voyageant dans l'eſpérance de couvrir une multitude de péchés par ſon zèle à convertir ſon vieux compagnon de débauche.

Cependant je dois t'avertir, mon cher ami, que, ſi les actions hauſſent pour moi comme elles ont fait depuis ma dernière lettre, il eſt à

craindre que tu ne trouves dans cette entrepriſe plus de difficulté que tu ne penſes. Et, pour te parler de bonne foi, j'ai peine auſſi à me perſuader que ta converſion puiſſe durer. Les vieilles habitudes ne ſe déracinent pas ſi aiſément. Le prince des enfers, qui ſe trouve bien de tes longs & fidelles ſervices, ne te laiſſera pas ſortir ſi facilement de ſes griffes. (¶) Il ſait comment te prendre. Une grande & jolie fille qu'il jettera dans ton chemin, bien tournée, d'un teint clair & frais, avec un bel œil turc, qui t'offrira les prémices de ſon cœur, ou qui te le fera accroire, ce qui revient au même ; oh! comme cela recommencera bientôt à t'échauffer le ſang, à dérider ta triſte figure! Tu compoſeras avec l'archi-ſéducteur, ton ancien maître, que tu promettras de ſervir juſqu'à l'âge de l'impuiſſance; & lui ſera bien sûr alors que tu ne lui échapperas plus. Car quand tu ſurvivrois à tes vieilles inclinations, il ſaura te ménager pour ce temps quelque autre péché favori, & te retenir fermement attaché aux intérêts de l'enfer. (♭) Tu conſerveras le deſſein de te réformer, ſans jamais en rien faire, juſqu'à ta vieilleſſe, qui arrivera douze bonnes années avant que tu t'en apperçoives; & l'orſque ta cloiſon d'argile aura fait ſon temps, ta tête griſe ſe trouvera priſe dans

la chauſſe-trape univerſelle, & tout ſera fini pour toi comme il le vouloit.

Tu vas croire que je ſors ici de mon caractère. Que veux-tu ? C'eſt la force de la vérité, qui m'oblige de t'avertir du danger actuel où tu es, & que je crois d'autant plus grand, que tu ne parois pas t'en défier. Ainſi, deux mots encore ſur le même ſujet.

Tu as formé de bonnes réſolutions. Si tu ne les gardes pas, compte que jamais tu ne ſeras capable d'en garder aucune. Or, tu as contre toi le vieux ſatan & ta jeuneſſe : ſix contre un que tu ne les garderas point. Tu les as formées ; c'en eſt aſſez ; ſix contre un que tu ne les gardes pas. Or, ſi tu les violes, ne deviens-tu pas le jouet des hommes & le triomphe de l'enfer ? Oh ! comme je rirai de toi ! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un trop bon principe. Je te l'avoue de bonne grâce. Peut-être ſouhaiterois-je que la ſource en fût meilleure : mais *je n'ai jamais menti aux hommes*, comme *je crois pouvoir ajouter que jamais je n'ai dit la vérité aux femmes.* Le premier point eſt un mérite dont *tous les libertins ne pourroient pas ſe vanter.* Le ſecond, *tous le peuvent.*

(¶) Je redeviens fou, ſur ma foi : mais grâces à mon étoile, ce n'eſt plus une folie noire.

Adieu, adieu, adieu, pour la troiſième ou la quatrième fois.

TON LOVELACE.

Je crois que Charlotte & vous avez formé enſemble une ligue ſecrète. Il s'eſt écrit, je le vois, des lettres entr'elle & vous & Milord M..... On m'a ſingulièrement tenu dans les ténèbres du myſtère pendant ces derniers jours : mais j'en ſortirai & je fondrai ſur vous comme le ſoleil ſur un voleur de nuit.

Souviens-toi que tu ne m'as jamais envoyé de copie du teſtament de ma bien-aimée. (♭)

(¶) LETTRE XXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 22 Septembre.

COMME je me mettois à mon ſecrétaire pour répondre à vos lettres du 14 au 18, dans la vue de vous donner toutes les conſolations qui ſont en mon pouvoir, on eſt venu m'apporter votre lettre de rétractation de mercredi.

Je ſuis réellement chagrin & ſurpris de voir votre première lettre ſitôt démentie par la ſuivante.

La

La lettre choquante dont vous parlez, & que vos amis ont ſouſtraite à vos regards, eſt en effet de moi. Ils peuvent à préſent, je crois, vous laiſſer tout voir & ne rien vous cacher. Demandez donc à la voir, ſi vous êtes jaloux de lire quelque choſe de relatif à l'odieuſe femme qui eſt la véritable mère de votre ame & de vos ſentimens.

Je ſuppoſerai que vous avez lu cette lettre que vous appelez *choquante*, (& c'étoit mon intention qu'elle le fût). Je vous demande à préſent ce que vous en penſez. Ne trembles-tu pas au récit des horreurs dont eſt tourmentée la plus vile des femmes aux approches de la mort & de ſon jugement futur? — Quelle impreſſion font ſur toi les réflexions qu'a dû exciter cette lecture? quelle ſenſation ont-elles produite ſur tes yeux encore mal ouverts? Ne ſe mêlera-t-il donc point quelques penſées ſérieuſes aux fumées de ta tête, qui amolliſſent & pénètrent le calus de ton ame; qui faſſent ſur ta peau l'effet des ventouſes, t'entament la chair au vif, paſſent juſqu'à tes nerfs perclus, & dépouillent le parchemin de ton crâne plein d'intrigues & de noirceurs? Si cette lecture te

laiſſe inſenſible, il faut que ta conſcience ſoit cautériſée, & tu es ſans reſſource.

(*M. Belford lui fait enſuite le récit de la fin terrible de la méchante Sinclair, dont on vient de lui apprendre la mort.*)

Si cette deſtinée ne t'émeut pas, j'ai à t'apprendre la nouvelle d'une autre cataſtrophe effroyable qu'on vient de m'annoncer il y a une heure; d'un autre de tes honnêtes agens; de ton Tomlinſon! il eſt mourant, & ſuivant toute apparence, il ſera mort, avant que cette lettre te parvienne, dans la priſon de Maidſtone. Comme tu dis dans ta première lettre, il ſemble qu'une étrange & invincible juſtice agit déjà & diſtribue les vengeances autour de toi.

Voici ſon aventure. Il étoit à la tête d'une troupe de contrebandiers, cherchant à paſſer en fraude des marchandiſes débarquées de mardi dernier, lorſqu'un détachement de dragons fondit ſur eux vers le ſoir. Quelques-uns de ſes camarades s'enfuirent. Mac Donald ſe voyant inveſti chercha à ſe faire jour en combattant, & bleſſa ſon homme. Mais ayant reçu un coup de ſabre ſur le cou, & une entaille profonde à la tête, il tomba de ſon cheval, fut pris & conduit aux priſons de Maidſtone: c'eſt là que la perſonne qui m'informe de cette aventure l'a

laiſſé mourant, & sûr d'être pendu, s'il en revenoit.

Abſolument dénué de tout, il a envoyé un parent vers moi & vers tous les confrères, s'ils ſe trouvoient à Londres, mendier quelque argent, non pas pour *ſa ſubſiſtance*, c'étoit ſon mot, car il s'attendoit à n'être pas en vie quand ſon parent reviendroit, mais pour payer les frais de ſa ſépulture.

Je ne l'ai jamais employé qu'une fois, & cette fois là il fit échouer mon projet, & je remercie le ciel aujourd'hui de ce que ce projet ne réuſſit pas. Je lui ai envoyé cinq guinées & je lui en ai promis davantage, comme de votre part, & de celles de Tourville & de Mowbray, s'il vit encore quelques jours, ou pour appaiſer ſon procès. Je vous laiſſe le ſoin de faire d'autres recherches ſur ſon compte & de lui donner ce que vous jugerez à propos.

Son meſſager dit qu'il eſt bien repentant, qu'il ne fait que pleurer. Il ne ceſſe de répéter, qu'il a été le plus vil des hommes: & cependant il veut s'excuſer ſur ce que ſa misère l'a forcé d'être plus méchant qu'il n'eût été ſans elle. (*excuſe que nous ne pouvons apporter pour nous*) Mais le crime qu'il ſe reproche le plus, c'eſt une baſſe impoſture à laquelle il s'eſt prêté, pour

ſervir un certain gentilhomme puiſſamment riche, & l'aider à la ruine de la femme la plus accomplie qui ait jamais vécu, & qui, à ce qu'il avoit appris, étoit morte de chagrin

Laiſſe-moi conſidérer, Lovelace, *à qui eſt-ce le tour de paſſer enſuite.* Je ſouhaite que ce ne ſoit pas le tien. Mais puiſque tu te mêles de me donner un avis (que j'aurois vraiment cru hors de ton caractère ſi tu n'avois pas pris la peine de me convaincre qu'il ne venoit pas d'un principe raiſonnable & vertueux) je veux moi t'en donner un autre. Et le voici: ſonge à entreprendre, le plutôt que tu pourras, le voyage que tu te propoſes. Le changement de ſcène & de climat pourra affermir ta ſanté; l'air groſſier de cette isle & l'approche de l'hiver pourroient épaiſſir ton ſang: ſecondés de ta conſcience qui eſt en combat avec toi, & qui, comme un habile eſcrimeur, épie le moment de te porter un autre coup, ils pourroient te rendre miſérable pour le reſte de tes jours.

Je te renvoie ta lettre retractée. Ne la brûle cependant pas. Le même ſtyle pourroit un jour redevenir de mode avec toi. Quant à l'état de la famille au château d'Harlowe, j'ai reçu du colonel Morden les récits les plus touchans de leur déſeſpoir & de leur repentir. Mais eſt-ce

à toi, la cauſe de tout, de te réjouir de leur malheur?

Je ſerois bien fâché de ne pouvoir pas te dire que l'avertiſſement que tu m'as donné en plaiſantant, me fait trembler bien ſérieuſement. J'eſpère (car c'eſt un ſujet bien ſérieux pour moi, ſi rien ne peut l'être pour vous) que jamais je ne ſerai par mon apoſtaſie un objet de riſée & de mépris pour les hommes, & un ſujet de triomphe de l'enfer.

Tout ce que vous dites de la difficulté de vaincre des habitudes invétérées, n'eſt que trop vrai. Ces habitudes, j'en conviens, & la jeuneſſe combattent puiſſamment contre moi. Mais quand je réfléchis ſur la mort (& quelques-unes ont été prématurées) de ceux de nos camarades que nous avons perdus les premiers, ſur la malheureuſe fin de Belton, ſur le déſeſpoir & les horribles hurlemens de la Sinclair, qui rétentiſſent encore à mes oreilles, & que je compare leur fin au départ heureux & paiſible de l'inimitable Miſs Harlowe, j'eſpère avoir lieu de croire mon entrepriſe & ma marche moralement aſſurées. Votre avis néanmoins pourra me ſervir, quelles qu'ayent été vos vues: & puiſque je connois mon endroit foible, je tâcherai de me mortifier de ce côté là auſſitôt que je pourrai me rendre

digne de la confiance, & de l'eſtime de quelque femme vertueuſe, & par ce moyen je deviendrai l'objet de votre jalouſie, plutôt que celui de vos railleries.

J'ai déjà commencé mon plan de *reſtitutions*; comme je peux les appeler. J'ai placé une ſomme ſur la tête du malheureux Jean Loſtus, que j'eſtropiai lorſqu'il faiſoit ſes efforts pour défendre ſa jeune maîtreſſe contre mes criminelles entrepriſes. Je me réjouis de n'avoir pas réuſſi dans mon méchant projet; & je goûte la même joie à me rappeler pluſieurs autres occaſions où j'ai échoué.

J'ai relevé la pauvre Farley, qui avoit fait banqueroute : mais en lui déclarant que la penſion annuelle que je lui faiſois ceſſeroit du moment qu'elle retourneroit à ſon ancienne vie : & je l'ai miſe ſous la ſurveillance de l'honnête Mde. Lowick, à qui elle rendra compte de ſa conduite. Depuis que j'ai loué ma maiſon de Watford, j'ai pris cette digne veuve pour mon intendante d'Edgware, à des appointemens fort honnêtes : c'eſt elle qui doit payer à la jeune perſonne ſa penſion par quartiers, ſuivant qu'elle continuera de le mériter.

Je confierai encore à cette veuve d'autre départemens, à meſure que nous ferons connoiſ-

ſance enſemble, & je ne doute pas qu'elle ne réponde pleinement à mon attente, & que ſa ſociété ne me ſoit utile pour m'avancer & m'affermir dans la carrière de la vertu; car elle aura ordinairement ma table.

Les injuſtes ſouffrances de Miſs Clariſſe Harlowe, ſes qualités ſublimes, ſa préparation exemplaire, & ſon heureuſe fin ſeront pour nous des ſujets intariſſables de converſation.

Elle me fera quelques lectures, quand nous n'aurons pas de compagnie. Elle me tranſcrira des livres les paſſages qu'elle trouvera le mériter. Son âge, qui a paſſé cinquante ans, & ſa bonne réputation me mettront à l'abri de la cenſure; & j'ai un grand plaiſir à penſer que je deviendrai meilleur moi-même en faiſant ſon bonheur. Lorſque je me verrai près de quelque danger, je lirai quelques-uns des écrits de l'admirable Clariſſe. Et quand je voudrai déteſter mon ancienne vie, je lirai quelques-unes de tes lettres, & des copies des miennes.

La conſéquence naturelle de tous ces plans ſera que je ferai les délices de ma propre famille, qui me regardoit comme un homme perdu. L'ordre ſera dans ma maiſon & parmi mes domeſtiques, parce que je leur donnerai moi-même un bon exemple. Je ſerai viſité & conſidéré,

non pas peut-être d'un Lovelace, d'un Mowbray, d'un Tourville, parce qu'ils ne pourront plus me voir ſur l'ancien pied, & que peut-être ils ne voudront pas me voir ſur le nouveau; mais de tout ce qu'il y a de plus honnête dans la nobleſſe & le clergé des environs. Je regarderai mes folies paſſées avec mépris, & mes anciens camarades avec pitié. Les juremens & les imprécations ſeront pour jamais bannis de ma bouche, & remplacés par une converſation & un langage dignes d'un être raiſonnable, & d'un gentilhomme. Au lieu d'actes offenſifs qui m'expoſoient perpétuellement à la néceſſité de me défendre, je tâcherai d'expier les maux que j'ai faits, en faiſant tout le bien qui ſera en mon pouvoir, & en devenant un bienfaiteur univerſel, ſuivant l'étendue de ce pouvoir.

Dis-moi à préſent, Lovelace, ſur cette foible eſquiſſe de ce que j'eſpère être & faire, ſi ce plan de vie n'eſt pas infiniment préférable aux projets extravagans, malfaiſans & dangereux pour le corps comme pour l'ame, que nous ſuivions auparavant.

Je ſouhaiterois bien rendre mon plan de vie auſſi agréable à tes yeux qu'il le paroît aux miens: je le ſouhaite de toute mon ame: car j'ai toujours eu une tendre amitié pour toi: & c'eſt

mon malheur de t'avoir tant aimé : c'eſt ce qui m'a conduit à une multitude de débauches & de folies, dont je crois vraiment, que ſans toi, je ne me ſerois jamais rendu coupable.

Vous avez plus à répondre que moi, ne fût-ce que pour la ruine du bonheur temporel de cette admirable femme. Laiſſe-toi perſuader par ton ami, tandis que tu jouis de la force de la jeuneſſe, de la ſanté, & de toutes les facultés raiſonnables.

Car je crains, je crains bien, d'après l'énormité de ce ſeul crime, qui a privé le monde de la plus brillante lumière, que ſi tu ne te réformes pas promptement, tu ne ſois dans l'impuiſſance de le faire jamais ; & que la providence, qui t'a déjà averti, par les deſtinées de tes agens, de la Sinclair & de Tomlinſon, ne laiſſe pas échapper le principal coupable, s'il néglige de profiter de ſes avertiſſemens.

Peut-être rirez-vous de mes réflexions graves & ſérieuſes. Riez-en ſi vous voulez. J'aime mieux vous faire rire, en perſévérant dans cette manière de penſer & d'agir, que de vous voir triompher, comme vous m'en menacez, ſi je venois à m'écarter des réſolutions auxquelles je me ſuis déterminé, ſur de ſi bons motifs, ſur de ſi puiſſans encouragemens, & ſur de ſi terribles exemples.

En voilà assez pour le présent sur ce sujet.

Je serois bien aise de savoir quand vous comptez partir. Je m'intéresse trop sincèrement à votre bien-être, pour ne pas vous souhaiter au plutôt dans un air plus léger, & dans un climat plus constant.

Qu'ont donc à faire Tourville & Mowbray, qui les empêche de partir avec vous? ils ne se soucieront guères, j'ose le dire, de ma compagnie; & je ne pourrai plus supporter la leur, quand vous serez une fois hors du royaume. Emmenez-les donc avec vous.

Je ne jure cependant pas que je ne vous fasse une visite à Paris, à votre retour de l'Allemagne & de l'Italie; mais je désespérerai de vous rappeler à la vertu, si de mûres réflexions sur ce que j'ai mis devant vos yeux, & sur ce que vous avez vous-même écrit dans vos deux dernières lettres, ne l'ont pas déjà fait pendant cet intervalle.

Je suppose que je vous verrai avant votre départ. Encore une fois, je voudrois vous voir parti. L'épaisse atmosphère de cette isle ne peut vous faire le bien que vous fera l'air du continent. Je ne crois pas que je doive entretenir avec vous ma correspondance ordinaire, tant que vous serez dans ce royaume. Donnez-moi

de vos nouvelles quand vous aurez paſſé le détroit; & vous pourrez alors diſpoſer, dans les choſes honnêtes, de la plume ainſi que de la perſonne de

BELFORD. (♭)

(¶) LETTRE XXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 26 Septembre.

LA deſtinée, je crois, ſe plaît à ourdir des tragédies, pour te donner le plaiſir d'en remplir la chaîne de tes noires réflexions. — Ton oncle Watford, le pauvre Belton, la belle inimitable, (ſublime créature! dois-tu te trouver dans cette liſte?) l'exécrable femme & Tomlinſon ſemblent avoir été tous condamnés à te fournir matière pour l'effrayant & l'horrible! — Et ſur mon ame, *cela coule de ſource chez toi*, comme diroit Milord M....

Voilà ce qu'il y a d'odieux : c'eſt qu'un homme ne peut commencer à réfléchir, qu'il n'ouvre auſſitôt ſon ame à une ſuite de ſombres penſées qui ſe ſuccèdent & ſe preſſent en foule. Le noir s'empare de lui, & la gaieté abandonne ſon cœur pour toujours.

Ce pauvre Mac Donald! J'en ai vraiment du regret. — c'étoit un vaſſal utile, fidelle & des plus graves, propre à remplir merveilleuſement tous les rôles dont on vouloit le charger, & qui ne ſavoit pas ce que c'étoit que de rougir. — Il s'eſt donné vraiment les peines les plus ſérieuſes & les plus obligeantes dans la dernière affaire qui lui a coûté ſi cher, & à moi, par réflexion. Quoique ſouvent dans l'embarras, comme nous y avons été tous deux, jamais rien ne l'a dompté. Le pauvre Mac Donald! je ne peux m'empêcher de lui donner encore un regret. Il n'avoit point ſon égal pour conduire une trame bien noire & bien profonde. J'ai été ſi curieux de ſavoir s'il étoit en effet auſſi mal que tu te plais à repréſenter ceux que tu marques pour exercer ſur eux ta plume meurtrière, que j'ai envoyé un exprès à cheval à la priſon de Maidſtone, auſſitôt après avoir reçu ta lettre; & il m'a rapporté qu'il étoit mort deux heures après qu'il eut reçu tes cinq guinées. Il paroît que tout ce que tu m'as écrit de ſes repentirs, à l'occaſion de la chère Miſs Harlowe, étoit vrai. Je n'y ſaurois que faire, Belford! — J'ajouterai ſeulement qu'il eſt heureux que le pauvre diable n'ait pas aſſez vécu pour être pendu. Car qui ſait, comme il étoit en train de faire

pénitence, ce qu'il auroit pu dire dans ſon diſcours au peuple avant l'exécution.

Quand un homme n'a pas fait grand bien, dont le ſouvenir puiſſe l'encourager, il eſt bien juſte qu'il tire le meilleur parti poſſible du peu qu'il en a fait. Jamais il n'eſt arrivé malheur ſi affreux à un mortel, que quelque rayon de conſolation n'ait lui dans ſon ame, ſi le miſérable n'étoit pas aſſez dépravé pour fermer l'entrée à la lumière, en tirant le rideau, au lieu de l'ouvrir pour la recevoir. — Et voilà tout ce que je voulois dire, & ce que je dirai jamais ſur le pauvre capitaine Tomlinſon, comme je l'avois baptiſé.

Votre inquiète ſollicitude, pour me faire ſortir de cette atmoſphère lourde & variable, quadre parfaitement avec l'eſprit & l'impatience des gens qui m'entourent ici. Ils croyent tous que les voyages conſolideront ma ſanté. Cependant je me crois, moi, tout-à-fait rétabli. Seulement ces maudites nouvelles & pleines lunes, & ces équinoxes me font un peu de peur, quand j'y ſonge; & j'y ſonge tous les jours: car toute la famille eſt continuellement occupée à me rebattre les oreilles de ces phraſes dangereuſes; & ils s'attachent avec un ſoin & un empreſſement

que je ne ſaurois trop expliquer, à me faire quitter le royaume.

Mais quand j'en ſerai ſorti, m'écriras-tu ſouvent? Voudras-tu renouer le fil de tes narrations à l'endroit où tu l'as rompu? Me donneras-tu les détails des tourmens & du chagrin de ceux qui m'ont ſervi *d'auxiliaires* pour amener la cataſtrophe qui m'affecte? ou plutôt *mes chefs*, dois-je dire; car tu as beau dire, qu'ai-je fait qui fût capable de faire mourir une femme de chagrin?

D'honneur, Belford, & dans la plus grande vérité, j'ai été cruellement maltraité; comme je te l'ai dit ſouvent. — M'entendre appeler d'un nom auſſi odieux; me voir montré au doigt; me voir fuir avec des cris d'effroi, & éviter comme on feroit un chien enragé; & tous mes amis prêts à me renoncer, à m'abandonner!

Cependant je crois que je n'ai rien que je ne mérite bien. Car n'ai-je pas été auſſi prompt à m'abandonner moi-même, que les autres le ſont à me condamner?

Quelle démence, quel excès de folie! qui voudra prendre le parti d'un malheureux qui ſe condamne lui-même? Qui le pourroit? Un homme qui s'avoue coupable du crime dont il eſt accuſé, ne laiſſe plus rien à faire qu'à pro-

noncer ſa ſentence. Honte ſur moi, inſenſé ennemi de moi-même! Je n'ai pas la politique, du moins la politique des princes, qui font des brêches dix fois plus criminelles à leur parole; & qui, en publiant un manifeſte, ſe lavent les mains & marchent ſans ſcrupule d'infraction en d'infraction, & de brigandage en brigandage, commettent dévaſtation ſur dévaſtation, & détruiſent.... pour leur gloire! & on les en voit récompenſés par le titre de *conquérans*, de *grands*; loués & même déifiés par les orateurs & les poëtes, pour leurs déprédations & leurs boucheries.

Et moi, pauvre petit voleur, ſeul de ma bande, foible innocent, qui ne fais aucun mal, du moins en comparaiſon d'eux; parce que pour aſſouvir ma faim, je dérobe un miſérable agneau, toutes les bouches crient *haro* ſur moi, tous les bras ſont levés contre moi.

Bien plus, on doit, comme je viens de l'apprendre, publier contre moi un manifeſte, quoique je n'aye pas l'honneur d'être prince. Car Miſs Howe, dit-on, menace de divulguer toute l'hiſtoire devant l'univers entier.

J'ai fort envie de n'y mettre aucune oppoſition; mais ſeulement de dreſſer une réponſe, auſſitôt qu'il aura paru, & de me diſculper, en

rejetant toute la faute ſur les *vieilles têtes*. J'ai à dire pour ma défenſe, en ſuppoſant la vérité de ce que mes plus cruels ennemis pourroient alléguer contre moi, que je ne ſuis pas reſponſable de toutes les extravagantes conſéquences dont cette affaire a été ſuivie, & qu'il étoit impoſſible de prévoir. C'eſt ce que je vais démontrer par une thèſe que j'ai propoſée, il n'y a pas deux heures, à Milord M.... & aux deux Miſs Montaigu. La voici :

Suppoſe l'avare Harpagon, qui a caché une bourſe d'or dans un réduit ſecret, pour l'y tenir renfermée, juſqu'à ce qu'il trouve l'occaſion de la prêter à une uſure exorbitante.

Suppoſe Irus dans un ſi grand beſoin de ce tréſor, qu'il lui ſoit impoſſible de vivre s'il ne l'a pas.

Suppoſe enfin que l'avare a tant d'eſtime pour le pauvre Irus, qu'il lui prêteroit ſon or plutôt qu'à tout autre homme au monde; & cependant, quoiqu'il n'ait aucun autre uſage à en faire, il ne veut le prêter qu'à des conditions tout-à-fait déraiſonnables. Irus payeroit volontiers l'intérêt ordinaire, mais il ſeroit ruiné, (dans ſon opinion du moins, & c'eſt tout pour lui,) s'il le prenoit aux conditions que demande l'avare; puiſqu'il ſeroit certain d'être bientôt jeté

jeté en priſon pour la dette, & condamné à y reſter toute ſa vie. En conſéquence, comme il eſt plein de fineſſe & de pénétration, ſe doutant du lieu où gît le cher dépôt, il le cherche pendant le ſommeil profond de l'avare, le trouve & s'enfuit avec lui.

Cet Irus, dans ce cas, n'eſt qu'un adroit filou; cela eſt évident, Belford.

Ici Miſs Montaigu me pouſſa un argument fort preſſant. — Un voleur ou filou, dit-elle, qui me dérobe un bien qui eſt & qui doit être pour moi plus précieux que la vie, mérite moins le pardon que l'aſſaſſin qui m'ôte la vie.

Mais, lui répondis-je, quel eſt ce bien, couſine Charlotte, qui vous eſt plus cher que la vie? — Votre honneur, direz-vous? Jamais je ne parlerai à une dame, (ce n'a jamais été ma manière,) un langage qui lui interdiſe la réponſe.... mais dans le cas pour lequel j'ai fait ma thèſe, laiſſant à une chimère tout le prix qu'il vous plaît de lui attribuer, quelle perte de l'honneur y a-t-il, lorſque la volonté n'a point été profanée, & qu'il n'a pas été au pouvoir de la victime de rien empêcher? — Dans l'eſpèce que j'ai poſée, comment pouvons-nous ſavoir, avant que le vol eût été commis, que l'avare

attachoit en effet un prix ſi romaneſque à ſon tréſor ?

Mes deux couſines n'eurent pas une parole à répondre; & Milord M.... fâché de ne pouvoir rien dire contre mon argument, m'apoſtropha d'une imprécation; & je continuai.

Vous voyez donc qu'Irus n'eſt tout au plus qu'un filou; cela eſt clair. — En ſuivant donc ma thèſe:

Suppoſez que notre avare, en s'éveillant, cherche ſon tréſor, & que, le trouvant enlevé, il prend la choſe ſi à cœur, qu'il ſe laiſſe mourir de faim. Quel autre que lui-même en peut-on blâmer? L'équité, la loi, la conſcience pourroient-elles juſtement pendre Irus comme un meurtrier?

Venons, dis-je alors, à l'application.

Point de vos applications, s'écrièrent à-la-fois mes deux couſines! — Non, point de vos applications, & que l'enfer vous confonde, dit auſſi le violent Pair.

Allons, répartis-je, je vais donc conclure que la choſe eſt ſi claire, que l'application ſe fait toute ſeule, (en regardant les deux filles, qui tâchoient de rougir enſemble,) & par une conſéquence juſte, je me tiens abſous de *ſa* mort.

Non pas, s'il vous plaît, s'écria Milord; (tu

ſais, ami, que les Pairs ſont juges en dernier reſſort,) car ſi, en commettant une action que les loix condamnent, il en réſulte un crime capital, vous êtes comptable pour tous les deux.

Parlez-vous ainſi, Milord? — Mais prendrez-vous ſur vous de ſoutenir, en ſuppoſant comme dans le cas préſent, un viol, (ſauf le reſpect que je vous dois, couſine Charlotte, & à vous auſſi, couſine Patty,) que la mort eſt la ſuite néceſſaire & naturelle du viol? Avez-vous jamais ouï dire, Milord, & vous, Meſdames, que ces deux choſes ſe ſuiviſſent? Et dès que ce n'eſt pas une ſuite naturelle l'une de l'autre, & qu'une belle veuille ſe détruire elle-même, ſoit par une mort lente, & par le chagrin, ſoit par un coup de poignard, comme fit Lucrèce, y a-t-il plus d'un crime unique à reprocher à l'homme? Et l'autre crime n'eſt-il pas celui de la belle? S'il en étoit autrement, permettez-moi de vous dire, mes chers amours, (en paſſant la main ſous le menton de mes deux couſines qui rougiſſoient,) ou qu'il ne s'eſt pas rencontré d'homme auſſi ſcélérat que le fut le jeune Tarquin, ou de femme auſſi vertueuſe que Lucrèce dans l'eſpace de — combien y a-t-il de milliers d'années, Milord? — Et Lucrèce

eſt citée dans l'hiſtoire comme le ſeul phénomène en ce genre.

Vous jugez bien qu'on tomba ſur moi à grands cris; les gens qui ne ſavent que répondre, ne manquent pas de ſe fâcher; & c'eſt ce qu'ils firent tous à l'envi. Mais je n'en inſiſtai pas moins ſur l'évidence de ma thèſe, & je te le ſoutiens auſſi à toi, Belford, qu'on ne doit point me charger d'autre crime que d'un ſimple vol, un *larcin privé*, ſuivant l'expreſſion des gens de loi dans l'occaſion dont il s'agit. Et ſi ma tête étoit proſcrite par la loi, ce ne ſeroit pas pour crime de meurtre.

D'ailleurs, comme je leur dis, il y a encore une circonſtance qui eſt très-fort en ma faveur dans cette affaire. C'eſt que j'aurois été charmé de toute mon ame, d'acheter mon pardon en me rendant à des conditions ſur leſquelles j'héſitois auparavant, & vous ſavez tous que j'en ai fait l'offre; & Milord, & Lady Betty, & Lady Sarah, & mes deux couſines, & tous les couſins iſſus de mes couſines juſqu'à la quatrième génération, ſe ſeroient rendus caution pour moi. — Mais rien n'a pu la fléchir; la chère avare a voulu s'empoiſonner le cœur d'un chagrin mortel, & mourir: comment pouvois-je l'en empêcher?

Après tout, Belford, ſi elle n'étoit pas morte, auroit-on dit la moitié des paroles qui ont été dites là-deſſus? Ai-je été la cauſe de ſa mort? ou pouvois-je l'empêcher de mourir? Et dans un million de cas pareils au ſien, n'y en a-t-il pas eu neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille qui n'ont pas fini de même. Que mon ſort eſt dont cruel! ſur mon ame, ſi j'étois à recommencer, je ne le ſupporterois pas de la manière dont je l'ai ſupporté; & au lieu de prendre la faute ſur moi, je reclamerois la pitié, comme un ſentiment qui m'eſt dû; & puiſque le jour d'hier ne peut jamais revenir, c'eſt la ſeule méthode que je puiſſe ſuivre, pour me rendre la tranquillité. — Je continue dans un moment. (♭)

LETTRE XXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(¶) MAIS quel joli plan de vie tu t'es formé pour toi & ta vieille veuve! Sur mon ame, Belford, j'en ai été enchanté. Je n'y trouve qu'une choſe à déſirer, & cela viendra naturellement à la ſuite, c'eſt que tu ne ſois pas dans la

commiſſion & un des *Quorum*. (*) Tu es déjà pourvu d'un clerc, auſſi bon qu'il te le faut, dans ta veuve Lowick. Tu entends la loi, & elle les cas de conſcience; avec un bon Lord chancelier entre vous deux!.... Quel plaiſir ce ſeroit pour moi, d'entendre prononcer ſur une cauſe de bâtard, d'après tes nouvelles notions & tes vieux ſouvenirs.

Mais raillerie à part; (car j'ai la mort dans le cœur, Belford, quoique ma plume & moi tâchions de prendre un air gai & léger,) ſi après tout il t'eſt auſſi facile que tu le crois, de te repentir & de te réformer, ſi tu peux ainſi ſecouer tes vieux péchés & tes vieilles habitudes, ſi ſatan, ton vieux maître, laiſſe aller ſi facilement un ſerviteur ſi fidelle & ſi éprouvé, & te laiſſe jouir en paix de ton nouveau ſyſtême, ſans aucun ſcandale & toute tentation ceſſante; ſi enfin ta réforme une fois confirmée & aſſurée par le temps, tu te maries & vis en honnête homme; vraiment, Belford, je ne puis m'empêcher de dire, que ſi tous ces *ſi* ſe réaliſent, tu cours grand riſque d'être un mortel heureux.

Tout ce que je crois, comme je te l'ai déjà dit dans ma dernière lettre, c'eſt que le diable

(*) Commiſſaires, députés, juges de paix.

connoît trop bien ſes intérêts, pour te laiſſer échapper ſi aiſément. Tu m'as dit toi-même, qu'il ne dépendoit pas de nous de nous repentir quand nous le voulions; & en vérité, j'en ai fait l'épreuve moi-même; car dans mes intervalles lucides j'ai formé de bonnes réſolutions, mais dès que la ſanté a retourné vers moi ſon viſage riant, & m'a ouvert la perſpective d'un rétabliſſement prochain, toutes mes vieilles inclinations, tous mes goûts reviennent. — Et cette lettre te convaincra peut-être que je ſuis auſſi fou que jamais, ou tout prêt à le devenir.

Tu me demandes fort ſérieuſement ſi, d'après la légère eſquiſſe que tu m'en as tracée, ton nouveau plan ne paroît pas infiniment préférable à tous ceux que nous avons ſuivis juſqu'à préſent. Voyons que je réfléchiſſe.... Eh, mais, Belford, — je ne ſaurois dire.... je ne ſaurois dire autrement... oui, il eſt préférable, pour parler franchement.... C'eſt réellement, comme dit Biddy dans la comédie, un fort bon & fort heureux plan.

Mais quand tu me dis que c'eſt un malheur pour toi de m'avoir aimé, parce que ton attachement pour moi t'a rendu plus méchant que tu ne l'aurois été ſeul; je déſire que tu reviennes à méditer davantage cette aſſertion; & tu

t'appercevras, j'en ſuis sûr, que tu n'es pas auſſi certain que tu le crois, de marcher dans le bon chemin.

Un vrai pénitent ne cherche pas à donner de fauſſes couleurs, de fauſſes interprétations aux actions d'autrui; l'humilité, la défiance de ſoi-même, la mortification, la contrition ſont ſœurs, Belford, & inſéparables d'un eſprit repentant. Si tu ne ſais pas cela, Belford, tu n'as pas encore fait trois pas, (ſur ſoixante,) vers le repentir & l'amendement. Permets-moi de te rappeler, avant que le grand juge univerſel vienne te le reprocher lui-même, que tu as toujours été bien au-deſſus d'un ſubalterne paſſif en fait d'iniquité, quoique tu n'ayes pas l'invention auſſi bonne que celui qui t'écrit, il n'eſt pas moins vrai que tu as un des cœurs les plus actifs pour le mal, que j'aie jamais rencontré dans aucun homme.

Et pour tirer parti d'une idée, tu fus toujours un franc & brave anglais. Je ne m'aviſai jamais d'un bon tour de roué qu'auſſitôt le projet ne ſortît de ton cerveau tout battu, tout forgé pour l'exécution, lors même que mon eſprit en défaut déſeſpéroit de jamais en rien faire.

Il n'y a qu'une ſeule choſe, Belford, qui m'ait fait paroître plus méchant que toi, c'eſt

que je ſuis un fort joli cavalier, & que toi tu es fort laid. Lorſque nous avions relancé une proie, & que nous l'avions réduite, la pauvre perdrix effrayée ſe jetoit ordinairement ſous ma griffe plutôt que ſous la tienne. Alors trompé dans ton attente, & eſſuyant tes groſſes lèvres, tu courois après une nouvelle chaſſe, en me traitant de pervers & de vaurien.

Enfin, Belford, tu étois excellent pour aller à la découverte & lancer le gibier. Les vieilles femmes ne craignoient rien pour leurs filles, en voyant une figure comme la tienne; mais à l'inſtant que je venois à paroître, vite, la clef étoit tournée ſur elles; vaine précaution qui ne ſignifioit rien. Car, au beſoin, l'amour va faire paſſer un éléphant par le trou d'une ſerrure. Mais quant à ton cœur, Belford, qui jamais a douté de ſa perverſité?

Dans cette dernière affaire même, qui me tient ſi fort au cœur, & dont ma conſcience fait un arme ſi cruelle contre moi, tu n'es pas auſſi innocent que tu te le figures.—Cela t'étonne? Hé bien, rien n'eſt plus vrai, & je vais t'en convaincre en deux mots.

Tu dis que tu regrettes de n'avoir pas ſauvé cette jeune perſonne de la ruine qui l'a menaçoit. C'eſt fort bien fait à toi. Mais comment vou-

drois-tu l'avoir ſauvée? Quelle méthode as-tu employée pour la ſauver?

Tu as connu toute mon intrigue d'un bout à l'autre. Si tu avois eu l'intention de te faire un titre légitime au mérite que tu prétends réclamer aujourd'hui, tu aurois cherché en vrai chevalier errant à délivrer la princeſſe du château enchanté, tu l'aurois informée de ſon danger, tu l'aurois enlevée furtivement pendant l'abſence du géant, ou ſi tu avois eu le véritable eſprit de chevalerie, tu ne te ſerois repoſé qu'après avoir tué le géant, & alors tu aurois eu à te vanter de quelque proueſſe.

« Oh! mais ce géant étoit mon ami, il m'avoit « confié ſon aventure ſous le ſceau du ſecret, « pouvois-je trahir mon ami & ſa confidence? » Telle eſt ſans doute l'excuſe que tu aurois alléguée. Mais juge de la valeur de cette réponſe d'après tes principes actuels, & tu reconnoîtras quel miſérable tu as été de t'arrêter à ces conſidérations dans une circonſtance où il étoit plus excuſable mille fois de trahir que de garder le ſecret. La charmante créature ne t'a-t-elle pas fait elle-même une fois ce reproche? Et ne t'es-tu pas avoué blâmable ſur ce point. (*)

(*) Voyez Lettre première, Tome VIII.

Tu ne peux dire, & jamais tu ne le diras, que tu aies craint pour ta vie, & que ta crainte t'ait empêché de prendre de pareilles meſures. Il n'exiſte pas au monde un pareil champion ni un homme plus intrépide que James Belford. Je me reſouviens de pluſieurs circonſtances, & tu ne peux les avoir oubliées, où je t'ai vu aventurer tes os, ton cou, ta vie, contre une foule d'aſſaillans dans des querelles de libertins. Si tu avois eu dans l'ame une étincelle de cette vertu dont tu voudrois aujourd'hui te parer, tu n'aurois pas fait difficulté de courir quelque riſque pour ſauver un ange innocent qu'il étoit du devoir de tout homme de protéger & de défendre. Voilà la ſimple vérité du fait, quoiqu'elle ſoit auſſi contre moi-même. Mais mon ame abhorre les hypocrites.

Si tu m'avois ainſi trahi, je crois qu'alors je t'aurois tué ſi je l'avois pu; mais je ſuis sûr qu'aujourd'hui, je t'en aurois remercié de toute mon ame, & tu aurois été pour moi plus qu'un père, plus qu'un ami.... Il étoit ſi naturel de croire, d'après les ſublimes perfections de cette charmante créature, que les choſes en viendroient là, lorſqu'une fois la réflexion auroit pris la place de la paſſion, ou plutôt lorſque j'aurois ceſſé d'être dominé par cet infernal

amour pour l'intrigue qui ne me donna jamais autant d'orgueil qu'elle me donne aujourd'hui de tourmens par mes réflexions.

Entreprends de te défendre, je te prouverai encore plus clairement, je te convaincrai plus victorieuſement que tu mérites plus de blâme que d'éloges dans cette affaire. Et dans toutes les autres, où nous avions coutume de chaſſer en ſociété, tu étois toujours le plus ardent limier, & plus preſſé de beaucoup de courir avec moi, que je ne l'étois de courir avec toi. Tu peux à préſent compoſer les gros muſcles de ta large face, & crier : O Lovelace, de combien de crimes tu as à répondre ! Combien tu es plus coupable que moi !... Tout cela ne veut encore rien dire, quand ce ſeroit la vérité; car quand le grand jour viendra, ce ne ſera pas par comparaiſon que tu ſeras jugé.

En un mot, il eſt très-poſſible à ce compte que tu te trompes miſérablement toi-même, & que, malgré ta profonde humilité & toutes tes mortifications, quelque jour, lorſque tu fermeras les yeux, tu ne les rouvres pour te voir dans un lieu où tu ne t'attendois pas à te trouver.

Cependant conſulte la vieille veuve là-deſſus. On diroit que je ſors de mon caractère, ſi je continuois plus long-temps ſur ce ton. Mais franchement, quant au mérite que tu prétends avoir

dans cette affaire. Je t'aſſure, Belford, que tu mérites moins des éloges qu'une immerſion profonde dans le premier abreuvoir, & je déſire de tout mon cœur être l'homme chargé de t'y conduire. (♭)

⁂

Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis de la campagne. (¶) J'ai eu d'abord l'idée de prendre Tomlinſon, c'eſt le nom que je lui ai donné, avec moi : mais ſa deſtinée a trompé mes projets. — (♭) Lundi prochain, je compte te voir à Londres, & y paſſer une ſoirée agréable avec toi, Mowbray & Tourville. Mon départ ne ſera pas remis plus loin qu'au jour ſuivant. Nos deux amis doivent m'accompagner juſqu'à Douvres, (ſi même ils ne paſſent le détroit) & je me flatte que tu ſeras de la partie. Je veux vous laiſſer bien enſemble. Ils ont pris fort mal la manière dont tu les as traités dans tes dernières lettres. Tes reproches, diſent-ils, attaquent juſqu'à leur jugement. Je me moque d'eux ; & je leur réponds que ceux qui en ont le moins, ſont les plus prompts à ſe choquer quand on leur en refuſe.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers & les écrits que tu me dois avant mon départ. Je veux

ſurtout emporter une copie du teſtament. Qui ſait ſi les mêmes choſes qui ſerviront, dis-tu, à te ſoutenir dans tes honnêtes projets, n'auront pas la force d'opérer ma converſion ?

Tu parles de te marier, Belford. Que penſes-tu de ma couſine Charlotte ? Mais je crains que, pour tes vues de pénitence, ſa naiſſance & ſa fortune n'aient un peu trop d'éclat. L'objection ne te paroît-elle pas juſte ? Charlotte eſt une fille de mérite. Pour la piété, qui eſt aujourd'hui ta paſſion, je n'oſe trop répondre d'elle. Cependant je la trouve aſſez ſérieuſe, pour ſon ſexe & pour ſon âge: peut-être capable auſſi, comme toutes les autres, de ne pas ſe refuſer au plaiſir, ſi ſa réputation étoit à couvert. Mais il me vient une autre idée, qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. (¶) Tu es ſi lourd & ſi gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imagineroit qu'elle t'auroit pris dans quelque port à ton arrivée des Grandes Indes, ou ſur les dunes de Chatham ou de Portsmouth, étant occupé à voir lancer quelque nouveau vaiſſeau à la mer. (♭) Tant d'affectation d'un côté, & tant de groſſiéreté de l'autre. Non je ne crois pas que ta faquinerie convînt à Charlotte, quoique je t'aie une fois parlé d'elle,

comme je t'en parle aujourd'hui, dans un moment de folie (*).

Cependant je ſerois fort aiſe auſſi d'aſſurer tes mœurs, ſi le mariage y peut quelque choſe. Attends..... Je crois avoir trouvé ton fait. La veuve Lowick n'a-t-elle pas une fille, ou quelque nièce? Entre les femmes un peu diſtinguées par la fortune & la naiſſance, il ne te ſera pas aiſé d'en trouver une qui ſoit diſpoſée à t'accompagner une ou deux fois le jour à l'égliſe. Mais puiſque tu voudrois une chère moitié qui pût ſervir à tes mortifications, ferois-tu ſi mal de prendre la veuve elle-même? Elle auroit un double intérêt à ta converſion. Combien d'agréables ſoirées d'hiver vous paſſeriez, tête à tête, à comparer votre vie paſſée, & ce que les bonnes ames appellent *leurs expériences!* Je parle ſérieuſement, Belford; en vérité, très-ſérieuſement; & je recommande mon idée à tes ſages conſidérations.

R. L.

(¶) *M. Belford fait à cette lettre une réponſe fort ſérieuſe, qui ne s'eſt point retrouvée. Il regrette vivement de ne s'être pas oppoſé à M. Lovelace, à toutes ſortes de périls & de riſques, dans ſes com-*

(*) Voyez Lettre XXIV, Tome IX.

plots ſi lâches & ſi ingrats, & ſuivis avec tant d'opiniâtreté contre une Dame dont le mérite & l'innocence lui donnoient droit à la protection de tout homme qui avoit les moindres prétentions au titre de galant homme, contre une Dame qui méritoit d'être l'objet des ſoins & de la vigilance du public entier.

Il ſe blâme lui-même ſans ménagement de ſes fauſſes notions d'honneur envers l'amitié, & il ſe rappelle ce que cette divine créature *lui dit un jour ſur ce ſujet; & qu'il avoit rapporté lui-même dans ſa lettre à Lovelace n°.* I, *tome* VIII *auquel Lovelace auſſi ſe refère, (en qualité d'inſtigateur & d'accuſateur) & il exprime vivement ſes regrets & ſa honte à cette occaſion. Il fait cependant une grande diſtinction entre une irréparable injure méditée contre une Clariſſe, & celles qui s'adreſſent à une multitude de perſonnes du ſexe, qui contribuent elles-mêmes à leur chûte par leur foibleſſe & leur indiſcrétion, & ſe rendent par là grandement complices du crime qui les déshonore. Il ne cherche pas dit-il, à pallier ou à excuſer les crimes dont il s'eſt rendu lui-même coupable: mais il gémit pour l'intérêt de ſon ami même, de ce que M. Lovelace lui donne d'un air ſi badin & ſi léger des leçons & des avis ſi ſérieux & ſi utiles. Il lui déclare néanmoins qu'il eſt bien réſolu de faire ſes*

efforts

efforts pour les rendre efficaces, & qu'il s'eſtimeroit trop heureux de lui donner un exemple qui pût ſervir à retirer du vice un homme qui lui a toujours été ſi cher depuis le premier moment de leur connoiſſance, & qui ſeroit capable de penſées ſi profondes & ſi juſtes, quoiqu'il ne faſſe aujourd'hui qu'un frivole uſage de ſes rares facultés, & que ſes talens & ſes lumières ne ſervent qu'à ajouter à ſa condamnation. (b)

LETTRE XXV.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Jeudi, 21 Septembre.

PERMETTEZ, Monſieur, que je m'explique ouvertement, & de la manière la plus ſérieuſe, ſur un point dont mille raiſons me font un devoir ſi ſacré, que rien ne peut & ne doit m'en diſpenſer.

J'ai promis à la divine perſonne que nous pleurons, d'employer tous mes efforts pour prévenir un nouveau malheur, dont la crainte a paru l'occuper juſqu'au dernier moment de ſa vie. Je ne me bornerai donc pas à vous en parler en termes couverts. Je ne me fonde pas

ſur des conjectures éloignées. C'eſt avec une extrême inquiétude que je viens d'apprendre une déclaration, par laquelle on m'aſſure que vous avez terminé vos adieux au château d'Harlowe, en vous diſpoſant à retourner en Italie. Vous avez dit hautement que vous renonciez au repos, juſqu'au jour où vous auriez vengé votre couſine.

Loin de moi la penſée de défendre un coupable ami, ou même de vous apporter de vaines excuſes pour atténuer ſon crime. Cependant, je dois vous rappeler que la famille, par ſes perſécutions dans l'origine, & par l'inflexible dureté qui les a ſuivies, partage au moins le blâme avec lui. Il y a même aſſez d'apparence qu'une perſonne auſſi vertueuſe que Miſs Harlowe, au-deſſus de toute ſurpriſe & de toute ſéduction, n'ayant rien à ſe reprocher, & trouvant dans ſon cœur le témoignage de ſon innocence, auroit paſſé ſur une injure *purement perſonnelle*; ſurtout lorſqu'elle voyoit M. Lovelace diſpoſé à la réparer, & que les inſtances d'une illuſtre famille, jointes à d'autres circonſtances qui accompagnoient cette offre libre & ſincère, ſembloient lui offrir plus de gloire à céder, que ſi elle n'eût jamais été offenſée. La première fois, Monſieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonſ-

tances de cette fatale hiſtoire ; & vous verrez que M. Lovelace avoit d'abord été fort maltraité par toute la famille, ſans autre exception que la divine Clariſſe. Cette exception, je le ſais, augmente beaucoup ſon crime ; mais comme il ne ſe propoſoit dans ſes caprices, que d'éprouver la vertu d'une femme qu'il aimoit d'ailleurs juſqu'à l'adoration, & que ſes inſtances ont été ſi humbles & ſi preſſantes pour obtenir ſa main, que ſon déſeſpoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, eſt allé juſqu'à la perte de ſa raiſon ; il me ſemble, Monſieur, qu'il y a beaucoup d'objections à faire contre une réſolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai en même temps, quelques endroits de ſes propres lettres (je viens encore d'en recevoir une) dont pluſieurs ne peuvent manquer de vous convaincre que ce malheureux homme, revenu depuis peu à la raiſon, n'a pas beſoin d'autre châtiment que ſes propres réflexions. Je viens de lire en ce moment les copies des lettres poſthumes. Je vous les envoie toutes, à l'exception de celle qui étoit pour lui, & que je me réſerve à vous communiquer dans notre premier entretien. De grâce, reliſez celle qui vous étoit adreſſée, & celle qui étoit

pour M. James Harlowe. (*) Je vous les remets ſous les yeux, parce qu'elles regardent particulièrement le ſujet qui me porte à vous écrire. Elles me paroiſſent ſans réplique. L'impreſſion du moins qu'elles font ſur moi eſt aſſez forte pour me faire promettre au ciel de ne jamais tirer l'épée dans une querelle particulière.

Permettez-moi d'ajouter, que ce malheureux homme n'a donné aucun nouveau ſujet d'offenſe, depuis la viſite que vous avez rendue à Milord M....; c'eſt-à-dire, Monſieur, depuis un temps où vous avez été ſi convaincu vous-même de la ſincérité de ſes intentions, que vous avez ſollicité votre chère couſine à lui pardonner.

Permettez-moi, Monſieur, de vous rappeler encore, (quoiqu'il n'en ſoit pas beſoin ſans doute, lorſque vous y penſerez de ſang froid) la promeſſe que vous avez faite à votre couſine mourante; promeſſe ſur laquelle elle s'eſt repoſée avec confiance, & qui a ſervi, vous le ſavez, à rendre ſes derniers momens plus tranquilles.

Cher Colonel! réfléchiſſez que l'outrage la regardoit plus que perſonne. Sa famille entière a eu part à la cauſe. Elle a tout pardonné. Pour-

(*) Voyez Lettre LXXI, Tome IX.

quoi ne pas imiter ce que nous admirons ?

Vous me demandiez un jour, s'il étoit poſſible qu'un homme de cœur fût capable d'une baſſeſſe préméditée. En général, je crois que le courage & la baſſeſſe ſont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple préſent, le caractère de M. Lovelace prouve la vérité de cette obſervation commune, que toute règle a ſes exceptions. Je lui dois ce témoignage, qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, & qui ſe poſsède mieux dans l'exercice des armes. Ma penſée n'eſt point que cet éloge puiſſe faire impreſſion ſur le colonel Morden. Je ſais que s'il n'eſt pas arrêté par des motifs ſupérieurs, tels que par ceux que je prends la liberté de lui rappeler, il me répondra que cette bravoure & cette habileté n'en ſont qu'un adverſaire plus digne de lui. C'eſt donc à ces *grands motifs* que je me réduis; avec d'autant plus de confiance, qu'une pourſuite ne paroîtroit pas juſtifiée aujourd'hui par la première chaleur du reſſentiment, & qu'après un mal irréparable, elle paſſeroit au contraire pour une vengeance froide & délibérée, dont un galant homme, tel que celui auquel j'écris en ce moment, ne ſera jamais capable.

Pardonnez, Monſieur, des inſtances ſi libres,

à ma qualité d'exécuteur teſtamentaire, à mes promeſſes formelles, au ſouvenir que je conſerve des dernières volontés d'une perſonne qui me ſera toujours chère & reſpectable; ſouvenir fortifié par un article exprès du teſtament & par les lettres poſthumes. Ardens comme nous le ſommes tous deux pour l'exécution de ſes précieux ordres, ſouvenons-nous qu'elle nous auroit diſpenſés volontiers de tous les autres articles, pour prévenir toutes ſuites fâcheuſes à ſon occaſion.

Je ſuis, cher colonel, votre, &c.

BELFORD.

LETTRE XXVI.

A mon cher couſin WILLIAM MORDEN, *pour lui être remiſe après ma mort.*

MON TRÈS-CHER COUSIN,

L'ÉTAT où je ſuis me faiſant douter ſi je ſerai capable de recevoir la viſite que vous me faites eſpérer quand vous ſerez de retour à Londres, je profite de l'occaſion, tandis que j'en ai la force, pour vous témoigner ma ſincère reconnoiſſance des ſervices & des bontés que vous

avez eues pour moi depuis mon enfance juſqu'à préſent. Je vous remercie ſurtout de la généroſité avec laquelle vous venez de vous employer pour moi auprès de mes parens. Puiſſent les efforts que vous avez faits pour me rendre leur affection, attirer ſur vous les grâces & les bénédictions du ciel!

Mon but principal, en vous écrivant, eſt de vous demander avec inſtance, & de la manière la plus ſolemnelle, que, lorſque vous apprendrez les particularités de mon hiſtoire, vous étouffiez tout déſir actif de vengeance que le reſſentiment pourroit allumer dans votre ame généreuſe. Souvenez-vous, mon cher couſin, que la vengeance appartient à Dieu, & qu'il ſe l'eſt réſervé : mon eſpérance eſt que vous n'envahirez pas ſes droits ſacrés. D'ailleurs, vous n'avez point à purger ma réputation, ni à venger mon honneur. Celui qui l'a offenſé s'eſt offert de lui-même, avant d'en être requis, à me rendre toute la juſtice que vous auriez pu lui arracher, ſi j'avois vécu. De plus, n'expoſeriez-vous pas votre vie dans le riſque égal qu'il faudroit courir avec le coupable même.

Le duel, Monſieur, je n'ai pas beſoin de le dire à une perſonne qui a été revêtu d'un caractère public, eſt non-ſeulement une uſurpation,

un attentat ſur les droits de la Divinité; c'eſt encore une inſulte faite aux magiſtrats & aux loix d'un ſage gouvernement; c'eſt un acte d'impiété; c'eſt l'entrepriſe d'arracher une vie qu'il n'appartient pas à l'épée d'un particulier de prendre ni d'attaquer; c'eſt perdre & précipiter dans l'abîme une ame chargée de toutes ſes iniquités, en expoſant au même danger celle du triſte vainqueur; (¶) puiſque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a deſſein d'accorder à ſon ennemi cette *chance*, ce haſard de repentir & d'eſpérance en la divine miſéricorde que chacun des deux a la préſomption d'eſpérer pour ſoi-même. Ne cherchez point, je vous en conjure, à aggraver ma faute par une pourſuite ſanguinaire, qui ſeroit néceſſairement regardée comme une nouvelle ſuite de cette faute. Quand vous ſeriez sûr de la victoire, ne donnez pas à ce malheureux le mérite de périr par vos mains.(♭) Aujourd'hui c'eſt un traître, un vil ſéducteur; mais la perte de ſa vie & probablement celle de ſon ame ne ſeroient-elles pas une expiation bien terrible des malheurs de *quelques mois ſeulement*: & qui d'ailleurs ont ſervi, par la faveur du Tout-Puiſſant, à me mettre en poſſeſſion du bonheur éternel?

Si vous pouſſiez les choſes à cette extrémité, mon cher couſin, où s'arrêteroit le mal? Qui le vengeroit de vous? Et qui vous vengeroit de ſon vengeur?

Laiſſez à la conſcience de ce malheureux homme, bien plus à plaindre que nous, le ſoin de me venger : elle le punira un jour au-delà même de ce qu'il mérite. Laiſſez-lui le haſard d'un repentir poſſible. Si le Tout-Puiſſant veut lui en accorder le temps, pourquoi le lui refuſeriez-vous? Qu'il demeure le coupable agreſſeur; qu'on n'ait point lieu de dire : à préſent Miſs Harlowe eſt cruellement vengée; ou, (ce que le ciel daigne prévenir!) qu'on ne diſe pas que ſa faute, qui auroit dû être enſevelie avec elle dans ſon tombeau, s'eſt perpétuée, s'eſt aggravée par un malheur beaucoup plus grand que ſa perte.

Souvent, Monſieur, le plus coupable a vaincu celui qui l'étoit le moins. Je me ſouviens d'avoir lu que le comte de Shrewsbury, ſous le règne de Charles II, ayant entrepris de ſe venger du plus cruel outrage qu'un homme puiſſe recevoir d'un autre, fut tué à Barn-Elms par le vil duc qui avoit eu la baſſeſſe de le déshonorer. (¶) Croyez-vous qu'on pût taxer d'injuſte la divine Pro-

vidence, quand il arriveroit toujours que l'uſurpateur de ſes droits divins fût puni de ſa préſomption par l'ennemi qu'il cherche à détruire, & qui tout criminel qu'il eſt, ſe trouve alors dans la néceſſité d'une juſte défenſe ? (♭)

Que le ciel ſoit avec vous, mon cher couſin, dans toutes vos entrepriſes ! Je le prie encore une fois d'acquitter par ſes bontés pour vous toutes les vôtres pour moi. Vous m'avez donné des marques d'attachement dignes de votre cœur, & auxquelles le mien eſt extrêmement ſenſible. Vous avez voulu faire la paix entre des parens & une fille qu'ils avoient aimée, entre des oncles & une nièce qui leur avoit été chère. Vous avez tâché de me faire regarder comme une ſœur par deux perſonnes qui pendant un temps m'en croyoient digne. Ces preuves de votre attachement ſont infiniment au-deſſus de celle que m'en donneroit une épée enſanglantée par un meurtre.

Soyez, mon cher couſin, le conſolateur de mes reſpectables parens, comme vous avez été le mien; & puiſſe la bonté du Ciel nous réunir dans cette éternité bienheureuſe où j'eſpère être entrée quand vous lirez ceci. (¶) C'eſt la prière qui ſera dans mon cœur & ſur mes lèvres, juſqu'à ma fin. Mon cher couſin, mon ami, mon

tuteur, (mais non pas mon vengeur, qu'il vous en ſouvienne). (♭) Je ſuis votre affectionnée & très-obligée couſine,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXVII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE ſuis bien fâché, mon cher Monſieur, qu'il me ſoit échappé quelque choſe qui ait pu vous inquiéter. Je vous ſuis obligé des lettres que vous m'avez communiquées, & qui m'ont cauſé beaucoup de ſatisfaction. J'attends impatiemment les autres que vous voulez bien me promettre. Je ſuis jaloux de voir tout ce qui a rapport à ma chère couſine, de quelque part qu'il vienne. (¶) Je laiſſe à votre diſcrétion le ſoin de juger ce qu'il convient que Miſs Howe voye ou ne voye pas d'une plume auſſi libre que la mienne.

J'admire la vigueur de ſon ame. Si elle étoit un homme, croyez-vous, Monſieur, que dans les circonſtances, elle voulût prendre vos avis ſur un ſujet pareil à celui qui fait l'objet de votre lettre? (♭)

Ne craignez point toutefois que ce que vous pourrez me communiquer me faſſe prendre aucunes meſures ſur leſquelles j'euſſe balancé ſans cette communication. Le cas, Monſieur, eſt d'une nature qui ne peut recevoir d'aggravation.

Cependant je vous aſſure que je n'ai formé aucune réſolution que je puiſſe regarder comme un lien. Il eſt vrai que je me ſuis exprimé avec chaleur ſur le fond de cette affaire. Eh ! qui auroit pu s'en empêcher ? Mais je ne ſuis pas dans l'uſage de me déterminer ſur des points d'importance, avant que d'avoir à ma portée l'occaſion d'exécuter mes réſolutions. Nous verrons par quel eſprit le jeunne homme ſe laiſſera gouverner, lorſque ſa ſanté ſera bien rétablie, s'il continue de braver une famille qu'il a mortellement outragée, s'il .... Mais les réſolutions dépendant, comme j'ai dit, de pluſieurs circonſtances qui ſont encore douteuſes, appartiennent à l'avenir. J'avoue que juſqu'alors je trouve les argumens de ma couſine ſans réplique. Il n'eſt point d'homme *vertueux* qu'ils ne doivent perſuader. Mais, hélas! Monſieur, où eſt-il, l'homme vertueux ?

A l'égard des vôtres, je me flatte, Monſieur, que vous ne ferez pas difficulté de me croire, lorſque je vous aſſure que votre avis & vos

raiſonnemens ne ceſſeront jamais d'avoir ſur mon eſprit tout le poids qu'ils méritent, & que cette conſidération augmente, s'il eſt poſſible, par les inſtances que vous me faites d'après les pieuſes injonctions de ma couſine. Elles ſont très convenables de votre part, Monſieur, non-ſeulement en qualité d'exécuteur teſtamentaire, qui repréſente celle dont il explique les volontés; mais encore à titre d'homme rempli d'humanité, qui fait des vœux pour l'avantage des deux parties.

Je ne ſuis pas plus exempt de violentes paſſions que votre ami; mais je ne les crois capable d'être ſoulevées que par l'inſolence d'autrui, & jamais par ma propre arrogance. S'il peut arriver que mes défauts & mes reſſentimens m'engagent dans quelque démarche contraire à mon jugement & aux dernières intentions de ma couſine, ce ſera quelqu'une des réflexions ſuivantes qui emportera ma raiſon. Je ne vous cache point que ces réflexions me ſont toujours préſentes.

En premier lieu, le renverſement de mes propres eſpérances, moi, qui étoit revenu avec celle de paſſer le reſte de mes jours dans la ſociété d'une ſi chère parente, à qui j'apparte-

nois par un double lien, en qualité de couſine & de curateur.

« Enſuite je conſidère, & trop ſouvent peut-
« être pour l'engagement que j'ai pris à ſa der-
« nière heure, que cette chère perſonne n'a
« pu pardonner que pour elle-même. Elle eſt
« ſans doute heureuſe; mais qui pardonnera
« pour une famille entière, dont le malheur ne
« peut finir qu'avec la vie?

« Que plus les parens de Miſs Clariſſe ont eu
« pour elle d'injuſtice & de rigueur, plus l'in-
« gratitude eſt énorme, plus elle eſt odieuſe
« de la part de celui qui s'en eſt rendu coupa-
« ble. Quoi! Monſieur, n'étoit-ce pas aſſez
« qu'elle eût ſouffert ce qu'elle a ſouffert pour
« lui? Etoit-ce à ce barbare à la punir de ſes
« ſouffrances? Le reſſentiment affoiblit ici mes
« expreſſions. C'eſt quelquefois un de ſes effets,
« lorſque la grandeur de l'offenſe ſaiſit l'ame &
« l'irrite exceſſivement à la première vue,
« & rend les paroles inutiles. Donnez vous-
« même, Monſieur, toute ſa force à cette
« réflexion.

« Que l'auteur de ce crime ſi étendu dans ſa
« chaîne l'a commis avec préméditation. Il s'en
« eſt fait un amuſement dans la gaieté de ſon
« cœur. Pour éprouver, dites-vous, Monſieur,

« la vertu de ma couſine! Pour mettre une « Clariſſe à l'épreuve!... Lui avoit-elle donc « donné quelque ſujet de douter de ſa vertu? « La ſuppoſition eſt impoſſible. S'il la prouve, « c'eſt une autre raiſon qui m'appelle.... Mais « j'ai promis de la patience.

« Qu'il l'a menée, comme je l'apprends enfin, « dans une maiſon d'infamie, pour l'éloigner « de toute reſſource humaine; pour fermer l'ac- « cès de ſon propre cœur à tout remords hu- » main; & là, que, la trouvant à l'épreuve de « toutes les ruſes & les impoſtures communes, « il a mis en uſage des méthodes indignes de « l'humanité, pour arriver à ſes déteſtables « fins. — *Il m'a vue morte une fois*, dit dans « ſon teſtament cet ange outragé.

« Que je ne pouvois être informé du fond « de l'attentat, lorſque j'ai vu le coupable au « château de M...; que conſidérant quel étoit « l'objet de ſes entrepriſes, je ne pouvois ſup- « poſer qu'il exiſtât ſur la terre un monſtre tel « que lui. Qu'il me paroiſſoit naturel d'attri- » buer le refus qu'elle faiſoit de ſa main à « quelque reſſentiment paſſager, au reproche « intérieur de ſa propre foibleſſe, à quelque « défiance de la ſincérité des offres, plutôt qu'à « d'horribles baſſeſſes qui lui avoient porté le

« coup mortel, & qui l'avoient déjà conduite « aux portes du tombeau, où peu de jours ont « achevé de l'enfermer pour toujours.

« Qu'il eſt plein de préſomption; qu'il croit « en impoſer par ſes inſolentes bravades, & « par l'opinion qui s'eſt répandue de ſon cou- « rage & de ſon habileté dans les armes.

« Que, déshonorant, comme il fait, ſon nom « & la nobleſſe d'un gentilhomme, il y auroit « peut-être quelque mérite à l'effacer de la claſſe « honorable dont il fait la honte.

« Que la famille outragée n'a qu'un fils, indi- « gne à la vérité d'une telle ſœur; mais fier, « violent, emporté, & par conſéquent peu capa- « ble, comme il l'a déjà dû reconnoître, de « meſurer ſes armes avec un homme de cette « trempe; que la perte de ce fils, par une « main ſi juſtement odieuſe, mettroit le com- « ble à l'infortune de tous ſes proches, qu'il « eſt réſolu néanmoins d'en courir les riſques « ſi je ne le préviens point, pouſſé peut-être « à rendre une juſtice éclatante à la mémoire « de ſa ſœur, par les remords même de ſa « mauvaiſe conduite, quoique l'entrepriſe puiſſe « être fatale à ſa vie. »

Et puis, Monſieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le ſuis à toute heure, de

de l'infortune & de la triſteſſe d'une famille à laquelle j'appartiens de ſi près par le ſang; (¶) d'une famille dont chaque membre, quoique oppoſé à cette alliance, tant qu'elle n'avoit pas lieu, ſe ſeroit infailliblement bientôt réconcilié avec cette admirable créature, ſi l'homme dont l'éclat de ſa famille & la richeſſe de ſa fortune couvroient l'indignité, lui avoit ſeulement rendu une juſtice des plus ordinaires! De les voir tous comme enſevelis dans leurs ſombres réflexions, l'air morne, la tête penchée, s'évitant l'un l'autre, (eux, qui auparavant ne ſe réuniſſoient jamais que pour ſentir enſemble leur commun bonheur,) toujours à ſe dire que la dernière fois qu'ils avoient vu cette chère créature, c'étoit l'un à tel endroit, l'autre à tel autre, & dans telle attitude. Et pouvoient-ils imaginer que cette fois étoit la dernière? (♭) Se rappelant douloureuſement les perfections de la nièce, de la ſœur, de la fille qu'ils ont perdue; & regardant déſormais leur opulence même comme une malédiction du ciel!

(¶) Son cabinet, ſa chambre & ſes armoires abandonnées à moi pour les dégarnir & ſatisfaire aux legs, complaiſance trop tardive de leur part, étant incapables d'y entrer eux-mêmes, & faiſant même uſage d'un petit eſcalier de derrière

aſſez incommode pour éviter de paſſer devant les portes de ſon appartement.

Son parloir fermé. Les promenades, les retraites, le cabinet de verdure où elle ſe plaiſoit tant dans les beaux jours, où elle avoit coutume de travailler à ſes charmans ouvrages, & d'où elle ſortit pour aller au fatal rendez-vous, tous évités, ou parcourus avec trouble & précipitation, lorſqu'ils paſſent à côté ou vis-à-vis.

Ses perfections néanmoins ſans ceſſe rappelées & citées l'une après l'autre; pluſieurs traits, pluſieurs grâces, auxquelles on n'avoit pas fait attention auparavant, ou qu'on avoit paſſées légèrement dans la multitude des autres, remarqués à préſent & conſidérés à loiſir.

Les domeſtiques mêmes, auxquels on permet de s'étendre ſur ſes louanges devant leurs maîtres; leur touchante éloquence dans leurs éloges. Leurs infortunés maîtres les écoutant & pleurant! Quelquefois interrompant tout-à-coup les zélés panégyriſtes, preſſés par l'impatience & le remords, & étendant en vain leurs mains, & pouſſant des exclamations, — puis ſe remettant à écouter leurs domeſtiques, & pleurant de nouveau, — les encourageant même à leur répéter comment ils étoient arrêtés par les étrangers & par ceux qui l'avoient connue, à

redire les queſtions qu'on leur faiſoit ſur elle, & à leur conter quelque nouveau trait à ſon honneur. Comme toutes ces circonſtances ajoutent à la déſolation!

Ils la voyent dans leurs ſonges, & aſpirent à la voir; toujours c'eſt un ange à leurs yeux, accompagné d'une foule d'autres anges, toujours vêtue d'une robe éclatante de lumière; toujours cherchant à les conſoler, & eux lui répondant qu'il n'eſt plus pour eux de conſolation au monde.

Quel exemple elle donnoit! comme elle peignoit! quel goût! quelle adreſſe à l'aiguille! quelle charmante converſation! comme elle chantoit! comme elle pincoit les inſtrumens! ſa voix étoit une muſique! ſon accent l'harmonie même!

Combien ſa converſation étoit inſtructive! auſſi comme elle étoit recherchée! elle faiſoit les délices de tout le monde, de tout âge, de tout ſexe & de toute claſſe! Cependant, quelle modeſtie, quelle douce complaiſance! Jamais il n'y eut mêlange plus heureux & plus brillant de la dignité avec l'humble modeſtie!

Dans d'autres temps on vantoit ſa généroſité, ſa nobleſſe, ſon diſcernement dans ſes dons & ſes charités! pas une action qui n'eût quelque mérite! pas une attitude qui n'eût des attraits!

Toujours décente & toujours également élégante, également aimable, ſoit qu'elle fût parée, ſoit qu'elle fût dans le ſimple négligé d'une ménagère. De quelque perſonne, de quelque action qu'on parle, c'eſt en avoir fait le plus grand éloge, c'eſt avoir cité le plus haut degré de perfection que de dire : elle a ce trait de Miſs Clariſſe Harlowe : voilà ce que faiſoit Miſs Clariſſe Harlowe.

A préſent c'eſt la fille admirable; la parente obligeante; la tendre ſœur, (toute envie eſt éteinte!) l'amie zélée & fidelle! l'affable, la bonne & bienfaiſante maîtreſſe! pas une ſeule faute qu'on reproche à ſa mémoire! Toute leur ſévérité pour elle, ils l'appellent cruauté, s'accuſent réciproquement l'un l'autre; & tous ſe réuniſſent pour exalter ſon caractère, & ſe tourmenter eux-mêmes. (b)

Tel étoit, Monſieur, tel étoit l'ange dont le plus vil des hommes a privé le monde! Vous, Monſieur, qui ſavez mieux que moi les barbares inventions qui ont fait le triomphe de cet étrange coupable, vous pourriez m'aider, s'il en étoit beſoin, à trouver des raiſons encore plus fortes, pour me perſuader que le déſir de la vengeance, dans un homme qui ſe croit fort éloigné de la perfection, paroîtroit excuſable à

la pluralité des juges. D'autant plus, qu'abſent depuis ſix années, (¶) quoique la renommée & les eſpérances qu'elle donnoit depuis ſa tendre enfance, lui euſſent fait concevoir de ſa jeune couſine la plus haute eſtime, il n'a pu connoître qu'aujourd'hui la moitié de ſes perfections! qu'aujourd'hui, lorſque nous avons perdu, perdu pour jamais cette admirable fille! (♭) Mais je veux écarter toutes ces idées, & je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune réſolution dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je ſerai charmé, Monſieur, qu'elles ſoient d'une nature qui puiſſe mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres poſthumes. Je reconnois l'humanité de votre cœur dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer, & je vous en remercie ſincèrement. C'eſt apparemment par les mêmes vues louables que vous avez gardé celle qui s'adreſſe à ce méchant homme.

(¶) J'ai le deſſein d'aller rendre une viſite à Miſs Howe, & de lui remettre moi-même la bague à diamans, & les autres legs que ſon amie lui a faits, & qui ſe trouvent ici. (♭)

Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

MORDEN.

(¶) *M. Belford, dans ſa réponſe à cette lettre, inſiſte encore fortement ſur les intentions & la prière de Clariſſe mourante à ſon couſin : il marque au Colonel ſa joie de ce qu'il n'a formé aucuns projets de vengeance, & il eſpère tout de ſa prudence & de ſon reſpect pour la promeſſe qu'il a faite à ſa chère couſine. Il remet à leur entrevue à Londres à lui raconter la fin funeſte des deux agens les plus criminels qui ayent eu part à la ruine de ſa couſine. Ces deux morts tragiques, dit-il, jointes au délire de M. Lovelace, ſemblent annoncer que la Providence s'eſt déjà chargée de la punition de ces miſérables. Il prie le Colonel de lui indiquer le jour où il compte ſe rendre à Londres, afin qu'il ne s'abſente pas pendant ce temps-là. Son deſſein (qu'il lui laiſſe ignorer,) eſt de prévenir une entrevue entre lui & M. Lovelace, qui pourroit ſe rencontrer vers le même temps à Londres au moment de ſon paſſage à Douvres, pour quitter le royaume.* (♭)

(¶) LETTRE XXVIII.

LE COLONEL MORDEN à M. BELFORD.

Mardi, 26 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

NOUS devons nous féliciter tous deux d'avoir déjà terminé avec la famille tous les articles du teſtament où elle a quelque intérêt. Vous avez laiſſé pluſieurs points à ma prudence; en conſéquence j'ai fait eſtimer les bijoux perſonnels de ma chère couſine. Et je vous en rendrai compte, à leur plus haute valeur, à mon retour à la ville, ainſi que des autres objets que vous avez bien voulu confier à ma diſcrétion. J'ai fait préſent de ces bijoux à ma couſine Dolly, en reconnoiſſance de ſa tendre affection pour la chère défunte. J'en ai informé Miſs Howe, qui a été auſſi ſatisfaite de ce que j'avois fait, que ſi elle les eût achetés pour elle-même. Comme elle eſt richement fournie en bijoux; le ſeul motif qu'elle eût pu avoir pour déſirer d'acquérir ceux-ci, ſeroit parce qu'ils avoient appartenu à ſa chère amie.

On a fait auſſi l'eſtimation des bijoux de la grand-mère, & l'on m'en remettra l'argent, qui

ſera dépoſé entre vos mains, pour être employé ſuivant les diſpoſitions du teſtament.

Mde. Norton, de l'aveu unanime de tout le monde, fait ſes préparatifs pour entrer dans ſon office d'intendante du *Boſquet*. Mais je ne crois pas qu'elle faſſe encore un long ſéjour dans ce bas monde.

J'ai été, comme je vous en avois prévenu, faire viſite à Miſs Howe, & lui préſenter moi-même, ainſi qu'à ſa mère, leurs différens legs. Vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous communique quelques remarques ſur cette jeune dame, ſi chérie de ma couſine; & que d'ailleurs vous ne connoiſſez pas perſonnellement.

Il n'exiſta jamais une amitié plus conſtante & plus noble entre deux femmes, que celle dont furent unies ma chère couſine & Miſs Howe, juſqu'au moment où ce méchant homme eſt venu y mettre fin. L'amitié, M. Belford, eſt généralement parlant, une flamme trop ardente pour les eſprits femelles. Une lumière qui brûle rarement d'un feu égal & conſtant dans leurs mains, & qui ſouvent égare le ſexe & le précipite dans des écarts inſenſés. Comme tout ce qui eſt extrême, elle eſt rarement durable. L'état du mariage qui n'eſt que l'amitié exaltée au plus ſublime degré, abſorbe généralement toutes les

autres affections de femme à femme, & cela, ſoit que le nœud en ſoit formé ſous d'heureux ou de malheureux auſpices. Quelle eſt la femme dont l'ame ſoit capable de deux fortes amitiés à-la-fois? Je ne prétends faire ici qu'une obſervation générale; & l'amitié qui régnoit entre ces deux amies, en eſt une exception remarquable, qu'elles ne doivent qu'à leurs rares perfections. Si ces qualités étoient plus communes dans leur ſexe, on verroit les exceptions ſe multiplier en ſa faveur. Toutes deux avoient reçu une éducation cultivée, & même tout autant que l'eſt la nôtre. Toutes deux avoient un eſprit avide des connoiſſances utiles & honnêtes; toutes deux avoient une immenſe lecture; un goût infatigable pour écrire; & je penſe que cette habitude du ſtyle épiſtolaire, priſe de bonne heure, eſt un des moyens les plus puiſſans pour ouvrir & perfectionner l'intelligence de l'un & de l'autre ſexe. Toutes deux étoient généreuſes, riches en fortune, & par conſéquent hors de cette dépendance, qui ſouvent détruit la familiarité, le véritable ciment de l'amitié. Elles excellèrent toutes deux dans des genres différens, & l'une ne fut jamais envieuſe de l'autre. Le ciel les avoit douées d'un jugement net, d'un diſcernement exquis, & d'une raiſon ſolide; &

dès le commencement de leur intimité, (c'eſt de Mde. Norton que je tiens une grande partie de mes lumières,) chacune voyoit dans l'autre beaucoup à aimer, & quelque choſe à craindre; & cependant elles s'étoient impoſées comme une condition indiſpenſable de leur amitié, de ſe dire mutuellement leurs fautes & leurs défauts, & de ſe remercier de l'uſage de cette liberté. L'une étoit naturellement douce, l'autre l'étoit devenue par l'effet de ſon affection & de ſon admiration pour la ſublime amie. Jamais caractères ne furent mieux aſſortis pour former une amitié durable.

Je prendrai cependant la liberté de blâmer Miſs Howe ſur ſa conduite envers M. Hickman, & j'en conclurai qu'il ne faut jamais laiſſer prendre ſur ſoi trop d'empire aux femmes, même à celles qui ont le plus de ſens & de raiſon.

Je crois n'avoir pas beſoin de vous prier de ne pas communiquer à cette jeune & pétulante demoiſelle les réflexions que je me permets ici ſur ſon caractère.

Je ſuis sûr que ma couſine n'approuvoit point la conduite de Miſs Howe envers ce gentilhomme: conduite qui donne matière à parler à tous ceux qui connoiſſent M. Hickman. Une jeune perſonne auſſi ſage, auſſi ſenſée, peut-

elle être indifférente à leur cenſure ? Car elle ne peut l'ignorer ; M. Hickman eſt réellement un digne & honnête homme. Tout le monde parle de lui avantageuſement ; mais il eſt d'un caractère doux & endurant ; il adore Miſs Howe & l'amour ne ſouffre point un air de dignité même légitime avec l'objet qui l'inſpire. Cependant M. Hickman aura beaucoup de peine à reſaiſir les rênes qu'il a cédées ; à moins qu'abuſant elle-même d'une autorité dont elle paroît aujourd'hui trop aſſurée, lorſqu'une fois elle n'aura plus à accorder de faveurs qu'il ne ſoit en droit de lui demander, elle ne le provoque à ſecouer enfin un joug trop peſant. Si la choſe arrivoit & qu'il vînt alors à la négliger, Miſs Howe eſt de toutes les femmes que je connois, la plus incapable de ſoutenir ce refroidiſſement. Elle ſouffriroit alors plus qu'elle ne l'a jamais fait ſouffrir : car un homme qui n'eſt pas heureux dans l'intérieur de ſa maiſon, peut aller s'en diſtraire au dehors, reſſource qu'une femme ne peut pas auſſi facilement employer ſans ſcandale.

Permettez-moi encore une réflexion ſur Miſs Howe. C'eſt qu'il me paroît évident que par ſa conduite hautaine envers cet homme reſpectable, elle s'eſt engagée elle-même dans une difficulté

dont elle ne ſait comment ſortir avec cette grâce qui accompagne toutes ſes actions. Elle eſt dans l'intention de ſe conſerver M. Hickman. Je crois même qu'elle ne le hait pas, & il en coûtera beaucoup à ſon amour propre, de deſcendre de cette hauteur où elle s'eſt guindée.

D'ailleurs il eſt un autre déſagrément que cette conduite envers M. Hickman lui fera eſſuyer ; c'eſt que la manière dont elle le traite fait concevoir à tout le monde (car elle ne ſait pas diſſimuler) une opinion de M. Hickman bien inférieure à celle qu'il mérite, & le tort qu'elle lui fait à préſent en le décréditant ne tombera-t-il pas ſur elle-même ?

Mde. Howe en eſt alarmée. Car elle a pour M. Hickman une prédilection bien méritée ; mais (autre défaut dans Miſs Howe) ſa mère n'a plus ſur elle toute l'autorité qu'une mère doit avoir. Miſs Howe eſt véritablement une perſonne de beaucoup d'eſprit ; mais il faut un jugement ſupérieur, beaucoup de douceur dans le caractère & une grande diſcrétion dans un enfant parvenu à l'âge nubile, pour qu'elle ſache montrer aux yeux de tout le monde qu'elle ſait allier dans ſon cœur le reſpect & l'amour pour une mère dont les talens ſont ſi viſiblement inférieurs aux ſiens.

Miſs Howe eſt d'un caractère franc, noble, généreux; ſa mère n'a aucune de ſes belles qualités. Les pères & mères qui ſont jaloux de ſe conſerver la vénération de leurs enfans devroient avoir grand ſoin de ne pas leur laiſſer entrevoir, ni dans leur conduite, ni dans leurs manières, ni dans leurs principes, des inconſéquences qu'eux-mêmes blâmeroient dans les autres.

M. Hickman peut cependant ſe dire pour ſa conſolation qu'il n'a pas plus à ſouffrir de la vivacité de Miſs Howe que ſa mère elle-même, & comme il a eu le temps de la connoître & d'être averti d'avance, s'il trouve en elle une épouſe auſſi verte, auſſi impérieuſe qu'elle s'eſt montrée pour lui maîtreſſe hautaine; c'eſt à lui-même qu'il devra s'en prendre plutôt qu'à elle, s'il s'obſtine à lui faire ſa cour, & s'il haſarde de l'épouſer malgré des apparences auſſi menaçantes.

Il eſt encore une autre circonſtance que les hommes d'un bon naturel qui épouſent des femmes trop vives, peuvent enviſager dans l'avenir avec ſatisfaction, une circonſtance qui généralement abat la fierté des dames & les *apprivoiſe* pour ainſi dire; comme cet événement ne peut manquer de rapprocher davantage M. Hickman & Miſs Howe, & de les mettre plus au

niveau l'un de l'autre, il devra ſe féliciter doublement, quand il arrivera.

Mais après tout il y a quelque choſe de ſi franc, de ſi aimable, de ſi brillant dans le caractère de Miſs Howe, quoiqu'il ſoit aujourd'hui viſiblement obſcurci par le chagrin, qu'il eſt impoſſible de ne pas l'aimer, même pour ſes défauts. Elle pourra faire, & j'eſpère qu'elle le fera, une épouſe obligeante pour M. Hickman; ſi elle l'eſt, c'eſt un mérite de plus qu'elle aura à mes yeux. Comme elle n'aura jamais à craindre avec lui ni contrainte, ni deſpotiſme, elle peut donc par ſa généroſité & ſa prudence obliger ſenſiblement ſon mari, en ne faiſant que ſon devoir.

Sa mère l'aime & la craint tout à-la-fois. Cependant Mde. Howe eſt auſſi une femme fort vive & prompte à pouſſer les hauts cris quand quelque choſe lui déplaît; mais hélas! comme je l'ai déjà dit, elle a affoibli ſon autorité par ſon eſprit étroit & borné.

Cependant elle me fit un jour l'éloge de ſa fille, de ſon ame généreuſe, avec tant de chaleur que ſi je n'avois pas connu le caractère de la vieille dame, j'aurois pu la croire généreuſe elle-même; mais j'ai obſervé que les ames étroites ſont toujours diſpoſées à louer la vertu oppoſée. La raiſon de cette ſingularité eſt, ſui-

vant moi, que ces ſortes de gens voudroient, pour leur intérêt perſonnel, que tout le monde, eux exceptés, eût un cœur ouvert & généreux.

La mère s'adreſſa à moi pour preſſer la jeune perſonne d'accomplir l'article du teſtament qui la concerne, en la décidant à fixer un jour pour ſon mariage; mais elle me pria de ne pas faire connoître à ſa fille qu'elle m'en eût parlé. Je pris donc la liberté de dire à Miſs Howe que j'eſpérois que ſon article dans un teſtament, ſitôt & ſi ponctuellement exécuté dans preſque tous ſes autres points, ne ſeroit pas le ſeul qui reſteroit vain & mépriſé.

Sa réponſe fut qu'elle y refléchiroit, & elle me fit une révérence d'un air à me faire entendre qu'elle me croyoit ſorti hors de ma ſphère, plus que je ne lui aurois laiſſé lieu de le croire, ſi elle m'eût permis de diſcuter ce point avec elle.

Je la trouvai en grand deuil, ainſi que ſa femme-de-chambre : il paroît qu'il y avoit eu à cette occaſion un grand débat entre ſa mère & elle. La mère avoit pour elle les termes du teſtament, & avoit en vue l'intérêt de M. Hickman. Car ſa fille avoit déclaré qu'elle le porteroit pendant ſix mois au moins; mais la jeune fille l'avoit emporté. « Il ſeroit bien étrange,

« diſoit-elle, que moi qui ne ceſſerai de déplorer « juſqu'à la dernière heure de ma vie la perte « irréparable que j'ai faite, je ne puſſe montrer « au monde les ſignes de mon affliction pendant « quelques mois ».

M. Hickman, de ſon côté loin de dire un mot pour s'oppoſer à ce deſſein, le même jour que Miſs Howe prit le deuil, vint lui rendre viſite dans le même coſtume, qu'il avoit fait prendre auſſi à ſes gens & à ſa voiture.

S'il avoit conſulté la mère, c'eſt ce que je ne ſais pas; mais la fille n'en ſut rien qu'au moment où elle le vit. Elle le regarda avec ſurpriſe, & lui demanda de qui il portoit le deuil.

De la chère & à jamais chère Miſs Harlowe, répondit-il. — Elle parut un peu déconcertée. A la fin : tout le monde, dit-elle, doit pleurer la perte de ma Clariſſe. Mais qui croyez-vous, homme, (c'eſt le nom qu'elle lui donna dans ſon caprice) obliger par cet extérieur?

Il y a plus que l'extérieur, Madame. Je n'ai jamais aimé ma propre ſœur, toute digne qu'elle eſt de l'être, plus que je n'ai aimé Miſs Clariſſe Harlowe. C'eſt moi-même que j'oblige en cela, & ſi ce n'eſt pas vous déſobliger, c'eſt tout ce que je déſire.

Elle le regarda, m'a-t-on dit, de la tête aux pieds

pieds. Elle ne ſavoit d'abord, ſi elle devoit s'offenſer ou paroître flattée de cette attention. A la fin : j'ai cru d'abord, dit-elle, que vous pouviez avoir un motif plus préſomptueux & plus hardi; mais vous pourriez être, comme dit maman, un homme rempli de bonnes intentions, quoiqu'en général vous ayez l'eſprit un peu gauche..... Cependant comme le monde eſt enclin à la cenſure & pourroit nous croire plus proches parens que je ne voudrois qu'il crût, c'eſt à moi d'éviter de paroître en votre compagnie.

Mais permettez-moi d'ajouter, M. Belford, que ſi cette manière de faire ſa cour, qui n'eſt point un vain compliment, puiſque ce digne homme ne parle jamais de ma couſine ſans émotion, n'engage pas Miſs Howe à abréger le terme après lequel il aſpire, je dirai que Miſs Howe a moins de généroſité dans le caractère que je ne ſuis diſpoſé à lui en accorder.

Vous voudrez bien excuſer, M. Belford, des détails auxquels vous m'avez vous-même encouragé.

A préſent que je vois chaque article du teſtament de ma chère couſine conduit à une heureuſe exécution, je vais m'occuper du mien. Je veux ſuivre l'exemple de cette chère fille &

donner raiſon de chaque article, pour ne laiſſer aucune matière à conteſtations après mes jours.

Qui peut empêcher un homme de régler ſes dernières diſpoſitions, qu'une crainte puſillanime de la mort, crainte indigne d'un être qui eſt auſſi certain de mourir qu'il l'eſt d'être né.

J'eſpère aller bientôt vous ſaluer à Londres. En attendant, je ſuis avec la plus profonde eſtime, Monſieur,

Votre très-humble & affectionné ſerviteur,

W. MORDEN. (♭)

(¶) LETTRE XXIX.

M. BELFORD à Miſs HOWE.

Jeudi, 28 *Septembre.*

MADAME,

J'AI l'honneur de vous envoyer avec la préſente, comme je vous l'ai promis (*) les copies des lettres poſthumes de votre incomparable amie.

Vous y trouverez auſſi quelques autres lettres, entre autres la copie d'une de M. Lovelace (†)

(*) Voyez Lettre XIX de ce volume.

(†) Voyez Lettre XX *Ibid.*

commencée le 14, & continuée juſqu'au 18. Vous verrez, Madame, le déſordre effrayant où eſt ſon eſprit, & ſes profonds remords.

M. Lovelace m'a envoyé redemander cette lettre, je l'ai ſatisfait, mais après en avoir pris copie. Comme il n'en ſait rien, je vous prie de ne la communiquer à perſonne qu'à M. Hickman; que ce digne gentilhomme la liſe, c'eſt comme ſi perſonne ne l'avoit lue que vous.

Vous voudrez bien obſerver, Madame, qu'une lettre du colonel Morden, que vous trouverez incluſe, n'eſt qu'une copie.

Si vous déſirez d'en ſavoir la raiſon, j'avouerai franchement que la lettre originale contient quelques réflexions libres, mais reſpectueuſes ſur vos délais pour accomplir l'article du teſtament de votre chère amie qui vous concerne. Par égard pour ce digne gentilhomme & d'après ſa recommandation expreſſe, j'ai ſupprimé cette partie de ſa lettre.

Cependant me permettrez-vous, Madame, de vous dire que moi-même je n'aurois pu croire que la chère Miſs Howe de mon inimitable teſtatrice, auroit été la plus pareſſeuſe à remplir une dernière volonté de ſa chère amie, qu'il ne dépend que d'elle d'accomplir, ſurtout quand ſon exécution doit faire le bonheur d'un des hom-

mes les plus méritans de l'Angleterre & auquel elle a deſſein, comme je le préſume, d'accorder l'honneur de ſa main.

Excuſez-moi, Madame; j'ai pour vous la plus ſincère vénération & je ne voudrois pas vous déplaire pour le monde entier.

Je ne me permets aucune remarque ſur les lettres que je vous envoie, ni ſur la mort effrayante que je vais vous annoncer de deux miſérables qui ont été les complices les plus criminels dans l'affaire de votre adorable amie. L'une eſt l'infâme Sinclair; l'autre un homme qui ſans doute vous a été connu par les lettres de cette innocente victime ſous le nom de Tomlinſon.

La miſérable femme eſt morte dans les plus cruelles tortures & le plus affreux déſeſpoir: l'autre a péri de bleſſures qu'il avoit reçues, à ſon corps défendant, en faiſant ſon métier de contrebande: mais tous les deux s'accuſant, dans leurs derniers momens de la part qu'ils avoient eue à la ruine de la plus excellente de toutes les femmes, comme du crime qui leur cauſoit le plus de remords.

Permettez-moi de dire, Madame, que ſi le tableau des maux dont cet infortuné Lovelace eſt tourmenté au fond de ſon ame, comme vous

pourrez le voir par ſa lettre, ni celui des remords affreux dont cette malheureuſe famille des Harlowes eſt déchirée, comme vous le verrez par celle du colonel Morden, n'excitent point votre pitié, au moins ils doivent exciter votre terreur; & cependant je ne ſerois pas ſurpris que le juſte ſentiment de la perte irréparable que vous avez faite, n'endurcît contre la pitié votre cœur, qui dans une occaſion moins extraordinaire, auroit perdu un de ſes plus grands charmes, s'il n'étoit plus compâtiſſant.

Je ſuis, Madame, avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance,

Votre, &c.

J. BELFORD. (♭)

(¶) LETTRE XXX.

Miſs HOWE à M. BELFORD.

Samedi, 30 *Septembre.*

JE ne m'attendois guères, Monſieur, à devoir à aucun homme une auſſi grande obligation que celle dont je vous ſuis redevable; & cependant ce que vous m'avez envoyé m'a briſé le cœur & perdu les yeux.

J'ai été agréablement ſurpriſe en apprenant que vous avez ſi promptement & ſi heureuſement terminé la partie de votre office, qui regardoit la famille.

Il eſt à préſumer qu'après la fin terrible que vous m'annoncez, des deux complices de cet homme infernal, la foudre ne s'arrêtera pas ſuſpendue ſur la tête du chef: en vérité, c'eſt une ſorte de plaiſir pour moi d'imaginer le tonnerre roulant vers cette tête dévouée, d'où ſont ſorties tant de noires intrigues; mais quoique je ne voie pas que M. Morden ait tout-à-fait tort dans les motifs de ſon reſſentiment en qualité de couſin & de curateur de la chère Clariſſe, cependant je penſe que vous aurez grandement raiſon, en votre qualité d'exécuteur teſtamentaire, de l'en détourner & de vous conformer aux injonctions formelles & preſſantes du teſtament.

Mais quelle lettre que celle de cet homme infernal! je ne puis y faire aucune obſervation, comme je ne puis, pour des raiſons bien différentes, jeter les yeux ſur les lettres poſthumes de ma chère amie & particulièrement ſur celle qu'elle lui a écrite. Oh, M. Belford, que d'innombrables perfections ſe ſont évanouies, quand ma Clariſſe a pouſſé le dernier ſoupir!

Si la décence eſt obſervée dans ces lettres (car je n'ai pas encore eu la patience d'en lire plus de deux ou trois, avec cette lettre horrible que je vous renvoie ci-incluſe) je pourrai peut-être dans quelque temps d'ici être curieuſe de lire, à la lueur de ces lettres, dans le cœur des méchans. Quoique cette eſpèce d'hommes doive être en horreur aux ames vertueuſes, quand le fond de leur ame eſt à découvert, comme je ſuppoſe qu'il l'eſt dans ce que vous m'envoyez, on peut y trouver des avertiſſemens utiles & apprendre à déteſter des miſérables auſſi abandonnés & auſſi pervers.

Si vos projets de reforme ſont ſérieux, vous ne ſerez pas offenſé que je ne faſſe aucune exception en votre faveur dans cette occaſion. Et ma franchiſe vous offre un moyen de juger vous-même de la ſolidité de vos réſolutions.

On voit par la lettre de ce méchant homme qu'il eſt des femmes encore plus méchantes que lui; mais voyez juſqu'où un commerce criminel avec les démons de votre ſexe peut conduire les malheureuſes dont vous avez ruiné les mœurs! Car ces femmes furent d'abord innocentes. Ce fut un homme qui les rendit tout autres. Le premier méchant les jeta peut-être à de plus méchans que lui, & ceux-ci à de pires

encore, jusqu'à ce qu'enfin, elles commencèrent à se transformer en démons incarnés: on n'arrive pas en un jour au comble de la méchanceté ou de l'opprobre, comme je l'ai souvent entendu observer.

Mais que cet homme, ou plutôt ce monstre, ose maudire ces femmes, & maudire la famille de la chère défunte (quelque implacable qu'elle se soit montrée pour elle) afin d'alléger le fardeau dont il s'est volontairement chargé, & sous lequel il gémit aujourd'hui; c'est ajouter la bassesse à la méchanceté! En vain prétendra-t-il un jour à venir rejeter une partie de son crime sur les parens de l'infortunée ou sur ces complices vulgaires; son crime lui sera adjugé tout entier comme appartenant à lui seul, quoiqu'il soit très-possible que les autres aussi trouvent leur châtiment; & il est manifeste qu'ils l'ont déjà trouvé; les premiers dans les inutiles reproches qu'ils se renvoyent les uns aux autres; les derniers, de la manière dont vous me l'avez annoncé.

La lettre du scélérat n'a été vue de personne, pas même de M. Hickman; car, je dois vous dire, Monsieur, que je n'en suis point encore au point de penser que ce soit la même chose que si elle n'eût été vue que de moi. M. Hickman, comme le reste de son sexe, se prévaudroit d'une indul-

gente foibleſſe : une diſtinction de ma part doubleroit à ſes yeux ſon exiſtence. Rampans juſqu'à terre, ou uſurpateurs inſolens, voilà ce que vous êtes tous. Qu'on vous accorde aujourd'hui une faveur, demain vous l'attendez comme un droit.

Je ſuis, comme vous voyez, bien libre & ſincère avec vous, & j'ai deſſein de l'être plus encore dans une autre lettre, en réponſe aux inſtances que vous & le colonel Morden me faites ſur un point où il m'importe de m'expliquer devant l'exécuteur teſtamentaire de ma chère amie, & devant le ſeul parent qui ſe ſoit montré honnête & tendre pour elle.

Je ne puis qu'applaudir à la généroſité du colonel Morden envers Miſs Dolly Hervey.

Oh ! que n'eſt-il arrivé aſſez tôt pour ſauver mon inimitable amie des noirs complots du plus vil des hommes & de l'envieuſe malice d'un frère & d'une ſœur auſſi baſſement intéreſſés qu'implacables & durs !

ANNE HOWE. (b)

(¶) LETTRE XXXI.

Miſs HOWE à M. BELFORD.

2 Octobre.

LORSQUE vous me queſtionnez, Monſieur, comme vous le faites, & ſur un ſujet qui me touche de ſi près, au nom & ſous le caractère du repréſentant de ma meilleure amie, caractère que vous avez juſqu'ici dignement ſoutenu dans toutes vos opérations, vous avez un titre irrécuſable à mon affection & à mes égards, ſurtout lorſque vos inſtances ſont appuyées par un homme que je regarde comme le plus cher & le plus proche parent de ma chère amie, parce qu'il eſt le plus digne d'elle. Il s'eſt montré, à ce qu'il paroît, un aſſez rigoureux cenſeur de ma conduite, puiſque votre politeſſe ne vous a pas permis de m'envoyer ſa lettre originale, mais ſeulement une copie où vous avez ſupprimé ces réflexions ſévères qui me regardent.

Je préſume cependant que cette alarmante liberté du colonel ne s'étend pas au-delà du ſujet dont vous m'avez l'un & l'autre déjà parlé en paſſant, vous avez donc l'air de ne me pas croire auſſi portée à ſatisfaire pour ma part aux der-

nières volontés de ma chère amie, que je me montrois jalouſe de les voir ponctuellement remplies par les autres, reproche que je ne dois pas tout-à-fait paſſer ſous ſilence.

Vous avez ſans doute obſervé que je me fais une ſorte de gloire de déclarer franchement & ſans réſerve mes ſentimens ſur tous les points dont j'entreprends de parler, & je ne ſerois pas ſurpriſe que me voyant en agir ſans façon & ſans cérémonie avec vous à notre première connoiſſance ſi nouvelle, vous ne ſoyez prêt à me taxer en vous-même, ſi vous ne l'avez pas déjà fait, du défaut de ceux qui voulant ſe montrer au-deſſus de la flatterie & de l'hypocriſie, tombent dans l'impoliteſſe & peut-être dans la groſſièreté; défaut ordinaire de toutes perſonnes qui négligeant de corriger en elles des vices qui tiennent à leur conſtitution, cherchent à les colorer du vain nom de quelque vertu, tandis qu'ils ne ſont peut-être que l'effet d'une arrogance innée ou au moins les ſuites d'une habitude & d'une rouille contractée qu'ils ne pourroient enlever, ſans ſe donner une peine qu'ils n'ont pas le courage de prendre.

Vous voyez, Monſieur, que j'ai celui d'être auſſi franche avec moi-même qu'avec vous, & ce que je vais vous écrire, vous confirmera

encore plus dans cette opinion. J'ai cependant grand ſoin de ne pas oublier que celles de notre ſexe qui ne ſavent pas conſerver une certaine dignité, & ſe faire reſpecter du vôtre, s'expoſent à s'avilir elles-mêmes dans votre eſprit, & peut-être à ſe voir récompenſées de leur modeſte défiance par le mépris & l'inſulte.

Quant au mépris, je tâcherai de n'en point mériter; & pour l'inſulte je ne la ſouffrirai jamais.

Dans quelques lettres de ma chère amie, que vous avez eues en votre poſſeſſion, & que vous devez avoir encore pour les faire tranſcrire, vous pouvez trouver quelques réprimandes amicales, mais ſévères, à l'occaſion d'une vivacité, ſinon naturelle, au moins d'habitude, qu'elle ſe plaiſoit à m'imputer.

J'avois ſongé d'abord à vous donner ſon accuſation contre moi dans ſes propres termes, tirés d'une de ſes lettres qu'elle me remit elle-même en prenant congé de moi dans la dernière viſite dont elle m'honora; mais j'y ſuppléerai par un aveu plus fort encore & moins ménagé. J'avouerai donc que je ſuis d'un caractère hautain, ingouvernable & violent. Voilà ce que je dis de moi. *Incapable de ſouffrir la contradiction;* c'eſt ce que diſoit ma chère amie, & elle auroit dû ajouter,

de tout autre que d'elle, la chère ame! ne viſant point à cette affabilité, à cette douceur qui avoiſine une bonté paſſive & ſans réaction, qualités qu'elle me dit dans cette lettre que j'ai été prête à vous communiquer, être les attributs caractériſtiques & indiſpenſables d'une jeune perſonne vraiment aimable & accomplie. Elle doit, dit-elle encore, ne pas montrer plus de fiel qu'une colombe; jamais elle ne devroit connoître ce que c'eſt que la chaleur & le ton véhément, ſi ce n'eſt dans la cauſe de la religion ou de la vertu, & encore dans les occaſions où ſon honneur, celui d'un ami, ou celui d'une perſonne innocente eſt compromis.

A préſent, Monſieur, que je ne puis m'empêcher de m'avouer coupable de ce chef d'accuſation, croyez-vous que le célibat ne ſoit pas le parti qui me convienne? A moi ſurtout, qui fais profeſſion de croire que ſur cent individus de votre ſexe, à peine s'en trouve-t-il un auquel une femme qui a du jugement & de l'ame, puiſſe promettre reſpect & obéiſſance, quoique vous nous faſſiez jurer l'un & l'autre vœu dans cette formule ſolemnelle qui nous unit, ou plutôt qui nous enchaîne à vous par le mariage!

Quand je jette un coup-d'œil ſur toutes les perſonnes mariées de ma connoiſſance, & que

je vois comment elles vivent, & ce qu'ont encore à ſouffrir celles qui vivent le mieux, je ſens accroître mon dégoût pour cet état.

Votre ſexe ſait bien ce qu'il fait, en nous faiſant élever depuis notre enfance comme de vraies idiotes; il veut nous préparer à porter le joug que vous devez nous impoſer un jour, & nous empêcher de vous mépriſer de tout notre cœur, (ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi nous avions reçu une éducation ſemblable à la vôtre,) pour votre ignorance; comme vous nous forcez ſouvent de vous mépriſer pour votre inſolence.

Voilà, Monſieur, quelques-unes de mes idées. Avec de pareilles notions, permettez-moi de vous réitérer encore ma queſtion: penſez-vous que je doive jamais ſonger à me marier?

Si j'épouſe quelque vaurien impérieux & d'une ame ſordide, croyez-vous que je puiſſe vivre avec lui? & s'il y a entre nous contrariété de caractères, eſt-il juſte que, pour l'honneur de la réputation de l'un ou de l'autre, un homme ſoit affligé d'une femme telle que moi?

J'ai pendant long-temps tenu bon contre toutes les offres qui m'ont été faites, & contre toutes les perſuaſions de ma mère, & à vous dire la vérité, ma réſiſtance a été d'autant plus

opiniâtre, que la perſonne ſur laquelle mon premier choix étoit tombé, n'étoit approuvée ni de ma mère, ni de ma chère amie. C'eſt ce qui me fixa dans mon orgueil & dans mon obſtination. Car, quoique je ſois demeurée convaincue quelque temps après que mon choix n'eût été ni prudent ni heureux, & que ce maſque trompeur n'étoit point ce qu'il m'avoit fait croire, il ne m'étoit pourtant pas aiſé de ſonger à un autre homme, & en vérité, d'après la découverte que j'avois faite de ſon caractère, j'avois pris une averſion décidée pour votre ſexe.

Enfin, M. Hickman ſe préſenta, un homme en vérité digne d'un meilleur choix. Il eut le bonheur, (c'en fut un à ſes yeux,) d'être agréable, & de faire aggréer ſes propoſitions à ma mère.

Quant à moi, j'avoue que ſi j'avois eu à choiſir un frère, M. Hickman auroit été le mien. Vertueux, ſage, ſincère, bon ami, comme il l'eſt; mais je n'avois point de penchant pour le mariage; comme d'un autre côté je ne voyois dans le monde perſonne qui fût digne de la main de ma chère amie. Mais ni ſes parens, ni les miens ne voulurent nous permettre de reſter célibataires.

Un jour enfin, on lui propoſa avec chaleur ce déteſtable Lovelace, & lorſqu'elle n'avoit

encore pour lui que de l'indifférence, les procédés malhonnêtes des Harlowes envers lui, (car alors, Monſieur, on ne ſavoit pas encore qu'il étoit Belzébuth en perſonne,) leurs tentatives pour forcer l'inclination de mon amie, d'abord en faveur d'un homme indigne d'elle, enſuite en faveur d'un autre, *uniquement par antipathie pour Lovelace;* toutes ces vexations excitées par les caprices d'un frère inſenſé, changèrent l'indifférence de ſon ame naturellement généreuſe, en un ſentiment de préférence, que ſans cela elle n'auroit jamais eu pour un homme de ſon caractère.

Alors on me propoſa à moi M. Hickman. Je le refuſai à différentes repriſes. Il perſiſta: ma mère devint ſon avocate. Ma mère mit auſſi ma chère amie de ſon parti. Je déclarai à M. Hickman mon dégoût pour tous les hommes, pour lui, pour le mariage.... il perſiſta toujours. Je le traitai tyranniquement, partie par caractère, partie à deſſein, eſpérant par-là me débarraſſer de lui, tant qu'enfin à force de perſévérer, le pauvre M. Hickman, (ſon caractère eſt la conſtance même,) ſe fit un mérite auprès de moi par ſa patience uniforme & inaltérable. Cette conduite abaiſſa mon orgueil, (car je puis dire, Monſieur, que jamais on ne m'a reproché de

de manquer de généroſité, ni d'être tout-à-fait ingrate,) & lui donna à mes propres yeux une ſorte de ſupériorité ſur moi, & cette diſpoſition dura juſtement aſſez pour donner le temps à mes amis d'en profiter. Ils s'en prévalurent pour m'engager à lui donner quelque encouragement & à recevoir ſes ſoins.

Lorſque le thermomètre de mon orgueil commença à remonter, je vis que je m'étois trop avancée pour pouvoir reculer. Ma mère & mon amie ſe réunirent pour me retenir au point où j'étois. Cependant je le mis encore à l'épreuve, je le vexai en cent manières, non pas tant dans le deſſein de vexer, que pour le forcer à me haïr & à abandonner ſes pourſuites.

Il ſupporta tout, & n'obtint de moi que ma pitié. Cependant ma mère & mon amie ſe prévaloient de la promeſſe faite, non à lui, mais à elles, & ſachant bien qu'il n'y avoit aucun homme que je préféraſſe à M. Hickman, (qui d'ailleurs ne m'a jamais déſobligée une ſeule fois, ni d'un mot, ni d'un geſte, ni d'un regard, en un mot en rien, excepté par ſa folle perſévérance) l'une & l'autre inſiſtoient ſur l'accompliſſement de ma promeſſe.

Tant que dura la malheureuſe incertitude de mon amie, je ne pouvois ſonger au mariage;

& maintenant qu'ai-je pour m'y encourager ? Elle, qui étoit ma conſeillère, ma ſauve-garde, mon guide, je l'ai perdue, perdue pour jamais ! C'eſt par ſes avis & par ſes leçons que j'eſpérois m'acquitter paſſablement des devoirs d'un état dans lequel je ne pouvois éviter d'entrer ; car ma mère eſt tellement dévouée à M. Hickman, que s'il s'élevoit entre nous quelque différend, je ſuis sûre qu'elle ſeroit la première à me condamner & à l'abſoudre, fût-il aſſez peu généreux pour me rappeler un jour le paſſé.

Dans une pareille ſituation, conſidérez, Monſieur, combien il m'eſt difficile de ſonger au mariage. Toutes les fois que nous approuvons, nous pouvons trouver cent bonnes raiſons pour juſtifier notre approbation ; mais lorſque nous déſapprouvons, nous en trouverons mille pour juſtifier notre dégoût. Dans le dernier cas tout devient empêchement, l'ombre la plus légère devient un fantôme effrayant. Ainſi je pourrois vous détailler & groſſir une foule de griefs qui ne ſont peut-être qu'imaginaires. Quoi, il me faudra aller partout où il voudra que j'aille ; viſiter les perſonnes qu'il lui plaira que je viſite ! avec le goût que j'ai pour écrire, (quoiqu'hélas j'aie perdu le grand attrait qui l'entretenoit,) je n'écrirai qu'à ceux qu'il voudra & *Mde.*

Hickman, qui, n'étant encore que *Miſs Howe*, ne peut rien faire qui ne ſoit au mieux, ſera peut-être à peine capable de faire quelque choſe de bien. Alors, quand je n'aurai plus le dez & que les choſes auront changé de face, on me rappellera mon vœu d'obéiſſance. Devenue *dame tout-à-fait* pour la perfection matrimoniale, & toute la guerre conjugale ſe faiſant aſſez vivement de part & d'autre entre nous deux, (car je ne ſupporterai jamais en ſilence un traitement inſolent,) juſqu'à ce qu'enfin nous ſoyons devenus des objets de colère & de malédiction l'un pour l'autre, la fable de nos voiſins, & la riſée de nos domeſtiques!

Dans l'état du mariage, on doit *ſouffrir & ſe taire*, me ſemblai-je entendre dire par quelqu'un; mais qu'ai-je beſoin d'aller me faire tourmenter dans un état où cette fatalité eſt inévitable? Quant à préſent je puis faire ce qui me plaît, & ne déſire autre choſe que la liberté de faire ce qui me plaît le mieux.

Et qu'eſt-ce en effet que me dit & répète ſans ceſſe ma mère? Nancy, vous faites maintenant tout ce que vous voulez, vous n'avez perſonne qui vous contrarie, vous allez & venez, vous vous habillez ou ne vous habillez pas, vous vous levez & vous couchez, préciſément

comme vous le trouvez bon. Mais, ma chère enfant, il faut que vous ſongiez à devenir encore plus heureuſe.

Et comment cela, Madame?

Il faut ſonger à vous marier, ma chère, renoncer à cette liberté, & vous préparer à faire en tout ce que votre mari vous commandera.

C'eſt une perſpective fort triſte, Monſieur; vous en conviendrez, pour une perſonne de mon caractère! & cependant preſſée de tous côtés d'entrer dans cet état, comment puis-je faire pour l'éviter? ma mère me preſſe, mon amie, ma chère amie ſemble m'écrire exprès du ſéjour des morts pour me preſſer auſſi, & vous & M. Morden, comme exécuteurs de ſes dernières volontés, vous me les remettez ſous les yeux. Le prétendant ne ſe rebute point, & n'a pas peur de moi, (je ſuis bien sûre, ſi j'étois homme, que je n'aurois pas eu la moitié de ſon courage,) je crois que je dois finir par le punir de ſon entêtement & de ſes importunes perſécutions par le ſeul moyen efficace qui ſoit en mon pouvoir, c'eſt-à-dire, en lui accordant ce qu'il déſire; punition que bien d'autres rencontrent, tous les jours dans l'accompliſſement même de leurs ſouhaits.

Laiſſez-moi donc vous aſſurer, Monſieur, que

quand une fois je m'appercevrai, (pour emprunter les termes de ma chère amie dans un endroit de ſon teſtament, adreſſé à ſa couſine Hervey,) que la *douleur de ſa perte adoucie par le temps, ſera changée en un tendre ſouvenir plutôt doux que pénible*; alors, afin de n'être pas tout-à-fait indigne de la paſſion qu'un homme de quelque mérite a pour moi, j'acquieſcerai ſans délai à la requête de ma chère amie, ſi ſouvent répétée & ſi inſtamment ſollicitée. Et M. Hickman pourra voir, s'il continue à mériter ma gratitude, que le zèle ne me manquera pas dans mes efforts pour le dédommager de la patience qu'il a eue, & qu'il faut qu'il conſerve encore d'ici à quelque temps. Alors ce ſera ſa faute, (& non pas la mienne, à ce que j'eſpère,) ſi notre mariage ne répond pas à ces heureux pronoſtics qui rempliſſoient l'ame généreuſe de ma Clariſſe, en enviſageant cette perſpective, comme elle me le diſoit une fois pour m'encourager, & m'engager à l'encourager lui-même.

Je viens, Monſieur, de vous rendre compte ſans détour, comme à l'exécuteur teſtamentaire de mon amie, de tout ce qu'il vous importoit de ſavoir là-deſſus; & même j'en ai plus avoué à mon propre déſavantage qu'il n'étoit néceſſaire, à moins que vous ne trouviez des paſſages

auſſi forts contre moi dans quelques-unes de ſes lettres que vous avez entre les mains ; ainſi, ſans rien perdre d'ailleurs, je gagne auprès de vous le mérite de la franchiſe.

Telle eſt mon apologie contre le double reproche qui m'eſt fait de différer trop long-temps à remplir la clauſe qui me concerne dans le teſtament de ma chère amie.

Mais vous, Monſieur, qui m'avertiſſez ſi à propos de mon devoir en cette occaſion, permettez-moi de vous rappeler un grand article qui vous regarde vous-même. Il eſt conſigné dans la lettre poſthume que ma chère amie vous a adreſſée. J'eſpère que vous n'oublierez pas que la plus charitable & la plus généreuſe perſonne de ſon ſexe a pris à la réforme entière de votre conduite paſſée un intérêt auſſi vif qu'à mon mariage. Vous voudrez donc bien ſonger à ce que ſes vœux ſoient auſſi parfaitement remplis de ce côté que vous êtes jaloux de les voir remplir dans tous les autres points.

Il en eſt un dans lequel je lui ai déſobéi, je l'avoue ; celui de ne pas prendre le deuil pour elle ; mais je n'ai pu m'en empêcher.

Je vous envoie tout-à-la-fois cette lettre &

celle de Samedi dernier, & je n'ajouterai rien de plus, excepté que je ſuis, votre très-obligée ſervante,

A. HOWE. (♭)

(¶) LETTRE XXXII.

M. BELFORD à Miſs HOWE.

Jeudi ſoir, 5 Octobre.

JE vous fais, Madame, mes reſpectueux remercîmens de l'intérêt que vous voulez bien prendre à l'accompliſſement des vœux charitables de votre ſublime amie pour la réforme de ma conduite.

Tout ce que je vous dirai à cet égard, c'eſt que le but de tous mes efforts & de mes ſoins infatigables ſera déſormais d'effectuer ce généreux ſouhait, & j'eſpère que le Tout-Puiſſant bénira mes efforts; car ſans le ſecours du ciel, je ſais que tous mes efforts ſeroient vains.

Je ne peux vous exprimer, Madame, combien j'ai été flatté & ſatisfait de votre extrême condeſcendance, à m'expoſer avec tant de franchiſe l'état préſent & paſſé de votre ame, & vos vrais ſentimens ſur le mariage & ſur le célibat. Si la jeune dame qui daigne honorer de cet excès de

confiance l'exécuteur teſtamentaire de ſon inimitable amie, a quelques défauts, jamais femme n'eut des défauts ſi aimables. — Plus aimables mille fois que les vertus de la plupart des perſonnes de ſon ſexe.

J'aurois pu ſans difficulté confier à une dame de ce caractère la lettre entière du Colonel. Ce digne gentilhomme a la plus grande admiration pour vous, & ſa précaution n'a été qu'un effet de ſa politeſſe & de ſon reſpect.

Je vous envoie, Madame, une lettre de Lord M. à moi, & les copies de trois autres écrites en conſéquence de la première. Elles vous apprendront le départ de M. Lovelace, & quelques autres particularités que vous ſerez curieuſe de connoître.

Je laiſſe à votre diſcrétion & à votre prudence le ſoin de garder pour vous ſeule ce que vous croirez qui ne doit être communiqué à perſonne.

Je ſuis, Madame, avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance,

Votre, &c.

J. BELFORD. (b)

LETTRE XXXIII.

MILORD M.... à M. BELFORD.

Au château de M..., Vendredi 29 Septembre.

MON neveu, cher M. Belford, eſt à la veille de partir pour Londres, dans le deſſein de vous embraſſer, & de ſe rendre auſſitôt à Douvres pour s'embarquer. Que Dieu l'accompagne & le conduiſe heureuſement hors du royaume! Je crois que vous le verrez lundi. Faites-moi la grâce de m'informer de votre entretien, & de m'écrire naturellement ſi vous le croyez tout-à-fait revenu à lui-même. M. Mowbray & M. Tourville l'accompagneront juſqu'à la mer. Mais ce que je vous recommande inſtamment, c'eſt de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden, & c'eſt ce qui m'engage à vous donner avis du jour de ſon départ. Je ſerois au déſeſpoir qu'il arrivât quelque déſaſtre entre eux. Vous m'avez donné avis que le Colonel laiſſe échapper des menaces. Mon neveu ne les ſouffriroit pas. Il faut bien ſe garder de l'en inſtruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'aſſure, d'un autre côté, que le Colonel a ceſſé de menacer. C'eſt pour ſon propre

intérêt que je m'en réjouis ; car au jugement de tout le monde, il n'y a perſonne qui égale mon neveu à toutes ſortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave, il en ſeroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque. Il eſt certain que perſonne n'eſt de meilleure compagnie, quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles ? Je ſerois charmé de vous voir au château de M..... Ce ſeroit une charité, après le départ de mon neveu ; car nous ſuppoſons que vous ſerez ſon principal correſpondant. Il a promis néanmoins d'écrire ſouvent à mes nièces ; mais il oublie facilement ſes promeſſes, ſurtout celles qu'il fait à ſes parens. Que le ciel nous conſerve tous ! ainſi ſoit-il ! C'eſt la prière de votre, &c.

M....

(¶) LETTRE XXXIV.

M. BELFORD au LORD M....

Londres, Mardi ſoir, 3 Octobre.

MILORD, j'obéis avec plaiſir à vos ordres. Hier l'après midi, M. Lovelace eſt venu me

voir à mon hôtel. Comme j'attendois auſſi à la même heure une viſite du Colonel Morden, je jugeai à propos de le conduire à une taverne qui n'étoit fréquentée d'aucun de nous, ſous prétexte d'une eſpèce de rendez-vous que j'y avois. Et j'ordonnai qu'on me fît avertir ſi le Colonel venoit chez moi. M. Lovelace envoya chez Mowbray, Tourville & chez M. Doleman d'Oxbridge, qui étoit venu à Londres pour lui faire ſes adieux, & leur fit dire où ils pourroient nous trouver.

M. Lovelace eſt bien rétabli, & trop bien, allois-je dire; je ne l'ai jamais vu plus jovial, plus vif, ni plus beau cavalier. Nous eûmes d'abord beaucoup de paroles enſemble ſur quelques parties des fonctions que je me ſuis engagé à remplir, & ſur quelques libertés que j'avois priſes avec lui, & qui paſſoient, prétendoit-il, les bornes dont nous étions convenus. Mais à l'arrivée de nos trois anciens camarades, & d'un neveu de M. Doleman, qui depuis long-temps déſiroit le plaiſir de paſſer une heure avec M. Lovelace, nous remîmes nos explications à un autre moment.

M. Mowbray & M. Tourville avoient auſſi à ſe plaindre de quelques licences de ma plume, & M. Lovelace entreprit de nous réconcilier tous

& le fit à ſa manière, c'eſt-à-dire, aux dépens de tous les trois, & avec un flux ſi abondant de railleries & de folies, que nous n'eûmes rien de mieux à faire que de rire avec lui, & de nous moquer les uns des autres. La plume à la main, je peux encore lui tenir tête aſſez paſſablement; mais dans la converſation, il n'a point d'égal. Enfin il étoit dans ſon jour. Sa joie venoit, diſoit-il, de ſe ſentir encore vivant; & ſes deux amis battant des mains vingt fois dans une heure, déclarèrent qu'il étoit redevenu tout-à-fait lui-même, le plus charmant garçon qui fut au monde. Et ils vouloient le ſuivre au bout de l'univers. Je lui lançois de temps à autre un trait au corps, mais pas un ne voulut prendre.

Vous ſavez, Milord, qu'il y a des choſes qui dans la converſation excitent un bruit univerſel d'applaudiſſemens, lorſque le cœur eſt épanoui, & qu'on a réſolu de ſe livrer à la joie, & qui perdent tout leur prix à être racontées. Elles ne ſoutiennent même pas l'examen après le moment paſſé. Des choſes communes dans la bouche d'un homme qu'on admire, & qui eſt en poſſeſſion de paſſer à nos yeux pour un eſprit tranſcendant, deviennent autant d'oracles dans un moment de bonne humeur. Nous épions chaque geſte, chaque mouvemen de notre héros,

nous ſommes prêts à rire aux éclats dès qu'il ſourit, & même avant que le bon mot qu'on attend ait paſſé ſes lèvres.

M. Doleman & ſon neveu nous quittèrent ſur le midi. Mowbray & Tourville devinrent fort bruyans vers une heure, & on les emporta dehors à deux. Pour M. Lovelace, le vin dont la chaleur donne ordinairement plus de vivacité aux eſprits gais, ne l'échauffe jamais. Quant à moi, le peu de part que j'avois pris à leur gaieté m'avoit laiſſé de ſang-froid.

La cloche avoit ſonné trois heures avant que je puſſe le ramener à une converſation ſérieuſe & fixer ſon attention, tant la gaieté lui eſt naturelle, & tant la joie vive de cette ſoirée avoit pénétré ſon ame! Vous ſavez, Milord, que ſa converſation, quand ſon cœur eſt à l'aiſe, épuiſe juſqu'au fond du vaſe, ſans jamais amener de lie.

Mais cette heure paſſée, & quand nous parlâmes de nous ſéparer, il devint un peu plus ſérieux, alors il me dit ſes projets, & le plan qu'il ſe propoſoit de ſuivre dans ſon voyage, déſirant de tout ſon cœur, diſoit-il, que j'euſſe pu l'accompagner.

Nous nous quittâmes ſur les quatre heures, lui fort mécontent de moi : car nous avions parlé de quelques ſujets auxquels, diſoit-il, il n'ai-

moit pas à ſonger ; du teſtament de Miſs Harlowe, de mon office, des papiers que j'avois communiqués à cette admirable fille ; (& ſans aucun deſſein contraire à l'amitié, je puis vous en aſſurer Milord,) lui, perſiſtant toujours à me redemander, moi, refuſant de lui rendre, les lettres qu'il m'a écrites depuis l'inſtant où il commença à lui faire ſa cour.

Il me reverroit encore une fois, dit-il, avant ſon départ ; mais nous aurions enſemble une autre explication, ſi je refuſois d'acquieſcer à ſa demande. Je lui dis de ne pas l'eſpérer ; mais pour ne pas avoir l'air de lui refuſer tout, j'offris de lui donner une copie du teſtament, quoique je fuſſe sûr, lui dis-je, que quand il l'auroit lu, il voudroit ne l'avoir jamais vu.

Il m'a envoyé un domeſtique ce matin ſur les onze heures, me prier de lui indiquer un endroit où nous puſſions dîner enſemble pour la dernière fois avec Mowbray & Tourville. Un autre du Colonel Morden vint auſſitôt après, m'inviter de ſa part à paſſer la ſoirée avec lui à la *tête de Bedford* (*) dans Covent-Garden ; afin de pouvoir les tenir tous deux à quelque diſtance l'un de

(*) Nom d'un auberge.

l'autre, j'indiquai à M. Lovelace la taverne de l'*aigle*, dans la rue de Suffolk.

Je le trouvai au rendez-vous avec les deux autres. Nous reprîmes la converſation où nous en étions reſtés la dernière fois, & diſputâmes aſſez vivement pendant quelque temps. A la fin tout ſe pacifia ; il offrit d'oublier & de pardonner tout, à condition que je continuerois, quand il ſeroit ſorti d'Angleterre, notre correſpondance interrompue par ſa maladie, & ſurtout que je lui donnerois une copie du teſtament comme je lui en avois fait l'offre.

Je le lui promis, & alors il commença à me railler ſur ma gravité, & ſur ce qu'il appelle mes plans de réforme. Comme nous nous promenions dans la ſalle en attendant que le dîner fût ſervi, il me mit la main ſur l'épaule, & me repouſſant quelques pas avec un jurement, il ſe mit à tourner autour de moi, me regardant de la tête aux pieds, appelant les autres pour m'obſerver : ha, ha, ha, s'écria-t-il, faiſant un tour ſur le talon, & avec un de ces airs d'étourderie qui lui ſont particuliers, « comment arrive-« t-il que ces proſélites, à faces réfrognées, ſe « mettent tous dans la tête qu'ils ne peuvent être « pieux ſans renoncer à la bonne humeur & au « ton de la bonne ſociété ? Et, dit-il, en me

« retournant vers lui, allons, homme, je te prie
« regarde-moi en face! tu ne ſais donc pas que
« la religion quand elle eſt éclairée & bien éta-
« blie dans le cœur, eſt le meilleur maître de
« politeſſe, & qui nous forme au maintien le
« plus aimable & le plus gracieux dans le monde.
« Je l'ai ouï dire à ma chère Mifs Harlowe: &
« elle s'y connoiſſoit ou perſonne ne s'y con-
« noît. Il ne falloit que la voir: ſon air étoit la
« preuve de la vérité de l'obſervation. Mais à
« ces bouillons de ton maudit goſier, à ces
« grimaces ridicules de ton viſage, je vois que
« tu n'es encore qu'un novice en fait de religion.
« Ah, Belford, Belford, il faudra que tu paſſes
« pieds nuds ſur bien des ronces & des épines,
« avant que la religion puiſſe illuminer ces traits
« ténébreux de ton viſage opaque. »

Je ne vous envoie ce récit, Milord, que pour ſatisfaire votre déſir de ſavoir s'il me paroiſſoit rétabli dans ſon premier état.

Il étoit indécis, nous dit-il en dînant, s'il devoit partir le lendemain matin ou le ſurlendemain. Voyant qu'il n'avoit rien à faire à Londres, & ſachant que le Colonel y étoit, (ce que je me ſuis bien gardé de lui dire,) j'ai fait pencher la balance, & il s'eſt décidé à partir le lendemain matin, ſes deux amis ſont convenus de

de le conduire & de le voir s'embarquer. Comme ils ont propoſé d'aller à cheval, je leur ai promis d'être de leur partie le matin, en ajoutant que je ſerois obligé de les quitter le ſoir même. Ce fut avec beaucoup de peine qu'ils me laiſsèrent aller au rendez-vous. Ils ne ſe doutoient guère avec qui. Car M. Lovelace nous avoit propoſé à tous comme une queſtion ſur le point d'honneur, ſi ayant entendu dire que M. Morden & M. James Harlowe avoient laiſſé échapper des menaces contre lui, il devoit quitter le royaume ſans s'être préſenté lui-même ſur leur chemin.

Mowbray fut d'avis qu'il devoit quitter le royaume en homme d'honneur qu'il étoit, & que s'il ne prenoit pas directement le parti de demander raiſon à ces Meſſieurs de leurs propos outrageans, il devoit au moins ſe montrer à eux en public avant de partir; autrement ils pourroient ſe vanter & dire, qu'il n'a quitté le royaume que parce qu'il avoit peur d'eux.

Il penchoit ſi fort pour cet avis, que j'eus beaucoup de peine à lui perſuader le contraire. Je lui repréſentai que ni l'un ni l'autre n'en étant venu à un défi direct & formel, parce qu'ils ſavoient bien qu'il n'auroit pas fait difficulté de l'accepter, rien ne l'obligeoit de répondre; que

d'ailleurs il avoit déjà aſſez fait d'outrage à cette famille, & que le plus ardent déſir de Miſs Harlowe avoit été, qu'il voulût ſe contenter du paſſé & en reſter là; qu'il n'avoit donc aucune raiſon de différer ſon voyage, ſurtout ayant un motif auſſi juſte & auſſi plauſible que le rétabliſſement de ſa ſanté, & ayant toujours la liberté de revenir ſi le cas l'exigeoit.

Je trouvai le Colonel dans une humeur très-ſérieuſe. Nous eûmes une longue converſation ſur les ſujets de pluſieurs lettres que nous nous ſommes écrites relativement au teſtament de Miſs Harlowe & à ſa famille.

Il a encore quelques comptes à régler avec ſon banquier, leſquels, dit-il, ſeront terminés demain matin. Il ſe propoſe de partir jeudi pour aller prendre congé de ſes amis, & après de s'embarquer directement pour l'Italie.

Je voudrois qu'on eût pu engager M. Lovelace à diriger ſon voyage de quelque autre côté que la France & l'Italie. Je lui propoſai Madrid, mais il rit de ma propoſition, & me dit que je raiſonnois comme un mulet d'Eſpagne, & que je commençois à devenir auſſi grave qu'un eſpagnol du vieux temps à quatre-vingt-dix ans.

Je témoignai au Colonel que je craignois que les injonctions de ſa couſine mourante, n'euſſent

pas ſur ſon eſprit toute l'autorité qu'on pouvoit déſirer.

« Elles en ont beaucoup, M. Belford, me « dit-il, autrement une même terre ne nous « eût pas portés ſi long-temps M. Lovelace & « moi. Mais mon intention eſt d'aller à Florence, « non pour y finir mes jours, comme je vous « dis que je penſois à le faire à la mort de ma « couſine, mais pour mettre ordre à mes affaires « dans ce pays & revenir enſuite me fixer dans « la province de Kent ſur un petit patrimoine « qui s'eſt étrangement détérioré par mon ab- « ſence. Mais en vérité, ſi je rencontre M. « Lovelace, ſoit en Angleterre, ſoit ailleurs, je « ne dois pas être reſponſable des ſuites. »

Il m'invita à retourner le voir demain matin. Mais ayant promis à M. Lovelace, comme je vous l'ai dit, de l'accompagner à ſon départ, je lui dis que j'étois obligé de ſortir de la ville, & que j'ignorois à quelle heure je pourrois être de retour dans l'après midi. Ainſi je ne le verrai que jeudi matin qu'il doit venir chez moi.

J'aurai l'honneur de vous écrire encore demain au ſoir. Je ſuis en attendant, Milord,

Votre &c. (♭)

(¶) LETTRE XXXV.

M. BELFORD au LORD M....

Mercredi ſoir, 4 Octobre.

JE ne fais que d'arriver dans l'inſtant d'accompagner M. Lovelace que j'ai quitté à Gads-hill près de Rocheſter. Il a été extrêmement gai pendant toute la route. Mowbray & Tourville ont continué de le ſuivre; ils veulent le voir s'embarquer & ſous les voiles prêt à partir. Ils font vœu de le rejoindre dans un mois ou deux. Car, diſent-ils, à préſent qu'il eſt redevenu ce qu'il étoit, il eſt impoſſible de vivre ſans lui.

Nos adieux ont été triſtes & extrêmement affectueux, toujours mêlés cependant de quelques ſaillies de gaieté, comme vous l'allez voir.

Me tirant à l'écart, & jetant ſes bras à mon cou: « adieu, cher Belford, dit-il, puiſſiez-vous « faire des progrès dans la carrière où vous « êtes entré!... Quelque légèreté que j'affecte, « cette chère créature me tient fortement là, « (en portant la main ſur ſon cœur) & il faut « abſolument que je me montre tel que tu me « vois, ou que je retombe dans l'état où j'ai

« été ces jours derniers — ô divine créature!
« (levant les yeux au ciel).

« Mais ſi je vis aſſez pour revoir l'Angle-
« terre, & que toujours conſtant dans vos pro-
« jets, vous ſoyez alors dans le cas de m'en-
« courager, j'eſpère être plus porté à ſuivre
« votre exemple qu'à vous tourner en ridicule.
« Ce teſtament (car je lui en ai donné une
« copie) fera ma ſociété dans mes heures ſoli-
« taires, vous m'avez déjà dit une partie du
« contenu de ce triſte écrit. Lui ſeul & ſa lettre
« poſthume vont être ma méditation; & cette
« étude me préparera à devenir votre diſciple,
« ſi vous perſiſtez.

« Vous, Belford, vous pourriez vous marier,
« & j'ai une femme en vue pour vous. Il n'y
« a qu'une petite difficulté : c'eſt que tu es un
« mortel ſi gauche.... (il me voyoit très-affecté,
« & il vouloit m'égayer;) mais nous ne nous
« faiſons pas nous-mêmes, & par fois nous
« nous faiſons pires que nous ne ſommes par
« une ſotte manière de nous parer. Tu es en
« deuil à préſent auſſi bien que moi; mais ſi
« jamais ton ridicule goût pour l'éclat & la
« parure te métamorphoſe de nouveau en faquin
« chargé de broderies, je veux à mon retour
« te faire *beau*, comme diſent les filles, te parer

« à ma fantaiſie & à l'air de ton viſage. — Tu « ſeras le docteur de mon ame, & je ſerai le « docteur de ton corps. Tu verras quel joli « garçon je ferai de toi. »

Pour moi, jamais je ne voudrai, jamais je ne pourrai me marier. Je ne dis pas qu'il ne m'arrive de prendre encore quelques petites libertés & de courir quelques-unes de mes anciennes aventures, je ne promets pas cela. On ne ſecoue pas ſi facilement d'anciennes habitudes, mais ce ne ſera plus que de loin en loin & pour me ſevrer par degrés, afin d'éviter l'inconvénient d'une privation trop ſubite. Ainſi mon retour & ma réforme iront enſemble.

« Hé mais, dis-moi donc, larmoyant animal, « qu'as-tu qui te chagrine? » (Je l'aime tendrement, Milord.)

« Adieu.... encore une fois, adieu, dit-il, en « m'embraſſant, & quand tu croiras être en faveur « là-haut (en regardant le ciel) n'oublie pas de « dire un mot pour ton Lovelace. »

Enſuite rejoignant la compagnie, il me recommanda de lui écrire ſouvent, promettant de me donner promptement de ſes nouvelles, & de vous écrire auſſi, Milord, & à toute ſa famille; car, dit-il, ils ont tous eu pour moi plus de bontés que je n'en méritois.

C'eſt ainſi que nous nous ſommes ſéparés.

J'eſpère, Milord, que vous & votre noble famille aurez bientôt le plaiſir de le voir de retour, & ſongeant à ſe réformer, comme il le promet.

Je vous fais mes très-humbles remercîmens, Milord, de l'honneur de votre invitation au château. La première lettre que je recevrai de M. Lovelace, me procurera l'occaſion de vous y porter les aſſurances de mon reſpect.

J. BELFORD. (♭)

(¶) LETTRE XXXVI.

M. BELFORD au LORD M.

Jeudi matin, 5 Octobre.

MILORD, peut-être lirez-vous avec quelque plaiſir le récit de ce qui vient de ſe paſſer entre le colonel Morden & moi.

Nous avons eu une aſſez longue converſation ſur la famille des Harlowes, & ſur ce qui reſte encore à exécuter du teſtament de Miſs Clariſſe. Après cela le colonel m'a fait une propoſition qui m'a cauſé quelque ſurpriſe.

Il eſpéroit, diſoit-il, d'après ma bonne conſ-

titution, & l'heureuſe ſanté dont je jouiſſois, que j'avois un grand nombre d'années à vivre. Il avoit donc une prière à me faire : c'étoit de vouloir bien être auſſi ſon exécuteur teſtamentaire, attendu qu'il lui paroiſſoit impoſſible de faire un meilleur choix ou de ſuivre un meilleur exemple que celui que ſa couſine lui avoit donné.

C'étoit une choſe, a-t-il dit, qu'il avoit à cœur ; il y avoit quelque analogie entre le teſtament de ſa couſine & le ſien : il avoit nommé pour me ſeconder une autre perſonne avec laquelle il étoit sûr que je ne refuſeroìs pas d'être aſſocié, & à qui il avoit intention de demander ſon conſentement dès qu'il auroit obtenu le mien (*) [voulant parler, autant que je puis le deviner de M. Hickman, fils de Sir Charles Hickman, qui peut-être à l'honneur d'être connu de Milord. Car ajouta-t-il, toutes les perſonnes que ma chère couſine a aimées, doivent m'être chères ; & il ſavoit que la perſonne ſur qui il avoit jeté les yeux, outre mes avis & mes ſecours, auroit auſſi ceux d'une des

(*) M. Belford, dans ſa copie qu'il envoya à Miſs Howe, avoit ſupprimé ce qui ſe trouve renfermé entre deux crochets. [ ]

plus ſages & des plus ſpirituelles dames de toute l'Angleterre]

Me voyant un air de ſurpriſe, il me prit la main : « Vous ne devez pas héſiter, encore moins « me refuſer, Monſieur Belford; non, en vérité, « vous ne le devez pas. Il y a deux choſes dont « vous pouvez être bien aſſuré, c'eſt que j'ai « tout diſpoſé avec tant de clarté, j'oſe le dire, « qu'il ne peut s'y trouver rien de litigieux. En « ſecond lieu, j'ai fait une diſtribution ſi juſte, « & qui paroîtra, je l'eſpère, ſi généreuſe « envers toute ma famille, qu'une ame comme « la vôtre trouvera plutôt du plaiſir que de la « peine dans l'exécution de cet office. Et je « crois que c'eſt ainſi que doit en agir tout « honnête homme qui compte avoir un honnête « homme pour ſon exécuteur teſtamentaire. »

Je le remerciai ſincèrement de la bonne opinion qu'il avoit de moi. C'étoit, lui dis-je, un devoir ſi indiſpenſable d'être honnête homme, que je pouvois, ſans être taxé de vanité, me flatter de l'être. Mais ſi j'acceptois la fonction qu'il me propoſoit, ce ne pouvoit être que ſous une condition.

Je ne pouvois, dit-il, en m'interrompant, nommer de conditition qu'il ne fût tout prêt à accepter.

La voici, lui dis-je : c'eſt qu'étant auſſi probable qu'il me ſurvivroit, qu'il l'étoit que je lui ſurvivrois, il voulut bien me permettre auſſi de le nommer pour exécuter mon teſtament, & qu'en ce cas, il ne ſe paſſeroit pas huit jours ſans que je l'euſſe fait.

De tout mon cœur, dit-il, & d'autant plus volontiers que je ne crains point de mourir de mort ſubite. Ce que j'ai fait & ce que je demande de vous, M. Belford, n'eſt que l'effet de la ſatisfaction que m'a cauſée la manière avec laquelle je vous ai vu remplir la partie principale du teſtament de ma chère couſine, qui dit dans le préambule de ſon teſtament, que c'eſt un ouvrage qui doit ſe faire tandis qu'on eſt encore en pleine ſanté de corps & d'eſprit.

Je lui dis que j'étois charmé de lui entendre dire qu'il n'avoit aucune crainte de mourir ſubitement. Cela m'aſſuroit qu'il avoit mis de côté toute intention de rien faire qui fût contraire aux derniers vœux de ſa chère couſine.

C'eſt donc à dire, reprit-il en ſouriant, que ſi je ſongeois à pourſuivre une vengeance ſi juſte à mes yeux, je devrois redouter de périr de la main de M. Lovelace! — Je vous aſſure que je n'ai point de crainte de cette nature.....

Mais je ſais que ce ſujet vous eſt déſagréable. M. Lovelace eſt votre ami, & je conviendrai qu'un homme de bien peut avoir de l'amitié pour un méchant homme, aſſez du moins pour lui vouloir du bien, ſans le ſoutenir & le ſeconder dans ſes méchancetés.

Je vous aſſure, ajouta-t-il, que je n'ai encore formé aucune réſolution, ni d'un côté ni de l'autre. Je vous ai dit quelle autorité avoient ſur moi les prières répétées de ma chère couſine : elles m'ont retenu juſqu'à préſent...mais quittons ce ſujet.

Ceci, Monſieur, (en me remettant un paquet cacheté) eſt mon teſtament. Il eſt paſſé devant témoins. Je ne doute point que vous ne m'accordiez la faveur que je vous demande. J'en ai un double pour l'autre perſonne dont je vous ai parlé, & une copie authentique que je dépoſerai chez mon banquier. A mon retour, qui ſera dans ſix ou huit mois au plus tard, je recevrai votre teſtament en échange du mien, ſi vous le voulez ainſi. Je n'ai plus à préſent qu'à faire mes adieux à tous mes parens qui ſont dans leurs terres. Adieu, que le ciel vous protége, M. Belford ! je vous donnerai inceſſamment de mes nouvelles.

Alors il m'a embraſſé d'un air touché, ainſi que moi, & nous nous ſommes ſéparés.

Je vous félicite de tout mon cœur, Milord, de ce qu'ils ont ſi heureuſement échappé l'un à l'autre. Car je craignois bien que leur rencontre n'eût eu des ſuites fatales.

Le temps qui dompte tout, domptera, je l'eſpère, leur reſſentiment.

Votre &c. J. BELFORD.

Il y eut encore pluſieurs autres lettres écrites entre Miſs Howe & M. Belford, relativement à la diſpoſition des papiers & des lettres, au fonds des pauvres, & à d'autres articles du teſtament de Clariſſe, ſur l'exécution deſquels elle avoit elle-même indiqué la méthode qu'on devoit ſuivre pour chacun. Après quoi les papiers furent renvoyés à M. Belford pour en faire tirer les deux copies ordonnées.

Dans une de ces lettres M. Belford demande à Miſs Howe, de tracer elle-même le caractère d'une amie qu'elle avoit ſi tendrement aimée. Et c'eſt une tâche, dit-il, qu'il croyoit devoir lui être auſſi agréable à remplir, qu'elle étoit digne de ſa plume.

Je ſuis particulièrement curieux, ajoute-t-il, de connoître quelle étoit la diſtribution journalière de ſon temps, diſtribution dont ſa ſœur lui

faiſoit par jalouſie quelques reproches dans une lettre ſur laquelle je viens de jeter les yeux. (*)

Cet éclairciſſement, dit-il, fera peut-être ceſſer pour moi une ſurpriſe que je n'ai jamais pu expliquer. Comment dans un âge auſſi tendre, cette admirable fille avoit pu acquérir tant de perfections extraordinaires! (♭)

(¶) LETTRE XXXVII.

Miſs HOWE à M. BELFORD.

Jeudi, 12 Octobre.

MONSIEUR,

JE ſuis incapable de rendre à ma chère amie toute la juſtice qui eſt due à ſon caractère, faute des talens néceſſaires, & par l'excès de mon chagrin, que le temps, je crois, ne fait qu'augmenter au lieu de l'adoucir. Il m'ôte la force de ſuivre une pareille tâche qui demande une réflexion & une exactitude, dont je ne me ſuis jamais crue capable.

Cependant une démarche auſſi obligeante, auſſi juſte que la vôtre, ne mérite pas un refus. Je vais jeter dans vos mains quelques matériaux

(*) Voyez Lettre XLII, Tome I.

qui pourront ſervir de ſupplément à ceux que vous ſerez en état de recueillir. Vous avez des lettres que vous a adreſſées le colonel Morden, particulièrement celle du 23 Septembre (*), des lettres de ce miſérable que je vois qui lui a rendu juſtice, même à ſa propre condamnation; tout cela vous mettra à portée de remplir cette tâche vous-même, vous qui me paroiſſez un ſi grand admirateur de ſes vertus; & vous vous en acquitterez, je crois, mieux que perſonne que je connoiſſe. Mais je vous fais une prière; c'eſt de me faire voir tout ce que vous aurez écrit ſur ce ſujet. Si je ne le trouve pas de mon goût, j'y ajouterai ou retrancherai, ſelon qu'il ſera juſte de le faire.

Elle fut dès ſon enfance une créature vraiment merveilleuſe; mais je ſuppoſe que votre intention eſt moins d'écrire l'hiſtoire entière de ſa vie, que de peindre ſon caractère, dans les années ſeulement où elle étoit faite pour être le modèle de ſon ſexe. Peut-être néanmoins ſerez-vous bien aiſe de donner une idée de ſa perſonne, & comme vous ne l'avez connue, que dans le temps de ſon trouble & de ſes peines, je vous donnerai les traits principaux dont vous

(*) Voyez Lettre XXVII de ce volume.

pourrez en partie confirmer vous-même la vérité.

Ses formes étoient ſi belles, ſes proportions ſi exactes, ſes traits ſi réguliers, ſon teint ſi frais & ſi charmant, & toute ſa perſonne ainſi que ſes manières ſi remplies de grâces, qu'elle ne pouvoit faire un pas ſans être admirée & ſuivie des yeux des gens qui ne l'avoient pas encore vue. La lettre du colonel Morden que j'ai citée confirmera le fait.

Elle ſavoit mettre dans ſa parure une élégance inimitable, & en général c'étoit elle qui donnoit le ton & les modes parmi les Dames des environs & cela ſans projet de ſa part comme ſans orgueil. (*)

Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre. La dignité répandue dans ſa perſonne & dans ſon air annonçoit l'ame qui animoit tous ſes traits.

Cette dignité innée, puis-je dire, la fit taxer d'orgueil par quelques eſprits ſuperficiels qui ne ſavoient comment expliquer autrement le reſpect que ſon abord & ſa préſence leur imprimoient malgré eux. Mais ceux qui lui faiſoient ce reproche, ſentoient en eux-mêmes, qu'ils auroient été bien orgueilleux de poſſéder une ſeule de ſes perfections; & jugeant d'elle par leur ame étroite,

(*) Voyez Lettre LXI, Tome VIII.

ils croyoient impoſſible qu'une femme qui réuniſſoit tant de qualités éminentes, ne ſe crût pas ſupérieure à toutes les autres.

J'ai entendu lui reprocher comme un défaut, la noble fierté de ſon maintien, & prétendre qu'il indiquoit un ſentiment hautain de ſa ſupériorité, ſans doute ceux à qui l'on en impoſe & qu'on force à un reſpectueux ſilence, humiliés de ſentir leur infériorité, cherchent des défauts bien ou mal fondés à l'objet de leur jalouſie. En vain ſon ame eſt droite & ſa conduite pure; leur cœur qui ne ſe ſent pas exempt de reproches leur fait peur de ſa vertu. Mais Miſs Harlowe ne ſavoit pas ce que c'étoit que l'orgueil, en prenant ce mot dans ſon mauvais ſens. (*)

(*) Vous pouvez, ſi vous touchez ce ſujet, y inférer quelques ſentences d'elle, qu'elle a dites en différens temps & dans diverſes occaſions.

„ Ceux qui n'ont qu'un mérite ſuperficiel ou accidentel, peuvent avoir de l'orgueil; mais un mérite réel & inné doit toujours être autant au-deſſus de la préſomption que de l'arrogance.

„ Qui ſont ceux qui peuvent être plus vertueux, qu'ils ne doivent l'être? & comment peut-on s'enorgueillir des talens que l'homme ne ſe donne pas lui-même?

„ L'ignorance la plus craſſe & la plus mépriſable, eſt de ne ſe pas connoître ſoi-même: & tout ce que nous avons de vertus, de talens, eſt un don du ciel.

Jamais

Jamais perſonne dans les deux ſexes, n'eut à un degré plus éminent cette affabilité, cette attentive complaiſance, que d'autres appellent *gracieuſeté*, vis-à-vis de ceux qui la mettoient à portée de leur être utile; ceux qu'elle obligeoit en effet, ne ſavoient quelquefois lequel préférer, ou le bienfait qu'ils en avoient reçu, ou les formes gracieuſes dont elle l'avoit accompagné. On a ſouvent dit d'elle ce qu'on diſoit du roi de France Henri IV : qu'ordinairement la perſonne qu'elle étoit obligée de refuſer, la quittoit preſque auſſi ſatisfaite que ſi elle eût obtenu ſa demande. Enſuite elle avoit un ſi inviolable reſpect pour la vérité. — Oh! Monſieur, vous ne

---

„ Toute perfection humaine n'eſt que relative & par comparaiſon; il eſt des perſonnes qui nous ſurpaſſent en mérite autant que nous nous imaginons ſurpaſſer ceux qui en ont le moins.

„ Dans l'échelle univerſelle des êtres, celui qui eſt au pied eſt un anneau auſſi utile, auſſi important de la grande chaîne, que celui qui eſt au faîte.

„ La grâce qui rend aimables toutes les autres, c'eſt l'humble modeſtie.

„ Il n'eſt qu'une eſpèce d'orgueil qui ſoit pardonnable, celui de ſe ſentir au-deſſus d'une action baſſe & déshonorante.

Telles étoient les maximes ſur leſquelles cette admirable fille tâchoit conſtamment de ſe conduire elle-même, & de régler ſa conduite avec les autres.

pouvez en trop dire ſur cet article. J'oſe avancer que dans toutes ſes lettres & dans toutes celles de ce miſérable, on ne trouvera pas un ſeul reproche qui attaque ſa véracité, malgré tout le poids de ſes accablantes infortunes, malgré toute la ſubtilité des ruſes de ce monſtre, malgré l'activité des efforts qu'elle a faits pour ſe dégager de ſes mains.

Sa charité étoit ſi grande que toutes les fois que la faute n'étoit pas notoire & grave au point que ce fût une juſtice indiſpenſable de condamner, elle prenoit toujours la défenſe de la perſonne accuſée; c'étoit l'avocate généreuſe des abſens attaqués ſans preuves manifeſtes.

Je me rappelle un jour, où dans un cercle nombreux de femmes, nous avions toutes, moi comme les autres, cenſuré une démarche haſardée d'une jeune perſonne. — Allons, ma chère Miſs Howe, dit-elle, (car c'étoit une convention entre nous de nous prendre à partie, & de nous reprendre ainſi l'une ou l'autre, avec l'intention de faire tomber ſur l'aſſemblée une leçon qu'on n'eût pu ſans arrogance ou ſans préſomption adreſſer directement aux autres,) — ſuppoſez que je ſuis Miſs Fanny Darlington. Alors ſortant du cercle, & ſe plaçant debout au milieu : me voici, dit-elle, debout : comme indigne de tenir

mon rang avec le reſte de la compagnie, juſqu'à-ce que je me ſois juſtifiée. Ainſi ſuppoſez-moi à ſa place : voyons votre accuſation, & daignez écouter enſuite ce que la pauvre accuſée pourra répondre pour ſa défenſe. Alors reprenant l'accuſation avec toutes ſes conjectures & ſes circonſtances ſans preuves, elle y oppoſa d'autres conjectures, d'autres circonſtances favorables & tout auſſi probables ; & elle juſtifia la jeune Miſs d'une manière triomphante. Toute l'aſſemblée fut ſi ſatisfaite de ſon apologie, qu'on la reconduiſit à ſa place, & qu'on lui aſſigna d'une voix, un double rang dans le cercle ; l'un en qualité de Miſs Darlington réintégrée dans tous ſes honneurs, l'autre en qualité de Miſs Clariſſe Harlowe. — Il y auroit peu de perſonnes, diſoit-elle, de condamnées, ou même d'accuſées, dans les cercles, ſi elles étoient préſentes ; il eſt donc généreux, ou plutôt ce n'eſt qu'une juſtice de prendre le parti de l'abſente, ſi elle n'eſt pas évidemment coupable. Quoique la ſageſſe fût en quelque ſorte un droit d'aîneſſe pour elle, elle n'avoit cependant pas vécu aſſez d'années pour prétendre à une expérience conſommée qui l'exemptât de la néceſſité de changer quelquefois ſon premier jugement ſur les perſonnes & ſur les choſes. Quand elle ſe trouvoit obligée de

le faire, elle prenoit grand ſoin que ſa mépriſe particulière ſur le mérite ou la vertu d'une perſonne qui lui en avoit impoſé, ne retrécît pas ſa charité preſque univerſelle; & ne la fît pas tomber dans une méfiance ſoupçonneuſe, dans un doute injurieux à l'eſpèce humaine. Il me revient dans l'eſprit un trait de cette nature.

Une Dame fort ſévère dans ſes cenſures, lui reprochoit d'avoir épouſé fréquemment la cauſe d'une perſonne dont la baſſeſſe n'étoit plus équivoque & ma chère amie en avoit elle-même fait l'expérience à ſon préjudice perſonnel. — Vous aviez, dit-elle, Madame, plus de pénétration que je n'en peux prétendre à mon âge. Mais quoique la dépravation humaine puiſſe, je le crois, juſtifier plus ſouvent les cenſeurs rigoureux, que la droiture des hommes confirme le jugement des cenſeurs favorables, je ne renoncerai point à mes principes d'indulgence. Néanmoins je tâcherai à l'avenir, dans le cas où le jugement de mes aînées ſera contre mon opinion, de chercher à concilier la mienne avec la diſcrétion & la prudence.

Lorſqu'il lui arrivoit d'être convaincue d'une erreur ou d'une mépriſe, quoique ce fût une ſorte d'échec porté à ſon jugement & à ſa ſagacité, perſonne n'étoit plus prompte à la reconnoître, & n'en faiſoit l'aveu avec plus de candeur.

Après le mérite, diſoit-elle quelquefois, d'éviter une erreur, le ſecond c'eſt de l'avouer avec franchiſe. Chercher des excuſes à un tort réel eſt la marque infaillible d'une ame ſans nobleſſe, & peut-être déjà corrompue.

Mais je dois ajouter qu'elle mettoit auſſi une juſtice exacte & ſévère dans ſes reproches, quand il s'agiſſoit d'une baſſeſſe volontaire & réfléchie. Comment donc a-t-elle pu pardonner au méchant dont la ſcélérateſſe préméditée l'avoit ſurpriſe & enveloppée dans ſes filets?

Vous pouvez inſiſter partout ſur un point: c'eſt que ſans les perſécutions inſenſées de ſa famille, elle ne fût jamais tombée ſous le pouvoir de l'affreux Lovelace. Et cependant dans pluſieurs occaſions, elle avouoit ingénument, que ſi les avantages de la perſonne, l'art de faire ſa cour, & l'honneur d'une illuſtre alliance devoient dans le choix d'un amant paſſer pour les avantages les plus propres à captiver, il n'auroit pas été très-difficile à ſes yeux d'égarer ſon cœur. La dernière fois que nous avons été enſemble (pendant trois heureuſes ſemaines!) à chaque viſite que ce miſérable lui a faite, il l'a toujours laiſſée de plus en plus mécontente de lui. Et cependant ſa conduite avec elle étoit trop bien compoſée, pour avoir mérité la moindre objec-

tion de toute femme qui auroit eu moins de cette charmante délicateſſe & de cette rare pénétration qui la diſtingoient.

Par obéiſſance aux injonctions que lui avoit faites ſon deſpotique père, en lui permettant de venir paſſer quelques jours avec moi, les derniers que nous ayons, hélas! paſſés enſemble, elle ne voulut jamais voir Lovelace qu'en ma préſence, & quand il étoit parti, elle diſoit tantôt : « ô ma chère Nancy ! ce n'eſt pas là l'homme » — tantôt : « le fou, l'étourdi ! on a tou-« jours quelque choſe à lui pardonner ! » D'autrefois : « cet homme inſpire plutôt la crainte qu'il « n'attire l'amour » ! Et elle répétoit encore : « ce n'eſt pas là l'homme. — Il y a de la vérité « dans ce que tout le monde dit de lui. Mais quel « droit ai-je de lui demander compte de rien, « moi qui n'ai aucunes vues ſur cet homme. »

En un mot, ſi on l'eût l'aiſſée à ſon propre jugement & à ſa prudence, qualités que tout le monde lui accordoit, elle en auroit bientôt aſſez découvert elle-même du caractère de ce miſérable, pour le congédier ſans retour.

Elle poſſédoit en perfection toutes les grâces de l'élocution. Elle avoit une main remarquable pour la netteté des caractères, bien tranchés & bien formés, mais purs & ſans affectation,

ni vaine recherche ; ils étoient la peinture de ſon ame. Ses lettres étoient belles, ſes lignes égales, & elle écrivoit avec une rapidité ſingulière : rien n'étoit plus correct que ſon orthographe, & même que ſa ponctuation.

Vous pouvez ici, ſi vous voulez, ſaiſir l'occaſion de jeter une idée en paſſant, pour le profit des perſonnes de notre ſexe qui négligent à l'excès l'orthographe ; & que la conviction de leur ignorance éloigne généralement du goût d'écrire. Elle diſoit à cette occaſion, que c'étoit une preuve qu'une femme entendoit l'étymologie auſſi bien que le ſens des mots quelle employoit, & qu'elle ne s'arrêtoit pas ſeulement aux ſons, lorſqu'elle épeloit les mots avec exactitude.

Elle s'étonnoit toujours que les femmes euſſent en général tant de repugnance pour écrire ; puiſqu'après l'aiguille, c'étoit la plume qui de toutes les occupations étoit la plus faite pour elles, & la plus conforme à leur goût ; & qu'elle ſervoit autant à les inſtruire qu'à les amuſer. Qui ne voit pas, diſoit-elle, que les femmes qui ſe plaiſent à écrire, ſurpaſſent les hommes dans le ſtyle familier ? La douceur de leurs ames, la délicateſſe de leurs ſentimens perfectionnés par le genre de leur éducation, & leur imagination

vive leur donnent une aptitude à atteindre un grand degré de ſupériorité dans ce talent: au lieu que les ſavans, comme on les appelle, (c'eſt-à-dire, qui ne ſont que ſavans) viſant au-delà de cette aiſance libre & facile qui fait le mérite de ce genre d'écrire, & même de tout autre, en croyant y toucher, ſont au-deſſus, ou plutôt au-deſſous de toute beauté naturelle.

De-là vient qu'une partie de ces ſavans à force de roideur & d'affectation, tombant dans une recherche inſipide & ſéche, ſe font un ſtyle auſſi dur, auſſi empeſé, que le ſont ſouvent leurs manières: ils étouffent leurs productions ſous l'amas des métaphores: ils ſe jettent dans l'ampoulé & le Phœbus; le ſublime pour eux conſiſte dans les mots plus que dans les ſentimens; ils ne ſe croient jamais plus élevés que lorſqu'on ne peut ni les ſuivre, ni les comprendre, & vous les voyez ſe repoſer ſatisfaits de leurs ouvrages, & les décorer du nom de productions *mâles*. D'autres viſant à l'eſprit, ce méchant guide qui égare ſi ſouvent, renoncent à toute eſpèce de jugement. Enfin il en eſt d'une troiſième claſſe qui s'abîmant dans la pouſſière ſcholaſtique, s'y traînent & fouillent ſans ceſſe dans les décombres des langues mortes, ſans jamais chercher à montrer aucune étincelle d'eſprit de leur propre

ſonds. Ils paſſent toute leur vie dans le magaſin des citations : gens bons uniquemeut pour écrire des notes & des commentaires ſur le texte des autres ; & dont toute la gloire eſt de connoître dans une langue étrangère de vieilles beautés de deux mille ans, qu'ils ne peuvent qu'admirer, & jamais imiter dans la leur.

Et voilà les ſavans ! voilà ceux qui mépriſent notre ſexe ſelon eux ſuperficiel & ſans fonds !

Je n'ai pas beſoin de répéter les juſtes exceptionsque ſavoit faire ma chère amie ; j'y ſouſcris moi-même ſans difficulté, en faveur des hommes diſtingués par une vraie ſcience, par un goût fin, & par l'étendue de leurs facultés ; je n'ai pas beſoin non plus de parler de ſon reſpect particulier pour la profeſſion eccléſiaſtique ; ce reſpect, j'oſe le dire, perce dans tous les endroits de ſes lettres où il eſt queſtion du clergé. Il eſt vrai que le pieux docteur Lewen, le digne M. Blome, le ſavant M. Arnold, & M. Tompkins méritoient bien la vénération qu'elle avoit pour eux. Elle devoit pluſieurs de ſes qualités acquiſes à ſa correſpondance & à ſes entretiens avec eux.

Et ces légères marques de mépris, qu'en ſuivant, je dois l'avouer, ma trace, elle laiſſoit échapper de temps en temps, tomboient ſur ces

durs ſavans, (& ſon imbécile & pédant de frère, étoit le premier à les mériter) qui ſe donnent les airs de mépriſer non-ſeulement notre ſexe, mais ceux même du leur qui n'ont pas eu l'occaſion de s'inſtruire dans les parties oratoires du diſcours & dans les langues mortes; (je ne peux parler avec trop de dédain de cette vile eſpèce) mais ce mépris ne reſſembloit en rien à celui que certaines gens affectent pour ce qu'ils n'ont pas eu l'eſprit d'apprendre; elle avoit une admirable facilité pour les langues; elle ſavoit très-bien l'italien & le français; elle commençoit déjà à s'appliquer au latin; connoiſſant ſi bien ſa langue par principes, & avec le ſecours des deux idiômes étrangers que je viens de nommer, elle ne pouvoit manquer d'y faire les plus rapides progrès.

Mais toutes ſes études ne l'empêchoient pas d'être une intelligente ménagère, & une excellente maîtreſſe de maiſon. C'étoit une qualité qu'elle étoit ſingulièrement ſoigneuſe de recommander à toutes ſes compagnes qui aimoient la lecture, ou qui avoient le goût d'écrire: car ſa maxime étoit qu'une femme qui néglige les avantages utiles, & cette élégance qui diſtingue naturellement ſon ſexe pour une ſcience qui paſſe pour appartenir plus particulièrement à l'autre,

s'attiroit plus de mépris pour ce qu'elle perdoit, qu'elle ne gagnoit de conſidérations par ce qu'elle pouvoit acquérir.

Elle aimoit à s'étendre ſur cet article : tout ce qu'une femme peut apprendre, diſoit-elle, au-delà de ce qu'il eſt utile à ſon ſexe de ſavoir, qu'elle l'apprenne, à la bonne heure. Elle prouvera par-là qu'elle eſt bonne économe de ſon temps ; & que ſon eſprit n'eſt pas étroit & borné; mais qu'elle n'abandonne pas pour cela les occupations plus néceſſaires, & par-là non moins nobles, qui lui apprendront à être une bonne maîtreſſe de famille, une bonne épouſe & une bonne mère. Car qu'y a-t-il de plus diſgracieux pour une femme que de paſſer par ſa négligence ſur ſa perſonne, pour une ſavante mauſſade, ou par ſon ignorance dans la conduite de ſon ménage, pour ne rien ſavoir de ce qui concerne l'économie domeſtique ?

Elle me citoit l'exemple de deux dames : l'une, fort jalouſe de donner ſon avis devant ſon mari, dans un cercle d'amis lettrés, ſur quelques paſſages difficiles ou équivoques de Virgile ou d'Horace, ne ſavoit comment ajuſter ſes robes & ſes parures, avec cette grâce & ce goût néceſſaires pour lui conſerver l'affection de ſon époux & le reſpect des étrangers ; l'autre, voulant paſſer

pour avoir autant d'érudition & de ſcience qu'un ſavant, ne trouvoit point de meilleure méthode pour aſſurer ſes prétentions, que de mépriſer ſon propre ſexe, en renonçant à cette délicateſſe féminine & caractériſtique dont nulle autre acquiſition ne peut remplacer la perte.

Elle ſoutenoit quelquefois, en voyant le ridicule des femmes ſavantes, que ce qu'il y avoit de vraiment important pour le ſexe, étoit ſeulement d'exceller dans la connoiſſance des beautés & des agrémens de ſa langue naturelle, diſant qu'il y avoit là un aſſez beau champ pour exercer une femme, & que d'en vouloir un plus vaſte, c'étoit ſe mettre en danger d'être moins utile à ſa famille. Mais moi, qui ne reconnois en rien la ſupériorité de l'autre ſexe ſur le nôtre, que dans la facilité de s'inſtruire dont ces hommes jaloux des grâces de notre imagination riante nous privent lâchement, dans la crainte de ſe voir encore ſurpaſſées dans ces ſciences qui ſont leur principal orgueil; jamais je ne pouvois être de ſon avis ſur ce point. Cependant je penſois abſolument comme elle, qu'une femme qui étoit ſi curieuſe de ſcience & d'érudition par le degré d'importance de plus qu'elle en eſpéroit dans une compagnie de gens inſtruits, & qui, pour les avoir acquiſes ſe croyoit bien au-deſſus de tous

les ſoins utiles & des occupations domeſtiques, encouroit avec juſtice le mépris qu'elle ne manquoit jamais de s'attirer. Avec elle le précepte & l'exemple marchoient toujours de compagnie; ſa *laiterie*, dans la maiſon de ſon grand-père, charmoit tous ceux qui alloient la voir, comme elle faiſoit elle-même le charme de toutes les perſonnes qui l'y viſitoient.

Son grand-père voulut qu'on changeât le nom de cette métairie, qui anciennement s'appeloit *le bocage*, en celui de *la laiterie*, par honneur pour la dextérité de ſa petite fille, de ſon intelligence dans toutes les parties d'une laiterie, ainſi que de la propreté & de l'élégance de tous les inſtrumens & offices aſſignés à cet uſage (*). Elle avoit une ſorte de négligé commode, aiſé & gracieux fait exprès pour cette maiſon. On a remarqué d'elle que dans la même heure où elle avoit paru la plus élégante & la plus jolie laitière, on la voyoit dans l'occaſion changer de parure & briller en jeune dame du meilleur ton dans un cercle.

Son ayeul, ſon père, ſa mère, ſes oncles, ſa tante, & même ſon frère & ſa ſœur alloient ſouvent l'y viſiter; ils étoient charmés de la

(*) Voyez Lettre II, Tome I.

voir vaquer en ſilence, & avec une activité ſans affectation à ces occupations; car toujours ſa modeſtie lui faiſoit préférer d'agir elle-même, au lieu de s'entretenir à commander, afin de ne pas décourager la domeſtique que cet office regardoit perſonnellement. Chacun ſe faiſoit un plaiſir de recevoir de ſes mains une collation dans *ſa laiterie*. Sa mère & ſa tante Hervey l'admiroient ordinairement, mais en ſilence, afin de ne pas cauſer de peine à ſa ſœur, créature envieuſe, d'un mauvais naturel, répugnant à l'imitation d'un bon exemple, & qui avoit coutume de paſſer tout ce temps à la ſuivre des yeux avec une jalouſie muette. De temps en temps néanmoins, cette créature refrognée permettoit à quelques louanges avares & contraintes, de forcer le paſſage de ſes lèvres; tout en ſongeant comme Saül aux moyens d'enfoncer le dard dans le cœur de David, la gloire de ſon royaume. Il me ſemble encore voir mon amie ſous la forme d'un ange, trop ſupérieure à ſa ſœur pour faire attention à ſon humeur, lui offrir & la prier d'accepter une taſſe de lait de ſes mains plus blanches que ce lait.

Son aptitude pour toutes les parties de l'adminiſtration d'un ménage paroiſſoit être de toutes les qualités où elle excelloit, la ſeule

qu'elle dût à ſa famille, dont l'eſprit rétréci, parcimonieux & inquiet de l'avenir, au milieu d'une immenſe fortune, les portoit à la laiſſer ſe livrer au goût qu'elle prit pour la ſcience de ces détails; ſa ſœur aînée s'occupoit uniquement de ſa toilette, ſans pouvoir jamais en acquérir les grâces, & jouoit la dame du bel air, ſans jamais y réuſſir, ce qu'étoit ſa cadette ſans étude & ſans paroître s'en douter.

Ordinairement quand on attendoit compagnie, une des ſœurs paſſoit la moitié de la matinée devant ſon miroir; l'autre donnoit ſes ordres pour le dîner & pour toute la journée; montoit enſuite dans ſon cabinet de toilette, & avant qu'on eût remarqué ſon abſence, (parce qu'il régnoit un ordre admirable dans tous ſes effets,) on la voyoit deſcendre & prête à recevoir le monde, & cela avec une aiſance naturelle & un air de tranquillité qui faiſoient croire qu'elle n'avoit eu rien autre choſe à penſer.

Long-temps après elle, (& ſans compter peut-être des heures entières priſes auparavant pour ſe préparer,) deſcendoit avec bruit & fracas la maladroite Arabelle avec un étalage de parures ſans grâces; à la vue de ſa ſœur tranquille & ſans prétentions, la jalouſie, l'humeur de ſe voir éclipſée à bien moins de frais, &

en ſix fois moins de temps, achevoient de décontenancer la pauvre Arabelle.

Cependant les ſoins & les détails domeſtiques qu'elle entendoit parfaitement, n'avoient fait contracter à ſon ame aucune teinte de lésinerie. Elle ſavoit diſtinguer l'honnête frugalité, vertu ſi néceſſaire, de l'avare meſquinerie, un vice ſi odieux. Elle définiſſoit la généroſité, un heureux milieu entre la parcimonie & la profuſion.

Je n'ai connu perſonne qui lût avec plus de grâces; elle en ajoutoit par ſa voix mélodieuſe à celles qui pouvoient ſe trouver dans les livres qu'elle liſoit à ſes amis. Elle en prêtoit même aux endroits qui n'en avoient pas, par ſon art de les faire valoir. Nulle monotonie deſagréable, nulle finale faſtidieuſe; elle plaçoit toujours l'accent avec une juſteſſe admirable. Elle ſavoit donner de la force & de l'emphaſe quand le ſujet l'exigeoit. Ni les grands mots, ni le ſtyle déclamatoire de la tragédie ne pouvoient la ſurprendre & la faire ſortir du naturel; & cependant la poéſie étoit vraiment poéſie dans ſa bouche.

Mais ſi ſa voix charmoit, quand elle liſoit, elle étoit toute mélodie quand elle chantoit; & le plaiſir que faiſoient ſa voix, ſon goût

& ſa grande juſteſſe, étoit encore augmenté par la grâce de ſon air, l'aiſance de ſon maintien, & l'obligeante complaiſance qu'elle mettoit à vous ſatisfaire.

Néanmoins elle aimoit mieux entendre les autres, que de jouer ou chanter elle-même.

Elle avoit du plaiſir à donner une louange méritée; mais toujours de manière à éviter le ſoupçon qu'elle attendit un compliment en retour du ſien.

Elle avoit le talent de dire des choſes peu communes avec une ſimplicité qui faiſoit croire aux autres qu'ils en auroient dit autant, quoiqu'elles ſuppoſaſſent du génie & un eſprit qui fait obſerver.

Juſqu'à ſes réflexions ſévères, ſans rien perdre de leur force, prenoient de la douceur dans ſon air, dans le ton dont elle les énonçoit, & dans la bienveillance viſible qui ſe montroit dans ſon but.

Etant fort jeune, j'avois le défaut ſi commun de me faire prier pour chanter. Elle m'en a guéri dès le commencement de notre heureuſe intimité par ſon exemple, par les avis qu'elle me donna dans l'occaſion, & toujours en particulier.

Allons, ma chère! voulez-vous que nous

vous prenions au mot? Voulez-vous que nous penſions que vous chantez aſſez médiocrement? Cependant un acte de complaiſance, pour obliger une compagnie qui mérite autant d'égards, n'eſt-elle pas préférable au talent de chanter? & les jeunes perſonnes ne ſe feront-elle pas un devoir de faire une ſorte de compenſation de leurs imperfections dans quelques parties de l'éducation, en excellant dans d'autres?

Vous devez, me diſoit-elle une autre fois, nous convaincre en aſſayant de chanter, que vous ne le pouvez pas; & alors vous vous délivrerez de nos importunités pour le moment & pour toujours. — Eſpèce d'indulgence néanmoins, permettez-moi de l'ajouter, que des chanteurs fort médiocres ne ſont pas toujours bienaiſes d'obtenir. Une autre fois: je ſais que vous allez nous faire ce plaiſir tout-à-l'heure; vos excuſes ne font que piquer notre attente & multiplier vos difficultés.

Et encore, ce talent n'a-t-il pas fait partie de votre éducation, ma chère Nancy? Comment voulez-vous donc que nous puiſſions, pour votre propre honneur, accepter vos excuſes?

Un jour que je prétextois un rhume, le prétexte ordinaire. — Chantez toujours, ma chère, du mieux que vous pourrez. Plus la difficulté

ſera grande pour vous, plus vous aurez de mérite. On ne vous croira pas du nombre de celles qui ne s'entendent pas à faire des excuſes? Vous devez chanter, mon amour, ne fût-ce que pour empêcher que quelque perſonne de l'aſſemblée ne prenne vos excuſes pour de l'affectation.

Une autre fois que j'avois obſervé, & avec vérité, qu'une jeune demoiſelle qui étoit préſente, chantoit mieux que moi, & que je ne me ſouciois pas de chanter devant elle: fi, dit-elle, me tirant à l'écart, n'eſt-ce pas là de l'orgueil, ma Nancy? N'avez-vous pas l'air, en agiſſant ainſi, de ne chercher que des applaudiſſemens, comme le but & le principal motif de votre complaiſance. Une ame généreuſe ne fait point difficulté de donner occaſion de briller à une perſonne de mérite, quoique ce ne ſoit pas toujours à ſon avantage. Et cependant en le faiſant, elle aura toujours un mérite qui lui ſera propre. Suppoſez que cette jeune demoiſelle qui excelle au-deſſus de vous, fût abſente; qui voudra, ma chère, ſi on ſuit votre exemple, chanter après vous, pour vous faire briller à leurs dépens? En vérité, je veux vous voir autant de ſupériorité ſur les autres femmes, dans ces légers objets, que vous en avez dans de plus impor-

tans. — Voilà ce qu'elle me disoit pour me faire honte de mon refus.

Elle étoit au-dessus de toute réserve & de tout déguisement, & très-communicative: une jeune personne ne passoit pas une demi-heure dans sa compagnie, sans en emporter quelque instruction utile; mais toujours d'une manière indirecte, & sans morgue ni prétention; avec l'air de faire une question, pour s'éclaircir elle-même d'un fait, elle tomboit naturellement dans quelque discussion instructive, & laissoit la personne qui l'écoutoit embarrassée de décider si l'idée qu'elle étoit à portée de suivre, lorsqu'elle avoit été une fois éveillée, venoit originairement d'elle-même, ou de l'aimable génie à qui elle la devoit.

De grandes dispositions pour le dessin, qu'elle apprit en fort peu de temps. Mais son temps étoit pris par trop d'autres soins, pour lui laisser le loisir & l'application suivie qui étoient nécessaires pour porter ce bel art à un degré supérieur. Et elle disoit qu'elle craignoit d'embrasser trop d'objets, de peur de n'être supportable dans aucun.

En considérant sa grande jeunesse & le peu de moyens qu'elle avoit eus, on pourroit dire qu'elle étoit bon juge en fait de peinture à un

point extraordinaire; & dans cette partie, comme dans tout le reſte, la nature lui tenoit lieu d'art, & ſon art étoit la nature. Elle peignoit même aſſez joliment; c'eſt la raiſon qui engagea ſon grand-père à lui léguer tous les tableaux de famille. Ce qui la diſtingoit, c'étoit une charmante imagination. Son pinceau, comme ſa plume, avoient une touche moëleuſe & facile. Cependant elle jugeoit mieux qu'elle n'exécutoit. Mais elle ſavoit toujours à merveille ce qu'exigeoit chaque ſujet. En d'autres termes, elle étoit une maîtreſſe parfaite pour le *voilà comme cela devroit être.*

Pour citer un exemple au profit des jeunes demoiſelles, elle remarqua, ſans qu'on l'eût prévenue, n'étant encore qu'un enfant, que jamais le ſoleil, la lune & les étoiles ne paroiſſoient enſemble dans le même eſpace de firmament, & qu'on ne devoit pas par conſéquent les raſſembler dans un ſeul & même tableau; que les lions, les ours & les tigres n'étoient pas indigènes du climat de l'Angleterre, & ne devoient pas ſe trouver dans un payſage anglais; que ces tyrans des forêts ne devoient pas être aſſociés avec les agneaux, les chevreaux, ni les faons, non plus que les milans, les faucons & les vautours avec les perdrix, les faiſans

& les colombes. Elle a connu, hélas ! à l'âge de dix-neuf ans, elle a connu par une fatale expérience que tous ces animaux, tous ces oiſeaux de proie étoient bien ſurpaſſés en cruauté & en perfidie par l'homme, cet être lâche, barbare, intrigant, & qui met ſon plaiſir à détruire ; qui bien moins excuſable que ces animaux féroces, détruit par jeu & par paſſe-temps, ce qu'ils ne détruiſent que preſſés par la faim & la néceſſité. Elle ſavoit fort bien démaſquer tous les frivoles amateurs. Et ſon guide étoit la nature. *La convenance*, mot ſynonime de celui de nature, étoit ſa loi, comme elle eſt la baſe de tout jugement juſte & vrai. Malgré cela, elle étoit mécontente d'elle-même, lorſque ce qu'elle avoit pu dire, expoſoit ces demi-ſavans, ces amateurs ſuperficiels, même en leur abſence, au ridicule des eſprits enjoués & plaiſans. Que nos dames modernes, qui n'ont pas une ſeule de ſes grandes qualités, dont tout le temps pendant le jour qu'elles abrégent ordinairement, ou qu'elles n'allongent qu'en faiſant de la nuit le jour, & du jour la nuit, eſt employé à la toilette, aux viſites, aux cartes, aux ſpectacles & aux concerts, s'étonnent & regardent comme un prodige incroyable qu'il ait pu exiſter une dame ſi accomplie, quoique ſi jeune, tandis

qu'elles, dans un âge plus avancé, ne peuvent pas ſe vanter d'une ſeule de ſes perfections.

Leur étonnement ne peut venir que de ce qu'elles ignorent la manière dont elle ſavoit employer ſon temps. Elles n'ont pas la plus légère idée de tout ce qu'on peut faire dans ces heures, qu'elles paſſent enſevelies dans *les ombres de la mort*, pour emprunter une de ſes expreſſions qui lui étoit familière. Mais, avant de parler de la diſtribution qu'elle faiſoit de ſes heures, je dirai un mot d'un autre article, dans lequel elle ſurpaſſoit toutes les jeunes perſonnes de ma connoiſſance.

Je veux parler de ſon habileté dans tous les ouvrages à l'aiguille.

Cette pièce qu'elle légue à ſon couſin Morden, eſt en effet un ouvrage ſi admirable, que le père de ſon couſin qui faiſoit la plus grande partie de ſon ſéjour dans les pays étrangers, avoit été très-jaloux de l'obtenir, (comme elle le dit dans ſon teſtament,) & vouloit l'emporter en Italie, pour faire honneur à ſa famille, & montrer, diſoit-il, aux curieux des autres pays, que la retraite d'un cloître n'étoit pas néceſſaire aux jeunes anglaiſes pour leur faire produire des chefs-d'œuvres dans ces talens, dont les nones & les recluſes ſe glorifient tant.

Sa vîteſſe à travailler ces ſortes d'ouvrages étoit ſurprenante, & c'eſt ce qui l'encourageoit à s'y livrer.

Quant à ſes délaſſemens, les talens & les connoiſſances qu'elle poſſédoit, annonçoient aſſez de quel genre ils étoient. Elle étoit loin d'aimer les cartes, le foible univerſel des dames de nos jours. Auſſi n'excitoit-elle jamais la compagnie à demander les tables de jeu; ſouvent elle leur en faiſoit inſenſiblement perdre l'idée, en faiſant naître quelque ſujet de converſation amuſant ou autre paſſe-temps, lorſqu'elle le pouvoit faire, ſans encourir le reproche de ſingularité.

Fort peu de ſes intimes amies propoſoient les cartes, quand elles pouvoient l'engager à une lecture, à une converſation, à jouer du clavecin ou à chanter; lorſqu'il paroiſſoit quelque ouvrage, ou quelque morceau de muſique nouveau. Mais dans une compagnie très-nombreuſe, la converſation ne peut guères prendre ce tour agréable, qui s'établit aiſément entre quatre ou cinq amies, dont l'âge & les goûts ſe rapportent; alors c'eſt en quelque ſorte une néceſſité, d'en détacher quelques perſonnes, pour donner aux autres la facilité de ſe rapprocher & de ſe plaire davantage enſemble. Elle ne refuſoit point la partie, lorſque le ſort la nommoit pour la former; & alors

elle prouvoit que ſon dégoût pour le jeu étoit ſeulement une affaire de principe & de choix ; elle ſe tiroit à merveille de tous les jeux de bonne ſociété. Mais elle ſe déclaroit toujours contre la folie de jouer gros jeu. Elle ne vouloit pas, diſoit-elle, ſoumettre de nouveau au haſard l'argent qu'elle avoit, ou ne vouloit riſquer qu'une bagatelle.

Elle croiroit, diſoit-elle encore, faire un fort mauvais compliment à ſes amies, ſi elle leur ſuppoſoit le déſir de s'emparer de ce qu'elle poſſédoit légitimement, comme ce ſeroit à ſes yeux une indignité de prétendre à ce qui leur appartenoit.

En un mot, diſoit-elle, jouer gros jeu eſt un vice ſordide qui bleſſoit la morale & les principes, qui ne pouvoit naître que de l'avarice; & une infraction directe du précepte qui nous défend de convoiter le bien de notre prochain.

Elle étoit extrêmement charitable, & la ſeule de ſa famille qui connût le vrai ſens de ce mot; ſa charité s'étendoit à l'ame comme à la perſonne, de ceux qui en étoient les objets. Elle tenoit une liſte de *ſes pauvres*; & elle y remplaçoit d'un nouveau nom celui qui ſe trouvoit pourvu ou que la mort enlevoit. Mais elle avoit ſoin de ménager encore une bourſe de réſerve pour les

cas imprévus & pour les accidens; il faut convenir que jamais elle n'eut de modèle ni d'égale dans la ſageſſe de la diſtribution.

Les vieillards, les aveugles, les infirmes, la veuve & l'orphelin, ou le pauvre laborieux, mais malheureux dans ſon induſtrie, étoient ſpécialement les objets de ſa bienfaiſance. Ses grands plaiſirs étoient de contribuer à l'inſtruction de l'un, de payer l'apprentiſſage d'un métier aux enfans du pauvre dont le travail ne pouvoit ſuffire à nourrir ſa famille, & de les établir à la fin de leur engagement; elle donnoit aux autres de bons livres, & dans ſon loiſir elle enſeignoit aux plus pauvres de ſes honnêtes voiſins & de ſes fermiers à les lire avec fruit. Cette charité, diſoit-elle, qui embraſſe l'inſtruction de l'ame, auſſi bien que les beſoins phyſiques, procure un double avantage à la ſociété, en ce qu'elle ajoute au nombre des ſujets honnêtes & utiles, ce qu'elle retranche de celui des libertins fainéans. Peut-il y avoir, ajoutoit-elle, un genre de charité plus agréable aux yeux de ce Dieu qui ne demande de nous rien tant que des actes réciproques de bienfaiſance mutuelle entre nous?

Son oncle Antonin, lorſqu'il vint ſe fixer en Angleterre avec l'immenſe fortune qu'il rapportoit des Indes, diſoit ſouvent: cette fille, par

ſes charités, attirera les bénédictions du ciel ſur toute notre famille; & il faut avouer qu'ils ſe repoſoient tous beaucoup ſur cette confiance.

Au reſte, ſa généroſité eſt aſſez prouvée par tous les legs charitables portés dans ſon teſtament.

Elle étoit extrêmement ſobre. C'eſt à la quantité, diſoit-elle, plus qu'à la qualité des alimens qu'il faut regarder. Un repas complet eſt l'ennemi de l'étude & de l'application. Une maiſon ſolidement bâtie, n'a beſoin que de légères réparations.

Cette ſobriété la faiſoit jouir, malgré une conſtitution délicate, d'une ſanté conſtante & fleurie; elle avoit toujours un viſage ſerein, l'eſprit vif & libre, & ordinairement gai. Je ne lui ai jamais vu qu'une maladie. Elle vint d'un froid violent qui la ſaiſit dans une chaiſe ouverte au vent, au milieu d'un orage ſubit de grêle & de pluie ſans aucun abri. Cela lui occaſionna une fiévre, accompagnée de ſymptômes dangereux, qui furent ſans doute adoucis par ſa tempérance, mais qui donnèrent des alarmes infinies à ſes parens, qui connoiſſoient alors ſon mérite. (*) Dans ſes lectures, & les converſations

(*) Dans ſes tablettes, on trouve la note ſuivante,

qui en réſultoient, elle aimoit beaucoup plus à trouver des beautés que des défauts; elle étoit portée à applaudir l'auteur & l'ouvrage, dès qu'elle pouvoit trouver matière à l'éloge. Cependant elle avoit coutume de ſe plaindre de ce que certains écrivains de la première claſſe, avec tout le talent néceſſaire pour exalter la vertu & pour confondre le vice, s'employoient trop généralement à des ouvrages de pure imagination, à des ſujets purement ſpéculatifs, qui n'étoient nul-

---

qu'elle écrivit en ſe rappelant cette maladie dans le temps de ſon infortune.

" Dans une maladie dangeureuſe dont je fus viſitée quelques années avant que j'euſſe le malheur de connoître cet homme ingrat! (plût au ciel que i'en fuſſe morte!) mon lit étoit entouré de ma chère famille : père, mère, frère & ſœur, mes deux oncles pleurant à genoux autour de moi, réuniſſant leurs vœux pour demander mon rétabliſſement, & moi craignant d'entraîner avec moi dans le tombeau, l'un ou l'autre de mes triſtes parens, je faiſois des vœux & priois auſſi le ciel de me rendre la ſanté. Hélas! Comment les pères & mères ſauront-ils quel déſir former en pareil cas? qu'il eût été heureux pour eux & pour moi que le ciel m'eût refuſée à leurs prières! mais aujourd'hui je ſuis exempte de cette inquiétude. Tous ces chers parens ſont vivans; mais il n'y en a pas un d'eux, (tant ma faute dans leur opinion a été odieuſe!) qui loin de s'affliger, ne ſe réjouiſſe d'apprendre ma mort! "

lement intéreſſans ni édifians, & dont on ne pouvoit recueillir ni morale, ni exemple utile.

Mais elle cenſuroit ſévèrement les ouvrages licentieux, qui tendoient à corrompre les mœurs de la jeuneſſe, à offrir des images indécentes, ou à bleſſer la religion; elle ne faiſoit alors aucune grâce, quelques ſuſſent les auteurs, & quelque admirable que fût l'exécution. Elle plaignoit ſouvent le célèbre Swift, d'employer ſi mal ſon admirable plume, qu'un œil chaſte craignoit de regarder ſes ouvrages, & une oreille délicate d'entendre aucune citation qui en fût empruntée. Ces auteurs, diſoit-elle, ne ſont pas *honnêtes* envers leurs propres talens, ni reconnoiſſans envers Dieu qui leur en a fait don. Elle ne vouloit pas dans ces occaſions admettre leurs beautés en compenſation de ce défaut; au contraire elle ſoutenoit que ce qui aggravoit leur crime, c'étoit d'être ſi capables de corriger & d'épurer le cœur, & d'en montrer quelquefois un ſi corrompu dans leur propre ſein: ce qui devoit affoiblir l'influence de leurs bons ouvrages, & renverſer d'une main ce qu'ils édifioient de l'autre.

Avec tout ſon mérite & ſes talens, elle étoit plus portée à écouter qu'à parler; & delà venoit

ſans doute une grande partie de ſon acquit & de ſes connoiſſances.

Quoique verſée dans la lecture des poëtes anglais, français & italiens, & les meilleures traductions des bons auteurs latins, rarement elle en citoit des paſſages, ſoit dans ſes lettres, ſoit dans la converſation, quoiqu'elle eût une mémoire prodigieuſement heureuſe; elle s'en abſtenoit ſurtout par modeſtie, & pour éviter le reproche de toute affectation.

Mr. Wierley diſoit une fois d'elle, qu'elle avoit en propre un ſi riche fonds de connoiſſances, & un eſprit naturel d'obſervation ſi fin & ſi juſte, (pouvant, ſuivant ſon expreſſion, juger toujours de l'oiſeau par l'œuf,) qu'elle avoit fort peu beſoin d'emprunter des ſecours étrangers. Mais il étoit évident par ſa conduite en tout qu'elle n'avoit pas d'elle-même une ſi haute opinion, quoiqu'elle le pût à juſte titre. Toutes les fois qu'on la preſſoit de donner ſon avis ſur quelque ſujet, elle diſoit bien tout ce qu'on en pouvoit dire de clair & d'intelligible; mais elle paroiſſoit toujours preſſée de finir de parler. Elle avoit pour cela, je le ſais, deux raiſons. D'abord de ne pas perdre l'avantage qu'elle pouvoit tirer des idées d'autrui, en s'emparant trop long-temps de la converſation; enſuite, diſoit-elle, pour

éviter que les éloges ne la fiſſent tomber dans le babil, & de perdre par-là l'eſtime de ſes amis que conſerve toujours une perſonne qui ſait s'arrêter où il faut. — Enfin, c'étoit une règle pour elle, de laiſſer toujours à ceux qui l'écoutoient, le déſir de l'entendre encore, plutôt que les fatiguer & de juger par leur inattention qu'elle en avoit trop dit.

Vous êtes curieux de connoître particulièrement la diſtribution qu'elle faiſoit de ſon temps: vous eſpérez y trouver l'explication de mille choſes qui vous étonnent dans cette ſurprenante fille; & voir enfin comment une dame ſi jeune pouvoit poſſéder tant de belles connoiſſances & de rares perfections.

Je dois commencer par vous dire que dès ſon enfance, elle avoit été habituée à ſe lever de grand matin, par une digne femme, & je puis dire une femme inſtruite & éclairée, par Mde. Norton. C'eſt à ſes ſoins, à ſa prudence, à ſes exemples qu'elle devoit le fondement de ſon goût & de ſes acquiſitions: & cette première éducation, ſe trouvant ſecondée enſuite du commerce & des ſecours des docteurs éclairés que j'ai cités, & des heureuſes diſpoſitions de ſon génie, il eſt moins ſurprenant qu'elle ait été une femme ſupérieure à ſon âge & à ſon ſexe.

Son ſexe ai-je dit? quel honneur c'eſt faire à l'autre? tandis qu'on peut défier le plus fier pédant d'entr'eux tous, d'avancer qu'il ait fait plus de progrès avec le ſecours de ſes maîtres & de ſes études, qu'elle n'en avoit fait par la ſeule force de ſon eſprit & de ſon application. Mais on ſait par expérience, que généralement une demoiſelle de dix-huit ans, a plus de raiſon & de bon ſens, & fait une ſociété plus ſenſée qu'un homme de vingt-cinq. Je pourrois moi-même ſur vingt perſonnes en citer dix-neuf de ma connoiſſance. Et cependant combien ces préſomptueux indigens ſont vains des avantages de l'éducation qu'on leur donne! qui n'a pas vu quelqu'un de ces jeunes bacheliers, tout frais ſortis de l'univerſité, ſourire dédaigneuſement à une mépriſe, à la fauſſe prononciation d'un mot dans la bouche d'une dame, quoique le ſens fût d'ailleurs très-clair, & la penſée juſte; lorſqu'il n'auroit pu lui-même citer une ſeule penſée qui méritât d'être répétée, s'il ne l'eût empruntée des auteurs qu'on l'avoit forcé d'étudier, par forme d'exercice & pour développer un eſprit lent & lourd qui ſe traîne vers la ſcience. Mais combien je m'écarte de mon ſujet!

Cette admirable jeune dame diſoit: qu'il étoit incroyable tout ce qu'on pouvoit faire en ſe levant

levant matin & en rempliſſant de longs jours d'occupations utiles.

On peut ajouter, que ſi on calculoit d'après la vie que mènent les trois quarts des hommes, elle avoit réellement plus vécu à ſeize ans, qu'eux à vingt-cinq. Elle penſoit qu'on ne pouvoit employer ſon temps à propos ſans ſoumettre ſa vie à certaines règles.

Conformément à cette leçon de ſa création, voici quelle étoit la diſtribution ordinaire de ſes vingt-quatre heures du jour, quand elle avoit la liberté de la ſuivre :

Elle n'aſſignoit que ſix heures au ſommeil. Elle ne ſe trouvoit pas ſi bien, la tête ſi nette, & *autant de vie*, diſoit-elle, quand il lui arrivoit d'excéder cette meſure. Si elle ne dormoit pas, elle ſe levoit plutôt. Dans l'hiver, elle avoit ſon feu tout prêt, & un flambeau propre à l'allumer promptement, n'aimant pas à troubler le repos des domeſtiques, dont, diſoit-elle, les ouvrages pénibles, & l'obligation de ſe coucher plus tard, demandoient des égards.

Je l'ai quelquefois blâmée d'avoir plus de ménagement pour eux que pour elle-même ; voici quelle étoit ſa réponſe : moi je ſuis libre de faire ce que je veux ; qui peut en demander davantage ? pourquoi donnerois-je du tourment

aux autres pour ma ſatisfaction particulière ? Vous ſavez comme nous avons du courage dans tout ce qui eſt de notre choix, tandis que ce qui eſt de contrainte & d'ordre, devient un fardeau ſi peſant !

Les trois premières heures du matin.

Elle les paſſoit ordinairement dans ſa bibliothèque, & quelquefois ces heures s'augmentoient de celles qu'elle épargnoit ſur ſon ſommeil : c'eſt alors qu'elle s'occupoit de ſes amuſemens épiſtolaires.

Elle donnoit ordinairement deux heures aux ſoins domeſtiques, reparties dans la journée ſelon les occaſions & le beſoin. Tous les mémoires paſſoient par ſes mains ; & elle ſoulageoit ſa mère de cette peine. Elle poſſédoit à fond les quatre principales règles de l'Arithmétique.

Cinq heures pour ſon aiguille, le deſſin, la muſique, &c. Dans ce temps étoit compris celui qu'elle paſſoit à aider, à inſpecter la tâche de ſes propres domeſtiques, & de ceux de ſa ſœur dans les ouvrages néceſſaires pour la maiſon. Car ſa ſœur, comme je l'ai déjà inſinué, eſt une dame moderne. Elle y comprenoit auſſi les viſites du docteur Lewen, qui venoit converſer avec elle, & avec qui elle entretenoit un commerce

de lettres. Ce reſpectable eccléſiaſtique ſe donnoit & lui faiſoit à elle-même ce plaiſir deux ou trois fois la ſemaine, quand ſa ſanté le permettoit. Et elle préféroit toujours ſa compagnie à tout autre engagement.

Deux heures pour ſes deux premiers repas.

Mais ſi la converſation, ou le dîner de ſes parens, ou l'arrivée de quelques hôtes ou de quelque compagnie en diſpoſoient autrement, elle ne s'y refuſoit jamais; elle ſauroit, diſoit-elle, dans ces occaſions, emprunter ſur les autres parties de ſon temps.

Une heure de converſation de plus au dîner,

Qu'elle ajoutoit ou qu'elle retranchoit ſuivant le cas, ou le déſir de ſes parens. Encore trouvoit-elle aſſez difficile, diſoit-elle, de s'en tenir à ce compte juſte; ſurtout ſi le docteur Lewen leur faiſoit l'amitié de venir dîner à la maiſon; ce qui pourtant arrivoit rarement: comme il étoit valétudinaire, & obligé à un régime, il faiſoit ordinairement ſes viſites l'après dîner.

Une heure à viſiter les pauvres de ſon voiſinage. Elle avoit coutume de donner à un nombre choiſi de ces pauvres, ou à leurs enfans, de courtes inſtructions, & de leur faire faire des

lectures dans de bons livres; & comme cela arrivoit rarement plus de deux fois la semaine, elle avoit deux ou trois heures à la fois à consacrer à ce charitable office.

Les quatre heures qui restoient

Etoient selon les occurences pour le souper, pour la conversation, ou pour les lectures de l'après-souper à la famille. C'étoit la portion qu'elle appeloit *son fonds*, & où elle avoit coutume de puiser, pour satisfaire à ses autres emprunts. Elle y comprenoit aussi les visites qu'elle avoit à recevoir & à rendre, les fêtes publiques, les spectacles &c. ce qui n'arrivoit pas tous les jours dans une vie passée à la campagne, & c'étoit selon elle un temps de vacances bien honnête, que deux jours sur six pour ses amusemens, & il étoit bien difficile qu'elle ne trouvât pas encore à ménager sur ce fonds une promenade ou un petit voyage de deux ou trois jours par mois.

On pourroit remarquer qu'elle ne donnoit guères de son temps à ses proches & à ses jeunes amies du voisinage; mais on considérera qu'outre ces quatre heures retenues sur les vingt-quatre, elle avoit coutume de converser en travaillant: c'étoit un usage qu'elle avoit introduit parmi les jeunes

demoiſelles de ſa connoiſſance, qu'elles apportaſſent preſque toujours leur ouvrage, & vinſſent la voir ſans façon & en voiſines, ſurtout dans les longues ſoirées d'hiver : environ une demi douzaine de ces jeunes demoiſelles liſoient chacune à leur tour, tandis que les autres travailloient.

Voilà quelle étoit ſa méthode ordinaire pendant les ſix jours de la ſemaine, lorſqu'elle pouvoit ſuivre ſon choix.

Le ſeptième jour,

Elle le paſſoit comme il doit être paſſé : & comme ſouvent elle en conſacroit une portion à des œuvres de charité, l'heure qu'elle aſſignoit à la viſite des pauvres de ſon voiſinage étoit de temps à autre priſe ſur ce jour, & ajoutée *au fonds* de ſon temps.

Mais je dois obſerver que pendant la vie de ſon grand-père & faiſant chez lui des ſéjours de trois ou quatre ſemaines à la fois, comme elle faiſoit auſſi chez ſes deux oncles, alternativement, la diſtribution ordinaire de ſon temps étoit changée alors; mais elle s'en rapprochoit toujours le plus que pouvoient le permettre les circonſtances.

Lorſque j'avois le bonheur de la poſſéder pen-

dant une quinzaine de jours ou environ, elle ſe diſpenſoit également de ſa règle journalière, par pure indulgence pour mes foibles, ou pour mes vaines habitudes; car moi, malgré l'avantage d'un exemple que je ſavois ſi bien admirer, je vis auſſi trop à la moderne. Cependant, ſur l'heure du lever, je m'étois corrigée d'après mon modèle pendant la ſaiſon de l'été : & je puis certifier par ma propre expérience que ma ſanté s'en eſt bien trouvée, & que j'ai été par-là en état de faire ſans fatigue & avec plaiſir bien des choſes utiles, qui ſeroient reſtées à faire. Dans ſes tablettes j'ai trouvé cette note depuis ſa mort à jamais déplorable. = « *Depuis tel jour juſqu'à* « *tel jour*, *tous les jours de fêtes*, *chez ma chère* « *Miſs Howe* ». — A ſon retour, « *repris mon* « *compte de ce jour*, (qu'elle marquoit) & alors elle recommençoit à ſuivre ſa règle comme auparavant.

Une fois la ſemaine elle comptoit avec elle-même : ſi ſon compte des 144 heures contenues dans l'eſpace des ſix jours, ſe rapportoit juſte à ſa diſtribution; elle en faiſoit note & le fermoit. S'il en étoit autrement, elle portoit la dette ſur le compte de la ſemaine ſuivante en cette forme : *Dû à l'article des viſites de bienfaiſance tant d'heures*. Et ainſi des autres.

Mais un de ſes ſoins particuliers étoit de montrer dans toutes les compagnies qu'elle recevoit, ou qu'elle alloit viſiter, une liberté entière, une ſatisfaction & une gaieté intérieure ſans aucune gêne ni contrainte, comme ſi elle n'eût pas tenu un régiſtre particulier de l'emploi de ſon temps, & qu'elle ne ſe fût pas rendue reſponſable des dérangemens accidentels qu'éprouvoit ſa diſtribution.

Cette méthode, qui pourra paroître aux autres fort embarraſſante & aſſez inutile, lui étoit devenue facile & agréable, par ſa diligence matinale, & par l'habitude.

Pour moi, (& je le lui diſois quelquefois) malgré mon admiration pour une vie ſi réglée, je n'aurois jamais pu m'y aſſujettir, quand on m'auroit donné le monde entier pour récompenſe. Je ſuis en effet d'un caractère trop vif & trop impatient, pour ſoutenir une ſi grande méthode, & compter ſans ceſſe avec moi-même. Je me contente de compter *en gros*, pour ainſi dire, & j'étois ſatisfaite quand je ne voyois pas de grands reproches à me faire, en repaſſant la ſemaine qui s'étoit écoulée, uſage qu'elle m'avoit enſeigné à pratiquer.

Auſſi avoit-elle la complaiſance de me dire : je ne crois pas du tout néceſſaire pour une autre

de faire tout ce que je fais, ni même pour moi : mais puiſque cela me fait plus de plaiſir de ſuivre cette pratique que de m'en écarter, pourquoi ne me ſatisferois-je pas dans ces articles de ſurérogation ? Il ne peut y avoir aucun mal à le faire. Cela tient mon attention en haleine ſur l'exactitude, & cela peut me ſervir un jour dans des objets plus importants. Ceux qui ne tiennent pas un compte exact, en tiennent rarement aucun. Je ne néglige pas pour cela des occupations plus utiles ; & cela m'apprend à être avare du temps, le ſeul bien dont il nous ſoit permis de l'être, puiſque nous ne vivons qu'une fois dans ce monde, & que lorſqu'une fois nous le quittons, c'eſt pour toujours.

Elle ſavoit s'accommoder avec la néceſſité, où ces *ſurvenances* (c'étoit ainſi qu'elles les appeloit) la mettoient dans le cas d'empiéter ſur les deſtinations marquées de ſes heures, en diſant, qu'il y avoit du bon ſens & du ſavoir vivre dans ce proverbe : *quand vous êtes à Rome, faites comme l'on fait à Rome :* ſe laiſſer facilement perſuader dans les choſes où l'on peut obliger, ſans expoſer ſa vertu ou corrompre ſes bonnes habitudes, eſt une perfection apoſtolique : une perſonne qui a cette docilité complaiſante dans la vue de ſe concilier l'eſtime & l'affection de ſon

ami, & qui en profite pour en éprouver le retour dans des occaſions plus ſérieuſes, imite l'exemple de celui qui *ſe faiſoit tant à tous les hommes afin d'en gagner quelques-uns à lui.* Il n'eſt pas douteux que ſi ſa vie eût été épargnée, la douceur de ſon caractère & ſon aimable piété auroient fait paroître la religion ſi aimable, que ſon exemple n'auroit pas peu influé ſur l'eſprit & les mœurs de ceux qui auroient eu l'avantage de ſa ſociété.

O M. Belford: je ne puis plus écrire ſur ce ſujet! car, en jetant les yeux ſur ſon livre de notes pour y recueillir d'autres particularités, j'ai rencontré la note la plus affligeante : comme elle eſt écrite tout au bas du papier, & avec une plume très-fine, & de ſon plus fin caractère, je ne l'avois pas apperçue d'abord : la voici : elle l'a ſans doute écrite dans quelque moment d'infortune, après le jour qui y eſt nommé! — Ah! aidez-moi à invoquer la malédiction du ciel, pour anéantir le monſtre qui y a donné lieu!

Avril 10. Le compte eſt clos!
Et avec lui toutes mes eſpérances dans le monde!

JE reprends ma plume: mais non pas pour faire l'apologie de mon imprécation. Encore une

fois, je prie Dieu de me venger de lui! Me venger, oui, moi! Car c'eſt moi qui perds : — c'eſt elle qui gagne.

Ah, Monſieur : vous ne l'avez pas connue, vous n'avez pu la connoître comme je la connoiſſois! Jamais il n'exiſta de créature ſi parfaite d'amie ſi ardente, & cependant ſi calme & ſi maîtreſſe d'elle-même! qui ait autant été ce que je ſouhaiterois d'être; & ce que je ne ſerai jamais. — Car hélas! jai perdu mon appui, mon conſeil, mon guide, mon modèle : je l'ai perdue pour jamais. Elle m'honoroit du titre de ſœur *de ſon cœur.* Mais je ne le méritois que par l'amitié que je lui portois; amitié bien au-deſſus de celle d'une ſœur — infiniment au-deſſus de celle de ſa ſœur! par la haine que j'avois pour toute action baſſe & ſordide; & par mon amour pour la vertu. — Car d'ailleurs je ſuis d'un caractère hautain & impérieux, comme je l'ai reconnu juſqu'à préſent, & très-violente dans mes paſſions.

En un mot elle étoit la femme la plus près de la perfection que j'aie jamais connue. Jamais elle ne m'a donné de leçon qu'elle ne pratiquât elle-même la première. Sa vie étoit conforme à ſes conſeils. Elle n'étoit qu'humilité, que douceur & patience, toujours prête à ſe blâmer elle-même,

& à abſoudre les autres, quoiqu'elle n'eût à ſe reprocher que l'ombre de la faute, tandis que la réalité appartenoit à ceux dont l'unique honneur étoit d'être de ſa famille.

Perdre une telle amie, un tel guide! — Si jamais ma violence fut excuſable, c'eſt bien au ſouvenir de tout ce que je perds. Car elle n'a vécu que le temps néceſſaire pour me faire voir mes fautes & mes imperfections, & pas aſſez pour m'aider à les vaincre: ce que j'étois bien réſolue de faire; je l'étois du moins d'y employer tous mes efforts.

Laiſſez-moi le maudire encore une fois. — Mais c'eſt encore la violence & la paſſion qui me dominent. — Et comment en peut-il être autrement?

Mais je m'arrache à ce ſujet; ayant perdu de vue l'objet qui m'avoit fait reprendre la plume.

A. HOWE. (b)

⁂

(¶) LETTRE XXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Paris 14 Octobre.

Poſt equitem ſedet atra cura. Hor.
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui. *Boil.*

DANS une langue auſſi expreſſive que l'anglais, je n'aime point à étiqueter ni à larder ce que j'écris de lambeaux de latin, & je me ſuis toujours moqué de nos ſcribes, à la journée ou à la ſemaine, qui ne peuvent ſe paſſer d'épigraphe. Mais ce vers d'Horace ſe rapporte ſi parfaitement à ma ſituation que, ſoit que je ſois ſur un vaiſſeau ou dans ma chaiſe de poſte, ou la nuit dans mon auberge, il ne me ſort point de la tête. Dryden, il eſt vrai, a dit autrefois, je crois, dans ces vers fanfarons.

« L'homme ſe fait à lui-même ſon deſtin, conforme à la trempe de ſon ame. La fortune ſoumet à ſon eſclavage les eſprits foibles; mais avec Hector, avec un héros, elle eſt l'eſclave à ſon tour. Si c'eſt le deſtin qui file la trame de nos jours, je changerai ſon arrêt, & j'ourdirai d'une nouvelle ſoie un plus noble tiſſu. »

Et dans ceux-ci :

« Que la fortune épuiſe ſur moi ſon carquois,
« je poſsède une ame qui, comme un large
« bouclier peut recevoir tous ſes traits, &
« préſenter encore de l'eſpace pour d'autres.
« Je ne ſuis pas le maître du deſtin, mais
« je ne ſuis pas non plus ſon eſclave. L'ame
« inconquérable ne connoît point de maître. »

Si l'on examine de près les vers cités les premiers, on n'y trouvera qu'une abſurdité revêtue de grands mots. Et dans les autres le poëte ne dit pas vrai : car la conſcience dompte & maîtriſe l'homme, ou du moins me maîtriſe, moi; & je crois que perſonne ne m'a jamais cru une ame étroite & foible.

Cela vient en partie de l'attention que j'ai donnée à la lecture du teſtament & de la lettre poſthume. Quel armée de textes elle a comme rangée en bataille contre moi dans ſa lettre! Mais, Belford, n'en réſulte-t-il pas la preuve qu'il y avoit, il y a deux ou trois mille ans, d'auſſi méchans hommes que moi ? Sûrement c'en eſt une preuve, & c'eſt du moins une ſorte de conſolation.

Mais ce qui fait mon plus grand tourment, c'eſt la généroſité d'ame qu'elle montre dans les deux écrits; & ce tourment eſt d'autant plus

cruel, qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de m'acquitter avec elle.

J'aurois dû vous écrire plutôt; mais je me ſuis amuſé deux jours à Calais à attendre une réponſe à la lettre que j'avois écrite à mon ancien domeſtique français, *la Tour.* C'eſt lui qui m'accompagne dans mes voyages; & vous m'avez entendu dire que c'étoit un garçon fort entendu, & toujours prêt à vos ordres. Je l'ai engagé, & il eſt maintenant auprès de moi. Je ne ferai point de ſéjour ici; mais j'eſpère m'arrêter dans les Cours électorales. Celle de Bavière, je crois, me retiendra le plus longtemps. Peut-être m'écarterai-je de mon chemin, (s'il m'eſt poſſible à préſent de m'en écarter, en quelque lieu que j'aille,) pour aller à celles de Dreſde & de Berlin; il n'eſt pas même impoſſible que je t'écrive une fois de Vienne. Alors je pourrai peut-être deſcendre en Italie par le Tirol, & paſſant par Turin, je retournerai à Paris, où j'eſpère voir Mowbray & Tourville; & je ne déſeſpère pas de t'y voir auſſi.

Cette marche diffère beaucoup du plan que je vous ai dit; mais vous pouvez vous attendre à recevoir de mes nouvelles à mon départ, ſoit que je ſuive cette route ou l'autre.

Je loge à mon ancien hôtel dans la rue St.

Antoine, & j'y retiendrai mon logement pendant mon abſence; ainſi il ſera prêt à recevoir deux de vous autres ſi vous arrivez ici avant mon retour; c'eſt une choſe réglée avec mon hôte.

J'écris à Charlotte, & c'eſt écrire à tous mes parens à-la-fois.

Ainſi, mon cher Belford, informe-moi exactement de tout ce qui ſe paſſe. Apprends-moi particulièrement comment va ton projet de réforme; ce que font Mowbray & Tourville en mon abſence. Si tu as quelques vues pour une femme, (je ſuis d'autant plus curieux ſur cet article que tu ſembles penſer que ta réforme ne ſera pas complète que tu ne ſois ſous le joug,) ſi les Harlowes font toujours pénitence, ſi Miſs Howe eſt mariée, ou prête à l'être; ce que fait l'honnête Doleman avec ſon empirique, maintenant qu'il a congédié ſes docteurs attitrés; ou qu'ils ont eux-mêmes pris congé de lui, & s'il y a quelque vraiſemblance qu'il ſe rétabliſſe parfaitement, ſonge bien à être exact dans tous les détails; car le plus léger événement qui regarde ceux que nous eſtimons, devient intéreſſant dans l'abſence & l'éloignement. Enfin prépare-toi à renouer le fil de tes narrations à l'endroit où tu les as rompues, ſi tu veux obliger

ton ami, LOVELACE (♭)

(¶) LETTRE XXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, ce 25 Octobre.

JE vous écris pour vous montrer que je ſuis incapable de négliger, juſques dans les plus petites choſes, la prière d'un ami abſent. Cependant vous pouvez aiſément juger qu'il ne peut pas être arrivé de grands changemens dans les objets de votre curioſité dans le peu de temps qu'il y a que vous êtes ſorti d'Angleterre. Je répondrai cependant à toutes vos demandes, par le motif que je viens de citer, & par la raiſon que vous dites, que les moindres bagatelles ſont agréables, lorſqu'il s'agit de nouvelles de ſes amis, & même de ceux à qui nous faiſons l'honneur de les croire nos ennemis.

D'abord, quant à ma réforme, comme vous l'appelez, j'eſpère qu'elle eſt en aſſez bon train. Je ſouhaiterois qu'elle eût commencé pour vous, & que vous en puiſſiez dire autant. Votre ame ſeroit beaucoup plus tranquille que vous ne penſez. Lorſqu'en jetant les yeux derrière moi, je vois quelle multitude de notre ſociété la mort a balayée ces deux ou trois dernières années,

&

& qu'en les jetant devant moi, je conſidère les événemens qui peuvent encore arriver, je me crois à peine en ſûreté, quoique depuis quelque temps je ſuive d'autres guides que les ſens & les paſſions qui ont conduit tant de nos confrères à leur perte en ce monde, s'ils n'ont pas même cauſé leur perte éternelle.

J'ai un ſérieux & vif déſir d'être admis dans l'état nuptial; mais je penſe que je dois paſſer quelque temps dans une eſpèce de noviciat, juſqu'à ce que, par ma ferme perſévérance dans mes bonnes réſolutions, je puiſſe convaincre une femme que je pourrai aimer & honorer, & dont le vertueux exemple pourra me confirmer dans le bien, qu'il eſt au moins un libertin qui a eu la grâce de ſe corriger avant que l'âge ou les maladies lui euſſent rendu le crime impoſſible.

Les Harlowes ſont toujours inconſolables, & le ſeront, j'oſe le dire, juſqu'à la fin de leur vie.

Miſs Howe n'eſt point encore mariée; mais j'ai lieu de croire qu'elle le ſera bientôt. J'ai l'honneur d'être en correſpondance avec elle, & plus je la connois, plus j'admire la nobleſſe de ſon ame. Elle doit ſentir qu'elle eſt ſupérieure à la moitié de notre ſexe, & à la plus grande partie du ſien; ce qui peut faire ſortir quelquefois ſon caractère naturellement vif & impatient; mais ſi ſon mari lui

montre la moindre condeſcendance, (& qui pourroit ſe faire une peine de déférer à une ſupériorité ſi viſible, lors qu'on ne l'exige pas avec arrogance !) elle ſera la meilleure des épouſes.

Doleman en eſt toujours logé aux eſſais & aux eſpérances avec ſon empirique. Je ne peux pas m'empêcher de dire que celui-ci, étant un homme ſenſé & judicieux, & point du tout de ces charlatans téméraires, ſyſtématiques & à tête chaude, j'eſpère, (malgré le peu de cas que je fais des charlatans & de nos vendeurs d'orviétan en général,) que, s'il y a du remède à ſon mal, il pourra lui faire quelque bien. Mes raiſons ſont, qu'il le voit régulièrement tous les jours, qu'il obſerve par ſes yeux toutes les variations, tous les ſymptômes de la maladie, qu'il change ſes remèdes ſuivant le changement des indications, ſans ſe rendre eſclave des règles preſcrites par ces pères de l'art qui vivoient il y a pluſieurs ſiècles, dans un temps où les maladies & leur cauſe différoient eſſentiellement, ainſi que la façon de vivre, de ce qu'elles ſont à préſent, auſſi bien que les climats & autres circonſtances accidentelles ; que ſa récompenſe n'eſt point un ſalaire journalier à chaque viſite ; mais après les cinq premières guinées pour les drogues, il ſera payé à proportion que le malade ſe trouvera mieux lui-même.

A l'égard de Mowbray & de Tourville, que voulez-vous qu'il y ait de nouveau en ſi peu de temps pour deux hommes qui n'ont pas aſſez de ſens pour prendre d'eux-mêmes une nouvelle route bonne ou mauvaiſe, ſurtout à préſent qu'ils ne vous ont plus, vous qui étiez l'ame de toutes leurs entrepriſes, & particuliè-rement leur ame ? D'ailleurs je les vois très-rare-ment. Je crois qu'ils ſeront à Paris avant que vous puiſſiez être revenu d'Allemagne ; car ils ne peuvent vivre ſans vous. Dans la dernière converſation que nous avons eue enſemble, vous leur avez donné une belle preuve que vous aviez retrouvé votre légèreté naturelle ; une preuve qui leur a cauſé beaucoup de joie, & à moi beaucoup de peine.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur que tu vouluſſes tourner tes pas du côté des Pyrénées. Alors, ſi tu écris à ta couſine Montaigu le récit de ce que tu verras de plus remarquable dans ton voyage, je te demanderai de mettre dans tes lettres une copie pour moi. Je ſerois bien étonné que tu négligeaſſes de faire ce récit, puiſque tes ſujets ſeront auſſi nouveaux pour toi, que pour moi-même.

Ton ami,

BELFORD. (b)

LETTRE XL.

M.. LOVELACE à M. BELFORD.

A Paris, 16—27 *Octobre.* (*)

NE ſois pas ſurpris que cette lettre ſuive de ſi près ma dernière du 14—25. A l'inſtant j'en reçois une de Joſeph Léman. Ce pauvre diable eſt harcelé par ſa conſcience, Belford. Il m'aſſure « qu'il ne dort ni nuit ni jour du regret « qui le tourmente, & de la crainte d'avoir « contribué à de grands malheurs, ſans compter, « dit-il, ceux qu'il prévoit encore. Il ſouhai- « teroit, s'il plaiſoit à Dieu & *à moi* de n'avoir « jamais eu l'honneur de me connoître. » (†)

Et d'où viennent ſes inquiétudes pour lui-même ? d'où viendroient-elles, ſi ce n'eſt « des « marques *de mépris* qu'il reçoit continuellement « de tous les Harlowes, ſurtout de ceux qu'il « s'eſt efforcé de ſervir auſſi fidellement que ſes « engagemens avec moi le permettoient ? Je lui

(*) Date en vieux & nouveau ſtyle en uſage chez les proteſtans.

(†) Il faut ſe rappeler le caractère & le genre des ſervices de Léman.

« avois toujours fait croire, *pauvre eſprit ſimple*
« *qu'il eſt depuis le berceau!* qu'en me ſervant,
« il auroit le bonheur *à la fin* d'avoir rendu
« ſervice *aux deux parties*. Mais le mépris qu'on
« témoigne, & la mort de ſa chère jeune maî-
« treſſe, ſont deux ſujets de chagrin dont il ne
« pourra jamais ſe *défaire*, dût-il vivre auſſi long-
« temps que Mathuſalem; quoiqu'il ne ſe pro-
« mette, il en eſt sûr, pas plus *d'un mois de vie*,
« changé comme il eſt, avec un *eſtomac* qui ne
« digère plus rien; & Mde. Betty le *faiſant enra-*
« *ger* du matin au ſoir, (à *préſent qu'elle le tient*,)
« & qu'elle eſt la maîtreſſe d'une bonne hôtel-
« lerie. Mais, grâces au ciel, pour ſa punition,
« elle n'eſt guère en meilleure ſanté que lui.
« Au reſte, ſon principal motif, pour ſe donner
« l'honneur de m'importuner par une lettre,
« n'eſt pas ſon ſeul chagrin, quoiqu'il ſoit des
« plus grands; c'eſt le déſir de prévenir un
« malheur dont je ſuis menacé moi-même: car
« il peut m'aſſurer que le colonel Morden eſt
« parti dans la réſolution de ne pas m'épargner
« & qu'il a juré, aſſez haut pour être entendu
« des domeſtiques, qu'il auroit ma vie ou moi
« la ſienne, avec d'autres menaces de cette na-
« ture qui cauſent beaucoup de joie à toute la
« famille, parce qu'on s'attend que, tôt ou

« tard, je reviendrai avec quelque membre de « moins. »

Telle eſt la ſubſtance de cette lettre. Mowbray m'avoit déjà lâché quelques mots dans une des ſiennes; & je me rappelle que dans le dernier ſouper que nous avons fait enſemble, tu me preſſas, juſqu'à l'importunité, de faire le voyage d'Eſpagne plutôt que celui de France ou d'Italie.

Ce que j'exige de toi, Belford, & par le premier ordinaire, c'eſt de m'apprendre fidellement tout ce que tu ſais là-deſſus. Il m'eſt impoſſible de ſouffrir d'être menacé; & quand je ſerai bien inſtruit, nul homme au monde ne ſe donnera, en mon abſence, les airs de m'avilir, ſans que je lui en explique mon ſentiment; des airs qui inquiètent mes amis, & qui les portent à ſouhaiter de me voir changer de route ou de plan pour l'éviter! Crois-tu qu'à ces viles conditions je fuſſe capable de ſupporter la vie?

Mais ſi tel eſt ſon deſſein, pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connoître avant que j'euſſe quitté l'Angleterre? Avoit-il beſoin que je fuſſe hors du royaume pour s'affermir dans ſa réſolution?

Auſſitôt que je ſaurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adreſſées, je ne manquerai pas de lui écrire, pour m'aſſurer de ſes intentions. Le délai & le doute me ſont inſupporta-

bles dans un cas de cette nature. Fût-il queſtion du mariage ou de l'échafaud, ce qui doit ſe faire demain, j'aimerois mieux le faire aujourd'hui. Je languis, je meurs d'impatience, en ruminant des ſcènes qui ne peuvent m'offrir ni variété, ni certitude. Paſſer vingt jours dans l'attente de ce qui peut être décidé dans un quart-heure, c'eſt un ſupplice.

Si le Colonel prend la peine de venir à Paris, quand même je ſerois parti, il lui ſera facile de trouver mon logement. Je vois chaque jour quelques compatriotes, & j'en ai régalé pluſieurs ici. Je ſuis ſouvent aux ſpectacles; je parois à la Cour & dans tous les lieux publics. A mon départ, je laiſſerai mon adreſſe dans pluſieurs villes, où mes lettres d'Angleterre me ſeront envoyées. Mais ſi j'étois bien sûr de tout ce que Léman m'écrit, je perdrois l'idée de quitter la France, ou, dans quelque lieu que ſoit celui qui me cherche, je ne partirois que pour abréger ſa courſe vers moi.

J'ai beau faire; non, je ne puis étouffer mes regrets ſur cette chère Clariſſe. S'il eſt décidé que nous en venions aux mains, M. Morden & moi, comme il ne m'a fait aucune injure, & qu'il chérit la mémoire de ſa couſine, nous engagerons le combat avec les mêmes ſentimens pour

l'objet de notre querelle ; & tu conviendras que le cas n'eſt pas ordinaire. En un mot, j'ai tort ; j'en ſuis auſſi convaincu que lui, & je ne la regrette pas moins que lui ; mais je ne ſouffrirai jamais les menaces d'aucun mortel, quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu, Belford, ſois ſincère avec moi. Point de déguiſement, ſi tu fais cas de ton ami.

LETTRE XLI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, 26 Octobre.

JE ne ſaurois croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes auſſi groſſiers que le miſérable Léman vous l'écrit, ni qu'il penſe à vous chercher.

Je n'ai pas attendu ſi tard à ſonder le Colonel, non-ſeulement pour votre intérêt & pour le ſien, mais encore par le reſpect que je dois aux derniers ordres de ſon excellente couſine. Il eſt vivement touché, & vous ne devez pas en être ſurpris. Il avoue qu'à cette occaſion, ſon reſſentiment s'eſt exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour, que, ſi le cas de ſa couſine étoit une ſéduc-

tion commune, & que ſa propre crédulité & ſa foibleſſe euſſent contribué à ſa chûte, il ſe croyoit capable de vous pardonner. Mais il ne m'a pas aſſuré moins formellement qu'il n'avoit pris aucune réſolution, & qu'il ne lui étoit rien échappé dans la famille qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire, il m'a confeſſé que les volontés de ſa couſine avoient eu ſur lui, juſqu'à préſent, toute la force que je pouvois déſirer.

Il eſt parti huit jours après vous. En me faiſant ſes adieux, il m'a dit que ſon deſſein étoit de ſe rendre à Florence, & qu'après y avoir fini ſes affaires, il ſe propoſoit de revenir à Londres, pour y paſſer le reſte de ſes jours. Je craignois, à la vérité, que, ſi vous veniez tous deux à vous rencontrer, il n'arrivât quelque nouveau malheur; & ſachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie, & vraiſemblablement par Florence, j'ai fait mes efforts pour vous engager à faire entrer l'Eſpagne dans votre plan. Je le ſouhaite encore, ou, ſi je ne puis l'obtenir de vous, je vous conjure d'éviter Florence & Livourne, deux lieux que vous avez déjà viſités. Que jamais, du moins, l'appel ne vienne de vous.

Quel ſujet de réflexions pour moi, ſi le déla-

teur, ce vil Joſeph Léman, qui vous a fourni le moyen de tourner l'artillerie de ſes maîtres contre eux-mêmes, & de les jouer l'un par l'autre pour conduire vos artifices avec plus de ſuccès; devenoit, ſans le vouloir, un inſtrument entre les mains de la Providence pour les venger tous ſur vous. En ſuppoſant la victoire de votre côté, ſeroit-elle la fin du déſaſtre? Elle ne feroit qu'augmenter vos remords, puiſque votre rencontre ne peut ſe terminer que par la mort de l'un ou de l'autre; car je ſuis sûr que le Colonel ne recevroit pas la vie de votre main. Les Harlowes armeroient contre vous l'autorité des loix. Vous les haïſſez; ils gagneroient par la mort du Colonel; ils ſe réjouiroient de la vôtre; & n'eſt-ce donc point aſſez de tout le mal que vous avez déjà cauſé?

Lovelace, cher ami! donnez-moi la ſatisfaction d'apprendre, & d'en aſſurer tous vos amis, que vous êtes réſolu d'éviter M. Morden. Le temps calmera tout. Perſonne ne doute de votre courage, & jamais on ne ſaura que votre plan ait été changé par perſuaſion. Le jeune Harlowe parle de vous demander raiſon. C'eſt une preuve aſſez claire que M. Morden n'a pas pris ſur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je ſais que ce n'eſt pas le moyen de faire impreſ-

ſion ſur vous, que de vanter ſon courage & ſon adreſſe. On aſſure néanmoins que ſon épée eſt redoutable, & qu'il s'en ſert avec autant de ſang-froid que d'habileté. Si je faiſois cas de la vie, il ſeroit de tous les hommes, à l'exception de vous, celui que j'aimerois le moins pour adverſaire.

Mes explications ſont d'auſſi bonne-foi que vous l'avez déſiré. Je ne vous déguiſe rien. Si vous ne cherchez pas le Colonel, je ſuis perſuadé qu'il ne vous cherchera point. C'eſt un homme rempli de principes. Mais ſi vous le cherchez, je crois bien qu'il ne vous évitera pas.

Soûffrez, Lovelace, que par le mouvement d'une véritable amitié, je vous repréſente encore, que vous devez vous ſentir coupable dans cette affaire, & qu'il ne vous convient point d'être l'agreſſeur. Quelle pitié qu'un auſſi galant homme que le Colonel périt par vos mains! D'un autre côté, il ſeroit terrible que vous fuſſiez appelé en compte ſans aucune préparation, & dans l'acte même d'une nouvelle violence. Malheureux ami! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agens, *les ſiniſtres caractères tracés contre toi ſur le mur?*

Mon zèle, dans cette occaſion, peut me jeter dans les répétitions; mais j'ai peine, en vérité,

à quitter un ſujet dont je ſuis ſi affecté. Cependant, ſi ce que je viens d'écrire, joint aux mouvemens de votre propre cœur & ſans doute à vos remords, eſt ſans effet, tout ce que je pourrois ajouter ſeroit inutile. Adieu donc, Lovelace. Puiſſe ton cœur s'ouvrir au regret du paſſé! puiſſent tes mains ſe garantir d'une nouvelle violence, qui rendroit tes réflexions encore plus accablantes & anéantiroit peut-être tes eſpérances pour l'avenir! C'eſt le ſouhait de ton véritable ami,

BELFORD.

LETTRE XLII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Munich, 11—22 *Novembre.*

VOTRE lettre arrive, au moment que j'allois partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid, ou le moindre pas hors de ma route, dans la vue d'éviter le colonel Morden, que je périſſe ſi je le fais! Tu ne peux me croire l'ame ſi baſſe.

Ainſi, tu avoues qu'il m'a menacé; mais non pas, dis-tu, dans des termes groſſiers & indignes d'un galant homme. S'il m'a menacé en

homme d'honneur, mon reſſentiment ſera noble, comme ſa menace; mais il n'a pas fait le rôle d'un homme d'honneur, s'il lui eſt échappé la moindre menace en arrière de moi. Quel mépris j'aurois pour moi-même, ſi j'avois été capable de menacer un abſent, à qui je ſaurois le moyen de m'adreſſer de bouche ou par écrit!

A l'égard de mes remords, de tes caractères tracés ſur le mur, d'une pourſuite juridique, de ſon adreſſe, de ſon ſang-froid, de ſon courage & d'autres lieux-communs de poltronnerie; que veux-tu dire? Aſſurément tu ne ſaurois croire que des inſinuations de cette nature puiſſent affoiblir mon cœur ou ma main. Epargne-moi, je t'en prie, toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avoit pris aucune réſolution, dis-tu, lorſque tu l'as vu? Il en prendra de manière ou d'autre, & bientôt; car je lui écrivis hier, ſans attendre ta réponſe. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'étoit impoſſible, comme je te l'ai marqué, de vivre en ſuſpens. J'ai adreſſé ma lettre à Florence. Je ne pouvois ſupporter non plus que mes amis fuſſent inquiets pour ma ſûreté. Mais ma lettre eſt dans des termes modérés qui lui laiſſent abſolument la liberté du choix. Il ſera l'agreſſeur, s'il la prend dans un ſens ſur lequel il peut ſi

honnêtement fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très-clair que la malignité & la vengeance étoient deux paſſions qui le dominoient, & qu'il n'a penſé à régler ſes affaires, que pour prendre *enſuite ſes réſolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, ſi nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'eſt ma lettre; je ſais quel choix elle me feroit faire à ſa place), je ſouhaiterois que ſa cauſe ne fût pas ſi bonne, & que la mienne fût meilleure: Ce ſeroit une vengeance bien douce pour lui, ſi je tombois ſous ſes coups. Mais que me reviendroit-il à moi de l'avoir tué?

Je t'envoie la copie de ma lettre.

*

En reliſant la tienne de ſang-froid, je ne puis refuſer des remercîmens à ton amitié, ni même à tes vues. Depuis le premier inſtant de notre liaiſon, je n'ai jamais été trompé dans l'eſtime & la confiance que j'ai placées en toi, du moins ſi je conſidère tes intentions; car tu avoueras que j'ai plus d'une ſottiſe à te reprocher dans le rôle que tu as joué entre ma chère Clariſſe & moi. Tantôt tu as trop fait, tantôt pas aſſez; mais tu es réellement un honnête homme & tout-à-la-fois un ami chaud & ſincère. Je regretterois volontiers d'avoir écrit à Florence, depuis que j'ai reçu ta lettre, qui eſt actuellement ſous

mes yeux. Mais la mienne eſt partie. Qu'elle marche. Si Morden ſouhaite la paix & répugne à la violence, je lui donne une belle occaſion d'embraſſer l'une & d'éviter l'autre : ſinon qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même.

A tout événement, cherche le moyen de faire ſavoir au jeune Harlowe (il ſe mêle donc auſſi de menacer!) que je ſerai en Angleterre au mois de Mars prochain au plus tard.

Cette cour de Bavière eſt galante & polie. Cependant comme je ſuis incertain ſi ma lettre trouvera le Colonel à Florence, je ne laiſſe pas de partir pour Vienne, après avoir donné des ordres pour tout ce qui peut m'être adreſſé à Munich de ſa part. Je ne ſerois pas long-temps à revenir ici, ou dans tout autre lieu qu'on choiſiroit pour me voir. Comme j'écris à Charlotte, je n'ai rien de plus à ajouter que des complimens pour tous nos amis, & que je ſuis tout à toi.

A MONSIEUR MORDEN.

A Munich, 10-21 *Novembre.*

MONSIEUR,

J'AI appris, avec beaucoup d'étonnement, qu'il vous étoit échappé contre moi quelques expreſ-

ſions menaçantes. Il m'auroit été fort agréable que vous m'euſſiez cru aſſez puni par mes propres peines, du tort que j'ai fait à la plus excellente de toutes les femmes, & que nos ſentimens étant les mêmes à ſon égard, ſurtout lorſque j'ai déſiré ſi ardemment de réparer mes injuſtices, nous euſſions pu vivre, ſinon dans les termes de l'amitié, du moins, d'une manière qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on ſe permet contre lui dans ſon abſence des menaces qui rendroient mépriſable celui dès deux qui n'y croiroit pas ſon honneur intéreſſé.

Je dois, Monſieur, vous expliquer mes véritables diſpoſitions. Si ce que j'apprends n'eſt venu que d'une chaleur ſoudaine, tandis qu'une perte, de toutes les pertes la plus déplorable pour moi, étoit récente, non-ſeulement je le trouve excuſable, mais je n'y vois rien qui ne mérite mes louanges & mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me chercher ſous quelque autre prétexte (quoique je vous avoue que rien n'eſt plus éloigné de mes déſirs) je me rendrois blâmable, & tout-à-fait indigne du caractère que je veux ſoutenir à vos yeux & aux yeux des honnêtes gens, ſi je vous faiſois trouver quelque difficulté à vous ſatisfaire.

Dans

Dans l'incertitude où je ſuis du temps où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adreſſé à la poſte de cette ville, ou chez M. le baron de Windisgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me ſera rendu fidellement.

Comme je vous crois trop de généroſité pour interpréter mal ce qui me reſte à vous déclarer, & que je ſais l'extrême conſidération que la plus chère de toutes les femmes avoit pour vous & la parenté qui vous unit à elle, je ne ferai pas difficulté de vous aſſurer que la plus agréable réponſe que je puſſe recevoir de M. Morden ſeroit le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec ſon admirateur ſincère & ſon très-humble ſerviteur,

R. LOVELACE.

LETTRE XLIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Lintz, { 28 *Novembre.* / 9 *Décembre.*

JE ſuis en chemin pour Trente, dans la vue d'y rencontrer le colonel Morden, ſuivant la

réponſe que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici dans ſes propres termes. J'avois été à Presbourg & j'avois l'intention de viſiter quelques autres villes de Hongrie : mais ayant été obligé de revenir d'abord à Vienne, j'y ai trouvé ſa lettre, que tu vas lire.

A Munich, { 21 *Novembre.* / 2 *Décembre.*

MONSIEUR,

VOTRE lettre étoit à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je ſuis parti dès le lendemain pour me rendre digne de cette faveur ; je n'étois pas sûr que les agrémens de la cour de Bavière ne puſſent retenir, au-delà de ſes intentions, un jeune voyageur qui n'a d'autre affaire que ſes plaiſirs. Mais fruſtré dans mon eſpérance de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, Monſieur, que, dans l'impatience où je ſuis de mériter l'eſtime d'un homme tel que vous, je ne puis héſiter un moment à faire le choix que M. Lovelace feroit sûrement dans ma poſition, s'il lui étoit propoſé comme à moi.

J'avoue, Monſieur, que dans toutes les occaſions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma couſine, j'ai tenu le langage qu'il méritoit. Il ſeroit fort ſurprenant que j'en euſſe pu

tenir un autre. A préſent que vous m'offrez ſi noblement l'occaſion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'eſt rien ſorti de mes lèvres par la ſeule raiſon que vous étiez abſent. Je vous déclare donc, Monſieur, que je n'attends que le nom du lieu, & que vous m'y verrez bientôt, fût-ce à l'extrêmité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adreſſer votre réponſe chez M. Klienfurt, ſoit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec autant de sûreté que de diligence entre les mains, Monſieur, de votre très-humble ſerviteur,

W. MORDEN.

Ainſi vous voyez, Belford, par la promptitude & l'ardeur même du Colonel à accepter, que ſes *réſolutions étoient priſes*. Ne vaut-il pas mieux finir une affaire de cette nature, que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en ſuſpens? comme j'y ſerois néceſſairement, tant que je pourrois imaginer qu'il eſt quelqu'un qui peut avoir ſur le cœur quelque choſe contre moi? voici ma réplique.

A Vienne, { 25 *Novembre.* / 6 *Décembre.*

MONSIEUR,

JE reçois en ce moment l'honneur de la vôtre. Je ſuſpens un petit voyage que j'étois prêt à faire en Hongrie, & je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui eſt ſur les confins de l'Italie, vous ſera plus commode pour votre retour en Toſcane, & j'eſpère vous y trouver le 3 — 14 de Décembre. Je n'aurai, avec moi, qu'un valet de chambre français & un laquais. Les autres circonſtances s'arrangeront aiſément lorſque j'aurai l'honneur de vous voir. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur,

R. LOVELACE.

A préſent, Belford, il ne me reſte aucune eſpèce d'inquiétude ſur l'événement de cette entrevue, & je crois pouvoir dire que c'eſt lui qui me cherche; ainſi, qu'il ſe charge des ſuites.

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'eſt mon ingratitude pour la plus parfaite de toutes les femmes.... mon ingratitude préméditée! cependant en ai-je moins diſtingué, en ai-je moins adoré toutes ſes perfections, malgré la mauvaiſe opinion que j'avois toujours

eue de ſon ſexe depuis que je me connois ? Elle m'a forcé de rendre hommage à la dignité de ce ſexe : elle l'a glorieuſement exalté à mes yeux ; quoiqu'aſſurément il ſoit impoſſible, comme je l'ai dit mille fois, comme je l'ai mille fois écrit, qu'il exiſte jamais une autre femme qui l'égale.

Mais lorſque je perds en elle plus qu'un homme n'a jamais perdu, lorſqu'elle me touche de plus près qu'à aucun mortel ſur la terre, & lorſqu'il eſt certain que, dans un temps heureux elle a ſouhaité d'être à moi, quelle inſolence dans un autre homme de s'attaquer à moi pour la venger, heureux à la vérité, mille & mille fois heureux, ſi j'avois ſenti la gloire & les charmes de cette préférence ! Je veux aggraver à mes yeux par mes réflexions cette audace du Colonel, de me demander compte de la manière dont je l'ai traitée, à moi à qui elle appartenoit de ſi près, de peur qu'à l'approche de l'entrevue, mon cœur ne ſe ralentiſſe en faveur d'un homme qui lui étoit uni par le ſang, & qui croit, au fond, rendre honneur & juſtice à ſa mémoire. Cette idée lui donneroit des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne ſerai que trop porté à me repoſer ſur mon adreſſe pour ménager & ſauver un homme à qui je con-

nois tant d'eſtime & de reſpect pour elle. J'oublierai le reſſentiment que je dois à un homme qui m'a menacé : & c'eſt par cette ſeule raiſon que je m'afflige de ſon habileté & de ſon courage, dans la crainte d'être obligé, pour ma propre défenſe, d'ajouter encore un nom à la liſte déjà trop nombreuſe des victimes qui ſont tombées par mes mains.

Oui, oui, Belford, je ſuis, & je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, le plus miſérable de tous les êtres. Quelle généroſité ſublime dans cette adorable femme! pourquoi n'as-tu pas refuſé à mes inſtances la copie de ſon teſtament? pourquoi m'avoir envoyé ſa lettre poſthume? Devois-tu les accorder à mon avidité? Tu ſavois ce que j'y devois trouver, & je l'ignorois. Tu ſavois qu'il étoit cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden, en euſſé-je vingt à combattre ſucceſſivement, ne ſeroient rien pour moi, ne me cauſeroient pas un moment d'inquiétude. Mais ces réflexions forcées ſur ma vile ingratitude, feront éternellement mon malheur. (¶) Si elle eût été une Miſs Howe pour moi & qu'elle m'eût traité comme un Hickman, j'aurois eu un prétexte de vengeance : & avec l'intention de devenir ſon mari, la politique auroit pu juſtifier mes entrepriſes pour

humilier ſa hauteur. Mais un caractère ſi doux, ſi paiſible, quoiqu'une véritable héroïne toutes les fois que l'honneur ou la vertu l'appeloient à déployer ſon courage. (♭)

Je ne vois, dans le paſſé, que mes déteſtables inventions qui m'aient empêché d'être heureux. Dès les premiers temps, ne te ſouviens-tu pas combien de fois j'ai comme jeté de l'eau ſur ſa flamme naiſſante, en faiſant tourner ingratement contr'elle la délicateſſe de ſes ſentimens, & toutes les loix que m'impoſoient ſa vertu ſi pure & ſon reſpect filial, avant que je la tinſſe ſous ma dépendance. (*) Ne m'a-t-elle pas ſouvent répété, & ne ſavois-je pas, ſans qu'elle prît la peine de m'en aſſurer, qu'elle n'étoit capable ni d'affectation, ni de tyrannie, pour un homme dont elle ſe propoſoit d'être la femme. (†) Je ſavois, comme elle me l'a re-

(*) Citations de ce qu'on a lu dans pluſieurs anciennes lettres. Voyez lettres XXV & XXVII, Tome II. Lettres IV & V, Tome IV.

(♭) (†) Voyez Lettre XIV, Tome VI. On peut remarquer encore que toutes les leçons de Clariſſe à Miſs Howe ſur le traitement que cette jeune dame ſe permet avec M. Hickman, prouvent qu'elle-même étoit au-deſſus de toute affectation & de toute hauteur tyrannique. — Voyez ſurtout l'avis qu'elle donne à ſon amie. Lettre XVI du Tome IX. — O ma chère, lui dit-elle,

proché, qu'après lui avoir fait quitter la maiſon de ſon père, il ne reſtoit qu'un chemin tout droit ouvert devant moi. (1) Elle me diſoit avec raiſon, & j'avois la folie de m'en faire un triomphe, que depuis ce jour j'avois tenu cent fois ſon ame en ſuſpens. (2) Ma ſeule épreuve de l'ipecacuanha ſuffiſoit pour convaincre l'incrédule le plus déterminé qu'elle avoit un cœur où l'amour & la tendreſſe auroient préſidé, ſi j'avois permis à ces deux ſentimens de germer & d'éclore. (3)

Elle n'auroit pas eu de réſerve, m'a-t-elle dit une fois, ſi je ne lui avois inſpiré des doutes (4), & ne t'a-t-elle pas confeſſé à toi-même, qu'elle s'étoit ſentie capable de m'aimer, & qu'elle m'auroit rendu heureux, ſi elle avoit pu me rendre bon (5)? O Belford! c'étoit-là de l'amour, & de l'amour de l'eſpèce la plus noble! un amour, comme elle n'a pas craint de

---

que le ciel m'eût deſtinée (puiſqu'il ne m'a pas été permis de reſter fille) à rencontrer un homme avec lequel j'euſſe pu agir généreuſement & ſans réſerve, &c. (§)

(1) Voyez Lettres VI & XIV, Tome VI.
(2) Voyez Lettre XIV, Tome VI.
(3) Voyez Lettres XXI & XXII, Tome V.
(4) Voyez Lettre XVI, Tome VI.
(5) Voyez Lettre II, Tome IX.

le faire entendre dans ſa lettre poſthume (*), qui s'étendoit à l'ame, & que non-ſeulement elle a déclaré dans les derniers momens de ſa vie; mais qu'elle a trouvé le moyen de me faire connoître après ſa mort, par une lettre remplie d'avertiſſemens & d'exhortations, qui n'ont d'autre objet que mon bonheur éternel! (¶) Ces abominables femmes, il eſt vrai, n'ont fait qu'attiſer ma vengeance, & qu'irriter mon orgueil, en me répétant éternellement ſes défiances, ſon défaut d'amour & ſon mépris pour moi. Et plus d'une fois mon orgueil ſe laiſſa trop animer par leurs viles inſinuations. Mais quand cela eût été vrai, elle pouvoit bien, elle qui avoit été accoutumé à ſe voir recherchée & admirée par tous les yeux où ſe peignoit le déſir, & adorée reſpectueuſement par tous les cœurs, elle pouvoit bien avoir le droit de reculer, lorſqu'elle ſe voyoit elle-même tenue en ſuſpens ſur le point capital par un eſprit intrigant & rempli d'artifices, qui préſentoit ſon reſpect & l'éloignement où on le tenoit comme des raiſons qui réprimoient les élans de ſon ardeur; comme ſi l'ardeur du véritable amour pouvoit être réprimée! — Divine créature! ſes doutes mêmes,

(*) Voyez Lettre XVIII de ce volume.

ſes réſerves ſi bien fondées, auroient fait ma sûreté & ma gloire ! & quelle autre épreuve falloit-il à ſa vertu ? que me falloit-il de plus pour me démontrer la pureté de cette femme angelique, à qui le ciel avoit donné l'empire ſur ſes paſſions dans la fleur de ſon âge, ſi je n'avois pas été un infâme, & un inſenſé, préſomptueux & vain, autant que ſcélérat & vil ! (♭)

Ces réflexions, dont le temps aiguiſe au lieu d'émouſſer la pointe, me ſuivent dans tous les lieux où le déſeſpoir me conduit ; elles m'accompagnent dans tout ce que je fais, & ſe mêlent à tous les amuſemens par leſquels j'eſſaie de me diſtraire. Cependant je ne cherche que les compagnies gaies & brillantes. J'ai fait de nouvelles liaiſons dans les différentes Cours que j'ai viſitées. Je jouis de quelque eſtime, & je me vois recherché de tout ce qu'il y a de gens de mérite & de diſtinction. Je viſite les palais, les bibliothéques & les égliſes. Je fréquente le théâtre. J'aſſiſte à toutes les fêtes publiques. Je revois tout ce qui mérite d'être vu, tout ce qui m'étoit échappé dans les cabinets des curieux. Je ſuis admis à la toilette des belles, & je m'attire quelque attention dans les aſſemblées. Mais rien, mais perſonne ne me

donne de plaiſir que la délicieuſe idée de ma Clariſſe. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'eſt parce que je trouve dans ſa taille, dans ſon port, dans ſa voix, ou dans quelqu'un de ſes traits un air de reſſemblance avec l'objet qui charme, qui peut ſeul charmer mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir ſans ceſſe toutes ſes perfections préſentes, lorſqu'il ne me reſte que l'immortel regret d'avoir privé le monde & moi d'un ſi précieux tréſor! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie & de conſolation, dont ma généroſité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir ſa vertu, elle jouit des fruits de ſa victoire dans un éternel triomphe. (¶) « Car, « puis-je être aſſez abîmé dans le crime, (ô toi, « Etre Suprême, détourne cet affreux malheur,) « puis-je être aſſez méchant, aſſez abandonné, « pour ne pas recueillir même au ſein du plus « ténébreux déſeſpoir, quelque rayon conſolant, « au moins quelque relâche à mes peines, à « mes angoiſſes, dans la penſée qu'elle eſt heu- « reuſe ? » (*) (♭)

(*) Vers Anglais.

✻

Si je continue, cher Belford, de mener une vie ſi miſérable dans mes courſes, tu me reverras bientôt en Angleterre, diſpoſé ſans doute à ſuivre ton exemple; que ſais-je? à me faire hermite peut-être, ou quelque choſe d'auſſi déteſtable, pour eſſayer de quelle reſſource me ſeront la pénitence & la mortification. Il n'y a pas moyen de vivre dans l'état où je ſuis. Que je périſſe, ſi je le puis!

S'il m'arrivoit quelque malheur, tu en ſerois informé par mon valet-de-chambre. Il ne ſait pas un mot d'Anglais; mais toutes les langues modernes te ſont familières. *La Tour*, c'eſt ſon nom, eſt homme d'eſprit & de confiance. A tout haſard, je lui laiſſerai quelques papiers cachetés qu'il t'enverroit, pour Milord M..., & puiſque tu es ſi expert & de ſi bonne volonté pour les exécutions teſtamentaires, je te prie, Belford, d'accepter cet office pour moi, comme pour ma Clariſſe, ma *Clariſſe Lovelace*; laiſſe-moi le plaiſir de lui donner ce nom. Par tout ce qu'il y a de ſaint & de vertueux, c'eſt quelque enchantement qui la rappelle ſans ceſſe à ma mémoire. Son nom, joint au mien, me ravit l'ame, & me paroît plus délicieux que la plus douce muſique.

Que ne l'ai-je menée dans tout autre lieu que

chez cette exécrable femme? J'en reviens toujours aux récriminations ; mais il eſt certain que le breuvage étoit l'invention & l'ouvrage de la Sinclair, & que je n'ai perſiſté dans le projet de la violence qu'à l'inſtigation de cette furie & de ſes méchantes filles, *dont la ruine qu'elles m'attribuoient, ne laiſſe pas d'être amplement vengée ſur moi.*

Je m'apperçois que ce langage reſſemble un peu à la confeſſion d'un coupable ſur l'échafaud. Il pourroit te faire croire que je ſuis intimidé par l'approche de l'entrevue. Mais tu ſerois loin de me rendre juſtice. Au contraire, je te jure que je vais joyeuſement au-devant du Colonel ; & je m'arracherois le cœur de mes propres mains, s'il étoit capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je ſais ſeulement que ſi je le tue, (ce que je ne ferai point, ſi je puis l'éviter,) je ſerai fort éloigné d'en être plus tranquille, & que la paix du cœur n'eſt plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre eſt évidemment une occaſion qu'il a cherchée, malgré le choix que je lui ai laiſſé, & qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penſerai après l'action, quitte pour faire pénitence de tout à-la-fois ; car tout habile que je le ſuppoſe, je ſuis auſſi sûr de la vic-

toire, que je le ſuis actuellement d'écrire. Tu ſais que je n'en ſuis pas à mon apprentiſſage, & que l'uſage des armes, lorſque j'y ſuis provoqué, eſt un jeu charmant pour moi. D'ailleurs, je ſerai auſſi calme, auſſi peu troublé qu'un *prêtre à l'autel*, tandis que mon adverſaire, comme on peut en juger par ſa lettre, ſera tranſporté de colère & de vengeance. Ne doute donc pas, ami, que je ne te rende un fort bon compte de cette affaire; & crois-moi ton fidelle ſerviteur,

LOVELACE.

LETTRE XLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Trente, 3—14 *Décembre.*

DEMAIN eſt le jour qui fera partir probablement une ou deux ames pour ſervir de cortége aux manes de ma Clariſſe.

J'arrivai à Trente; & m'étant informé auſſitôt de la demeure d'un gentilhomme anglais, nommé M. Morden, je n'eus pas de peine à la trouver. Le Colonel, qui étoit dans la ville depuis deux jours, avoit laiſſé ſon nom dans tous les lieux

où je pouvois m'adreſſer. Il étoit ſorti à cheval. Je laiſſai mon nom chez lui & ma demeure. Vers le ſoir il me rendit une viſite.

Il avoit l'air horriblement ſombre. Le mien fut très-ouvert. Cependant il me dit que ma lettre étoit celle d'un homme d'honneur, & que j'avois ſoutenu le même caractère, en lui accordant de ſi bonne grâce l'occaſion de nous rencontrer. Il auroit ſouhaité, ajouta-t-il, que j'euſſe tenu la même conduite ſur d'autres points, & nous nous ſerions vus alors avec des ſentimens bien oppoſés.

Je répondis que le paſſé ne pouvoit être changé, & que je regrettois comme lui que certaines choſes fuſſent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvoient ſervir qu'à nous aigrir inutilement; & puiſque je lui avois offert ſi volontiers cette occaſion de me voir, les paroles devoient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le temps, le lieu & les armes, ſera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, cela dépendra de vous-même. Le temps, ce ſera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après-demain donc, Monſieur; & nous monterons demain à cheval pour fixer le lieu.

D'accord, Monſieur.

Dites, M. Lovelace, quel choix faites-vous pour les armes ?

Je lui dis que l'avantage devoit être égal en nous ſervant de nos épées; mais que, s'il en jugeoit autrement, je n'avois pas d'objection contre le piſtolet.

Je vous ferai remarquer ſeulement, répliqua-t-il, que le haſard ſeroit peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier. Je craindrois qu'il ne le fût un peu moins au piſtolet. Cependant, je n'ai pas laiſſé d'en apporter deux dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la diſtance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but, depuis que je me connois.

J'applaudis à ſa généroſité; mais je lui répondis auſſitôt que j'entendois aſſez l'uſage de cette arme, pour ne pas la refuſer, s'il la choiſiſſoit; quoique je ne me cruſſe pas auſſi sûr qu'il prétendoit l'être de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en ſouriant, comme il m'eſt arrivé quelquefois de fendre une balle en deux ſur le tranchant d'un couteau, il y auroit bien du malheur, Colonel, ſi je manquois mon homme. Ainſi, Monſieur, je n'ai pas d'objection contre le piſtolet, ſi c'eſt votre choix. Perſonne,

j'oſe

j'oſe le dire, n'a l'œil & la main plus fermes que moi.

L'un & l'autre, Monſieur, vous ſeront utiles, à l'épée comme au piſtolet. Ce ſera donc à l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une ſorte de civilité majeſtueuſe.

Aujourd'hui, ma viſite a prévenu la ſienne; & nous ſommes ſortis à cheval pour convenir du lieu. Nos ſentimens étant les mêmes, & n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvoit être décidé ſur le champ, nous ſerions deſcendus auſſitôt. Mais la Tour & le valet de chambre du Colonel, qui nous ſuivoient tous deux, & que nous n'avions pu éviter de mettre dans le ſecret, ſe ſont joints pour nous demander la permiſſion d'avoir avec eux le lendemain un chirurgien. Ils ſe ſont chargés de l'engager à ſortir de la ville, ſous le prétexte d'une ſaignée qu'ils lui propoſeront dans une cabane voiſine, & de l'amener aſſez proche de nous pour être appelé au beſoin, ſans qu'il ſe défie du miniſtère auquel il doit être employé. La Tour étant, comme je l'ai dit au Colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, ſi le ſort ſe déclare en

ſa faveur, nous ſommes convenus de remettre la déciſion à demain, & d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien à la diſcrétion de nos domeſtiques. Enſuite, nous ſommes rentrés dans la ville par des chemins différens.

Le champ que nous avons choiſi eſt un petit vallon écarté. Le temps ſera dix heures du matin; & le ſignal ou le mot l'*épée ſimple*. Cependant j'ai répété à M. Morden que cette arme m'étoit extrêmement familière, & que je lui conſeillois de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'étoit l'arme d'un gentilhomme, & que celui qui n'en connoiſſoit pas l'uſage, manquant d'une qualité néceſſaire, en devoit porter la peine; mais que pour lui toutes les armes étoient égales.

Ainſi, Belford, vous voyez que je n'ai pas voulu prendre aucun avantage. Mais mon démon me trompe bien, ſi demain, avant onze, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet & le mien doivent être préſens; mais avec l'ordre le plus abſolu, comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche, par une civilité de la même nature, le Colonel a commandé au ſien de m'obéir, ſi la fortune eſt pour moi. Nous devons nous ren-

dre à cheval au lieu du combat. Une chaiſe, qui ſera prête à quelque diſtance, conduira le vainqueur ſur les terres de Veniſe, ſi l'un des deux périt; ou ſervira, ſuivant l'occaſion, à ſecourir le plus malheureux, ou tous les deux, s'il eſt beſoin.

Tels ſont, Belford, nos arrangemens. La pluie ne m'ayant pas laiſſé d'autre amuſement que ma plume, je t'ai fait cette longue épître; quoique je puſſe auſſi bien remettre à t'écrire demain à midi; car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'aſſurer, que je ſuis avec tous les ſentimens que tu me connois pour toi, &c.

LOVELACE.

LETTRE XLV.

LA TOUR à M. BELFORD.

A Trente, 18 *Décembre.* N. S.

MONSIEUR,

J'AI de triſtes nouvelles à vous communiquer, par l'ordre du chevalier Lovelace. Il m'avoit fait lire ſa dernière lettre, par laquelle il vous informoit de ſon rendez-vous pour le lendemain 15, avec le chevalier Morden. Vous êtes ſi bien inſtruit

du ſujet de ce différend, que vous n'attendez pas de moi d'autres lumières.

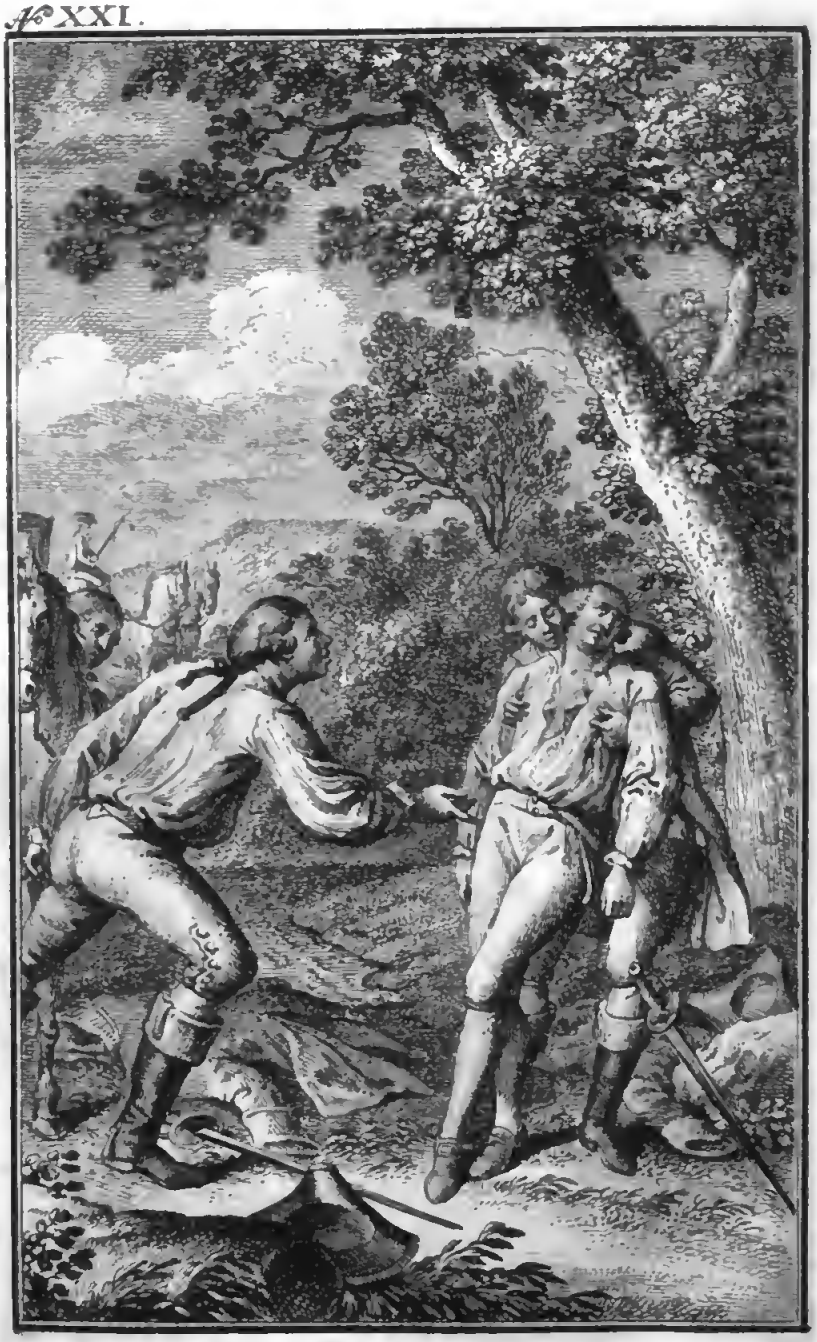
J'avois pris ſoin d'amener, à peu de diſtance, un chirurgien & ſon aide, à qui j'avois confié le fond des circonſtances, ſous le ſerment du ſecret; quoique je me fuſſe bien gardé de l'avouer aux deux champions. Il étoit fourni de bandages & des inſtrumens de ſa profeſſion, car je connoiſſois parfaitement le courage & l'adreſſe de mon maître, je n'avois pas entendu moins vanter le caractère de ſon ennemi, & je ſavois quelle étoit leur animoſité mutuelle. Une chaiſe de poſte étoit prête à cent pas, où attendoit chacun de leur laquais.

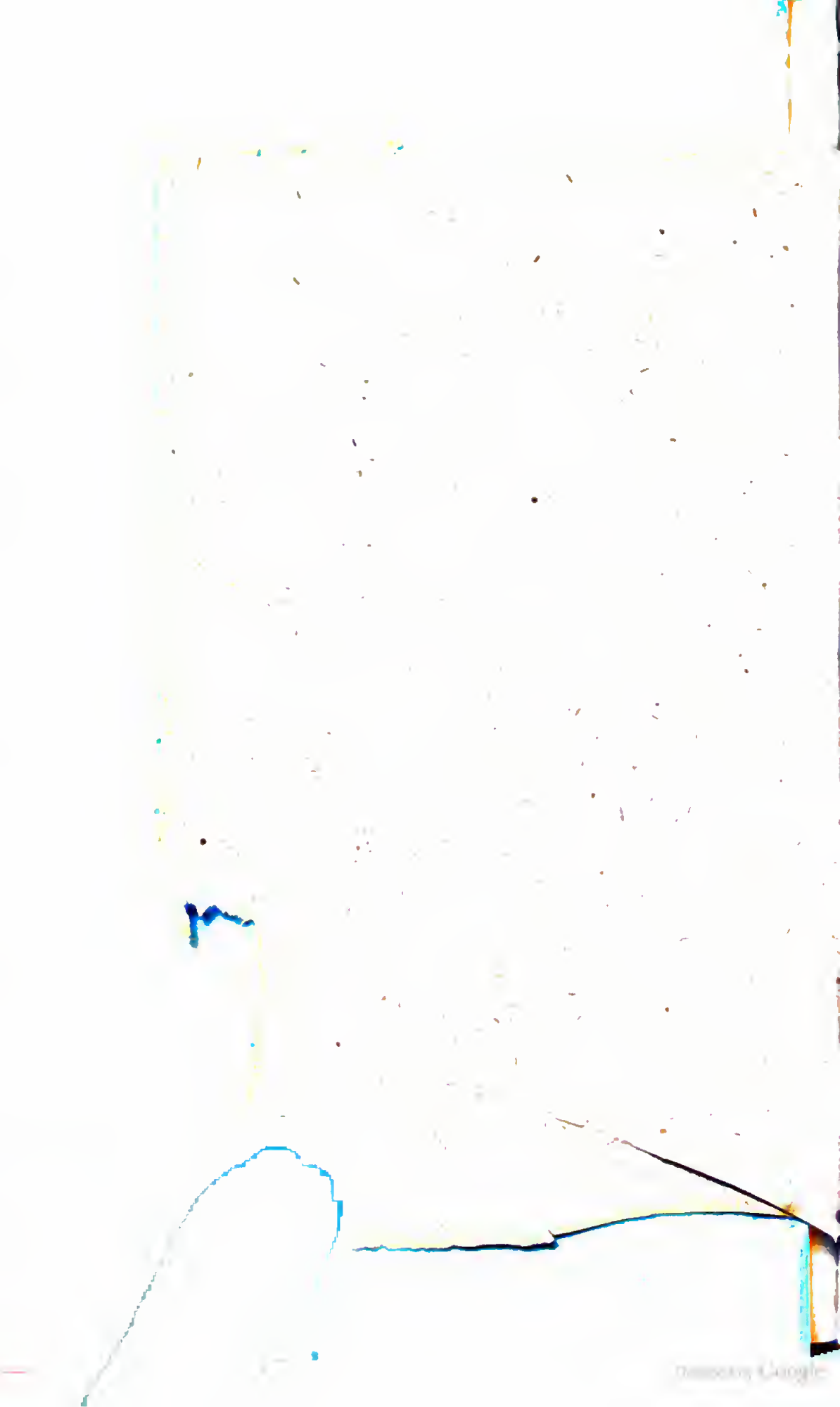
Les deux chevaliers arrivèrent à l'heure convenue, ſans autre ſuite que M. Margate, valet de chambre du Colonel, & moi. Ils nous répétèrent l'ordre qu'ils nous avoient donné la veille, d'obſerver entr'eux une exacte neutralité: & ſi l'un des deux périſſoit, ils nous firent jurer de regarder tous deux le ſurvivant comme notre maître dans tous les cas de ſecours ou de retraite, & de reſpecter ſes volontés.

Après quelques complimens, ils ſe dépouillèrent de leurs habits, avec une tranquillité extraordinaire; & mettant l'épée à la main, ils ſe portèrent pluſieurs bottes qui nous firent

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

N°XXI.





admirer leur préſence d'eſprit & leur adreſſe. Mon maître fut le premier qui tira du ſang, par un coup déſeſpéré, dont ſon adverſaire devoit être percé à jour, s'il ne s'en étoit garanti par un mouvement ſi heureux, qu'il ne le reçut que dans la partie charnue du côté droit, que le fer perça à l'extrémité de la chair. Mais ayant pris M. le chevalier ſur le temps, le colonel le bleſſa ſous le bras gauche, aſſez près de l'épaule; & l'épée, qui effleura l'eſtomac dans ſon paſſage, en ayant fait couler beaucoup de ſang, le Colonel lui dit: Monſieur, je crois que vous en avez aſſez.

Mon maître jura qu'il n'étoit pas bleſſé; que ce n'étoit qu'une piqûre d'épingle; ſur quoi faiſant une autre paſſe, le Colonel la reçut ſous le bras avec une dextérité merveilleuſe, & lui enfonça ſon épée au milieu du corps. Il tomba auſſitôt, en diſant: la fortune eſt pour vous, Monſieur, — ô ma chère Clariſſe — te voilà..... Je n'entendis pas quelques autres mots, qu'il ne put prononcer entièrement. Son épée gliſſa de ſes mains. M. Morden jeta la ſienne & courut à lui, en lui diſant en français: *Monſieur, vous êtes un homme mort; implorez la miſéricorde du ciel.*

Nous donnâmes le ſignal aux deux laquais,

& eux au chirurgien, qui accourut à l'inſtant. Le Colonel ne me parut que trop accoutumé à ces expéditions ſanglantes; il étoit auſſi tranquille, que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire, & quoiqu'il perdît lui-même beaucoup de ſang, il ne penſoit qu'à ſeconder le chirurgien. Mais mon cher chevalier s'évanouit deux ou trois fois pendant l'opération, & il rendoit d'ailleurs du ſang par la bouche. Cependant le premier appareil ayant été mis fort heureuſement, le ſang s'étancha & nous l'aidâmes à monter dans la voiture. Alors le Colonel ſouffrit que ſa propre bleſſure fût panſée, & parut s'affliger que, dans quelques intervalles, mon maître s'emportât en furieux, lorſqu'il retrouvoit la force de parler. Hélas! le pauvre chevalier! il s'étoit cru sûr de la victoire.

Malgré l'avis du chirurgien, le Colonel prit le parti de monter à cheval, pour paſſer dans l'état de Veniſe. Il me remit généreuſement une bourſe remplie d'or, avec ordre d'en employer une partie à payer le chirurgien, à faire un préſent au laquais, & de garder le reſte comme une marque, me dit-il, de la ſatisfaction qu'il avoit de ma conduite, & des tendres ſoins qu'il me voyoit rendre à mon maître. Le chirurgien l'aſſura que M. le chevalier ne pouvoit vivre

juſqu'à la fin du jour. Lorſqu'il fut prêt à partir, M. Lovelace lui dit : *vous avez bien vengé ma chère Clariſſe ! J'en conviens*, répondit le Colonel dans la même langue ; *& peut-être regretterai-je que vous m'ayiez appelé à cette œuvre, lorſque je reſtois incertain ſi je devois obéir ou déſobéir à ce cher ange. — Attribuez votre victoire au deſtin*, répliqua mon maître, *à l'aſcendant d'un cruel deſtin ; ſans quoi ce qui vient d'arriver étoit impoſſible. — Mais vous*, reprit-il, en s'adreſſant au chirurgien, à M. Margate & à moi, *ſoyez témoins tous trois, que je me ſuis attiré mon ſort & que je reconnois que je péris par la main d'un homme d'honneur.*

« Monſieur ! Monſieur ! lui dit le Colonel, « avec la piété d'un confeſſeur, & lui ſerrant « affectueuſement la main, profitez de ces pré « cieux momens, & recommandez-vous à Dieu. » Il s'éloigna auſſitôt.

Je fis marcher fort doucement la chaiſe. Cependant mon maître eut beaucoup à ſouffrir du mouvement. Le ſang recommença bientôt à couler de ſes deux bleſſures, & ce ne fut pas ſans difficulté qu'on l'arrêta. Nous le conduisîmes en vie juſqu'à la première cabane. Il m'ordonna de vous envoyer les papiers cachetés que vous trouverez ſous cette enveloppe, & de vous faire

le récit de ſon malheur, avec des remercîmens en ſon nom pour la conſtance & la fidélité de votre amitié.

Contre toute attente, il vécut juſqu'au jour ſuivant. Mais il ſouffrit cruellement de ſon impatience, & de voir ſon eſpérance trompée, autant que de la douleur de ſes bleſſures; car il paroiſſoit quitter la vie bien malgré lui. La raiſon l'abandonna quelquefois, ſurtout pendant les deux dernières heures de ſa vie, & dans ſon délire, il s'écrioit par intervalles, comme s'il eut vû quelque ſpectre effrayant: « Eloignez-la « de mes yeux, éloignez-la »; mais il ne nommoit perſonne. Quelquefois il adreſſoit des expreſſions fort tendres à une femme, apparemment la même Clariſſe qu'il avoit invoquée en recevant le coup mortel. Il l'appeloit fille ſublime! divine créature! beauté malheureuſe! Je lui entendis répéter particulièrement: « jetez les « yeux ſur moi, bienheureux eſprit! daignez « jeter les yeux ſur moi.» Il s'arrêtoit après ces quatre mots; mais il continuoit de remuer les lèvres.

A neuf heures du matin, il fut ſaiſi de convulſions violentes; & perdant tout-à-fait connoiſſance, il demeura dans cet état plus d'un quart d'heure. Lorſqu'il revint a lui (je ne dois

pas oublier ſes dernières paroles qui ſemblent marquer un eſprit plus calme, & qui peuvent être par conſéquent de quelque conſolation pour ſes amis): *quelles grâces je dois....* prononça-t-il diſtinctement, en s'adreſſant ſans doute au ciel, car il y tenoit les yeux levés: mais une forte convulſion ne lui permit pas d'achever. Enſuite, revenant à lui, il recommença à dire, *quelles grâces.....* avec beaucoup de ferveur, les yeux levés encore, & les deux mains étendues: ces mots furent ſuivis de quelque apparence de prières, prononcées d'une voix intérieure, qui ne laiſſoit rien entendre de diſtinct. Enfin j'entendis clairement ces trois mots, qui furent les derniers: *Reçois cette expiation.* Alors ſa tête s'étant enfoncée dans ſon oreiller, il expira vers dix heures & demie.

Hélas! il ne ſe croyoit pas ſi proche de ſa fin. Auſſi n'a-t-il donné aucun ordre pour ſa ſépulture. Je l'ai fait embaumer, pour attendre les volontés de ſa famille, & j'ai obtenu que le corps fût dépoſé dans un caveau. C'eſt une faveur qu'on ne m'a pas accordée ſans peine, & qu'on m'auroit refuſée, s'il n'avoit pas été un Anglais de qualité, nation qui eſt reſpectée avec raiſon du gouvernement Autrichien. J'ai éprouvé auſſi quelques difficultés de la part du

magiſtrat, ſur la cauſe de ſa mort. Il en a couté de l'argent pour arrêter les informations : mais c'eſt un récit que je remets au premier ordinaire, avec le compte des effets de mon cher maître, qui ſeront repréſentés fidellement. J'attends vos ordres dans cette ville, & j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre &c.

J. DE LATOUR.

CONCLUSION. (*)

On croit devoir ajouter quelques éclairciſſemens ſommaires pour la ſatisfaction des lecteurs qui auroient pris quelque intérêt au ſort des principaux perſonnages, qui ont ſurvécu à M. Lovelace.

La nouvelle du malheur de M. Lovelace fut reçue dans ſa famille avec autant de douleur qu'elle cauſa de joie dans celle des Harlowes & à Miſs Howe. Milord M.... & les Dames de ſa maiſon étoient d'autant plus à plaindre, qu'après avoir déjà beaucoup ſouffert de l'injuſtice de leur neveu pour une perſonne qu'ils avoient ſincèrement admirée, ils voyoient croître leurs peines, par la perte funeſte du ſeul héritier mâle de leur fortune & de leur nom. (¶) La penſée qu'il avoit bien mérité ſon ſort, & la réflexion qu'y étant ſi mal préparé, il y avoit tout à craindre pour ſon bonheur dans l'autre vie, augmentèrent encore l'amertume de leur chagrin. (§) Au contraire les Harlowes, plus implacables que jamais, & Miſs Howe même, dans le vif reſſentiment qu'elle conſervoit de la mort de ſon amie, triomphèrent d'un événement qui étoit une ſorte de ſoulagement paſſager à la perte cruelle qu'ils avoient eſſuyée, & dont il avoit été le principal auteur. Mais cette conſolation ne fut que paſſagère pour les Harlowes, qui trouvèrent toujours un ſujet de trouble & de remords dans leur ancienne conduite; (¶) car la mère inconſolable ne ſe donna point de repos qu'elle ne ſe fût procuré, par l'entremiſe du colonel Morden, des

(*) On l'attribue à M. Belford.

extraits étendus de quelques-unes des lettres qui compoſent cette hiſtoire, extraits qui ſervirent à les convaincre tous, que ſi Clariſſe, tandis qu'elle étoit encore avec eux, avoit continué ſa correſpondance avec M. Lovelace, elle l'avoit fait plutôt pour leur intérêt que pour le ſien; qu'elle ne lui avoit jamais donné le moindre encouragement contraire à ſon devoir, & à cette prudence qui l'avoit fait diſtinguer de ſi bonne heure; que s'ils s'en étoient rapportés à ſa diſcrétion, dont on n'avoit jamais eu lieu de douter, elle auroit ſu les tirer, eux & elle-même (comme elle l'avoit une fois propoſé à ſa mère) (*) de tout embarras par rapport à M. Lovelace; qu'elle étoit la ſeule femme capable de donner au monde le glorieux exemple d'une paſſion vaincue, ou tout au moins réprimée par la raiſon & par la piété, quand l'homme qui en étoit l'objet, étoit, par ſes mœurs, indigne d'un amour ſans réſerve.

Les malheureux parens & les oncles y virent trop clairement pour leur repos, que tout le mal n'avoit été cauſé que par l'avarice, l'ambition, la jalouſie d'un frère & d'une ſœur implacables; & par la ligue inſenſée dans laquelle ils avoient réuni toute la famille; que ces motifs déguiſés les avoient ſeuls excités à forcer l'inclination de Clariſſe en faveur d'un homme qu'elle devoit néceſſairement mépriſer, ou bien elle n'auroit pas été une Clariſſe, & que ſans les perſécutions qu'ils lui avoient fait endurer à ce ſujet, elle n'auroit jamais ſongé à quitter la maiſon paternelle; & que, lors

(*) Voyez Lettre XVII, Tome I.

même qu'elle en avoit eu la première idée, ce n'étoit qu'avec l'intention de ſe procurer, s'il lui eût été poſſible, un aſyle auprès de Mde. Howe, ou dans quelque autre maiſon sûre (mais non avec M. Lovelace, ni avec aucune des Dames de ſa famille, quoiqu'elles l'invitaſſent à le faire) d'où elle eût pu leur faire des propoſitions auxquelles ils auroient dû ſouſcrire, & qu'elle auroit tâché de leur faire agréer ſans ſortir elle-même de ſon devoir; que trompée dans ſes eſpérances de ce côté, elle n'avoit cependant point eu le deſſein, lors de ſon rendez-vous avec M. Lovelace, de ſe mettre ſous ſa puiſſance; que tout le but de cette démarche n'avoit été que de calmer un eſprit auſſi violent, & de l'empêcher de faire à ſes parens (comme il y étoit réſolu) une viſite dont les ſuites auroient pu être fatales; mais qu'elle-même avoit été victime de ſes louables intentions, & que la manière dont Lovelace étoit parvenu à l'enlever, la rendoit un objet plutôt digne de pitié que de blâme.

Ils virent auſſi dans ces extraits que c'étoit avec un regret ſincère qu'elle voyoit que de long-temps il ne dépendroit pas d'elle de terminer l'incertitude de ſa ſituation, en épouſant M. Lovelace, & qu'enfin il s'étoit préſenté une ſeule occaſion dont peut-être elle auroit profité, ſi un trait de la cruauté de ſes parens envers elle (ce fut la réponſe d'une lettre écrite à ſa tante Hervey pour obtenir pardon & miſéricorde) ne l'eût miſe en ce moment hors d'état d'accepter la main que M. Lovelace lui offroit, & ne l'eût obligée à ſuſpendre le jour de la célébration, qu'elle n'avoit l'intention de différer que juſqu'à ſon rétabliſſement.

Ils virent avec autant d'horreur pour Lovelace, & pour leur propre cruauté, que d'admiration pour Clariſſe, que la majeſté de ſa vertu en avoit tellement impoſé au plus audacieux des hommes, qu'il n'avoit oſé mettre à exécution ſes lâches deſſeins, qu'après l'avoir, pour premier ſacrifice, privée de l'uſage de ſes ſens, par des potions malfaiſantes.

Mais avec quelle vénération ils adorèrent ſa mémoire; de combien de récriminations ils ſe chargèrent réciproquement, en voyant que non-ſeulement elle avoit ſu ſe garantir d'un ſecond outrage, par la conduite la plus glorieuſe & la plus intrépide; déconcerter tous les ſyſtêmes de ſon odieux libertin, & le couvrir d'une honte inévitable; mais encore qu'elle avoit eu la force de rejeter conſtamment & avec un noble dedain, qui?... l'homme qu'elle avoit aimé auparavant, proſterné alors à ſes genoux, implorant ſon pardon, & demandant humblement la permiſſion de réparer ſon crime par le moyen le plus efficace qui fût en ſon pouvoir; par le mariage: lui, jouiſſant d'une fortune brillante & ſans aucunes charges, elle étant alors ſa priſonnière dans une infâme maiſon, rejetée de tous ſes parens; ſes ſollicitations, pour obtenir miſéricorde & pardon, rejetées; ne ceſſant dans la ſuite d'implorer encore le pardon & une dernière bénédiction, & tout cela autant pour alléger les remords futurs de leur conſcience, que pour ſoulager ſon cœur tendre & religieux — &, quoique toujours barbarement refuſée ſur la ſuppoſition qu'elle n'étoit pas auſſi près de ſa fin qu'on la repréſentoit, mourant enfin le pardon ſur les lèvres, & les comblant tous de bénédictions.

Ils ſe rappelèrent alors que ſes lettres poſthumes, au lieu de reproches, n'étoient remplies que de conſolations. Que dans ſon teſtament, elle avoit verſé ſur chacun d'eux les bienfaits qu'ils ne méritoient, ni n'attendoient, comme ſi elle eût voulu réparer l'injuſtice dont les plus avides de la famille s'imaginoient avoir à ſe plaindre, dans le partage que ſon grand-père avoit fait de ſes biens.

Tous ces tableaux préſens ſans ceſſe à leur eſprit étoient des ſujets perpétuels de récrimination entre eux, & irritoient leur douleur d'avoir perdu une enfant qui étoit la gloire de leur famille. Aſſez ſouvent, ils s'évitoient les uns les autres, dans les inſtans mêmes où ils avoient coutume de ſe raſſembler en famille; jaloux de fuir réciproquement les reproches de leurs yeux qui ſe parloient, quand leurs bouches étoient muettes.... Le temps ne fit qu'armer leurs remords & leur chagrin de pointes plus cruelles. O malheureuſe famille! Le colonel Morden pouvoit bien défier dans les termes de Juvenal, toute autre famille affligée de produire de ſon ſein autant de diſgraces & de maux toujours croiſſans, que celle des Harlowes, ſi heureuſe quelques mois auparavant!

" Voulez-vous connoître la conduite & les maux
„ de l'eſpèce humaine? entrez dans l'intérieur d'une
„ ſeule famille, paſſez-y quelques jours, & quand
„ vous en ſortirez, oſez vous dire malheureux. „

Humani generis mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus: paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquam illinc veneris, aude. (b)

Mde. Harlowe ne ſurvécut que deux ans & demi à

la mort, toujours pleurée, de ſa Clariſſe. M. Harlowe eut pour ſurcroît de chagrin, celui de ſurvivre environ ſix mois à ſa femme : dont la mort, réveillant ſes anciennes douleurs & ſes remords, hâta la ſienne. Ils moururent avec le nom de leur bienheureuſe fille à la bouche. Ils ne l'avoient pas nommée autrement depuis qu'ils avoient reçu ſes dépouilles mortelles; ils ſe conſoloient à leurs derniers momens par l'eſpérance qu'elle alloit bientôt leur être rendue dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent aſſez pour voir leur fils James & leur fille Arabelle mariés : mais ils ne trouvèrent pas une grande ſource de joie dans l'établiſſement de l'un & de l'autre.

M. James Harlowe épouſa une fille de bonne maiſon, avec laquelle il vit encore. C'étoit une orpheline, dont le bien étoit conſidérable; cette raiſon ſeule lui avoit fait jeter les yeux ſur elle. Mais il s'eſt vu obligé à d'extrêmes dépenſes pour ſoutenir ſes droits, qui ne ſont point encore éclaircis. Ses parties ſont puiſſantes. Il eſt queſtion d'un titre fort litigieux ; & M. Harlowe n'a pas reçu en partage toute la patience néceſſaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ſa ſituation, c'eſt que ce mariage a été entièrement une idée de ſa tête contre l'avis de ſon père, de ſa mère & de ſes oncles, qui l'avoient averti qu'en épouſant cette Lady, il épouſoit un procès auſſi long que ſa vie. Sa conduite peu généreuſe à l'égard de ſa femme, qui n'eſt coupable de rien, & qui ne peut empêcher un mal dont elle ſouffre autant que lui, eſt devenue entre eux l'occaſion de pluſieurs différends (ſa femme ayant du ſens & du caractère)

qui

qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand ſes affaires ſe termineroient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'eſpérer. Lorſqu'il s'ouvre à ſes amis, qui ſont en petit nombre, il attribue toutes ſes diſgraces au lâche & cruel traitement qu'il a fait à ſon angelique ſœur. Il avoue qu'elles ſont méritées; mais la patience lui manque pour ſe ſoumettre à des diſpoſitions dont il reconnoît la juſtice. Tous les ans il reprend le deuil au 6 de Septembre, & pendant le mois entier il s'enferme chez lui & ſe dérobe à toutes ſortes d'amuſemens & de compagnies. En un mot, il paſſe dans le monde, & lui-même ſe regarde comme *le plus miſérable de tous les êtres.*

La fortune de Miſs Arabelle Harlowe ayant tenté un homme de qualité, l'éclat du titre la diſpoſa facilement à recevoir ſes ſoins. Le mariage ſuivit bientôt. Mais les frères & les ſœurs qui ne ſont pas portés à s'aimer, deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlowe jugea que, dans les articles, on avoit trop fait pour ſa ſœur. Elle crut, au contraire, qu'on n'avoit pas fait aſſez: &, depuis quelques années, ils ſe haïſſent de ſi bonne foi, que l'un n'a de vraie ſatisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin arrivés à l'autre. Il eſt vrai qu'avant cette rupture ouverte, ils ne ceſſoient pas de ſe ſoulager réciproquement par de continuels & mutuels reproches qui ne ſervoient pas peu à entretenir le trouble dans toute la famille; & qu'à chaque inſtant l'un accuſoit l'autre d'avoir été la principale cauſe du déſaſtre de leur admirable ſœur. On ſouhaite que certains bruits, qui font mal augurer du bonheur de cette Dame dans

l'intérieur de ſa maiſon, ſoient tout-à-fait mal-fondés, particulièrement ceux qui feroient ſuppoſer qu'elle ne ſe loue pas des mœurs de ſon mari, vice qu'elle avoit trouvé, avec raiſon, ſi odieux dans M. Lovelace, quoiqu'il n'eût pas été d'abord une objection inſurmontable pour elle, lorſqu'il lui adreſſa ſes premiers ſoins. On fait même entendre qu'elle en eſt traitée publiquement avec beaucoup de hauteur & de mépris, & même juſqu'à des voies de fait, qu'elle s'attire, dit-on, par ſon humeur impatiente & emportée. Quel ſeroit le cœur aſſez dur pour lui ſouhaiter autant de chagrin qu'elle s'eſt efforcée d'en cauſer à ſa ſœur, ſurtout lorſqu'elle regrette, & qu'elle dit qu'elle regrettera tant qu'elle vivra, ſa cruauté, & qu'elle ne ceſſe, comme ſon frère, d'attribuer à cette cauſe ſes propres infortunes.

M. Jules & M. Antonin Harlowe continuent de vivre dans leurs terres; mais ils déclarent ſouvent qu'ils ont perdu, avec leur chère nièce, toute la joie de leur vie: & dans toutes les compagnies, ils déplorent tous deux, ſans ménagement, la part qu'on les a forcés de prendre à des injuſtices qu'ils ne ceſſent pas de ſe reprocher.

M. Solmes vit encore; du moins, ſi l'on peut compter un homme de ſon caractère au nombre des vivans; car ſa conduite & ſes manières ſordides juſtifient, aux yeux du public, l'averſion que la plus aimable de toutes les femmes avoit pour lui. Malgré ſon opulence, il s'eſt vu rebuté par des femmes d'une fortune extrêmement inférieure à celle de la divine perſonne, à laquelle d'indignes vues lui avoit donné la préſomption d'aſpirer.

M. Mowbray & M. Tourville, après avoir perdu leur chef & l'ame de leur ſociété, tombèrent, par diverſes aventures, dans des embarras de fortune, qui ſervirent, autant que leurs réflexions, à leur faire porter un autre jugement de leurs goûts & de leurs plaiſirs. Comme ils avoient toujours été moins propres à donner l'impulſion qu'à la recevoir & la ſuivre, ils écoutèrent enfin l'avis de leur ami Belford, qui leur conſeilla de convertir le reſte de leur bien en rentes viagères, & de ſe retirer, l'un dans le comté d'York, & l'autre dans celui de Nottingham, qui ſont les lieux de leur naiſſance. Leur ami continuoit de s'intéreſſer à leurs affaires, d'entretenir correſpondance avec eux, & de les voir à Londres une ou deux fois l'année, c'eſt-à-dire, chaque fois qu'ils y venoient; & il avoit la ſatisfaction de les trouver de jour en jour plus dignes de leurs noms & de leur origine.

(¶) Quant à ces ſœurs d'iniquité, Sally Martin & Polly Horton, elles avoient des talens & une éducation au-deſſus des filles de leur ſorte. Pour ſatisfaire la curioſité du lecteur ſur leur compte, & achever en même temps de remplir le but moral & vertueux de cet ouvrage, on va donner une notice de leur famille, & des vices de leur éducation qui les ont pas-à-pas conduites à la vie honteuſe & criminelle où elles ſe ſont engagées, comme auſſi de ce qu'elles devinrent après l'épouvantable mort de l'infâme Sinclair.

Sally Martin étoit fille d'un gros marchand de Londres, à qui ſa mère, fille d'un épicier de la cité, avoit apporté une fortune aſſez conſidérable. Comme le mari & la femme aimoient tous deux à briller, & qu'ils

étoient paſſionnés pour les modes, objet qui faiſoit le fond de leur commerce, & qu'il étoit de leur intérêt d'accréditer, & que ce goût eſt général dans les femmes & les filles des riches négocians de ce quartier de la ville ſurtout, il n'eſt pas étonnant qu'ils élevaſſent leur fille en conſéquence, & Sally, jolie créature, qui avoit l'eſprit vif & gai, ne manquoit pas d'enchérir tous les ans ſur l'exemple que lui donnoient ſes parens.

Elle ſe vit bientôt libre & maîtreſſe d'elle-même. Tout ce qu'elle faiſoit étoit bien; tout ce qu'elle diſoit étoit admiré. Elle ſe défit promptement des ſcrupules de la pudeur & de la timidité naturelle à ſon âge: pourquoi eût-elle rougi? elle ne doutoit de rien, & ne connoiſſoit ſur rien, quel que fût le ſujet de la converſation, ni le ſilence, ni la défiance de ſoi-même.

Dès qu'elle eut paſſé l'âge de neuf ans, elle étoit de toutes les parties de plaiſir où ſe trouvoient ſes parens. Le babil continuel de la petite perſonne la faiſoit regarder comme néceſſaire à la joie de toutes les fêtes & de tous les repas que donnoient ſon père & ſa mère par goût pour la dépenſe, & auſſi dans la vue d'étendre leur commerce en étendant le cercle de leurs connoiſſances. Faute de réfléchir, ils ne voyoient pas qu'en ſouffrant que leur enfant fût de moitié dans tous les moyens qu'ils employoient pour leur intérêt, ils développoient néceſſairement les paſſions & ruinoient les mœurs de cette fille unique qu'ils aimoient tant, & qu'ils enviſageoient dans tous les ſoins qu'ils ſe donnoient pour groſſir leur fortune. Quand une petite fille de ſon âge joue déjà dans le monde le rôle d'une femme, que ne fera-t-elle pas quand elle le ſera?

A quinze ou ſeize ans, elle affectoit d'imiter dans ſon habillement & dans ſes manières, les femmes de qualité qui ſe faiſoient le plus remarquer par leur luxe & leur parure. Les plus riches étoffes du magaſin de ſon père ne l'étoient pas trop pour elle. Dans tous les divertiſſemens publics, c'étoit elle qui donnoit le ton, au lieu de le recevoir, à toutes ſes parentes & à toutes ſes connoiſſances, quoiqu'elles euſſent trois fois ſon âge. Au ſpectacle, elle fendoit la foule, s'emparoit ſans façon de la place qui lui convenoit, & en faiſoit faire à ſes compagnes plus timides, ſous les yeux mécontens des perſonnes qui l'avoient retenue avant elle, laiſſant tous ſes voiſins étonnés de ſon air d'importance, & de ce qu'elle ne faiſoit point garder ſa loge par ſes laquais. On ſe demandoit tout bas à l'oreille quelle étoit cette jeune Lady, & on finiſſoit par ſe raſſeoir en admirant ſa hardieſſe.

Elle faiſoit l'officieuſe & la femme de conſéquence auprès des acteurs les plus renommés, qui la regardoient comme une de leurs protectrices, & qui la prioient de ſervir leurs intérêts, lorſqu'il ſe donnoit une repréſentation à leur profit. Elle connoiſſoit les noms & ſurnoms de tous les jolis cavaliers qui fréquentoient les lieux publics, & elle affectoit de les nommer toujours par leurs noms de baptême.

Ceux d'entr'eux qui n'avoient pas répondu au coup-d'œil qu'elle leur adreſſoit à tous pour les avertir de ſon arrivée, & avant qu'elle eût pris ſa place, étoient traités avec une hauteur mépriſante; tandis que ſes favoris étoient accueillis avec une familiarité gracieuſe, & du ton le plus flatteur, & s'ils étoient bien avant

dans ſes bonnes grâces, c'étoit alors *mon cher ami*, *mon cher cœur*.

Elle citoit à ſon tribunal en juge inexorable les actions & la conduite des gens de qualité, & des élégans du jour ſur qui tomboit la converſation. Perſonne n'étoit plus verſé qu'elle dans la chronique ſcandaleuſe; elle faiſoit ſervir tous les caractères, toutes les louanges & toutes les critiques à ſe donner du relief à elle-même. " Je rougirois de faire telle & telle choſe, ou „ bien voilà quelle a toujours été ma manière, *c'eſt* „ *ainſi que j'ai toujours fait*, *& que j'ai toujours* „ *aimé à faire*. „ En ſe jugeant ainſi elle-même par comparaiſon avec la baſſeſſe des plus viles perſonnes de ſon ſexe, elle ſe rengorgeoit & reſtoit très-ſatisfaite de ſa vertu. Elle avoit ſa chaiſe attitrée pour toutes les viſites qu'elle faiſoit, & parmi les perſonnes au-deſſus d'elle, elle en trouvoit qui encourageoient ſes viſites, comme elle abaiſſoit elle-même ſon orgueil à en rendre à des gens de la claſſe la plus commune.

Connoiſſant à fond tous les tours & toutes les fraudes du jeu, c'étoit une intrépide lacédémonienne. Elle avoit même le courage, dans l'occaſion, de démaſquer une filouterie & de diſputer la carte. Faiſant de la nuit le jour, & du jour la nuit, & jouant fréquemment, elle rentroit preſque toujours fort tard. Ses parens s'applaudiſſoient de voir que leur Sally eût une ſi forte & ſi belle ſanté. Tant que ſa ſanté n'en ſouffroit point, ils s'inquiétoient fort peu de ſes mœurs.

Elle haïſſoit l'aiguille & le travail. Elle tournoit toujours en ridicule les beaux ouvrages qui, en occupant ſon ſexe, ſervent à le ſauver de l'oiſiveté, du vice &

de l'extravagance, ou au moins, quand ils n'auroient pas d'autre avantage, à retirer & défennuyer à la maiſon les femmes du dernier âge, lorſque le temps eſt paſſé pour elles d'aller courir & briller dans les Vaux-halls, les Ranelaghs, les Marybones & autres aſſemblées publiques.

Quant aux détails domeſtiques & aux ſoins du ménage, ſes parens n'avoient rien exigé d'elle ſur cet article; elle regardoit cette eſpèce de talent comme néceſſaire ſeulement à la claſſe mercenaire, aux petites gens, & comme tout-à-fait indigne de l'attention d'une femme du bel air.

Quoique ſon père fît un grand commerce, cependant ayant monté ſa maiſon ſur un ſi haut ton de dépenſes, il ne prétendoit pas amaſſer pour ſa fille une fortune très-conſidérable. Ni lui, ni ſa femme n'avoient en s'établiſſant aucune notion de la frugalité, & ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſe retrancher. La fille ne ſe ſoucioit pas non plus qu'on ſe réformât. Ils attachoient un grand prix à l'éclat & à l'oſtentation. Ils appeloient cela vivre *noblement*. Comme ils levoient la tête au-deſſus de leurs voiſins, ils croyoient qu'il y alloit de leur crédit de paroître & de faire de plus en plus grande figure, au lieu de baiſſer le ton. Ils ſe flattoient eux-mêmes, & ils flattoient leur fille qui penſoit tout comme eux, de l'idée qu'elle avoit aſſez de charmes & d'eſprit, pour attirer quelque ſoupirant d'un rang diſtingué, ou au moins un homme riche. Cependant cette fille d'un marchand & d'une épicière ne pouvoit pas ſupporter l'idée de s'abaiſſer à épouſer un vil bourgeois; elle s'encourageoit par le petit nombre

d'exemples très-rares, mais qu'elle multiplioit dans ſa tête, de quelques filles qui lui étoient bien inférieures par l'état, les talens, l'éducation, & même par la fortune, & qui avoient épouſé des partis brillans. Elle ne doutoit point qu'elle n'eût le même bonheur. Un riche établiſſement & un équipage, objet qui tente toutes les femmes de la moyenne claſſe, étoient la moindre choſe qu'elle ſe propoſoit; mais pendant tout ce temps-là, ni elle, ni ſa famille ne conſidéroient qu'elle avoit à combattre des paſſions accoutumées à être ſatisfaites, que le genre d'éducation qu'elle avoit reçu, & un tempérament ardent qui n'étoit point réprimé par de ſolides principes, la rendoient plus propre à faire une maîtreſſe qu'une épouſe.

Sa vingtième année, à ſa grande ſurpriſe & à ſon grand regret, paſſa ſur ſa tête ſans qu'on lui eût fait une offre que ſon orgueil lui permît d'accepter. Une fille de quinze à dix-huit ans, dont la beauté commence à fleurir, attirera ſans doute, comme une nouveauté, les yeux des hommes. Mais ſi elle prodigue la vue de ſes attraits dans les lieux publics, elle trouvera que de nouveaux viſages excitent plus l'attention qu'une beauté qu'on voit tous les jours. Il eſt donc de la politique d'une jeune beauté, quand elle ne conſidéreroit que ce ſeul intérêt, ſi elle peut commander à ſa vanité, de ſe montrer un inſtant pour que l'on parle d'elle, & qu'enſuite ſe retirant comme par diſcrétion, (& c'eſt être diſcrète que d'en agir ainſi,) elle attende que le monde la cherche plutôt que d'avoir l'air de chercher le monde, en prenant ſoin ſeulement de reparoître de temps en temps dans chaque lieu d'aſſem-

blée, pour faire ſouvenir d'elle ſi elle trouve qu'on commence à l'oublier. Alors elle paroîtra encore nouvelle. Les jeunes perſonnes devroient toujours avoir dans la tête, qu'il eſt très-difficile de ſatisfaire leur vanité, & en même-temps de gagner l'admiration des hommes dignes d'être ſouhaités pour époux; en un mot, elles pourront bien avoir beaucoup d'admirateurs dans les lieux publics, mais pas un ſeul amant.

Sally Martin ignoroit tout cela. Sa beauté étoit encore dans toute ſa fraîcheur, & pourtant elle ſe voyoit négligée. Lorſque quelqu'un demandoit, qui eſt cette jeune Demoiſelle? on répondoit *c'eſt Sally Martin, la fille d'un mercier*, en ajoutant : *elle ne manque jamais de ſe faire voir ici.*

A la fin ſa deſtinée approcha. Ce fut à un bal maſqué qu'elle vit pour la première fois ce ſémillant & beau Lovelace, qui ne faiſoit que d'arriver de ſes voyages. Elle fut ſur le champ frappée de ſa phyſionomie & des brillans propos qu'elle lui entendit débiter, lorſqu'il ſe trouva par haſard aſſis près d'elle. Lui, qui ne cherchoit point de femme alors, fut frappé de la figure & de la vivacité de Sally, & d'un certain air d'importance qui rendoit encore ſes agrémens plus piquans; ils ſe firent mutuellement des ſignes d'approbation, & il ne lui fut pas difficile de ſavoir où il pourroit rendre ſa viſite à cette belle. Cependant pour une fille auſſi vaine, il étoit un peu mortifiant de conſentir qu'un jeune ſeigneur ſi bien tourné vînt à ſavoir qu'elle n'étoit que la fille d'un mercier, tant il eſt naturel à une jeune créature élevée comme Sally, de

rougir dans l'occaſion des parens dont la folie l'a fait monter au-deſſus d'eux-mêmes & de leur état.

Mais quelque peine que cette découverte pût faire à Sally, elle ne donna aucun chagrin à M. Lovelace, qui ſe flatta de la faire tomber bientôt dans une condition plus baſſe que la ſienne, & la plus vile où puiſſe ſe trouver une malheureuſe femme.

Lorſque Miſs Martin fut informée que ſon amant étoit le neveu & l'héritier préſomptif de Milord M...., elle crut qu'il étoit l'homme qu'elle attendoit & qu'elle cherchoit depuis long-temps avec tant d'impatience, & il lui parut valoir la peine qu'elle tendit tous ſes filets. Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici qu'il eſt très-probable que c'eſt Miſs Sally & deux ou trois autres jeunes créatures qu'il avoit conduites à leur perte, par l'eſpérance de l'épouſer, que M. Lovelace avoit en vue dans cette peinture aſſez comique qu'il fait dans une lettre adreſſée à ſon ami M. Belford, & qui n'a point été inſérée dans ce recueil. " Il me ſemble voir, „ dit-il, deux jeunes amans ſe faiſant la cour, & „ ayant l'un ſur l'autre des vues ſecrètes : la jeune „ fille élude & ſe joue; elle ſe trouve très-heureuſe „ comme elle eſt; elle ne ſauroit être plus heureuſe; „ elle ne veut point changer ſon état de fille; le jeune „ homme eſt, je le ſuppoſe, un de ceux qui n'ont „ pas la ſimplicité d'avouer que ſon déſir n'eſt pas „ du tout qu'elle change d'état; elle tient un filet „ tout prêt ſous ſon tablier; lui en tient un autre „ ſous ſon habit, avec l'intention tous deux de le „ jeter au premier moment favorable ſur le cou de „ l'autre. Elle veut l'enlacer lorſqu'elle ſent ſon orgueil

„ chatouillé, & qu'elle ſe croit sûre de lui; il veut la „ ſurprendre lorſque le moment de foibleſſe qu'il épie „ depuis long-temps, l'a portée à s'avancer trop loin. „ Je ſuppoſe que l'homme eſt le plus habile, & qu'il „ l'embarraſſe dans ſes lacets avant qu'elle puiſſe l'en- „ velopper des ſiens. Je voudrois bien ſavoir com- „ ment cette fille peut avoir droit de crier à la „ cruauté, à la barbarie, à l'impoſture, aux ſacrifices; „ & débiter tous les lieux communs de déclamations „ & de plaintes, dont les petites folles en pareil cas „ fatiguent à tout moment les oreilles de leurs vain- „ queurs? Penſes-tu qu'il n'eſt pas juſte, lorſqu'elle en „ appelle aux dieux & aux hommes, que les hommes „ & les dieux ſe moquent d'elle, lui rejettent au nez „ ſes propres intentions de tromper & de ſéduire, & „ lui conſeillent de ſe taire & de ſupporter en ſilence „ ſon malheur qu'elle a bien mérité. „

Pour abréger, les parens de Sally encourageoient auſſi bien que leur fille les viſites de M. Lovelace. Ils penſèrent qu'ils pouvoient ſe fier à la diſcrétion de la petite perſonne. Elle-même étoit trop ſuffiſante & trop ſage pour avoir la moindre défiance. Ils ſavoient qu'elle avoit de l'orgueil, & dans ces occaſions on le prend pour ſageſſe. Que deviendroit ce ſexe, dit Lovelace, s'il n'avoit point d'orgueil? — Elle ne ſoupçonnoit aucun danger à craindre de cet air honnête & ſincère, qu'il ſavoit ſi bien prendre & quitter à ſon gré.

Le ſecond bal qui n'étoit encore que leur troiſième rencontre dans le monde, compléta ſa perte; il n'en fallut pas davantage à un homme ſi exercé, quoique ſi jeune, dans l'art de ſéduire, & cela avant même

qu'elle ſoupçonnât ſeulement qu'elle étoit en danger. En effet, lui ayant perſuadé de venir avec lui vers les midi chez ſa tante Forbes, une dame fort honorable & fort riche, à qui il avoit fait eſpérer qu'il lui amèneroit ſa future nièce. Il la conduiſit dans la maiſon de l'abominable femme qui porte le nom de Sinclair dans ce recueil de lettres; (c'étoit là la ſeule ouverture de mariage qu'il lui eût jamais faite,) & là par des promeſſes qu'elle prit dans le ſens de ſon amour-propre, (car toutes les fois qu'une femme aime, elle conſerve rarement aſſez de défiance pour ſa propre sûreté,) il obtint une conquête aiſée ſur une vertu qui n'en avoit guères que le nom.

Enſuite il trouva peu de difficulté à lui perſuader de continuer ſon commerce criminel, juſqu'à ce que les effets en devinſſent trop viſibles pour demeurer cachés. Alors ſes parens, dans leur première fureur de ſe voir déchus de leur eſpérance, & dans le déſeſpoir de perdre un pareil gendre, la chaſsèrent de leur maiſon.

Sa diſgrace étant ainſi divulguée, elle s'endurcit dans le vice, & étant protégée par ſon ſéducteur, dont elle étoit alors la maîtreſſe favorite, elle fut ſi irritée contre ſes parens d'un indigne traitement qui quadroit ſi peu avec ſon orgueil, & de la funeſte liberté qu'ils lui avoient toujours laiſſée, qu'elle refuſa de rentrer dans la maiſon paternelle, lorſque ſe répentant de la dureté avec laquelle ils l'avoient traitée, ils voulurent ſe réconcilier avec elle. Devenue la favorite de la Sinclair, à l'inſtigation de cette femme abandonnée, elle ſe fit avorter, quoique ſon terme fût déjà ſi avancé, qu'il penſa lui en coûter la vie.

Ainſi l'incontinence fut ſon premier crime ; un meurtre le ſecond, & après ces deux pas, ſa conſcience devint cauteriſée, toute jeune qu'elle étoit, & quoique folle de ſon ſéducteur, elle devint bientôt aſſez peu délicate, ſous la diſcipline d'une maîtreſſe auſſi conſommée dans le vice que ſon hôteſſe, pour ſervir de tout ſon pouvoir les plaiſirs de l'homme qui l'avoit perdue, ne ſe faiſant aucun ſcrupule par un génie tout-à-fait diabolique, de chercher à attirer d'autres malheureuſes à ſuivre ſon exemple. On a peine à croire de combien d'infortunes de ce genre elle fut l'artiſan & la cauſe ; c'étoit une femme pleine d'audace & de confiance, une créature ſéduiſante & remplie d'artifice.

Il nous reſte à citer une ſcélérateſſe plus noire encore, s'il eſt poſſible, dont cette fille ſe rendit coupable.

Son père étant mort, ſa mère dans l'eſpérance de la *convertir*, diſoit-elle, lui propoſa de quitter la maiſon de l'infâme Sinclair, de ſe retirer avec elle à la campagne, où ſa diſgrace & ſon inconduite ne ſeroient pas connues ; elle y pourroit vivre de façon à ſauver les apparences, la ſeule vertu qu'elle lui eût jamais enſeignée, avec celle de chercher à attraper plutôt les autres, que de ſe laiſſer attraper elle-même.

Sally l'accepta ; mais ſans autre intention, comme elle l'a avoué ſouvent, & même s'en faiſant gloire, que d'eſcamoter à ſa mère la plus grande partie de ſon bien, pour ſe venger de ce qu'elle avoit conſenti autrefois qu'on la chaſsât de la maiſon, & de ce qu'elle avoit perſuadé à ſon père de lui ôter toute part à ſa fortune dans ſon teſtament.

Après avoir employé ſix mois à conſommer cette ſcélérateſſe dénaturée, l'affreux ſerpent ſe retira dans ſon impure caverne avec ſes dépouilles, riant de ſon action, même après qu'elle eut fait mourir ſa mère de chagrin, ce qui arriva peu de mois après. Sévère, mais juſte punition de la mauvaiſe éducation qu'elle lui avoit donnée.

On doit ajouter que ni M. Lovelace, ni aucun de ſes amis ne pouvoient ſouffrir de l'entendre ſe glorifier de cette indignité, & qu'ils l'en réprimandoient toujours, la condamnant tous d'une voix. Il eſt certain que ce trait de méchanceté joint à d'autres du même genre, aliéna d'elle le cœur de M. Lovelace; & ſi elle n'eût pas été un agent néceſſaire dans ſes autres amours, il n'auroit jamais pu la ſupporter. En parlant d'elle, il diſoit toujours : Ami Belford, on n'a pas droit de nous faire des reproches; *car il n'eſt point de malice comme la malice de la femme.* (*)

Une mauvaiſe éducation, il faut l'avouer, fut la première ſource de tant de corruption. Et Sally Martin avoit cette obligation à ſes parens, qui ne devoient imputer qu'à eux-mêmes tout ce qui en fut la ſuite. Mais ſi elle n'eût pas rencontré un Lovelace, elle eût évité une Sinclair, & elle auroit pu paſſer dans le gros des femmes élevées comme elle; elle auroit été mère d'enfans qui auroient couru comme elle les haſards de la vie dans le monde; autant d'automates de cire molle, prêts à recevoir les impreſſions de la circonſtance & de l'événement; ſans être heureux, ſans en

(*) Eccleſ. XXV. 19.

faire, ils auroient été tout, excepté des êtres utiles & vertueux ; ſi encore ils n'étoient pas tombés dans l'extrême misère.

Polly Horton étoit fille d'une mère iſſue d'une famille honnête, & dont le mari, homme de naiſſance & d'honneur, étoit capitaine dans les gardes. Polly n'avoit que neuf ans lorſque ſon père mourut, laiſſant ſa fille ſous la tutelle d'une jeune femme de vingt-ſix ans, très-vive & très-folle, avec un revenu aſſez honnête pour les deux. Elle aimoit ſa Polly à la folie; mais elle n'étoit pas d'un caractère à montrer une tendreſſe éclairée pour ſa fille, par une ſoigneuſe & vigilante éducation. Elle ne s'occupoit que de ſa toilette, paſſoit ſon temps à faire des viſites & à en recevoir, ſe répandant parmi celles de ſon ſexe qui aimoient comme elle le plaiſir & la folie, les yeux toujours en quête d'un nouvel amant, & toute prête à tenter les haſards d'un ſecond mariage. Avec cette humeur & l'amour de la diſſipation, qui en eſt la ſuite néceſſaire, une jeune veuve ſi folâtre devoit être la plus mauvaiſe tutrice du monde, & la moins propre à bien élever ſa fille.

Comme elle avoit eu de très-bonne heure du goût pour la muſique & pour ces lectures (qui ſont comme le premier libertinage d'une jeune ame, & qui la préparent à de plus grands écarts dans un âge plus avancé; je parle des romans, des *nouvelles*, des chanſons & des pièces de théâtre) & pour toutes ces productions ſans diſtinction, vertueuſes ou libertines, elle permit à ſa fille de ſuivre en liberté ſon goût comme elle avoit fait le ſien. Dans les heures où elle n'avoit

ni parties, ni amuſemens plus marqués, elle *tuoit* le temps, comme on dit, & ſe faiſoit faire de ces lectures par la jeune perſonne; ſe trouvant fort heureuſe dans ſes idées de perfectionner & former l'eſprit de ſa fille, & de ce qu'en s'amuſant elle-même; & quelquefois quand la pièce étoit laſcive, en corrompant ſon cœur & celui de ſa fille, elle apprenoit à la jeune Miſs à lire avec goût & à s'orner l'eſprit. Toutes les fois qu'on prenoit le thé, Polly faiſoit pendant une demi-heure le ſujet de la converſation de la table: on ne ceſſoit de répéter que Miſs Horton ſurpaſſoit toutes les jeunes Demoiſelles de ſon âge dans la manière de s'exprimer: aucune n'avoit un meilleur ton, un accent plus juſte, des expreſſions mieux choiſies: d'autres fois ſa mère charmée ſe voyoit accablée de complimens: Mon Dieu, Madame, lui diſoit-on, que votre fille lit bien! elle lit avec une grâce qui enchante.... Comme elle entre dans ce qu'elle lit! — Ce ne peut être que de vous qu'elle tienne ce talent... Ces éloges, vu les ſujets de lecture, euſſent été une ſatyre bien cruelle de la mère dans la bouche d'un ennemi. Alors la mère imprudente tranſportée de joie & d'un air riant: il eſt vrai, il faut en convenir; Miſs Horton fait honneur à ſa tutrice; elle eſt on ne peut pas plus docile: & puis: venez ici, mon cher amour — & avec un baiſer d'approbation: quel plaiſir pour ton cher papa, s'il avoit aſſez vécu pour voir tes progrès! & puis elle pouſſoit un ſoupir de ſatisfaction, promenant ſes yeux autour du cercle de la compagnie, pour recueillir tous les applaudiſſemens muets que lui donnoient leurs regards.

La folle & aveugle mère ne ſongeoit guère à ce que pourroient

pourroient être les fruits de cette belle éducation; elle ne s'imaginoit pas qu'elle cauſeroit ſa ruine & celle de ſon enfant, & qu'à la même heure fatale, l'honneur de la mère & de la fille ſeroit immolé au premier libertin qui auroit l'art de ſéduire.

C'eſt-là ce que cette joyeuſe fille, lorſqu'elle fut abandonnée à ſa mauvaiſe deſtinée, racontoit ſouvent de ſon éducation à ſa ſœur Sally & à d'autres compagnes, lorſqu'elles ſe faiſoient l'une à l'autre l'hiſtoire de leur début dans le monde, de leurs progrès & de leur chûte.

Tout cela joint à ce qu'elle voyoit toujours une troupe de galans empreſſés auprès de ſa mère, qui les écoutoit avec trop de complaiſance & d'orgueil; quels commencemens, quel exemple pour un jeune cœur combuſtible ſi prêt à recevoir l'étincelle ſaillie du front d'*acier* & du *cœur de pierre* d'un libertin tel que Lovelace, que leur deſtinée jeta dans leur chemin!

En un mot, comme Miſs croiſſoit ſous les influences d'une pareille directrice, & des lectures de livres ſi frivoles & ſi dangereux, échauffées encore par la muſique, les concerts, l'opéra, les comédies, les aſſemblées, les bals, les revues, les parades, & toutes les cohues des amuſemens modernes, il ne faut pas s'étonner, que comme un fruit précoce, elle ait hâtivement mûri pour la main de l'inſidieux ſéducteur ardent à le cueillir.

Elle avouoit qu'à quinze ans elle étoit toujours prête à ſe croire l'héroïne de chaque conte & de chaque comédie qu'elle liſoit, tant elle entroit bien dans l'eſprit du ſujet! Elle brûloit de devenir l'objet de la

flamme de quelque héros, de commencer une intrigue amoureuſe, & même de s'enfuir avec quelque amant entreprenant : elle n'auroit pas cependant à craindre ni frein, ni contrainte de la part de ſon indiſcrète mère; ce qu'elle croyoit pourtant abſolument néceſſaire pour conſtituer une Parthéniſſe.

Avec toutes ces belles qualités à la mode, elle acheva ſa dix-neuvième année avant qu'il ſe fût offert aucun parti de conſéquence. Les uns avoient trop peur de ſon goût pour les plaiſirs & la diſſipation, ſurtout ne lui ſachant qu'une fortune médiocre, pour lui faire de ſérieuſes propoſitions; d'autres étoient éloignés par ſes airs de dédain & de fierté; d'autres enfin qui ne pénétroient pas les foibles de la mère & de la fille, n'oſoient rien haſarder, la ſuppoſant ſous la garde d'une mère vigilante.

Mais lorſque l'aſſaillant intrépide & né pour l'intrigue, ſe remontra, jamais il n'y eut d'héroïne ſitôt ſubjuguée, ni de déeſſe ſitôt dépouillée de ce qu'elle avoit de céleſte. Ce fut à l'opéra, ſpectacle où ſa mère & elle ne manquoient jamais, qu'elle apperçut le brillant Lovelace. Elle le vit ſous l'air fier & noble d'un héros inſulté, qui ſe vengeoit d'un léger affront que deux jeunes gens faiſoient à ſa Sally Martin qu'ils avoient connue dans un état plus honnête. M. Lovelace en força un de fuir tout confus, après lui avoir caſſé la tête avec le pommeau de ſon épée, & l'autre avec le nez tout ſanglant; aucun des deux ne ſoutint avec honneur cette promptitude à offenſer, qu'on ſavoit faire partie de leurs caractères connus.

La bravoure de cet exploit mit tous les aſſiſtans du

parti du héros. *O le brave homme!* s'écria tout haut Polly Horton à ſa mère, dans une eſpèce de tranſport. *Que la protection des braves cavaliers eſt bien néceſſaire aux belles!* en donnant à ſa voix un accent doucereux auquel elle s'étoit accoutumée, comme étant celui de la femme du haut parage, qu'elle s'imaginoit être.

Un éloge ſi favorable ne pouvoit manquer d'attirer l'attention d'un homme qui ne ſentoit que trop bien les avantages que ſa figure, ſa taille & ſon air noble lui donnoient ſur le cœur tendre des belles; qui étoit toujours à épier les regards de toutes les femmes, & qui prêtoit toujours l'oreille à toutes les voix accentuées & remplies d'affectation; car c'étoit pour lui un de ſes indices pour reconnoître celle qu'on pouvoit attaquer avec ſuccès. *L'affectation en tout genre*, diſoit-il, *eſt un ſigne certain d'une tête mal organiſée & d'un jugement faux, & rarement je bâtis en vain ſur pareils fondemens.*

Il réſolut ſur le champ de faire connoiſſance avec une jeune créature qui paroiſſoit ſi fort prévenue en ſa faveur. Jamais homme n'eut l'invention plus prompte pour le mal en tout genre. Il donna à Sally ſon rôle. Il l'appela ſa ſœur devant l'étrangère. Sally conta à l'oreille de la jeune Polly & de ſa mère, toutes les particularités de l'affront qu'elle avoit reçu, & qu'elle rendit à ſa manière, en ſe faiſant un ange de lumière, pour jeter un plus beau jour ſur le caractère de ſon héroïque frère. Elle loua ſurtout ſon courage connu & éprouvé; & elle mêla à ſes louanges pluſieurs détails ſur ſa naiſſance, ſa fortune & ſes qualités, qui ne

laiſsèrent plus rien à faire à Lovelace qu'à tomber amoureux de Polly déjà épriſe de lui.

M. Lovelace ſut auſſitôt quel tour il devoit donner à ſa déclaration. *Un ſi brave homme! & ſi doux, ſi poli dans ſes manières!* Cette phraſe lui décela le goût de la jeune Miſs; elle ne pouvoit ſoupçonner un cœur marqué de ſi beaux dehors. *C'étoit celui-là*, diſoit-elle tout bas à ſa nière : & lorſque l'opéra fut fini, il entreprit avec ſon hypocrite de ſœur de les reconduire juſques chez elles, quoiqu'elles demeuraſſent très-loin de chez lui. Pour leur rendre leur politeſſe on les invita à deſcendre & à partager un léger ſouper.

Sally les preſſa de lui faire la même faveur chez ſa tante Forbes, avant que ſon frère allât à ſa terre.

Elles le promirent, & le jour fut pris.

On préparа un repas ſplendide. Les hôtes vinrent, ayant été inſtruits dans l'intervalle, que ce qu'on leur avoit dit de la naiſſance, de la famille & de la fortune de M. Lovelace, étoit la vérité. Des perſonnes ſi peu rigides dans leurs mœurs, ne ſe mirent guère en tête de faire beaucoup de queſtions ſur celles de M. Lovelace.

La muſique & la danſe firent partie de la fête, & achevèrent d'ouvrir à la ſéduction des cœurs déjà ouverts à l'amour. La tante Forbes & la ſœur Sally les entretinrent dans cette diſpoſition par leur exemple. Le héros chanta, offrit ſes vœux, ſes ſermens, ſes promeſſes. Leur reconnoiſſance fut émue, leurs plaiſirs augmentés, leurs eſpérances aggrandies, leur confiance captivée, toutes leurs paſſions éveillées, ſurtout par la chaleur des vins choiſis. La prudence délogea de ces cœurs trop étourdis pour concevoir ſeulement le moin-

dre ſoupçon : Miſs Sally ſe détacha de ſa mère, & ſuccomba bientôt victime immolée à l'heureux intrigant.

La veuve elle-même, à moitié énivrée par des mixtions perfides, & enflammée par les déclarations inattendues d'amour que lui fit un des camarades conſtans de ce libertin, auquel on trouva le moyen de ménager une occaſion de ſe trouver ſeul avec elle & qui ſut en profiter pour la preſſer vivement, tomba dans le même piége que ſa fille. Les ſuites devinrent viſibles à la longue. La douleur, la honte, le remords ſaiſirent ſon cœur. Sa propre indiſcrétion ne lui permettoit pas de faire des reproches à ſa fille, elle ne ſurvécut point à ſes couches, & elle laiſſa Polly enceinte auſſi. Celle-ci débarraſſée de ſon fardeau, mais trop amoureuſe de ſon brillant ſéducteur pour renoncer à ſa ſociété, même après qu'elle ſe vit trompée, ſe jeta dans les extravagances de la débauche, diſſipa tout ſon bien en très-peu de temps, & fut à la fin admiſe dans la maiſon de la Sinclair, & aſſociée pour un quart avec elle, ce qui fut regardé comme un brillant établiſſement.

Tout ce qui reſte à rapporter de l'hiſtoire de ces malheureuſes créatures, ne demande que quelques lignes.

Après la mort de l'exécrable Sinclair, elles continuèrent l'infâme métier avec trop de ſuccès, juſqu'à l'accident qui arriva dans la maiſon. Un jeune homme de famille fut tué dans la chaleur d'une diſpute qu'il eut avec un autre pour une nymphe replâtrée. Sally fut accuſée d'avoir retenu le bras du gentilhomme, tandis que ſon heureux adverſaire le tua & s'enfuit. Elle eut peine à ſauver ſa vie du procès criminel qui ſuivit cette affaire.

Cet accident les obligea d'abandonner le métier, & n'ayant pas assez épargné sur leurs biens mal acquis, prodigant à l'un ce qu'elles gagnoient de l'autre, elles furent forcées pour subsister d'entrer servantes dans une maison pareille à celle qu'elles avoient tenu. Sally y mourut peu de temps après d'une indigestion & d'un excès de débauche, & l'autre environ un mois après mourut d'un rhume violent occasionné par une transpiration négligée dans un traitement honteux.

Le reste des autres personnages de cette histoire, offre des tableaux plus agréables & plus heureux : car ce seroit descendre trop bas que de faire mention des morts prématurées de Dorcas & de William, le valet corrompu de Lovelace & de Betty Barnes, & de Joseph Leman, qui moururent tous deux sans être mariés, d'une maladie de langueur, en moins d'un an après la fin de leur excellente maîtresse. (§)

La digne Mde. Norton a passé le reste de ses jours aussi heureusement qu'elle pouvoit le désirer, dans la terre de sa chère élève : bonheur, on le repète, tel qu'elle pouvoit le désirer ; car elle aspiroit trop ardemment aux biens d'une autre vie, pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouissoit. Elle employoit la meilleure partie de son temps à faire du bien autour d'elle & par ses conseils & par sa sage administration du fonds qui lui avoit été confié. Après avoir mené depuis sa jeunesse une vie exemplaire, & vu son fils heureusement établi, elle est morte depuis peu, dans le sein de la paix, sans douleur, sans agonie, comme un voyageur fatigué, qui tombe dans un sommeil doux & tranquille. (¶) Ses dernières expressions n'ont respiré

que le désir & l'espérance de rejoindre *l'enfant de son cœur* & aussi son propre père & sa mère, dignes & tendres parens, aux soins desquels elle devoit cette bonne éducation qui avoit été la source de toutes ses vertus. Huit jours avant sa mort, elle remit le fonds des pauvres qui lui avoit été confié dans les mains de Mde. Hickman, suivant la disposition du testament, avec tous les comptes & quittances qui y étoient relatifs. Elle s'étoit si bien acquittée de cette gestion, que Mde. Hickman déclare qu'elle suivra le même plan & que tout son désir est de s'en acquitter aussi bien qu'elle. (§)

Miss Howe ne put consentir à quitter le deuil de sa chère amie, que six mois après sa mort; & ce fut à la fin de ce terme, qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. (¶) Cela ne pouvoit être autrement d'une femme d'autant d'esprit & de bon sens, mariée à un homme de bien, & d'un bon naturel qui n'avoit point à se reprocher dans le passé d'erreurs capitales, qui pussent empoisonner son bonheur, & qui montre autant d'affection envers Mde. *Hickman*, qu'il montroit de respect à *Miss Howe*. (§) Ils ont déjà deux aimables fruits de leur mariage, dont le premier est une fille charmante, à laquelle ils ont donné de concert le nom de Clarisse, & un fils qui porte celui de son père. (¶) Elle a assigné aux soins de M. Hickman qui aime à faire le bien, autant par bonté naturelle, que dans la vue de complaire à sa femme, une partie du fonds des pauvres: dont il sera assujetti, comme elle le dit plaisamment, à lui rendre compte. Tous les jeudis matin sont le jour qu'elle

conſacre à la partie de cette adminiſtration qu'elle a reſervée pour elle, & elle prend tant de plaiſir à cette tâche qu'elle dit que c'eſt le plus agréable de ſes amuſemens; & d'autant plus agréable qu'elle apprend à tous ceux qui ſont les objets de ſa bienfaiſance, à bénir la mémoire de ſa chère amie à laquelle elle renvoie tout le mérite & l'honneur de ſes charités, même de celles qui lui ſont perſonnelles. Elle a déclaré que ce fonds ne manquera jamais, tant qu'elle vivra. Elle a même engagé ſa mère à y ajouter une contribution annuelle, & M. Hickman y a aſſigné une rente de vingt guinées par an. C'eſt en cette conſidération qu'elle lui permet de lui recommander par an quatre pauvres à ſon choix pour y avoir part : *permet*, eſt ſon ſtyle ; car elle s'attribue la prérogative de diſpoſer ſeule des charités, & c'eſt la ſeule qu'elle s'arroge & qu'elle ait beſoin de s'arroger. Dans tout le reſte, ils n'ont eux deux qu'une même volonté; & c'eſt celle du premier des deux qui a parlé & propoſé quelque choſe. (§) Mde. Hickman dit quelquefois à ſon mari, avec autant d'agrément que de généroſité, qu'elle ne doit pas tout-à-fait oublier d'avoir été Miſs Howe, parce que, s'il ne l'avoit pas aimée ſous ce nom, avec tous ſes foibles, elle ne ſeroit jamais devenue Mde. Hickman. Cependant elle confeſſe ſérieuſement dans toutes les occaſions & aux autres & à lui-même, qu'elle n'a pas moins d'obligation à M. Hickman pour ſa patience, lorſqu'elle étoit maîtreſſe d'elle-même, que pour ſa généreuſe conduite depuis qu'il régne à ſon tour. Sa tendreſſe & ſon eſtime ſemblent augmenter pour lui, lorſqu'elle ſe rappelle combien il étoit affec-

tionné à ſa chère amie, & quelle part il avoit auſſi à l'affection de Miſs Harlowe : elle ne trouve pas moins de douceur à voir cet honnête homme toujours prêt à ſe joindre avec elle dans ſes tendres & reſpectueux ſouvenirs, qui rendent la mémoire des morts ſi précieuſe aux amis qui leur ſurvivent.

M. Belford n'eſt pas aſſez dépourvu de tendreſſe & d'humanité, pour n'avoir pas été vivement touché du malheureux ſort de ſon meilleur ami. Mais lorſqu'il fait réflexion à la fin prématurée de pluſieurs de ſes aſſociés; (*) aux terreurs & à la mort de M. Belton; au cours ſignalé de la juſtice du ciel, qui eſt tombée ſur le miſérable Tomlinſon; à l'horrible cataſtrophe de l'infâme Sinclair; aux profonds remords de l'homme qu'il aimoit le plus; & d'un autre côté, à l'exemple qu'il a reçu de la plus excellente perſonne du ſexe, à ſes préparatifs pour le dernier paſſage, à ſa mort, digne d'admiration & d'envie!... lorſqu'il conſidère, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice étoit enraciné dans ſon cœur, qu'il ne falloit pas moins que tous ces avis & cet aimable exemple pour lui donner la force de le vaincre & de ſe corriger, & que ces faveurs du ciel ſont rarement accordées aux hommes de ſon eſpèce, ou du moins qu'elles ſont rarement d'auſſi heureuſes impreſſions dans la fleur de la jeuneſſe & dans la pleine vigueur de la ſanté : lorſque toutes ces idées ſe préſentent à ſa [redacted] il adore la bonté ſuprême qui a raſſemblé tant de moyens pour l'arracher, comme un tiſon enflammé, du milieu de la fournaiſe; il ſe croit

(*) Voyez Lettre XXXII, Tome VIII, & dans celui-ci, Lettres XXII & XXXIX.

obligé d'employer tous ſes efforts & tous ſes ſoins à *rappeler* ceux que ſon exemple peut avoir égarés, & de réparer, non-ſeulement tout le mal qu'il a commis, mais celui dont il peut avoir été l'occaſion.

A l'égard du dépôt ſacré dont il avoit été chargé par une femme céleſte, il a répondu à cet honneur avec autant de plaiſir que de fidélité, &, il oſe dire, à la ſatisfaction de tout le monde, & même à celle de la malheureuſe famille, qui lui a fait faire des remercîmens à cette occaſion. On lui permettra de déclarer auſſi qu'en rendant ſes comptes, il ne s'eſt pas borné à renoncer au legs que la généreuſe teſtatrice lui avoit aſſigné dans la bonté de ſon cœur. Il l'a remis à la famille, pour être employé ſuivant les vues du teſtament, enſorte que le fonds des pauvres, comme on l'appelle, eſt devenu une ſomme très-conſidérable, & une ſorte de banque riche & durable pour le ſoulagement des malheureux qui méritent le plus la pitié.

Il ne reſtoit qu'une bénédiction terreſtre à déſirer pour M. Belford, parce qu'il la croyoit capable de lui aſſurer la poſſeſſion de toutes les autres. C'étoit le plus grand de tous les biens de ce monde, une femme vertueuſe & prudente. Après une vie auſſi libre que la ſienne, il ne s'eſt pas jugé digne d'un ſi grand bien, ſans s'être aſſuré, par un examen de bonne foi, que ſes nouvelles réſolutions & ſon horreur pour ſes anciens goûts étoient ſi ſincères, qu'il ne devoit pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappelé quelques ouvertures flatteuſes de M. Lovelace & ſa bonne fortune lui ayant offert l'occaſion d'obliger Milord M..... & toute cette illuſtre maiſon par un

ſervice important, il a demandé à ce ſeigneur la permiſſion de rendre ſes ſoins à Miſs Charlotte Montaigu, l'aînée de ſes deux nièces. Les conditions qu'il a propoſées lui ont fait obtenir l'approbation de Milord ; & Miſs Charlotte, qui n'avoit pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter ſa main. (¶) Il s'eſt trouvé tout d'un coup le plus heureux de tous les hommes, autant du moins que peut l'être un homme plein d'ame, qui a des fautes énormes à ſe reprocher, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir de les expier & de les réparer complètement, la mort ayant enlevé quelques-unes de ſes victimes, & les autres étant incorrigibles & perdues ſans retour. Heureux l'homme, qui dans un âge plein de vigueur & de ſanté, reconnoît ſes erreurs paſſées & s'en corrige ! mais plus heureux mille fois celui qui n'a à ſe repentir d'aucunes fautes capitales & préméditées ! qu'il goûte, même dans cette vie, de plaiſirs vrais ſans mélanges d'amertumes! (§) Milord, ne mettant pas de bornes à ſa bonté, s'eſt fait un plaiſir d'ajouter, pendant le temps même de ſa vie, un bien conſidérable à la fortune de Miſs Montaigu. Miladi Lawrance & Miladi Sadleir ont ſuivi ſon exemple: & le ciel ayant donné, avant ſa mort, qui eſt arrivée trois ans après celle de ſon malheureux neveu, un fils à M. Belford, il s'eſt déterminé à faire tomber à ce fils & à ſes deſcendans à jamais (& en cas qu'il mourût ſans poſtérité, aux autres enfans de ſa nièce) la terre de Hertford, (deſtinée à M. Lovelace) eſtimée la moitié de ſes biens fonds, & il a laiſſé encore à ſa nièce moitié de ſon mobilier. Miſs Montaigu, jeune demoiſelle à laquelle il ne manque aucune vertu, a

hérité de l'autre moitié des biens meubles & immeubles de Milord, compris dans ſa terre du comté de Berk, & elle demeure actuellement avec ſa ſœur Mde. Belford. Mais il y a toute apparence qu'elle ſera mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maiſon, homme riche en fortune & en mérite, qui arrive de ſes voyages avec une réputation ſupérieure à celle qu'il avoit avant ſon départ, choſe aſſez rare, quoique le *but des voyages ſoit de ſe perfectionner*, on n'a pas cru que la Grande Bretagne offrît un meilleur choix pour lui.

Le Colonel Morden, avec tant de vertus & de lumières, ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant ſon affaire avec M. Lovelace lui a fait perdre le deſſein de venir réſider en Angleterre auſſitôt qu'il ſe l'étoit propoſé. Dans la correſpondance qu'il continue d'entretenir avec l'exécuteur teſtamentaire de ſa couſine, il lui a déclaré pluſieurs fois que, s'il s'eſt cru obligé d'accepter l'offre de ſon adverſaire, parce qu'il ne pouvoit prendre d'autre parti ſans reconnoître qu'il oublioit les malheurs de ſa couſine, & ſans demander pardon, en quelque ſorte, à M. Lovelace, de quelques diſcours libres qui lui étoient échappés, il ne laiſſoit pas de ſentir à préſent la vérité des argumens de ſa couſine contre les duels; (¶) & qu'en réfléchiſſant de ſang froid, à ce qu'il en coûte au malheureux Lovelace, il ſouhaiteroit d'avoir peſé avec plus d'attention ces termes de la lettre poſthume: " ſi le ciel lui accorde du temps pour ſe repentir, de „ quel droit le lui refuſeriez-vous ? „

Enfin l'honnête veuve Lovick eſt toujours chez M. Belford, & ſa ſage conduite, & ſes utiles ſoins dans

la maiſon la rendent chère à la nouvelle épouſe, & à toute la famille. (§)

(¶) Quelques lecteurs auroient déſiré ici de nouveaux argumens contre le duel : on les renvoie à la lettre LV du Tome II, & aux lettres LXXI du Tome IX, & XXV, XXVI & XXVII de ce dernier volume. (§)

(¶) EXAMEN

De quelques objections faites à l'Auteur relativement à la cataſtrophe & à différentes parties de cette hiſtoire.

CET ouvrage ayant été publié à trois différentes époques, l'auteur a reçu dans l'intervalle pluſieurs lettres anonymes, où ſes différens lecteurs exprimoient diverſement leurs idées & leurs déſirs ſur la cataſtrophe qu'ils voyoient approcher & qu'ils redoutoient.

Nombre de perſonnes du ſexe le plus aimable & le plus tendre, penchoient vers ce qu'elles appeloient un *heureux dénouement.* Quelques-unes, amoureuſes, diſoient-elles, du caractère de l'héroïne, déſiroient ardemment de la voir heureuſe à la fin. D'autres du même avis ſoutenoient que la *juſtice* poétique exigeoit un dénouement heureux. Lorſqu'on doit juger, dit une dame de beaucoup d'eſprit, évidemment inſpirée par ſon bon naturel & par ſon humanité, qu'il dépend d'un auteur de terminer ſon ouvrage comme il lui plaît, pourquoi ne donneroit-il pas du plaiſir plutôt que de la peine au lecteur qu'il a intéreſſé en faveur de ſes principaux caractères ?

D'autres perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ſe déclaroient contre les tragédies en général, & préféroient les comédies, exprimoient leur prédilection preſque dans les mêmes termes que Lovelace, dont le goût étoit auſſi celui de toutes les femmes de la Sinclair & de la Sinclair elle-même. " J'ai trop de ſenſibilité, dit-il; on trouve dans la „ vie aſſez de quoi s'affliger, ſans porter la triſteſſe juſques „ dans nos divertiſſemens, & nous approprier les malheurs „ des autres. „ [*]

[*] Voyez lettre IV, Tome V.

Et comment devoit-il être amené cet heureux dénouement? Comment? Rien de ſi ſimple & de ſi facile, diſoit-on, que Lovelace ſe réforme & épouſe Clariſſe; ſans cependant rien rabattre des épreuves qu'elle ſubit; (pour ne rien ôter à l'intérêt & au plaiſir du lecteur ſenſible, qui ſe plaît à s'attendrir ſur ſes infortunes) ni rien de ſes ſouffrances, à l'exception du dernier outrage qu'ils voudroient lui épargner, en partie pour faire honneur au caractère de Lovelace, en partie pour ménager la décence & la délicateſſe du lecteur.

Mais quelque deſtin que dût avoir ſon ouvrage, l'auteur s'eſt déterminé à ſuivre une autre route. Il a toujours penſé que ces converſions ſoudaines, ſurtout celles qu'on laiſſe à ſuppoſer & à juſtifier à la bonne foi & la bienveillance du lecteur, ſont également éloignées de la nature, des règles de l'art & de toute vraiſemblance, & de plus qu'elles ſont de mauvais exemple. Voir un Lovelace ſe glorifier pendant une ſuite d'années dans ſa méchanceté, & croire qu'il n'a qu'à étendre ſa main, comme s'il faiſoit un acte de grâce & de faveur, pour recevoir la main de la plus parfaite de toutes les femmes, quand il lui plaira de le faire; & s'imaginer que le mariage ſeroit une réparation ſuffiſante pour tous ſes crimes, tant envers elle qu'envers ſes autres victimes: c'eſt ce qui a paru inſupportable à l'auteur; & comme il l'a démontré dans un autre ouvrage, il n'y a point de réforme qu'on puiſſe fonder ſur la beauté d'une femme, ſur une paſſion qui n'a que les ſens pour objet, ſur la bonté du cœur de l'épouſe, ou même ſur ſes exemples vertueux, ſi le doigt de Dieu ne daigne pas toucher le cœur du mari.

On verra d'ailleurs que l'auteur avoit un grand objet en vue. Il a aſſez vécu pour voir le ſcepticiſme & l'incrédulité hautement avoués, & même publiquement encouragés par la preſſe; les préceptes ſublimes de l'évangile remis en queſtion; ceux du renoncement à ſoi-même & de la mortification, abſolument rayés du catalogne des vertus chrétiennes; un goût dépravé pour le plaiſir & pour l'infidélité conjugale,

répandu dans toutes les classes de la société, & la mode établie de chercher hors de ses foyers des plaisirs honteux, au mépris universel des vertus privées & publiques.

Dans cette dépravation générale, quand la chaire a perdu la plus grande partie de son autorité, & que le clergé n'est plus regardé que comme un corps d'hommes intéressés, l'auteur a cru que le meilleur emploi qu'il pût faire de ses foibles talens, le plus propre à répondre au vœu de son cœur, seroit, quelque dût être le succès de son entreprise, d'apporter son grain de sable à l'édifice de cette réforme si nécessaire; & il s'est imaginé que si dans un siècle, entièrement livré aux plaisirs & à la dissipation, il pouvoit glisser, pour ainsi dire, sous un déguisement attrayant & conforme au goût du jour, les grandes leçons du christianisme, c'étoit le moyen le plus sûr d'arriver à son but, se rappelant ces vers du poëte.

Souvent un vers frappe le libertin qui fuit la chaire & ses oracles,
Et le captivant par le plaisir, soumet & ramène à la religion sa victime.

Il a donc résolu de tenter un plan qui n'eût pas encore été essayé. Il a considéré que les poëtes tragiques ont fait aussi rarement de leurs héros de véritables objets de pitié, que les poëtes comiques on fait de leurs personnages des modèles d'une louable imitation, & que plus rarement encore, ils leur ont fait envisager à leur mort, la perspective d'une vie future; ensorte qu'au moment où ils expirent, ils semblent périr tout entiers. La mort dans de pareilles circonstances doit être toujours terrible. On doit la regarder comme le plus grand des malheurs. Mais pourquoi la montrer sous un aspect si révoltant, puisqu'elle est le partage inévitable de l'humanité?

L'auteur a bien cru devoir peindre la mort des méchans aussi effrayante qu'il a pu le faire. Mais il s'est efforcé de peindre sous des traits aimables, celle des gens de bien, afin que les plus déterminés libertins ne pussent s'empêcher de

de désirer que la fin de leur vie pût ressembler à celle de son héroïne.

Après tout, quelle est donc cette justice poétique dont quelques personnes font tant de bruit, telle que tous les écrivains l'ont généralement observée ? Qu'une dispensation toute différente de celle que Dieu nous enseigne par la révélation qu'il lui plaît d'exercer envers le genre humain ? Il nous a placés ici dans un état d'épreuve, où il a tellement entremêlé le bien & le mal, que nous sommes forcés de porter nos regards au-delà de cette vie, pour appercevoir une plus égale répartition de l'une & de l'autre.

L'auteur de l'histoire, ou plutôt de la narration dramatique de Clarisse est donc pleinement justifié par l'esprit du christianisme, d'avoir différé la délivrance de la vertu souffrante jusqu'au temps où elle trouvera la plénitude de sa récompense.

Mais pour donner à la conduite qu'il a tenue dans son ouvrage, un autre appui que la sanction de la religion, autorité qui peut-être n'est pas d'un très-grand poids aux yeux de quelques critiques modernes, on observera que l'auteur est justifié dans sa catastrophe par le meilleur maître de raison, & le meilleur juge en fait de composition, qui ait jamais existé. Le lecteur instruit, sait déjà que c'est Aristote que je veux dire, nom qui, en dépit de l'abus qu'en ont fait des siècles d'ignorance & de superstition, est celui d'un des plus beaux génies de l'antiquité. Pour exprimer le sentiment de ce grand homme sur cette matière, on me permettra d'emprunter les termes d'un de nos plus aimables écrivains.

„ Les auteurs tragiques anglais, dit M. Addison, [*] sont „ si entichés d'une notion accréditée, que lorsqu'ils représen- „ tent une personne innocente & vertueuse dans le malheur, „ ils ne doivent la quitter qu'après l'avoir délivrée de ses „ infortunes, ou l'avoir fait triompher de ses ennemis.

[*] Spectator, Vol. I, n°. XL.

„ Ce qui les a jetés dans cette erreur, c'eſt le ſyſtême
„ ridicule du *chriſtianiſme moderne*, qui prétend qu'ils ſont
„ obligés à une diſtribution égale de peines & de récompen-
„ ſes, & à une obſervation impartiale de la *juſtice poétique*.

„ Quel eſt le premier qui a établi cette règle ? je l'ignore,
„ mais je ſuis sûr qu'elle n'eſt fondée ni ſur la nature, ni
„ ſur la raiſon, ni ſur la pratique des anciens.

„ Nous voyons le bien & le mal ſe répandre indiſtincte-
„ ment ſur tous les habitans de cette terre en deçà du
„ tombeau, & comme le principal but de la tragédie eſt
„ d'exciter la pitié & la terreur dans l'ame du ſpectateur,
„ nous manquerons ce but eſſentiel, ſi nous montrons tou-
„ jours l'innocence heureuſe & la vertu triomphante.

„ Quelques traverſes qu'éprouve un homme vertueux dans
„ le cours d'une tragédie, ſes malheurs ne feront ſur nos
„ eſprits qu'une impreſſion légère, ſi nous ſavons que dans
„ le dernier acte il doit arriver à l'accompliſſement de tous
„ ſes deſſeins & au comble de tous ſes vœux.

„ Quand nous le voyons plongé dans une affliction pro-
„ fonde, nous ſommes à l'inſtant conſolés, par la certitude
„ qu'il en va ſortir, & que ſon chagrin, à quelque excès
„ qu'il ſoit porté, va bientôt ſe changer en joie.

„ C'eſt pour cette raiſon que les anciens auteurs tragiques
„ faiſoient agir les hommes dans leurs pièces, comme ils
„ agiſſent dans le monde, en repréſentant la vertu par fois
„ heureuſe, par fois malheureuſe, ſelon qu'ils en trouvoient
„ l'événement dans la fable dont ils avoient fait choix, ou
„ ſelon qu'ils trouvoient l'un ou l'autre tableau plus propre
„ à émouvoir délicieuſement l'ame du ſpectateur.

„ Ariſtote examine les tragédies compoſées dans l'un &
„ l'autre de ces deux genres, & obſerve que celles qui finiſ-
„ ſent par l'infortune de leurs héros, ont toujours été plus
„ goûtées, & ont remporté le prix diſputé, ſur celles qui
„ finiſſoient par un dénouement heureux.

„ La terreur & la pitié laiſſent dans l'ame une *mélancolie*

„ douce, & fixe l'auditoire dans une diſpoſition d'eſprit „ ſérieuſe, plus durable & plus délicieuſe que les éclats „ d'une joie folle & paſſagère.

„ Nous trouvons de même que parmi nos tragédies an- „ glaiſes, il en a plus réuſſi de celles dont les perſonnages „ favoris ſuccombent ſous le poids de leurs infortunes que „ de celles où ils parviennent à en ſortir.

„ Les meilleures pièces du genre des premières ſont, „ l'*Orphelin*, *Veniſe ſauvée*, *Alexandre-le-Grand*, *Théodoſe*, „ *Tout pour l'amour*, *Oedipe*, *Oroonoko*, *Othello*, &c.

„ Le *Roi Lear*, eſt une tragédie admirable du même „ genre, telle que Shakeſpéare l'a écrite; mais telle qu'elle „ a été corrigée d'après cette chimère de juſtice poétique, „ ſuivant ma modeſte opinion, elle a perdu la moitié de ſa „ beauté.

„ Il faut avouer auſſi qu'il y a de fort belles tragédies „ compoſées ſur l'autre plan & qui finiſſent par une heureuſe „ cataſtrophe. Celles qui ont été écrites depuis cette imagi- „ nation capricieuſe des critiques modernes, ont ſuivi cette „ marche; telles ſont, l'*Epouſe en deuil*, *Tamerlan*, [*] „ *Ulyſſe*, *Phedre & Hypolite*, & pluſieurs autres de M. Dry- „ den, quelques-unes de Shakeſpéare, & pluſieurs des plus „ célèbres auteurs tragiques de l'antiquité, ſont tracées ſur „ ſur le même plan. Je ne prétends donc point diſputer „ contre ce genre de tragédies, mais ſeulement contre la „ critique, qui en voulant établir une méthode unique, „ gêneroit la compoſition de nos tragédies anglaiſes, & peut- „ être donneroit des entraves funeſtes au génie.

„ Ce ſujet eſt encore approfondi dans une lettre adreſſée „ au ſpectateur. [**] Je trouve, dit l'auteur de cette lettre,

---

[*] Cependant dans Tamerlan, deux des perſonnages les plus intéreſſans, Monéſes & Aſpaſie, ſubiſſent la mort.

[**] Spectator, Tom. VII, n°. 548.

„ que votre terme nouvellement inventé de *juſtice poétique*,
„ a été diſcuté par pluſieurs critiques d'un mérite ſupérieur.
„ Voulant traiter à fond cette matière, j'ai ajouté à leurs
„ remarques quelques argumens qui me ſont propres, & qui
„ viennent à l'appui de votre opinion, &c.

„ L'homme le plus parfait a toujours aſſez de vues pour
„ attirer ſur lui les punitions divines & pour juſtifier la
„ Providence de quelques revers qui peuvent lui arriver.
„ Cette raiſon me fait croire que la leçon & la morale ſont
„ infiniment plus belles, lorſqu'un perſonnage qui ſe mon-
„ tre vertueux dans tout le cours de ſon rôle, tombe dans
„ le malheur & ſuccombe à la fin de la pièce accablé ſous
„ les coups de la fortune, que quand il finit par être heu-
„ reux & triomphant. Un pareil exemple corrige la préſomp-
„ tion de la nature humaine, attendrit l'ame du ſpectateur,
„ par des ſentimens d'intérêt & de pitié, le conſole dans ſes
„ afflictions particulières, & lui apprend à ne pas juger des
„ vertus des hommes par leurs ſuccès. [*] Je ne crois pas
„ qu'on pût trouver dans toute l'antiquité un héros ſi fort
„ au-deſſus des infirmités humaines qu'on ne pût le repré-
„ ſenter très-naturellement au théâtre plongé dans l'infortune
„ & les calamités. Le poète trouvera toujours dans ſon
„ caractère quelque paſſion prédominante, ou quelque indiſ-
„ crétion, & ſaura le montrer de manière à abſoudre la Pro-
„ vidence de toute injuſtice dans les ſouffrances qu'il éprouve.

— „ Car comme Horace [*] l'obſerve, le meilleur des
„ hommes n'eſt pas exempt de fautes, quoiqu'il ſoit moins
„ coupable que ceux qu'on nomme généralement des hom-
„ mes vicieux.

---

[*] C'eſt une inſtruction que nous a donné J. C. lui-même, dans la parabole de dix-huit perſonnes tuées par la chûte de la tour de Siloam. St. Luc, Chap. XIII, verſet 4.

[*] *Vitiis nemo ſine naſcitur, optimus ille*
Qui minimis urgetur.

Nul homme n'eſt né ſans vice; le meilleur eſt celui qui en a le moins.

„ S'il étoit auſſi indiſpenſable (continue l'auteur de cette „ lettre) que le prétendent quelques perſonnes, que cette „ *juſtice poétique* fût ſi ſtrictement obſervée dans cet art, „ pourquoi cette règle ne s'étendroit-elle pas à la poéſie héroï- „ que auſſi bien qu'à la tragédie ? Nous voyons au contraire „ qu'Homère l'a ſi peu reſpectée, que ſon Achille eſt placé „ dans le plus haut degré de gloire & de ſuccès, quoique „ ſon caractère ſoit moralement vicieux, & ne ſoit que *poë-* „ *tiquement* bon, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion de „ nos critiques modernes. L'Enéide eſt remplie de perſonna- „ ges vertueux à la fois & malheureux. Niſus & Euryale, „ Lauſus & Pallas, ont tous une fin malheureuſe. Le Poëte „ cite particulièrement Riphée le plus juſte de tous les „ Troyens, qui périt au ſiége de Troie [*] & ce Panthée „ [**] que ſon éminente piété & les bandelettes ſacrées d'A- „ pollon dont il étoit le prêtre, ne ſauvèrent point du trépas.

„ Je pourrois ici rapporter l'uſage des anciens poëtes tra- „ giques, tant grecs que latins, mais le Spectateur qu'on a „ cité ci-deſſus, m'a prévenu. Je pourrois produire auſſi en „ faveur de mon opinion pluſieurs paſſages d'Ariſtote, & ſi „ dans un ſeul endroit il dit qu'on ne peut repréſenter comme „ malheureux un homme parfaitement vertueux, cela ne „ juſtifieroit pas l'auteur qui entreprendroit de mettre cet „ homme parfaitement vertueux ſur le théâtre. Ceux qui „ ſeront familiariſés avec la manière d'écrire d'Ariſtote,

---

(*) *Cadit & Ripheus juſtiſſimus unus*
Qui fuit in Teucris, & ſervantiſſimus æqui.
Dis aliter viſum eſt.

Il tombe auſſi, ce Riphée, le plus vertueux des Troyens, Riphée qui aima le plus, qui pratiqua le mieux la juſtice. Il plût aux dieux d'en ordonner autrement.

[**] *Nec te tua plurima Pantheu,*
Labentem pietas nec Apollinis infula texit.

Æn. II.

Et toi, Panthée, ni ta piété pour les dieux, ni la bandelette ſacrée d'Apollon, n'ont pu te mettre à l'abri du trépas.

„ ſavent que pour embraſſer toute l'étendue de ſon ſujet dans „ ſes différentes diviſions, il fait ſouvent uſage de ſembla- „ bles ſuppoſitions, qui ne ſont qu'imaginaires & qui ne peu- „ vent être réduites en pratique.

„ Je finirai, continue l'auteur, par obſerver que, quoique „ le ſpectateur ſoit fort éloigné d'admettre la règle de la „ juſtice poëtique, & qu'il prétende au contraire qu'on peut „ repréſenter dans une tragédie des hommes de bien entraî- „ nés vers une cataſtrophe funeſte, cela ne ſignifie pas qu'on „ puiſſe y montrer les méchans, jouiſſans de l'impunité. La „ raiſon de cette diſtinction eſt ſenſible ; le meilleur des „ hommes, comme on l'a déjà dit, a toujours aſſez de dé- „ fauts, pour juſtifier la Providence de quelques malheurs „ & afflictions qui tombent dans ſon partage ; mais il y a „ nombre d'hommes aſſez criminels pour n'avoir aucun droit „ ni prétentions au bonheur. Le meilleur des hommes peut „ mériter quelque punition ; mais le plus méchant ne peut „ mériter le bonheur. „

M. Addiſon, comme on l'a vu ci-deſſus, nous dit qu'Ariſtote en conſidérant les tragédies écrites dans l'un ou l'autre de ces deux genres, obſerve que celles qui finiſſoient par le malheur avoient toujours fait généralement plaiſir, & avoient remporté le prix dans la lice du théâtre, ſur celles qui finiſſoient par le bonheur. Nous prendrons la liberté d'ajouter que cette préférence a été donnée dans un temps où les jeux dramatiques étoient confiés aux magiſtrats, où les prix diſputés étoient adjugés par l'état, où l'émulation étoit conſéquemment ardente parmi les écrivains, & où le génie & la ſcience étoient au faîte de leur gloire dans cette fameuſe république.

On ne peut ſuppoſer que les Athéniens, parvenus alors à la perfection du goût & de la politeſſe, fuſſent moins humains, moins ſenſibles que nous. Mais ils ne redoutoient pas de ſe ſentir émus ; ils ne rougiſſoient pas de montrer leur émotion & leur ſenſibilité aux infortunes dont ils voyoient

la peinture faite au naturel & avec vérité. Enfin ils s'accordoient avec les plus ſages d'entr'eux, à penſer *qu'il vaut mieux s'inſtruire à l'école de la triſteſſe qu'à celle de la joie.* Ils avoient aſſez de force pour prêter leur ame à des chagrins généreux, parce qu'ils trouvoient que leurs cœurs en devenoient meilleurs.

C'eſt ainſi qu'Horace [*] & les Romains les plus polis du ſiècle d'Auguſte déſiroient d'être affectés.

Le lecteur judicieux nous permettra d'ajouter à ces autorités celle d'un critique célébre [**] d'une nation voiſine, ſur la nature & le but de la tragédie, d'après les règles données par le même Ariſtote.

„ La tragédie, dit-il, rend l'homme humble & modeſte, „ en nous repréſentant les maîtres de la terre humiliés; elle „ le rend ſenſible & pitoyable, en nous montrant les étran- „ ges événemens de la vie, & les diſgraces imprévues aux- „ quelles ſont expoſés les plus grands & les plus célèbres „ perſonnages.

„ Mais l'homme, qui naturellement eſt craintif & com- „ pâtiſſant, peut tomber dans l'autre extrême. Trop de crainte „ peut abattre la conſtance de ſon ame : trop de compaſſion „ peut affoiblir ſon équité. C'eſt l'affaire de la tragédie de „ régler en lui ces deux eſpèces de foibleſſes. Elle le prépare

---

[*] *Ac ne fortè putes me, quæ facere ipſe recuſem,*
Cum rectè tractant alii, laudare malignè
Ille per extentum funem mihi poſſe videtur
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet; falſis terroribus implet,
Ut magnus; & modò me Thebis, modò me ponit Athenis.

Et afin que vous ne penſiez pas que jaloux des ſuccès d'autrui, je plaigne la louange au mérite que je ne peux atteindre, je crois tout poſſible au poëte qui a le talent de me paſſionner pour des peines qui ne m'intéreſſent point, qui irrite ou calme à ſon gré mon ame, la remplit de vaines terreurs, & exerce ſur elle un magique pouvoir, me tranſportant à ſa volonté, tantôt à Thèbes, tantôt à Athènes.

[**] Rapin, ſur l'art poétique d'Ariſtote.

„ & l'arme contre les malheurs, en les montrant ſi fréquens „ dans les perſonnes du rang le plus élevé ; il ceſſera de „ craindre les calamités les plus extraordinaires en voyant „ que la plus grande partie du genre humain les partage ; „ & l'on peut ajouter que l'exemple fera encore ſon effet, „ quand il verra que les mortels les plus vertueux n'en ſont „ pas exempts. „

Mais ſi le but de la tragédie eſt d'apprendre aux hommes à ne pas trop redouter les malheurs ordinaires, elle ſe propoſe auſſi de leur enſeigner à ne donner leur pitié qu'à des objets qui en ſoient dignes. Car il y a de l'injuſtice à s'affliger des maux de ceux qui méritent d'être miſérables. On peut voir ſans pitié Clitemneſtre tuée par ſon fils Oreſte dans la tragédie d'Eſchyle, parce qu'elle a tué elle-même Agamemnon ſon époux. Mais on ne peut voir ſans compaſſion Hyppolite dans Euripide périr victime de Phèdre ſa belle-mère, parce qu'il ne meurt que pour avoir été chaſte & vertueux.

Telles ſont les grandes autorités en faveur des drames qui finiſſent par une cataſtrophe malheureuſe. Nous ajouterons une conſéquence tirée de ces réflexions mêmes. C'eſt que ſi les ſouffrances temporelles des hommes bons & vertueux, peuvent être expliquées & juſtifiées par les principes du paganiſme, les raiſons qui ſe préſentent au lecteur chrétien en faveur des cataſtrophes que nous appelons malheureuſes, ſont en bien plus grand nombre & infiniment plus puiſſantes, lorſqu'il conſidère le dogme des récompenſes futures ; dogme qui eſt fortement empreint dans toute l'hiſtoire de Clariſſe.

Un auteur moderne, homme d'eſprit, diſtingué par ſon rang & plus encore par ſon excellente apologie de quelques principaux articles du chriſtianiſme, paroît convaincu de cette vérité dans la concluſion d'une romance pathétique récemment donnée au public, où après avoir déploré comme un homme *ſans eſpoir* (pour nous ſervir des termes de l'écri-

ture) la perte d'une digne & chère épouſe, il ſe conſole par ces réflexions.

„ Cependant, ô mon ame, réprime ces murmures qui s'é-
„ lèvent dans mon cœur. Garde-toi d'accuſer le ſage & ſu-
„ préme diſpenſateur de toutes choſes. Garde-toi de faire
„ éclater une douleur impie contre ſes décrets ſouverains,
„ ſi tout le bonheur de ta vie s'eſt flétri tout-à-coup au
„ milieu de ſon plus vif éclat, telle a été ſa volonté ſainte;
„ c'eſt à toi d'obéir & de te ſoumettre. Ta folle tendreſſe
„ voudroit-elle lui reprocher ſes bienfaits & ſa bonté pour
„ *elle*? Voudrois-tu par un amour injuſte & partial, pour
„ ton bien perſonnel, retenir cette ame pure & ſublime dans
„ cette vallée profonde de peines & de crimes? Non. —
„ Cherche plutôt par un noble effort à élever ton ame ici
„ rampante vers cette région ſans nuage, vers ce ſéjour écla-
„ tant d'une lumière éternelle, où maintenant aſſiſe ſur un
„ trône, elle voit d'un œil de pitié, combien eſt fragile &
„ chancelant tout le vain bonheur des mortels. „

Mais une autorité d'un plus grand poids encore eſt celle du Pſalmiſte [*] dont voici les termes.

„ Mes pieds étoient prêts à m'abandonner; mes pas ont
„ gliſſé tout près du précipice. J'étois envieux du ſort des
„ inſenſés en voyant la proſpérité du méchant. Car leur force
„ paroit établie ſur une ſolide baſe. Ils ne vivent point dans
„ la peine & l'inquiétude comme les autres hommes; ils
„ ne ſont pas affligés de maux & tourmentés comme eux.
„ Leur regard eſt aſſuré, & l'embonpoint colore leur viſage.
„ Ils ont plus que leur cœur ne peut déſirer. C'eſt donc en
„ vain que j'ai purifié le mien, en vain que mes mains ſont
„ pures & innocentes, j'ai été tourmenté pendant tout le
„ jour, & châtié chaque matin. Lorſque j'en cherchois la
„ cauſe dans mes réflexions, cette penſée étoit trop doulou-
„ reuſe pour moi, juſqu'à ce qu'enfin, je pénétrai dans le

[*] Pſ. LXXIII.

„ ſanctuaire de l'Eternel ; alors j'adorai ce myſtère, & je „ compris la fin des méchans. Daigne me guider par ta „ prudence, & me recevoir enſuite dans ta gloire ! „

Telles ſont la conſolation & la confiance du Pſalmiſte. Et quel eſt l'homme qui préſumant de changer le cours ordinaire de la nature, & d'éluder autant qu'il eſt en ſon pouvoir la redevance irraquittable impoſée ſur la vie des foibles mortels, oſera ſe flatter de pouvoir faire lui-même une diſpenſation plus ſage & plus juſte, & inſulter à la juſtice divine, en nommant la ſienne *juſtice poétique* ?

Si l'on s'eſt donné tant de peines pour prévenir les objections puiſées dans cette notion de la *juſtice poétique* : c'eſt parce que cette doctrine a obtenu un crédit général & parce qu'elle eſt ſoutenue, il faut l'avouer, d'une apparence d'*humanité* & de *bon naturel*. Cependant l'auteur de Clariſſe croit pouvoir ſe juſtifier du choix qu'il a adopté aux yeux mêmes des plus zèlés partiſans de l'opinion contraire, puiſqu'il y a peu d'ouvrages de cette nature, où cette juſtice poétique, fondée ſur des règles modernes, ait été plus ſtrictement obſervée que dans l'hiſtoire de Clariſſe.

Ce Lovelace qui a pu perſévérer dans ſes infâmes deſſeins, malgré les convictions les plus fortes, les remords les plus violens que jamais le ciel ait envoyés réveiller & corriger un méchant, ce hardi criminel, ce tranſgreſſeur déterminé, n'eſt-il pas puni comme il l'a mérité ; ſon châtiment n'eſt-il pas amené par un avis ſecret que lui donne ce même Joſeph Leman qu'il avoit corrompu, [*] & par le moyen des femmes mêmes qu'il avoit débauchées ? Belton n'eſt-il pas puni d'avoir hâté la mort de ſon oncle ? (†) Toute la famille des Harlowes n'eſt-elle pas punie auſſi ? Le vil Tomlinſon, l'infâme Sinclair & ſes viles complices, même les ſerviteurs méchans qui ont ſciemment contribué pour leur part à l'ac-

[*] Voyez lettt. 40 & 44 de ce vol.
[†] Voyez lettr. 5, Tom. IX.

compliſſement des mauvais deſſeins de leurs maîtres reſpectifs, tous ne ſont-ils pas exemplairement punis?

D'un autre côté Miſs Howe n'eſt-elle pas recompenſée de ſa tendre & noble amitié pour ſon excellente amie, dans ſes calamités? Hickman ne l'eſt-il pas de ſes mœurs incorruptibles & de ſon intégrité? Le repentant & généreux Belford, la digne Mde. Norton n'obtiennent-ils pas à la fin une récompenſe ſignalée?

Et ceux qui ſont ſérieuſement profeſſion du chriſtianiſme, ne verront-ils pas plutôt avec envie qu'avec regret la mort triomphante de Clariſſe, dont la piété, dès ſes plus tendres années, l'expanſive charité, la vertu conſtante, l'humilité chrétienne, la facilité à pardonner, la douceur & la réſignation patiente ne pouvoient être dignement récompenſées que par le ciel même? [*]

Paſſons à quelques autres objections qui ſont venues à notre connoiſſance. Cet ouvrage, on l'a déjà dit, étant adreſſé au public, comme une *hiſtoire morale*, les parties auxquelles on s'eſt propoſé de donner la force & l'autorité de l'exemple, doivent être à l'abri de tout reproche autant que cette perfection peut s'accorder avec le deſſein général de l'ouvrage & ſe concilier avec la nature humaine.

Pluſieurs perſonnes ont reproché à l'héroïne trop de froideur dans ſon amour, un excès de hauteur qui même eſt quelquefois provoquante. Mais cette objection, ſi on nous permet de le dire, ne peut venir que d'un défaut d'attention à l'hiſtoire, au caractère de Clariſſe, & à la ſituation particulière.

On n'a pas eu l'intention de donner à Clariſſe de l'*amour*, mais ſeulement *du goût*, ſi l'on peut ſe ſervir de cette

[*] Le lecteur ſe rappellera que les diſpenſations de la Providence ſont juſtifiées par ce que dit Clariſſe elle-même, Vol. II, lettr. 82. Elle termine ainſi ſes réflexions. — " Je ne vivrai pas toujours: „ puiſſe ma dernière ſcène eſt heureuſe! „ Son vœu a été accompli; ſa fin a été heureuſe.

expreſſion. Et pour le bon exemple, nous avons tâché de faire entendre preſque à chaque page, que ſi Clariſſe eût été libre de ſon choix, elle n'eût jamais voulu épouſer Lovelace, à cauſe de ſes mœurs déréglées, & que ſa ruine étoit principalement due aux perſécutions de ſes parens.

Peut-être, ce qu'on nomme trop généralement *amour* devroit auſſi généralement s'appeler d'un autre nom; on pourroit lui ſubſtituer le mot de *concupiſcence*: quelque rude qu'il ſoit pour une oreille délicate, il exprime avec aſſez de juſteſſe, ce que quelques femmes même de qualité prennent pour de l'*amour*. On auroit peine à trouver un terme plus propre à la choſe, mais pour prendre le mot d'*amour* dans le ſens le plus noble & le plus honnête, il n'étoit guères probable que Clariſſe pût montrer tant d'empire ſur ſes paſſions (qualité qui forme une partie ſi diſtinctive de ſon caractère) ſi l'auteur eût mis dans ſon cœur un amour auſſi violent, que quelques imaginations ardentes l'auroient déſiré. Pour prévenir cette objection, ou plutôt pour arrêter l'attention des lecteurs trop précipités ſur l'objet qui eſt devant leurs yeux, on a ſemé en notes dans cette nouvelle édition quelques obſervations qui doivent ſatisfaire. Notre héroïne prévient elle-même cette objection, en reprochant à Miſs Howe la mépriſante légéreté avec laquelle elle traite M. Hickman. Loin d'être coupable de la même faute, Clariſſe lui en fait ſes plaintes dans toutes les occaſions, & lui déclare qu'elle ne ceſſera de lui remettre ce devoir ſous les yeux, n'eût-elle qu'un jour à vivre, toutes les fois que Miſs Howe paroîtra l'oublier.

„ O ma chère, dit-elle, que n'ai-je eu le bonheur (puiſ-
„ qu'il ne m'a pas été permis de vivre fille) de rencontrer
„ un homme avec lequel j'euſſe pu me conduire avec
„ généroſité & ſans réſerve!

„ M. Lovelace, je le vois bien à préſent, pour avoir
„ quelque prétexte de ſe plaindre de moi, taxe ma conduite
„ à ſon égard d'une froideur affectée, & d'une réſerve

„ outrée. Vous-même m'avez une fois accuſée d'un peu de „ pruderie. On doit de l'indulgence aux ſituations embarraſ- „ ſantes, où les apparences donnent ſouvent une priſe à la „ cenſure. Mais je n'ai mérité aucun reproche de celui qui „ m'a mis dans cette ſituation difficile ; & vous, ma chère „ amie, ſi j'avois eu affaire à tout autre homme qu'à M. „ Lovelace, ou s'il avoit eu ſeulement la moitié des bonnes „ qualités de M. Hickman, vous auriez vu que mes prin- „ cipes ſur cet article auroient gouverné ma conduite. „ Voyez la Lettre entière Tome IX, Lettre XVI. Voyez auſſi celle de M. Lovelace N°. XLIII. de ce volume, où peu de temps avant ſa mort, il juſtifie pleinement Clariſſe de ce reproche.

Quelques perſonnes de vertu & d'eſprit ont cru que ſi Lovelace eût été un incrédule & *un frondeur impie des choſes ſaintes*, ſuivant le ton de ce ſiècle plus que ſceptique, ſon caractère eût été plus dans la nature. Cependant, il n'eſt que trop commun de voir des gens de ſon eſpèce, dont les actions décréditent la croyance. Et n'eſt-il pas dit dans l'écriture, que les démons *croient & tremblent*?

Mais le lecteur doit avoir vu qu'il étoit utile & moral de peindre comme on l'a fait dans tout le cours de l'ouvrage, Lovelace incrédule ſeulement dans la pratique ; ce que prouvent également, & les argumens de ſon ami Belford, & ſes propres & fréquens remords, d'abord toutes les fois qu'il en reſſent l'atteinte paſſagère, & enſuite dans les dernières ſcènes de ſa vie. Ce qui n'eût pu ſe faire ſi l'un ou l'autre des deux amis eût été incrédule par principe : ajoutez que Clariſſe dont le principal reproche contre M. Vierley, étoit d'être un *frondeur* de la religion, eût été inexcuſable, ſi connoiſſant le même défaut à Lovelace, elle eût donné la moindre attention à ſes ſoins. Au contraire ſa reſſource & ſa conſolation ſont de penſer, lorſqu'elle croit inévitable de devenir un jour ſa femme, que du moins il n'eſt point un impie, un incrédule. S'il l'étoit, il n'y auroit rien à eſpérer

de lui, ſe glorifiant comme il fait de ſon imagination féconde en inventions & en malice; il eût été un homme abandonné, incorrigible, un vrai ſauvage. [1] Et il faut obſerver que les railleurs impies attachent trop de prétention d'eſprit à leur ſyſtême, ou en d'autres termes, ſe glorifient trop de leur impiété, pour chercher à la cacher.

D'ailleurs ſi Lovelace eût ajouté à ſes autres licences, celle de jeter ſur la religion les ſarcaſmes de la débauche, la liberté avec laquelle ils s'écrivent, Belford & lui, auroit produit entr'eux une correſpondance d'un genre infernal, & on a voulu faire entendre que l'homme qui ſe permet contre la religion des libertés de propos ou d'actions que Lovelace lui-même regarde comme honteuſes, eſt encore plus méchant que Lovelace. C'eſt par cette raiſon que Lovelace dans toutes les occaſions regarde les railleries ſur les choſes ſacrées, même ſur la mythologie du paganiſme entre payens, comme la marque infaillible d'une mauvaiſe éducation; l'obſcénité dans les images ou dans les termes, comme des licences honteuſes & groſſières que les plus grands libertins mêmes ne doivent pas ſe permettre; & l'injuſtice envers ſes créanciers & dans toute diſcuſſion du *tien* & du *mien*, comme une baſſeſſe trop au-deſſous de lui.

D'autres ont reproché au caractère de M. Hickman une bonté trop ſoumiſe & patiente à l'excès. Cependant Lovelace avoue que dans leur entrevue, il lui a montré deux fois du courage & de la fermeté; la première, lorſqu'il crut qu'une réflexion de Lovelace pouvoit tomber ſur Miſs Howe [2] la ſeconde lorſqu'il ſe crut lui-même traité avec mépris. [3] Il faut convenir que Miſs Howe fait quelque fois de lui des portraits riſibles, (& ce n'eſt pas la partie la plus louable de ſon caractère.) Mais elle s'en permet autant ſur ſa mère,

[1] Voyez lettr. 27, Tome V.
[2] Voyez lettr. 8, Tome VIII.
[3] Ibidem.

& peut-être une jeune perſonne de la vivacité de Miſs Howe auroit-elle traité de même tout autre homme qu'un Lovelace. M. Belford parle de M. Hickman en termes honorables & reſpectueux, [1] le Colonel Morden en parle de même, [2] Clariſſe lui rend le même témoignage en toute occaſion, & tout ce que Miſs Howe dit de lui, eſt plus propre à honorer M. Hickman qu'à le décréditer, [3] comme Clariſſe le lui fait obſerver elle-même. [4]

Quant à la manière dont Lovelace en uſe avec lui, le lecteur doit avoir obſervé que c'étoit ſon ton avec tout le monde, & qu'il traitoit les autres avec mépris, en partie pour s'exalter lui-même, en partie pour ſatisfaire la gaieté naturelle de ſon humeur. Il dit à Belford: [5] „ Tu ſais, „ Belford, que je ne l'aime pas; & ceux que nous n'ai- „ mons pas, nous ne pouvons nous réſoudre à leur accorder „ du mérite; même celui qu'ils ont réellement. „ — „ L'homme modeſte & qui ſe défie de ſoi, lui répond Belford „ à l'occaſion de M. Hickman, ne peut ſe défaire ſitôt de „ ces formes cérémonieuſes qu'un homme préſomptueux „ a bientôt ſurmontées. „ [6]

Mais comme Miſs Howe traite ſa mère d'une manière auſſi libre que ſon amant, de même Lovelace prend avec Belford des libertés bien plus grandes, que celles qu'il s'eſt permiſes avec M. Hickman. Il le plaiſante ſans ceſſe ſur ſa perſonne, ſur ſon air, ſur ſa manière de faire ſa cour au ſexe, comme M. Belford le fait entendre lui-même à M. Hickman, [7] & cependant ces plaiſanteries ne font pas autant de tort à M. Belford dans l'eſprit des dames que celles

---

[1] Voyez lettr. 28, Tome VIII.
[2] Voyez lettre 28 de ce vol.
[3] Voyez Tom. II, lett. 45, & T. III, lettr. 50.
[4] Voyez Tom. II, lettre 55.
[5] Voyez Tom. VIII, lettr. 8.
[6] Voyez Tom. VIII, lettr. 28.
[7] Voyez lettre 18 de ce vol.

qui tombent ſur M. Hickman. D'où peut provenir cette partialité?

M. Belford a été un libertin, mais il eſt ſur le point de ſe réformer: M. Hickman a toujours été un honnête homme, & Lovelace a l'audace de dire que les femmes aiment un homme dont l'opinion qu'il a d'elles eſt fondée ſur la connoiſſance qu'il a de leur ſexe. [*]

Cependant, il faut avouer qu'en traçant le caractère de M. Hickman, on ne s'eſt pas propoſé de peindre l'homme dont toutes les femmes doivent *raffoller*. Si c'eût été là l'intention de l'auteur. La bonté du cœur, la politeſſe dans les manières, l'aſſiduité des ſoins, un amour modeſte & inaltérable, n'euſſent pas paru des recommandations ſuffiſantes. On ne ſe ſeroit pas permis de mêler à ſon caractère la moindre doſe d'affectation ni de cérémonial, quoiqu'on pût imputer ces défauts à ſon grand reſpect pour l'objet de ſa paſſion, mais le but de ce caractère eſt de montrer qu'un homme ne peut avoir toutes les qualités; & de faire entendre aux belles que lorſqu'il s'agit de ſe choiſir une ſociété pour la vie, elles doivent préférer le cœur honnête d'un Hickman, qui ſoit à elles tout entier, au riſque de partager avec des créatures notées, & probablement avec quelques-unes des plus abandonnées de leur ſexe, le cœur volage & malfaiſant d'un Lovelace: enfin, ſi elles déſirent un bonheur durable, elles doivent plutôt s'attacher à la droiture du cœur, qu'aux agrémens de la perſonne & de la parure, & jamais ne ſe faire un jouet d'un honnête homme, & l'immoler à un méchant, qui à ſon tour ſe fera un jouet d'elles & de tout leur ſexe.

On a cependant inſéré, par voie d'accommodement, dans cette édition deux lettres qui ſerviront, peut-être, à relever le caractère d'Hickman aux yeux des belles qui aiment le courage & la réſolution dans un homme, & qui aiment

[*] Voyez Tom. VI, lettr. 7.

mieux

mieux souffrir personnellement de ces qualités que de ne pas les y trouver.

„ Les femmes naissent pour être gouvernées: & elles se soumettent à l'homme entreprenant & hardi, dit Waller, „ — & Lovelace aussi.

Quelques personnes auroient désiré que cette histoire eût été écrite en forme de narration, comme le sont ordinairement les romans destinés à servir d'amusement au lecteur, & non en forme de lettres écrites par les différentes personnes dont elles contiennent l'histoire. L'auteur ne prétend pas faire la loi au goût des autres. Mais il a cru qu'il étoit libre de suivre le sien. Peut-être s'est-il méfié de ses talens pour une narration suivie. Il a eu le bonheur de réussir déjà une fois, dans le style épistolaire, il a cru qu'une histoire dans laquelle tant de personnes jouent un rôle ou principal ou subalterne, & qui comprend tant de caractères divers & de situations variées, conduite avec une certaine liaison & développée avec clarté dans une suite de lettres des différens personnages sans le secours des digressions & des épisodes étrangères au but principal; l'auteur a cru qu'une histoire écrite ainsi, auroit au moins pour elle le mérite de la nouveauté, qui à son avis n'est pas une petite recommandation dans le siècle où nous sommes.

Nous nous appuierons encore du jugement d'un écrivain étranger, homme d'esprit & de mérite, & qui confirme notre opinion.

„ La méthode que l'auteur a suivie, dit-il, dans l'histoire „ de Clarisse, est la même que dans la vie de Pamela. „ Toutes les deux sont en formes de lettres familières, écrites „ par les personnes mêmes à l'instant où chaque événement „ arrive. Cette méthode a donné à l'auteur de grands avan- „ tages que toute autre espèce de narration lui auroit refusé. „ Les détails particuliers & circonstanciés des événemens, „ les sentimens & la conversation des personnages, sont à la „ faveur de ce plan, présentés avec toute la chaleur & la

„ vie que peut produire la paſſion dont chacun d'eux eſt
„ prédominé au moment même de l'action, & avec tous les
„ détails caractériſtiques que la mémoire peut conſerver,
„ dans une hiſtoire d'événemens récens. „

Les romans en général & entr'autres ceux de Marivaux, manquent de vraiſemblance, en ce que l'hiſtoire eſt ſuppoſée écrite après que l'ordre des événemens a été fermé par la cataſtrophe; ce qui ſuppoſe dans les perſonnages une ſi prodigieuſe mémoire, pour être en état de rapporter mot à mot après pluſieurs années toutes les particularités d'une converſation fugitive, qu'elle eſt au-deſſus de tout exemple & de toute probabilité; ou bien il faut ſuppoſer avec plus d'invraiſemblance encore, une confidence intime & familière entre tous ces perſonnages & l'hiſtorien.

Il y a cependant une difficulté inſéparable de la forme épiſtolaire, car il faut pour cela que tous les caractères ayent un goût extraordinaire pour cette eſpèce de correſpondance, & qu'ils ne laiſſent paſſer aucun événement, ni même aucune converſation remarquable, ſans courir auſſitôt en coucher les détails par écrit. Mais l'auteur a ſu ménager avec jugement tout ce qui pourroit former & conſerver le recueil de ces lettres une fois écrites, & porter cette dernière circonſtance au plus haut degré de vraiſemblance [*] poſſible.

On préſume que cet inconvénient du ſtyle épiſtolaire, dont parle le critique français, ne ſe rencontre point ici. On explique aſſez comment les deux amies trouvent tant de plaiſir dans leur mutuelle correſpondance. Les ſujets de leurs lettres ne ſont pas de ſimple amuſement: ils ſont d'un grand intérêt pour l'une & l'autre. On voit encore aujourd'hui pluſieurs dames entretenir pareille correſpondance, quand elles ſont ſéparées, ſur des ſujets bien moins importans à leur bonheur mutuel & à leur amitié que ceux qui

[*] Cette citation eſt tirée d'une critique de l'hiſtoire de Clariſſe écrite en français & publiée à Amſterdam.

occupent Clariſſe & Miſs Howe. Les deux principaux caractères d'hommes ont pour s'écrire un attrait ſuffiſant dans leur gaieté & leur amour-propre. Perſonne ne s'étonnera que deux hommes qui ont autant de talent pour les lettres familières qu'on en ſuppoſe à M. Lovelace & à M. Belford, s'amuſent habituellement de leur plume, & même dans des occaſions bien moins critiques que celles où ils ſe trouvent. Ces quatre perſonnes dont l'hiſtoire particulière tient l'une à l'autre, ſont dans la foule des autres caractères introduits dans l'ouvrage, les ſeuls qui poſſèdent le ſtyle épiſtolaire dans un degré ſupérieur. Les autres ne prennent la plume que par occaſion, & plutôt par néceſſité que par choix, d'après les différentes relations où ils ſe trouvent avec les quatre principaux perſonnages.

Cette hiſtoire a paru longue à quelques perſonnes qui peut-être ne l'ont regardée que comme une ſimple nouvelle ou roman, quoique parmi les ouvrages de ce genre on en trouve d'auſſi longs.

Ils trouvent que l'action marche trop lentement, ſurtout dans les deux premiers volumes, qui ſont compoſés preſqu'en entier d'altercations entre Clariſſe & pluſieurs perſonnes de ſa famille.

Mais ces altercations ne ſont-elles pas le fondement de tous les événemens, & conſéquemment une partie néceſſaire de l'ouvrage ? On croit pouvoir dire que les lettres ou converſations, où l'hiſtoire avance le moins, ſont au moins caractériſtiques. Elles donnent auſſi occaſion au développement des caractères & à pluſieurs traits qui portent avec eux une grande partie de l'inſtruction néceſſaire à un ouvrage de cette nature. On doit ſe rappeler encore, que nous avons prévenu le lecteur que cette hiſtoire (quoiqu'elle ſoit regardée comme très-intéreſſante par elle-même) n'etoit cependant qu'un cadre d'inſtruction & de morale.

Nous pouvons encore ajouter qu'il eſt ſouvent néceſſaire de deſcendre dans le détail des plus légères circonſtances pour

conſerver cet air de vraiſemblance que doit avoir une hiſtoire deſtinée à offrir un tableau de la vie ſociale & qui devient extrêmement active & intriguée par les complots & les inventions que forge & qu'exécute un des principaux perſonnages.

Quelques dames, même de la première qualité, ont penſé que les perfections de l'héroïne ſont portées juſqu'à l'invraiſemblance, & s'élèvent dans cette hiſtoire à une hauteur impraticable. Mais on doit regarder l'éducation qu'avoit reçue Clariſſe dès ſa plus tendre jeuneſſe, comme un de ſes plus grands avantages, & même comme le fondement de toutes ſes perfections, & nous eſpérons qu'on voudra bien faire attention à ce principe en conſidération de la morale que nous avons eu deſſein qu'on en recueillit.

Elle eut pour nourrice une femme pieuſe, inſtruite, & d'une famille honnête, qui avec ſon lait lui donna, comme dit Mde. Harlowe, [*] une nourriture ſalutaire qu'aucune autre nourrice n'eût pu lui donner. Elle trouva de bonne heure du plaiſir à la converſation & aux viſites de ſon digne & ſavant docteur Lewen, & dans ſa correſpondance tant avec lui qu'avec d'autres eccléſiaſtiques éclairés & vertueux, dont elle fait mention dans ſon teſtament. Sa mère étoit après tout une femme de bien, qui faiſoit honneur à ſa naiſſance & à ſa fortune, & qui étoit en état d'inſtruire les jeunes années de ſa fille. Son père n'étoit pas un homme ſans mœurs & ſans principes. Tous deux faiſoient leurs délices de leur fille, à cauſe de ſes talens & de ſes perfections, dont l'éclat réjailliſſoit ſur eux, ce qui a fait dire à quelques perſonnes, que Clariſſe une fois ſortie de leurs mains, la famille des Harlowes n'étoit plus *qu'une famille ordinaire*. [†] De plus elle avoit été élevée à la campagne

[*] Voyez Tom. IV, lettr. 49.

[†] Voyez Tom. IX, lettr. 7. Voyez auſſi les éloges que donne la mère de Clariſſe à Mde. Norton, Tome I, lettre 39.

& comme on l'a vu dans la peinture que fait Miſs Howe du caractère de ſon amie. [*] Elle ſe plaiſoit beaucoup aux occupations champêtres & à l'adminiſtration intérieure de la maiſon, quoique faite pour orner les cercles les plus brillans.

Il ne faut pas, nous en convenons, chercher une Clariſſe parmi les *abandonnées* du Renelagh ou du Wauxhall, ni parmi celles qu'on peut appeler les filles *du tapis verd*. Si nous avions pris là notre héroïne, ſon caractère pourroit, à juſte titre, être regardé comme invraiſemblable, & comme impratieable; mais ce n'eſt point ici le lieu d'une diſcuſſion ſatyrique, & nous ne nous ſentons point d'inclination à nous y livrer. Nous nous contenterons d'aſſurer que nous ſavons qu'il exiſte dans l'étendue de la Grande-Bretagne (où il n'en exiſte nulle part en Europe) quelques femmes, & même pluſieurs, nous oſons le croire, qui quand l'occaſion les a appelées à déployer des vertus humbles & modeſtes, & en même temps utiles & conſtantes, ont atteint les perfections d'une Clariſſe.

Après cet expoſé ſuccinct des objections les plus importantes qu'on ait faites ſur les différentes parties de cette hiſtoire, on nous permettra d'ajouter que ſi nous avions cru pouvoir prendre la liberté de donner au public copie de quelques-unes des lettres qui nous ont été adreſſées en grand nombre en faveur de la catastrophe adoptée, de la conduite générale, & de l'exécution de l'ouvrage, par quelques-uns des meilleurs juges en fait de compoſition & de goût qui ſoient dans les diverſes claſſes des littérateurs, elles nous auroient diſpenſé en grande partie de cette eſpèce d'apologie.

Mais comme l'objection principale tombe ſur la longueur de l'ouvrage, nous ajouterons à ce que nous avons dit ſur ce ſujet, les propres paroles de ces écrivains diſtingués: ſi » dans l'hiſtoire qu'on nous préſente, nous trouvons que la

[*] Voyez lettre 37 de ce vol.

„ chaleur & l'intérêt y ſoient généralement répandus, que les „ caractères ſoient variés & naturels, bien prononcés & „ conſtamment ſoutenus; ſi l'on y trouve une variété d'inci- „ dens ſuffiſante pour exciter une conduite propre à tenir „ ſans ceſſe l'attention du lecteur en haleine, plus l'ouvrage „ eſt long, plus il procurera de ce plaiſir que tout homme „ de goût éprouve à la vue d'un tableau reſſemblant à la „ nature. Mais lorſque les défauts contraires bleſſent le bon „ ſens du lecteur, l'extravagante compoſition ſera toujours „ jugée ennuyeuſe, n'eût-elle que la longueur d'un conte „ de fées. „ (ƃ)

(¶) A L'AUTEUR DE CLARISSE.

Si c'eſt un mérite d'attirer l'attention de la folâtre jeuneſſe, & de lui faire écouter au ſein du plaiſir même de ſages & vertueuſes leçons; d'obſcurcir ſon œil riant par les larmes de l'attendriſſement; de diſputer aux cartes & à la toilette les heures & la ſociété des belles; de captiver, ainſi que les Bardes vantés des ſiècles claſſiques, les regards du ſavant dédaigneux; de pénétrer le cœur endurci du libertin, & d'y réveiller les ſentimens de l'humanité: ce mérite eſt le tien, Richardſon: tu le partages avec la nature & la vérité: & le jeune homme, les belles, le ſavant & juſqu'au libertin conviennent tous d'une voix que c'eſt-là ta gloire.

Tantôt tranſportés au château des Harlowes, nous admirons ton incomparable Clariſſe ſuivant ſa courſe vertueuſe, & ſa tâche ſublime: nous la voyons viſiter l'homme ſouffrant de la douleur ou de la faim, adoucir ſes maux par un généreux ſecours, ou les charmer par ſes paroles conſolantes. Nous l'écoutons converſant avec le pieux & ſage Lewen, élevant ſon intelligence à des hauteurs où ſon ſexe n'avoit jamais

atteint. Enſuite nous aimons à nous retirer avec elle ſous ſon berceau de verdure ; à l'entendre animer ſous ſes doigts légers les touches tremblantes d'un inſtrument harmonieux : Philomèle ravie interrompt ſa plainte, & écoute avec nous des chants plus mélodieux que ſa voix.

Tantôt : affreux contraſte ! nous appercevons les bergers d'alentour aſſis & triſtes ſous l'ombre de leur cabane : & les jeunes filles toutes en pleurs. — Ecoutez.... Quels ſons lugubres ! cette cloche monotone annonce une perte inexprimable ! Bientôt dans un profond & morne ſilence, paroît un triſte objet qui redouble les ſoupirs & renouvelle les larmes. Hélas ! déjà l'œil apperçoit le convoi funèbre s'avançant dans une marche lente & mélancolique, au milieu des prairies, & attriſtant leur verdure de ſon ombre noire. Il me ſemble entendre la terre gémir au loin ſous le poids du char, & le pavé retentir d'un grave & ſourd murmure. Ah tous les regards me parlent : & l'œil en pleurs des domeſtiques déſolés me dit : le cercueil ! le cercueil !

Mais toi, tendre ſœur du cœur de Clariſſe, qui pourroit peindre l'angoiſſe de ton ame ! lorſque t'élançant de ta voiture, & reſpirant à peine, tu embraſſes... une inſenſible & froide argile, mais belle encore & conſervant ſes formes divines ! & que ta voix, ſuffoquée par les ſanglots, s'écrie en accens interrompus : eſt-ce là... eſt-ce là les reſtes d'une amie ſi chère ? — Portez vos regards ſur les viſages des Harlowes. Voyez-y peints le remords, le déſeſpoir, & une conſcience qui s'accuſe & ſe condamne. Enfin le frère, pouſſant de coupables ſoupirs, ſent pour la première fois ſon cœur s'ouvrir à l'affection fraternelle. La ſœur, accablée de honte & de regrets, ſe tord les mains & ſe frappe le ſein. La mère, verſant deux ruiſſeaux de larmes, ſe reproche, mais trop tard, ſa paſſive ſoumiſſion à ſon deſpotique époux. Et lui, ce père tyran, penché ſur le cercueil, déplore ſes fureurs téméraires, & révoque ſa malédiction.

Pères aveugles, qui, comme lui, voulez que votre enfant

obéiſſe & tremble ſous une impérieuſe autorité ; qui vous flattez de maintenir par la violence un rigoureux pouvoir, & qui encenſez baſſement l'autel de l'avarice, vous pleurerez comme lui votre erreur funeſte, & ſous les tourmens du repentir, vous avouerez que la fortune ne donne point le bonheur. L'or charme les yeux ; le luxe a ſes attraits : mais qu'ils ſont ſtériles & vains, ſi les cœurs ne ſont pas unis ! Chaſſez donc de votre ſein l'inſatiable avarice ; & ne croyez plus qu'un vil Solmes, couvert d'or, puiſſe faire le bonheur d'une Clariſſe.

Et vous, belles, déſir de tous les cœurs ; vous qui êtes ſi fières des grâces de la nature, & des ornemens de l'art ; vous êtes dans la fleur de la jeuneſſe ; vous avez la fraîcheur du printemps ; & l'incarnat de la beauté colore vos joues vermeilles : mais regardez ici : voyez avec quelle rapidité ces roſes d'un jour, frappées d'un ſouffle mortel, ſe décolorent, ſe flétriſſent & meurent ! Ni la jeuneſſe, ni la beauté n'ont pu ſauver Clariſſe. C'eſt ſon inviolable innocence, ſortie pure & ſans tache des ombres formées par le crime ; c'eſt la conſcience d'un cœur ſans reproche, qui l'échauffant d'un courage plus qu'humain à l'heure inévitable de la mort, ont déſarmé pour elle l'affreux tyran. En vain la mort l'environne & l'aſſiége de toutes ſes terreurs ; elle la fixe ſans être émue, & elle expire le ſourire ſur les lèvres.

Et vous, jeunes débauchés, qui vous faites un jeu d'outrager la vertu ; un plaiſir cruel des pleurs de l'innocence ; qui mettez votre gloire dans votre honte, & élevez vos triomphes ſur les naufrages de la pudeur : ouvrez les yeux avec Belford, & voyez, en frémiſſant, le bras de la vengeance ſuſpendu ſur vos têtes. Si vous mépriſez cet avis, contemplez dans l'agonie de Belton mourant, quel ſort vous attend au terme de vos jours.

En vain Lovelace lui-même, dans la fleur de l'âge, dans la vigueur de la ſanté, dans l'ivreſſe de la folie, Lovelace

formé par la nature pour plaire & pour ſéduire, cherche, en changeant de lieux & de climats, à s'éviter lui-même. Partout l'impatience & l'inévitable penſée le pourſuit & le tourmente. Il n'a plus ni goût, ni ſentiment pour le plaiſir. Il erre avec ennui dans les cours étrangères: ſa conſcience l'y ſuit & empoiſonne dans ſes mains la coupe de la joie. Dans l'ombre des nuits, le fantôme de ſa victime le réveille: Clariſſe vêtue de lumière, s'élève devant ſes yeux. Le jour, rien ne le conſole: il gémit, il pleure, ſans ſe ſentir ſoulagé. Et le trait dont ſon cœur eſt profondément bleſſé, eſt plus cruel, plus pénétrant que l'épée de Morden.

Ah! ſi jadis dans les champs de la Grèce, un ſage avoit ainſi réuni la morale aux charmes du ſentiment: s'il eût dans l'antique Athènes enſeigné d'auſſi grandes leçons, on eût vu ſur les bords fameux de l'Ilyſſus, ſon buſte reſpirer dans un marbre immortel. Platon lui-même, ſuſpendant ſes leçons ſous l'ombrage du Lycée, auroit lu avec enchantement cette inſtructive & touchante hiſtoire: il auroit avoué, que ſon auteur étoit digne de remplir la place que ſes loix refuſoient à Homère. [*] (ƀ)

---

[*] (¶) Les loix de la république idéale de Platon en banniſſoient Homère lui-même à cauſe de l'immortalité de ſes dieux & de ſes héros. Mais comme il eſt juſte, dit le philoſophe, que chaque degré de mérite obtienne ſa récompenſe, verſez vos parfums ſur la tête du poëte; poſez ſur ſa tête une couronne de laine, & banniſſez-le dans quelque autre cité. *Plato de rep. lib.* 3. (ƀ)

Fin du dixième & dernier Volume.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du dixième & dernier volume.

LETTRE I. Belford à Lovelace. *La miſérable Sinclair ſe caſſe une jambe & envoie à M. Belford, Sally Martin, le prier de la venir voir & de vouloir bien obtenir ſon pardon de Miſs Clariſſe. Les remords de Sally pour le traitement qu'elle lui a fait eſſuyer chez Rowland. Elle confeſſe que la perte de cette jeune dame eſt due en grande partie à leurs inſtigations.*

II. Du même. *La douleur de Miſs Howe en recevant la fatale nouvelle & les lettres poſthumes adreſſées à elle. Copie de la réponſe de James Harlowe à la lettre du Colonel Morden, dans laquelle il lui fait le récit du chagrin inexprimable de toute la famille. Il s'efforce de ſe diſculper. Il demande que le corps ſoit tranſporté au château d'Harlowe & que le Colonel veuille bien l'accompagner.*

III. Belford à Lovelace. *Le corps eſt tranſporté au château d'Harlowe, accompagné par le Colonel & Mde. Norton.*

IV. Mowbray à Belford. *Récit du délire frénétique de Lovelace & de ſon extravagant deſſein, s'ils ne s'y fuſſent pas tous oppoſés. Ils l'ont mis entre les mains de Milord M... Il entreprend de juſtifier Lovelace par des principes de roué & par l'hiſtoire véritable d'une ſcélérateſſe qu'il regarde comme plus impardonnable que celle de Lovelace envers Clariſſe.*

V. Lovelace à Belford. *Lettre écrite au fort de ſon délire. Le monde entier, dit-il, eſt un grand* Bedlam, (*hôpital*) *où tout le monde eſt fou, excepté lui.*

VI. Belford à Mowbray. *Il veut qu'on engage Lovelace, s'il eſt poſſible, à ſortir du royaume auſſitôt qu'il aura recouvré ſa raiſon.*

LETTRE VII. Belford à Lovelace. *Deſcription de l'impatience, de l'effroi, du déſeſpoir & de la mort de la miſérable Sinclair. (Comme il a été ſouvent fait mention dans cet ouvrage de l'infâme maiſon ſans aucune autre note flétriſſante que celle qui réjailliſſoit ſur elle des principes déteſtables & des actions des hôtes qui l'habitoient, M. Belford entre ici dans les* retraites *les plus cachées de ces créatures & les expoſe ſous les apparences qu'elles ſont ſuppoſées avoir, avant qu'elles ſoient dreſſées à attirer & faire tomber dans les piéges les jeunes perſonnes crédules & étourdies.)*

VIII. Le Colonel Morden à M. Belford *Récit de ſon arrivée au château d'Harlowe avant le convoi. La déſolation de toute la famille dans l'attente du convoi. Les remords profonds de James & d'Arabelle Harlowe. Leurs récriminations mutuelles en ſe rappelant nombre de traits de leur inflexible cruauté. Mde. Norton s'eſt trouvée ſi mal en chemin, qu'il a été forcé de la laiſſer à St. Albans. Suit un plus ample détail de leur affliction à l'arrivée du cercueil. Honneurs ſolemnels que rend à ſa mémoire la foule de peuple attroupé à ſa ſuite.*

IX. Du même. *Autres détails intéreſſans de ce qui ſe paſſe entre les Harlowes. Miſs Howe eſt attendue pour voir ſa malheureuſe amie, pour la dernière fois.*

X. Du même. *Miſs Howe arrive. Le Colonel la reçoit. Sa douleur attendriſſante & ſa conduite caractériſtique.*

XI. Du même. *Mde. Norton arrive. Elle a repris ſes eſprits. A quelle occaſion? Nouvelles récriminations entre les malheureux parens. Ils entreprennent d'aller jeter les yeux ſur le corps. Mais ils ne peuvent en ſoutenir la vue ni en approcher. Jamais cœurs durs & dénaturés, dit le Colonel, furent-ils plus ſévèrement punis? Précis de la lettre poſthume de Clariſſe à Mde. Norton.*

XII. Le Colonel Morden à M. Belford. *Détail de la ſolemnité funèbre. Les principaux points de l'oraiſon funèbre. Tout le monde rend juſtice aux grandes & excellentes qualités de la jeune dame. Autres particularités touchantes.*

XIII. Belford au Colonel Morden. *Il le remercie de ſes relations*

attendriſſantes & lui rend compte de ſes nouvelles opérations relatives au teſtament.

LETTRE XIV. James Harlowe à M. Belford.

XV. Réponſe de M. Belford.

Teſtament de Clariſſe, *où l'on trouve dans le préambule & dans le corps du teſtament, un grand nombre de vues inſtructives & où elle déploie d'une manière exemplaire ſon ame généreuſe & facile à pardonner, ſa piété, ſa charité, ſa reconnoiſſance & autres vertus chrétiennes & héroïques.*

XVI. Le Colonel Morden à M. Belford. *Lecture faite du teſtament. Ce qui ſe paſſe à cette occaſion.*

XVII. Belford à Milord M.... *Il craint qu'il ne ſoit reſté quelque ſentiment de vengeance dans le cœur du Colonel. Il déſireroit qu'on pût engager Lovelace à faire un voyage.*

XVIII. Réponſe de Miſs Montaigu.

Détail abrégé des opérations relatives à l'exécution du teſtament & à d'autres objets. Précis d'une lettre de M. Belford à M. Hickman De la réponſe du dernier, & d'une lettre de Miſs Howe à M. Belford. Lettre poſthume de Clariſſe à M. Lovelace.

XIX. Lovelace à Belford. *Deſcription de la fin de ſon délire & du retour de ſa raiſon & de ſa mémoire. Tout eſt, dit-il, conſcience & horreur pour lui, il décrit ſa misère portée à ſon comble.*

XX. Du même. *Il révoque ſa dernière lettre, honteux de l'avoir écrite. Il s'abandonne encore à des tranſports & à des écarts d'imagination & paroit être ſur le point de retomber* : Pourquoi, dit-il, ma mère m'a-t-elle élevé de manière à me laiſſer ignorer ce que c'étoit que contradiction ? *Son cœur ſuccombe au ſouvenir de ſes actions paſſées, il craint le retour de ſa maladie. Il fait un effort pour tout oublier.*

XXI. Du même. *Il ſe prépare à quitter le royaume. Sa route. Il donne à Belford des avis raiſonnables, quoique ſur un ton badin, ſur ſon projet de réforme. Il ſe plaint des myſtères qu'on lui a faits & de pluſieurs lettres qu'on lui a cachées. Il demande une copie du teſtament.*

XXII. Belford à Lovelace. *Il lui apprend que la juſtice va*

probablement ſe ſaiſir de ſon digne agent Tomlinſon, à quelle occaſion? Remords de ce méchant homme par rapport à Clariſſe. Belford preſſe Lovelace de voyager, ne ſût-ce que pour ſa ſanté. Il répond fort ſérieuſement aux avis qu'il lui a donnés. Plan louable de conduite pour l'avenir.

LETTRE XXIII. Lovelace à Belford. *Il plaint Tomlinſon. Il a appris qu'il étoit mort en priſon; heureux événement qui l'avoit ſauvé de la potence. Pourquoi. Il n'eſt point de ſi grande infortune dont on ne puiſſe tirer quelque conſolation. Il entreprend de ſe défendre par une idée bizarre où il met en oppoſition un avare & un voleur.*

XXIV. Du même. *Il le raille ſur le plan de conduite qu'il s'eſt tracé. Il donne à Belford quelques autres avis & inſtructions à ſa manière. Il lui reproche de n'avoir pas ſauvé Clariſſe de ſa ruine. Il eſt des occaſions, où il eſt plus à propos de commettre une indiſcrétion que de garder trop fidellement un ſecret. Il plaiſante ſur ſa perſonne, ſur ſon air, ſur le goût qu'il lui ſuppoſe pour ſa couſine Charlotte & ſur la veuve Lowick.*

XXV. Belford au Colonel Morden. *Sur ce qu'il avoit ouï dire que le Colonel avoit juré de tirer vengeance de M. Lovelace. Divers argumens qu'il emploie pour l'en détourner.*

XXVI. Lettre poſthume de Clariſſe à ſon couſin Morden. *Argumens contre le duel; dans leſquels elle a prévu tous les cas généraux & particuliers. Voyez auſſi la lettre* LXXI *Tome* IX, *à ſon frère ſur le même ſujet.*

XXVII. Le Colonel Morden à Belford. *Il répond aux raiſons qu'il lui a alléguées pour le détourner du deſſein de venger ſa couſine. Il peint de fortes couleurs le chagrin & la détreſſe où toute ſa famille a été plongée par la perte d'une enfant dont le caractère & les perfections reconnues, font aujourd'hui le tourment de leur vie.*

XXVIII. Du même. *Autres particularités relatives à l'exécution du teſtament. Réflexions ſur l'amitié des femmes en général; ſur celle de Miſs Howe & de ſa couſine en particulier. Rien n'eſt ſi propre à former l'eſprit des jeunes perſonnes, que l'habi-*

tude & une correſpondance de lettres. Il déſapprouve la conduite de Miſs Howe envers M. Hickman. Excellent caractère de M. Hickman. Avis aux parens qui déſirent ſe conſerver le reſpect de leurs enfans. M. Hickman à l'inſçu de Miſs Howe, prend le deuil de Clariſſe & le fait prendre à tous ſes gens. Dialogue de Miſs Howe avec lui à cette occaſion. Ce que le Colonel attend de la généroſité de Miſs Howe en faveur de M. Hickman. Foibleſſe de ceux que la crainte empêche de faire leur teſtament.

LETTRE XXIX. Belford à Miſs Howe. *Copies des lettres poſthumes de Clariſſe. Il la preſſe reſpectueuſement, au nom du Colonel Morden & au ſien, d'accomplir l'article du teſtament de ſa chère amie qui la concerne, en rendant heureux un des plus dignes hommes de toute l'Angleterre. Il l'inſtruit du délire de Lovelace, afin d'exciter ſa compaſſion pour lui, de la mort terrible de la Sinclair & de celle de Tomlinſon.*

XXX. Miſs Howe à M. Belford. *Obſervations ſur les lettres & autres ſujets qu'il lui a communiqués dans la précédente. Elle lui promet une autre lettre en réponſe à ſon exhortation au nom du Colonel Morden & au ſien, elle applaudit à la généroſité du Colonel, d'avoir acheté les bijoux de ſa chère amie, pour les offrir à Miſs Dolly Hervey.*

XXXI. De la même. *Elle explique ſa conduite avec M. Hickman, ſans prétendre la juſtifier. Elle avoue que c'eſt un homme digne d'un meilleur choix ; qu'il n'eſt point d'homme qu'elle eſtime plus que lui, & elle aſſure M. Belford & le Colonel, que de ſon côté il n'y aura plus d'obſtacle au bonheur de M. Hickman.*

XXXII. Belford à Miſs Howe. *Il lui fait mille remercimens des deux lettres précédentes.*

XXXIII. Milord M.... à M. Belford. *Il lui apprend que ſon neveu part pour Londres dans l'intention de s'embarquer. Il le prie de prévenir toute rencontre entre lui & le Colonel Morden.*

XXXIV. M. Belford à Milord M. *Il a reçu la viſite de M. Lovelace, ce qui ſe paſſe entr'eux à cette occaſion. M. Belford a une entrevue avec le Colonel Morden.*

XXXV. Du même. *Il revient d'accompagner M. Lovelace, pen-*

dant une partie du chemin de Londres à Douvres : leurs adieux.

LET. XXXVI. Du même. *Récit de ce qui s'eſt paſſé entre lui & le Colonel Morden à leur dernière entrevue. Les marques d'affection réciproque qu'ils ſe ſont données en ſe ſéparant.*

XXXVII. Miſs Howe à M. Belford. *Elle lui fait, comme il l'en avoit prié, un portrait du caractère de ſa chère amie & le récit de la diſtribution particulière de ſon temps dans les vingt-quatre heures de la journée.*

XXXVIII. Lovelace à Belford ; de Paris. *La conſcience conquiert & ſubjugue les ames. Il ne peut ſe dérober à ſes réflexions. Changement dans le plan de ſa route. Il demande une relation particulière de tout ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il a quitté l'Angleterre.*

XXXIX. Belford à Lovelace. *Il le ſatisfait ſur toutes les particularités qu'il avoit demandées dans la précédente.*

XL. Lovelace à Belford. *Il a reçu une lettre de Joſeph Leman, (qui, dit-il, eſt ſurnommé par ſa conſcience) pour l'informer que le Colonel Morden eſt réſolu de ſatisfaire ſa vengeance ſur lui. Il ne peut ſoutenir d'être menacé, il va écrire au Colonel pour ſavoir de lui-même ſon deſſein. Il prie Belford de lui dire ſans déguiſement tout ce qu'il en ſait. Il ne peut ſe ſauver de ſes remords à l'occaſion de la chère Lady, au prix même de ſon ſang.*

XLI. Belford à Lovelace. *Ce ſeroit pour moi, dit-il à Lovelace, un ſujet de réflexions bien ſérieuſes, ſi ce Leman même qui fut l'inſtrument de ſes mauvais deſſeins alloit devenir celui de ſa perte. Il le conjure d'éviter le Colonel : ſes raiſons.*

XLII. Lovelace à Belford. *Son reſſentiment à l'idée qu'on le menace. Il a écrit au Colonel pour connoître ſes intentions ; mais cependant de manière qu'il peut honorablement éviter de prendre ſa lettre pour un défi, quoique dans le même cas, dit-il, il ne balanceroit pas à y en voir un. Copie de ſa lettre au Colonel.*

XLIII. Lovelace à Belford. *Il eſt maintenant en chemin pour* Trente *où il va rejoindre le Colonel pour avoir ſa réponſe*

à ſa lettre. Copie de cette réponſe, & de celle qu'il y fait. Ses réflexions ſur ſon ingratitude envers la plus parfaite des femmes le pourſuivent au milieu de tous ſes amuſemens & le rendent le plus miſérable des êtres. Il juſtifie Clariſſe de tout reproche de tyrannie, d'affectations, ou de réſerve outrée. *Il maudit les femmes, qui par la force que la folie & la préſomption de ſon caractère déréglé donnoient à leurs inſtigations*, ont, *dit-il*, amplement vengé ſur lui leur propre ruine, dont ils l'accuſoient d'être l'auteur. *Il eſt sûr de la victoire ; mais par reſpect pour la mémoire de Clariſſe, il ne veut pas, s'il peut s'en diſpenſer, tuer le Colonel.*

LETTRE XLIV. Lovelace à Belford. *Son entrevue avec le Colonel Morden. Demain, dit-il, eſt le jour qui va probablement envoyer une ame ou deux ſervir de cortège aux mânes de Clariſſe. Il ne doute pas que le Colonel ne lui doive bientôt ou la vie ou la mort ; & qu'à onze heures du matin il ne ſoit en état de lui écrire toutes les particularités de leur combat.*

XLV. *Iſſue du duel.*

Concluſion.

Examen de quelques objections faites à l'auteur ſur la cataſtrophe & différentes parties de cette hiſtoire.

A l'auteur de Clariſſe.

Fin de la Table du dixième & dernier volume.

1267